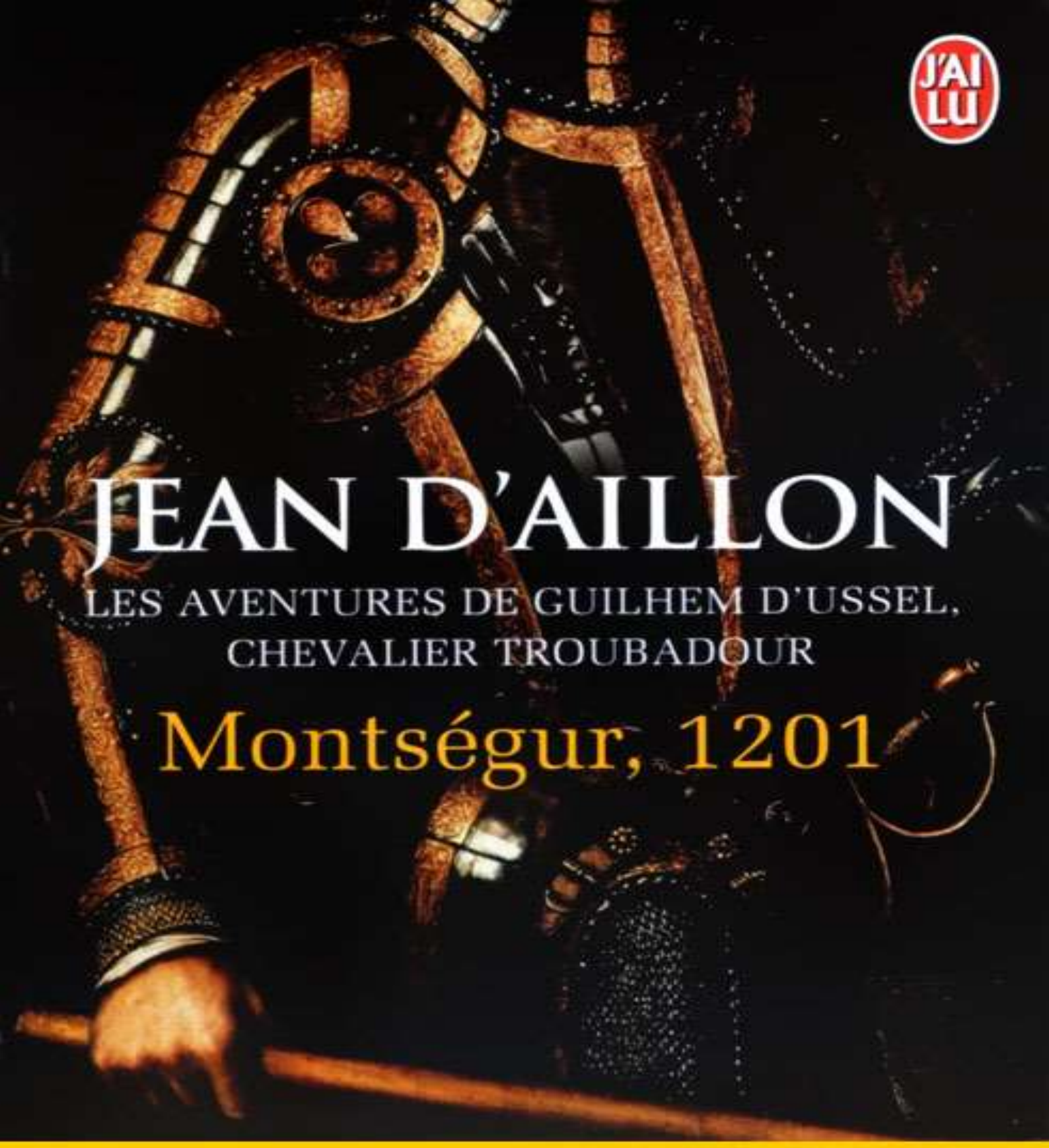

JEAN D'AILLON

LES AVENTURES DE GUILHEM D'USSEL,
CHEVALIER TROUBADOUR

Montségur, 1201

Enquêtes et complots
au cœur du Moyen Âge

Jean d'Aillon

Les aventures de Guilhem d'Ussel, chevalier troubadour - 4

Montségur, 1201

ROMAN

Jean d'Aillon est né en 1948 et vit à Aix-en-Provence Docteur d'État en sciences économiques, il a fait une grande partie de sa carrière à l'université en tant qu'enseignant en histoire économique et en macroéconomie, puis dans l'administration des Finances.

Il a été responsable durant plusieurs années de projets de recherche en économie, en statistique et en intelligence artificielle au sein de la Commission européenne.

Il a publié une vingtaine de romans historiques autour d'intrigues criminelles. Il a démissionné de l'administration des Finances en 2007 pour se consacrer à l'écriture.

Ses romans sont traduits en tchèque, en russe et en espagnol.

Une vue actuelle de Montségur

L'entrée de la fontaine de Fontestorbes

Les alentours du gouffre de Caoujous

Le lac souterrain

Prologue

Peuple de guerriers nomades vivant dans des chariots tirés par des buffles, les Wisigoths avaient été chassés des Carpates, de Valachie et de Transylvanie par les féroces Huns.

Ils s'étaient alors heurtés à l'Empire romain avant d'en devenir les fidèles mercenaires. Mais après la mort de l'empereur Théodose, l'empire avait cessé de leur verser des subsides. Aussi, leur roi Alaric avait-il ravagé la Grèce avant de s'en prendre à l'Italie.

La faiblesse d'Honorius, le nouvel empereur, et les révoltes incessantes des usurpateurs qui tentaient de prendre possession de l'Empire romain, avaient laissé le champ libre à Alaric. Le roi des Goths se serait contenté de devenir général des armées romaines, mais, ulcéré par les humiliations d'Honorius envers lui, il avait soutenu le coup d'État du préfet de Rome, Attale, qui s'était proclamé empereur.

Arien, Alaric réfutait la doctrine de l'Église romaine sur la divinité de Jésus, mais il était chrétien et sa foi en Dieu était inébranlable. Aussi, quand Attale lui avait révélé l'existence de l'émeraude de Lucifer aux fabuleux pouvoirs, il s'était persuadé qu'en s'appropriant la divine pierre, les Wisigoths deviendraient le peuple élu. Pour s'en emparer, il avait déposé Attale et fait le siège de la ville éternelle.

Rome était assiégée depuis des semaines. En cette nuit de l'année 410, Alaric, entouré de son jeune fils Théodoric et de son beau-frère, Adolphe[1], attendait à quelques centaines de pieds de la formidable muraille de brique érigée par l'empereur Aurélien.

1 Alaric avait épousé la sœur d'Adolphe.

Avec ses tours et ses portes fortifiées restaurées depuis peu, la haute et solide enceinte rendait la ville imprenable. Mais Alaric savait qu'une ville tombait toujours par la trahison. Ses espions étaient parvenus à corrompre quelques serviteurs des sénateurs dirigeant la défense de Rome.

Enfin, à minuit, ils distinguèrent le signal convenu sur le chemin de ronde couvert, au-dessus de la porte Salaria. Une torche agitée trois fois.

Peu après, les battants s'écartèrent. Alaric fit un signe et les trompettes retentirent. Aussitôt l'avant-garde de son immense armée s'engouffra furieusement dans la ville de Romulus.

Sur son cheval blanc, revêtu d'une cuirasse d'écailles de fer avec des jambières de métal, casque sur la tête et ceinturon supportant une courte épée, le roi goth attendit que cette première troupe ait pénétré et allumé les incendies pour donner ordre à Adolphe de faire avancer sa garde d'élite. Adolphe, casqué et en lorica hamata[2] leva sa hache et la troupe s'ébranla, suivie aussitôt de l'armée barbare, immense meute de pillards déchaînés décidée à tous les débordements.

Passé la porte, ils descendirent la via Salaria. Dans ce quartier résidentiel aux beaux jardins, les maisons flambaient. On y voyait comme en plein jour. Alaric ignora les patriciens jetés hors de chez eux, suppliant qu'on les épargne. Partout, les barbares brisaient portes, coffres et armoires à la recherche d'or, d'argent, de tissus précieux et de bijoux. Les hurlements des femmes violées couvraient le vacarme.

Le roi des Goths avait pourtant recommandé à ses soldats d'épargner la vie des citoyens désarmés et de respecter les églises. Mais il savait qu'une ville ne pouvait être prise sans violence et c'était l'usage que les femmes subissent le joug des vainqueurs.

Par contre, les incendies n'étaient pas le résultat du désordre. Alaric les avait ordonnés pour éclairer sa marche et occuper les défenseurs de la cité. Il avait seulement interdit de mettre le feu aux maisons et aux bâtiments publics les plus proches du Capitole, ainsi qu'aux établissements religieux.

---

2 Cotte de mailles.

Le cortège du roi fut vite suivi d'une foule de chrétiens de tous âges le suppliant de sauver leurs biens et leur vie. Alaric leur offrit sa protection, mais ils durent se laisser dépouiller.

Au bout de la via Salaria, l'officier romain servant de guide fit prendre à la troupe une large voie longeant un grand portique. Sur le parvis du temple de la gens Flavia, des cadavres jonchaient le sol. Une matrone dénudée, poursuivie par un groupe de Huns – beaucoup faisaient partie de l'armée d'Alaric – se jeta devant la monture du roi des Goths qui donna des ordres pour qu'elle soit épargnée.

La cohorte poursuivit son chemin, longeant le Quirinal puis les thermes de Constantin qu'elle côtoya jusqu'au forum de Trajan regorgeant de barbares pillant les boutiques et se disputant meubles, tentures et ornements. Certains remplissaient joyeusement des chariots avec de l'argenterie et des vases ciselés. Dans la fumée des incendies, Alaric vit un citoyen romain défendre ses biens avant de s'écrouler sous les coups de hache. Le roi goth avait déjà observé, dans les pillages des villes, combien les gens semblaient plus tenir à leur richesse qu'à leur vie.

À l'approche du Capitole, constructions et temples se serraient de plus en plus, reliés entre eux par d'innombrables portiques. La troupe royale traversa le forum de César où des Huns torturaient à mort des boutiquiers ne voulant pas leur dire où ils avaient caché leur trésor. Ils arrivèrent enfin au Tabularium où étaient conservés les décrets du Sénat et les lois de Rome.

C'est là, avait dit Attale, que le pape Innocent I^{er}, fils et successeur d'Anastase, avait fait transférer la divine pierre depuis la basilique de Latran où elle était conservée.

Au pied du Capitole, le Tabularium se composait de salles communiquant par le portique de Scipion et d'une galerie supérieure en arcades dominant la voie sacrée.

La garde d'Alaric occupa l'édifice et rassembla ceux qui s'y trouvaient. Réveillés par les incendies et les hurlements de terreur des premières tueries, serviteurs, copistes et intendants savaient que l'armée ennemie était entrée dans la ville. La

plupart avaient pourtant préféré rester à l'intérieur plutôt que de fuir dans des rues livrées à la furie de la soldatesque.

Adolphe s'adressa à eux dans la salle où ils avaient été regroupés.

— Citoyens romains, notre roi Alaric est désormais le maître de Rome, mais il n'y restera que le temps d'obtenir ce qu'il est venu chercher…

Il balaya des yeux l'assistance apeurée, cependant quelque peu rassurée par ces dernières paroles.

— … Il y a plusieurs mois, le pape Innocent a fait porter ici un coffre en or. Celui d'entre vous qui sait où il se trouve recevra une royale récompense.

Immédiatement, plusieurs hommes s'avancèrent. Quelques esclaves, mais surtout des serviteurs et des intendants.

Sous le regard sévère d'Alaric, debout et entouré de sa garde d'élite, Adolphe en désigna un dont la tunique laticlave indiquait le rang sénatorial.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Marcellus Codrus, seigneur, répondit le sénateur d'une voix hachée par la peur et l'émotion. C'est moi qui garde les archives et les décrets conservés ici. J'étais présent quand on a porté le coffre. Le Saint-Père, lui-même, était là. Je peux vous conduire jusqu'à la pièce où le coffre est entreposé. Mais sa porte est verrouillée par une serrure inviolable dont il a gardé la clef.

Adolphe désigna un autre homme, lui aussi en tunique laticlave.

— Toi, trouve des maçons capables de percer un mur et ramène-les.

« Torismond (il s'adressa à un de ses officiers), accompagne-le avec tes hommes. Quant à toi, Marcellus, conduis-nous !

— J'ai besoin des clefs qui ouvrent les portes et les grilles que nous trouverons en chemin, seigneur. Elles sont dans mon appartement, dit le gardien des archives.

— Envoie quelqu'un les chercher.

Peu après, Adolphe, Alaric, son fils et une poignée de Wisigoths, armés d'épées et de haches, empruntaient un escalier vers les sous-sols. Des esclaves les éclairaient avec des torches.

Ils arrivèrent dans un étroit couloir, puis descendirent d'autres marches. À cette profondeur, on n'entendait plus aucun bruit, sinon celui des gouttes d'eau s'écoulant de la voûte.

— Nous sommes sous le temple de Jupiter, seigneur, expliqua Marcellus Codrus d'une voix craintive en ouvrant une porte avec l'une des clefs qu'on lui avait portées.

Adolphe lui fit signe d'avancer dans le nouveau souterrain qui descendait telle une rampe pour déboucher dans le couloir qui se termina devant une massive porte de bronze. Celle dont le consul n'avait pas la clef.

Cette fois, ce fut Alaric qui examina la serrure. À l'évidence, il serait impossible de la forcer et pourtant le roi des Goths éprouva un immense soulagement. La pierre divine était forcément là, il le sentait. Comme il l'aurait fait sur le corps d'une maîtresse, il passa doucement ses doigts sur les six gonds fixés dans le rocher. Il serait difficile de les briser, mais des ouvriers parviendraient à les desceller.

— Adolphe, dit-il d'une voix satisfaite, je remonte. Que les maçons s'activent. Quand l'ouverture sera faite, qu'on vienne me chercher et que personne ne pénètre dans la pièce.

Entouré de ses fidèles, toujours éclairé par les esclaves porteurs de torches, il fit le chemin inverse jusqu'à la galerie à arcades ouvrant sur les temples du forum. Nombre de ses officiers et capitaines l'attendaient, ayant appris où leur roi se trouvait.

On avait déjà apporté toutes sortes de corbeilles pleines de métaux précieux et de bijoux au travail le plus exquis. Saisi d'admiration, Alaric contempla en silence ces richesses, oubliant un instant le sous-sol. Puis, il écouta les premiers comptes-rendus sur la prise de la ville, approuvant l'exécution de ceux pris en train de piller des églises ou de massacrer des Romains par seul plaisir.

Les rues étaient remplies de cadavres, lui rapportèrent ses capitaines, mais ces violences venaient surtout des esclaves. Libérés de leur joug, ils exerçaient une vengeance sans pitié et lavaient dans le sang de leurs maîtres, ou dans le viol de leurs matrones, les injures et les mauvais traitements qu'ils en avaient reçus.

Plusieurs prêtres, et de saintes femmes, vinrent ensuite demander la protection des ornements sacrés des églises. Alaric donna des ordres pour que les vases et les objets du culte soient transportés sans délai dans l'église Saint-Pierre.

Enfin, après des heures de discussions et de plaintes, l'aube arriva. Le roi des Goths suspendit alors l'audience pour se rendre sur la terrasse, devant le temple de Jupiter Tonnant, où on lui servit une collation.

Alaric n'avait que mépris pour les temples païens, mais il voulait voir le soleil se lever et découvrir le forum et les magnifiques villas du Palatin dont on lui avait tant parlé. Aucune n'était en flammes, comme il l'avait ordonné, et l'un de ses officiers lui désigna celle qu'il occuperait. Ses propriétaires en avaient été chassés et les esclaves avaient été prévenus de se tenir à la disposition de leur nouveau maître.

Quelques instants plus tard, son fils Théodoric vint le chercher : les maçons avaient percé le mur de la porte de bronze. S'efforçant de rester impassible, mais le cœur battant, Alaric retourna à la pièce souterraine.

Il y pénétra seul, un flambeau à la main. La salle était minuscule et ne contenait qu'un autel de marbre sur lequel était posé un coffre en or massif finement ciselé. Les reliefs représentaient des anges se battant avec des démons.

Le coffre avait la forme d'une châsse avec un couvercle à deux pentes. Une sorte de verrou en forme de lance le fermait. Il le poussa sur toute sa longueur et souleva la lourde chape.

À la lumière vacillante de la torche, l'intérieur étincela de mille feux, révélant une émeraude ovale et lumineuse.

Avec un immense respect, Alaric la saisit et la porta à ses lèvres. Il était désormais invincible et immortel.

Il resta un long moment ainsi, puis remit la pierre à sa place et rejoignit Adolphe dans le couloir.

— Mon frère, rassemble mes hommes. Que mon fils fasse transporter ce coffre dans la maison du Palatin que nous occuperons ce soir. Je veux que cent de mes plus fidèles Goths ne le quittent jamais des yeux. Qu'ils tuent quiconque en approche à dix pas.

Six jours plus tard, l'armée wisigothe quitta Rome par la voie Appia. Elle escortait des centaines de chariots tirés par des bœufs et des mules, tous emplis de vases d'or et d'argent, de diamants et autres pierres précieuses.

Jour et nuit, Alaric avait vécu avec l'émeraude conservée dans une sacoche brodée d'or attachée sous sa cotte de fer. Le lendemain de la prise de la ville, un incident lui avait confirmé son invulnérabilité. Tandis qu'il se rendait dans la cité du Vatican prier sur le tombeau de saint Pierre, son détachement avait reçu une volée de flèches tirée d'un toit par un groupe de résistants romains. Nombre d'hommes de sa garde avaient été atteints et plusieurs étaient morts. Lui-même avait reçu dans le flanc une flèche ayant percé sa cuirasse d'écailles. Mais le trait n'avait pas pénétré profondément dans la chair et, dès le lendemain, la plaie s'était refermée.

Pourtant, en ce jour de départ vers de nouvelles conquêtes, les Goths se préparant à occuper la Sicile avant de passer en Afrique, Alaric, qu'on appelait désormais le Grand, se sentait fatigué. Il avait même choisi de voyager en chariot et non à cheval. Son médecin lui avait assuré que le climat pestilentiel de la Ville sainte était la seule cause de ses maux.

Quelques jours plus tard, arrivé au sud de l'Italie, le roi des Goths avait surmonté cette faiblesse passagère et fait rassembler une flottille. Mais à peine une partie de celle-ci avait-elle pris la mer qu'une tempête inattendue engloutit tous les vaisseaux.

Troublé par ce revers inattendu, car la divine émeraude aurait dû assurer le succès de l'expédition, Alaric tomba brusquement malade. Une fois de plus son médecin déclara que les marécages autour du camp étaient responsables de cette fièvre passagère. Pourtant, malgré ses soins, Alaric le Grand s'éteignit au bout de quelques jours.

Après l'avoir pleuré sincèrement, le peuple goth décida de l'ensevelir avec les plus beaux trophées qu'il avait pris à Rome. Des captifs détournèrent le cours d'un fleuve et creusèrent en son milieu, mis à sec, le sépulcre de leur général qu'ils emplirent d'objets précieux. Puis les Wisigoths ramenèrent les eaux dans leur premier lit et, pour que l'endroit qui recélait le corps du

victorieux Alaric ne pût jamais être connu de personne, ils massacrèrent les fossoyeurs.

L'émeraude échut à Théodoric qui la replaça dans le précieux coffret d'or. Ensuite le peuple goth adopta Adolphe comme roi. Celui-ci abandonna le projet de conquête de l'Afrique de son beau-frère et choisit plutôt de rejoindre les autres peuplades goths installées en Espagne. Il remonta donc vers le nord de l'Italie avant d'entrer en Gaule.

Théodoric grandit au cours de cet exode avant de devenir le premier roi de Toulouse. Son fils Euric, puis son petit-fils Alaric II, lui succédèrent, chacun gardant avec dévotion l'objet sacré contenu dans le coffre.

Mais en 507, le roi des Francs Clovis décida à son tour de s'emparer du coffret d'or. Il rassembla une armée et écrasa Alaric II à Poitiers.

Chapitre 1

Blonde comme les blés d'été, un visage ovale aux traits réguliers et au teint de neige, des yeux bleus voilés par de longs cils, une bouche aux lèvres généreuses et aux dents d'ivoire, Amicie de Villemur avait été, pendant des années, l'astre de la cour d'amour du château du comte de Toulouse, à la Salvetat de Saint-Gilles.

À 16 ans, on disait qu'elle était la plus belle du comté de Toulouse. À dix-huit, avec son air de vierge qui dissimulait des passions furieuses, les hommes se défiaient pour un de ses regards et, lors des tournois, les chevaliers se laissaient aller aux plus incroyables témérités pour obtenir d'elle un ruban.

De surcroît, si Amicie était belle à faire damner un saint, elle avait de l'esprit et lisait le latin. Enfin, son lignage était des plus anciens et la fortune de sa famille, immense. Les hommes la recherchaient donc autant pour sa richesse que pour sa grâce et son caractère.

Son père, Guillaume-Aton, seigneur vicomte de Villemur, s'était un temps ligué avec le comte de Foix contre le vicomte de Carcassonne et y avait gagné plusieurs forteresses. Sa puissance et sa fortune en avaient fait un des plus solides barons du comte de Toulouse. À sa mort, ses fils Guillaume et Arnaud s'étaient partagé ses domaines, laissant à leur jeune sœur Amicie une belle ferme avec quelques pièces de vignes et deux moulins. Guillaume était devenu seigneur vicomte de Villemur, tandis que son frère recevait la coseigneurie de Saverdun.

À la cour du comte de Toulouse, la jolie Amicie était la maîtresse de Guilhem d'Ussel, un vaillant chevalier au service des Saint-Gilles et aussi un fin troubadour. Ce choix avait surpris plus d'un car Ussel, d'obscure origine, était un ancien routier. Mercenaire au service de la compagnie du sinistre

Mercadier, puis de celle du crapuleux Lambert de Cadoc, Ussel avait été appelé par le père du comte qui s'inquiétait des prétentions de Richard Cœur de Lion sur ses domaines. Venu à Toulouse avec une troupe de routiers dont il était le capitaine, il avait appris à son arrivée que le vieux comte était mort et que son fils avait noué une alliance avec le Plantagenêt en acceptant d'épouser sa sœur Jeanne.

Bien qu'inutile, Guilhem était resté près de Raymond de Saint-Gilles dont il était devenu le conseiller et le capitaine de sa garde. Pour lui, rapportait-on, il s'était engagé dans de rudes entreprises, mettant chaque fois sa vie en jeu. Pourtant, malgré sa brutalité, Guilhem d'Ussel était aussi le plus émouvant troubadour de la cour de Saint-Gilles, jouant à la perfection de la vielle à roue et chantant d'une troublante voix les fins poèmes d'amour qu'il composait.

Mais le mercenaire était pauvre et quand le temps du mariage était venu pour Amicie, ses frères avaient choisi Amiel de Beaumont, coseigneur de Saverdun.

Les conditions du mariage d'Amicie avaient été âprement négociées entre Amiel de Beaumont et les Villemur.

Depuis plusieurs générations, les seigneurs de Villemur étaient coseigneurs du fief de Saverdun ; un château et un bourg au bord de l'Ariège qui constituait le verrou de la route vers l'Espagne. Cédé un temps par le comte de Foix à la puissante famille des Marquefave, le fief était désormais morcelé entre Arnaud de Villemur et deux frères : Amiel et Gilabert de Beaumont. Le partage du pouvoir entre coseigneurs étant inconfortable, il avait été décidé qu'Arnaud céderait sa part à sa sœur contre la ferme et les biens qu'elle possédait. Il disposait d'un autre château et l'échange était financièrement avantageux pour lui. Quant à Amiel, il deviendrait principal seigneur de Saverdun en gouvernant la part de sa femme, son frère Gilabert n'ayant plus qu'un quart de la coseigneurie.

Les termes du contrat de mariage avaient aussi été longuement discutés entre le comte de Foix, possesseur du château, et le comte de Toulouse, son suzerain. Car malgré l'allégeance de Foix envers Toulouse, les querelles entre les deux

comtés étaient incessantes tant leurs liens de vassalité étaient confus et emmêlés.

Le comte de Foix se nommait Raymond-Roger. Familièrement, on l'appelait le comte Roux en raison de la couleur de sa pilosité. Ayant fait la paix avec ses voisins d'Aragon, de Barcelone et de Toulouse, son père lui avait laissé un comté prospère et puissant. Mais cette grandeur était sans cesse remise en question par les prétentions du clergé et par les querelles et les guerres privées entre ses vassaux.

Dur et violent, Raymond-Roger n'hésitait jamais à utiliser la force contre l'Église. Ainsi, l'évêque d'Urgel n'ayant pas respecté un accord les liant, il avait assemblé un corps de troupes et assiégé la ville. Urgel, emporté de vive force, avait été livré au pillage et les chanoines de la cathédrale, battus et prisonniers, avaient dû payer rançon.

Cette brutalité n'empêchait pas Raymond-Roger d'être fin politique. S'il faisait de généreuses donations aux abbayes reconnaissant sa suzeraineté, il favorisait aussi les hérésies cathares et vaudoises. Ainsi une de ses sœurs, Esclarmonde, avait embrassé la religion des Albigeois, tandis que l'autre s'était jetée dans la secte des Vaudois. Pour ces raisons, les hérétiques étaient nombreux dans le comté, ce qui affaiblissait l'autorité de l'Église de Rome.

Les premiers cathares, qui se nommaient aussi *bons chrétiens, bons hommes ou tisserands,* étaient apparus dans le Midi une cinquantaine d'années plus tôt, venus d'Italie et du nord de la France. Leur doctrine réfutait l'Ancien Testament et expliquait le monde à travers deux principes : le Bien et le Mal. Ils s'étaient solidement implantés dans les comtés de Toulouse et de Foix depuis la venue de Nicétas, un évêque bogomile arrivé de Valachie qui avait ordonné leurs premiers évêques.

Comme les cathares, les bogomiles croyaient en un double royaume : celui de la matière, créé par Satan, et celui de l'Esprit saint, où régnait le vrai Dieu. Le monde matériel était donc celui du Mal et l'homme ne pouvait être sauvé qu'en devenant digne du royaume de l'Esprit saint. Cette interprétation de la création expliquait pourquoi le mal régnait sur terre : notre monde était

l'œuvre de Lucifer. Là où l'Église de Rome était contrainte à des arguties pour justifier les malheurs du temps, les guerres ou les épidémies, les explications des cathares étaient simples et faciles à comprendre.

Une fois cette doctrine admise, les croyants voulant être sauvés et rejoindre le royaume de Dieu devaient respecter les préceptes des saints Évangiles : ne pas mentir, ne pas commettre de violence, ne pas jurer. À ces règles, les cathares ajoutaient le refus de se nourrir de viande, car ceux qui n'étaient pas sauvés se réincarnaient après leur mort, et le rejet de la procréation, puisqu'elle entraînait la venue de nouveaux êtres dans le royaume du mal.

De tels préceptes étant difficiles à observer, seule une minorité y parvenait. C'étaient les Parfaits. Ceux-là avaient reçu le *consolamentum*, le baptême de l'Esprit. Les autres ne le recevraient qu'au moment de leur mort.

L'austérité et la moralité des Parfaits, qui contrastaient avec la corruption et la cupidité du clergé catholique, leur assuraient la vénération du peuple. L'Église cathare n'avait ni le faste ni la hiérarchie de celle de Rome. Elle ne comprenait que quatre évêques et des diacres parfaits, qui étaient aussi bien des hommes que des femmes. Même issus de la noblesse, ces Parfaits travaillaient de leurs mains, vivaient en communauté et sillonnaient les chemins, de villes en châteaux pour prêcher, porter leur bénédiction et accorder le *consolamentum* aux mourants.

Leurs prédications portaient sur les Épîtres de saint Paul, les Épîtres canoniques, les Actes des apôtres et l'Apocalypse. Toujours suivies avec recueillement, elles exerçaient une forte influence tant sur les seigneurs que les gens du peuple. Leur bénédiction avait le plus grand prix pour ceux auxquels ils l'accordaient. Dans les maisons et les châteaux, chacun les accueillait avec de profondes révérences, s'agenouillant en demandant :

— Bon chrétien, bénissez-moi.

Ils répondaient en posant les mains sur les bras de ceux qu'ils bénissaient et, lors des repas, ils rompaient le pain avec ces paroles :

— Que le Seigneur vous bénisse et vous amène à une bonne fin.

Amicie de Villemur n'était pas cathare, bien que son frère aîné protégeât les *bons hommes* et suivît les plus faciles des préceptes du dogme manichéen. Mais Amicie respectait profondément la doctrine dualiste et participait aux bénédictions. Comme toute la population du Toulousain et du Languedoc, elle ne voyait aucune hérésie dans les deux principes. Que le monde, avec sa violence et sa méchanceté, ait été créé par Satan, et non par Dieu, ne pouvait choquer des gens perpétuellement confrontés à la peur, aux malheurs et à la misère.

Dans l'ensemble, le peuple acceptait donc sans embarras la coexistence de l'Église cathare et de l'Église de Rome, en vérité les deux religions n'en faisant qu'une à ses yeux puisque les cathares se disaient bons chrétiens. La noblesse avait la même attitude et il n'était pas rare que, dans une même famille, certains soient cathares et d'autres catholiques romains. Ainsi Esclarmonde de Foix suivait-elle les préceptes manichéens tandis que son mari, le comte de L'Isle-Jourdain, était resté fervent catholique.

Si les cathares étaient présents partout, les églises et les abbayes n'en étaient donc pas moins nombreuses.

Amiel de Beaumont, le mari d'Amicie, s'efforçait aussi de suivre les préceptes cathares, même s'il chassait, se nourrissait de gibier et participait aux expéditions guerrières de son seigneur, le comte de Foix. Cependant, à sa table, il y avait toujours du poisson et il s'attachait à ne pas mentir ni jurer. Surtout, il accueillait chaleureusement les Parfaits pour qu'ils bénissent le pain des convives.

Amiel souhaitait connaître une bonne fin, c'est-à-dire être « consolé » au moment de sa mort. Le *consolamentum*, donné par les Parfaits, assurait le passage de l'âme dans le royaume de Dieu, mais ne pouvait être accordé qu'aux derniers instants de la vie, ou à ceux qui choisissaient de devenir Parfait. Il n'était valable que si le consolé récitait un Pater. Or, un guerrier comme le seigneur de Saverdun pouvait à tout instant finir de

mort violente. Amiel avait donc obtenu le *convenenza*, une bénédiction particulière permettant d'être consolé même après avoir perdu conscience.

Bien que sa famille lui ait imposé son époux, Amicie était fière de lui, bel homme, vaillant, courageux, généreux, craignant Dieu et le Diable. Amiel était aussi fort libéral avec sa femme qu'il couvrait d'amour et de cadeaux. Son unique imperfection était son cadet, Gilabert, lui aussi coseigneur de Saverdun.

Les deux frères n'auraient pu être plus différents. Courtaud, sombre de peau, velu comme un sanglier et sauvage comme un taureau dont il possédait la mâchoire, Gilabert était cruel, fourbe, violent et coléreux. Veuf, il mettait les femmes et les filles de ses serfs dans son lit après les avoir battues comme plâtre. Plusieurs fois, Amiel avait tenté de le ramener à la raison, mais si son cadet lui avait promis de s'amender, il n'y était jamais parvenu.

Heureusement, la proximité avec ce barbare ne tourmentait pas trop Amicie. Le château était grand et Gilabert occupait une vieille tour, la partie la plus sinistre et la plus ancienne de la place forte, tandis qu'elle et son mari logeaient au-dessus de la grande salle.

Saverdun signifiait « la forteresse sur la hauteur ». Érigé quatre-vingts ans plus tôt par le comte de Foix, sur un éperon dominant l'Ariège, le château n'avait longtemps été qu'un grand donjon pentagonal de cent cinquante pieds de largeur. Puis on l'avait agrandi d'une salle de réception, d'une seconde tour, d'une salle de gardes et d'une chapelle. En même temps, l'éperon rocheux avait été ceinturé de solides murailles aux portes fortifiées pour protéger la ville qui s'était développée.

À quinze lieues de Toulouse, ce puissant château, qui verrouillait l'entrée du comté de Foix, contrariait toujours Raymond de Saint-Gilles. Malgré l'accord survenu après le contrat du mariage d'Amicie, la discorde pouvait revenir à tout moment, et c'est ce qui arriva.

Le vicomte de Béziers et de Carcassonne, le jeune Trencavel, avait atteint l'âge de la majorité au printemps de l'an 1199. Son oncle, le comte de Toulouse, voulait profiter de son inexpérience pour rétablir sa suzeraineté sur la vicomté, droits dont s'était

affranchi le père de Trencavel, ce qui avait provoqué une longue lutte entre les maisons de Saint-Gilles et de Carcassonne.

Craignant, à juste raison, son puissant voisin toulousain, le jeune vicomte s'était tourné vers le comte de Foix qui lui paraissait moins redoutable. Les deux hommes s'étaient rencontrés pour signer un traité d'union, s'engageant mutuellement à se donner protection. Trencavel avait même désigné le comte de Foix à sa succession, s'il venait à décéder sans enfant. C'était, à mots couverts, une ligue contre Raymond de Toulouse.

Loin de ces querelles, qui pourtant la concernaient en tant que coseigneur, Amicie avait entrepris d'établir à Saverdun une cour aussi prestigieuse que celle de Saint-Gilles. Pour y parvenir, elle invitait ses voisins à d'éclatants banquets où elle recevait les troubadours et les jongleurs les plus réputés du Toulousain.

Les tournois donnés au château étaient aussi des prétextes à de somptueux rassemblements. Amiel appréciant les joutes guerrières auxquelles il conviait ses amis et ses vassaux, les seigneurs de Montaut, de Saint-Quirc, de Marquefave et d'Auterive.

La plus fastueuse de ces fêtes avait été donnée lors de la venue du comte de Foix avec sa jeune épouse, qui avait accouché au château. La dernière avait eu lieu à Pâques. À cette occasion des hérauts d'armes avaient annoncé les festivités à son de trompe, déclamant dans un rayon de dix lieues :

À la louange de Dieu. La noblesse qui voudra se trouver au château de Saverdun, les fêtes de la Pâques prochaines, sera reçue dans un tournoi qui se célébrera à la gloire d'Amicie de Villemur. On y combattra à lance mornée. L'épée n'y servira que d'ornement pour ne pas souiller par le sang. On ne promet d'autre prix que l'honneur d'avoir vaincu.

Les chevaliers, leurs dames et leurs serviteurs qui se rendaient à ces joutes recevaient une magnifique hospitalité au château et dans les plus belles maisons de la ville haute que

leurs habitants devaient céder. La sombre et austère forteresse, qui n'avait que des meurtrières comme ouvertures, était alors méconnaissable. Tentures, fourrures ou draps brocardés d'or et d'argent couvraient les murs de la grande salle parfumée par des plantes aromatiques jetées dans le foyer. Quant aux festins et aux banquets, ils étaient raffinés et exceptionnellement copieux.

Ces réjouissances duraient plusieurs jours et commençaient par des épreuves en lices dans la Grand-Rue de Saverdun où toutes les maisons étaient enguirlandées de draps aux armes des combattants et du comté de Foix. La foule s'y pressait pour voir défiler et combattre les chevaliers aux écus, cimiers de casque, surcots d'armes et couvertures de palefrois richement décorés d'animaux fabuleux et multicolores, de fleurs de lys d'azur ou de croix perlées.

Dans ces joutes, les jeunes gentilshommes et les écuyers s'affrontaient pendant la première journée. La deuxième était pour les chevaliers nouvellement armés et la troisième était réservée aux guerriers éprouvés. À la fin de chaque combat, Amicie de Villemur, assise sur une estrade et entourée des plus belles dames du pays, distribuait couronnes et rubans aux vainqueurs.

Durant les jours suivants, ceux qui maniaient le débat, la poésie ou qui jouaient de la musique avaient une autre occasion de recevoir un prix. C'était la cour d'amour où s'affrontaient non seulement des chevaliers, mais aussi des prélats, des jongleurs ou des troubadours.

Dans la grande salle du château. Amicie, en bliaut de soie aux manches évasées, trônait sur une haute chayère[3] avec un marchepied. À côté d'elle se tenait son époux Amiel, prêt à exécuter ses moindres ordres. Sur des sièges particuliers étaient assis jongleurs et troubadours réputés, dont certains étaient chevaliers ou religieux. Les prix étaient posés sur des coussins aux glands dorés. Le premier était toujours une couronne tressée d'or, le second un poignard au manche magnifiquement travaillé, le dernier une lyre d'argent. Quand chacun avait pris la

3 Sorte de chaire richement décorée.

place liée à son rang, Amicie se levait, annonçait le tournoi ouvert et lançait un sujet.

La matière en était toujours l'amour. L'amour vrai est-il l'amour qu'on chante ? Qui de l'amant ou de l'amante souffre le plus de l'amour chaste ? L'amour sauve-t-il ? Telles étaient les questions que la châtelaine de Saverdun s'ingéniait à poser.

S'ensuivaient alors des défis, des débats à deux où les adversaires s'affrontaient en vers et en musique. On appelait cela les tensons.

D'autres fois, ce n'était pas la reine de la cour qui proposait l'objet de la dispute, mais un chevalier. Il commençait seul à débattre, utilisant une harpe ou une viole pour accompagner ses paroles. Après quelques strophes, un compétiteur s'avançait pour contrarier les propositions de son rival sur le même air, par une strophe de même mesure et avec les mêmes rimes.

Les deux adversaires alternaient ainsi en improvisant et la dispute se terminait en cinq couplets. La cour d'amour délibérait ensuite gravement. On y débattait non seulement du mérite des deux poètes, mais aussi de leurs arguments. Après quoi, la cour rendait en vers un arrêt d'amour.

La cour d'amour était aussi un tribunal à l'imitation de la justice seigneuriale. Dans ces occasions, entourée d'autres dames distinguées par leur esprit, la dame de Saverdun rendait la justice. Certes, les sujets abordés n'étaient que des questions de galanterie, mais les formes juridiques y étaient rigoureusement observées, bien que les décisions prises soient le plus souvent immorales.

Ainsi la cour de Saverdun avait-elle autorisé un époux divorcé à redevenir l'amant de son ancienne femme remariée. Dans un autre arrêt, soutenu par Amicie, on y avait décidé que le véritable amour ne pouvait exister entre époux et que chacun pouvait prendre maîtresse ou amant pour éprouver son conjoint.

La cour de Saverdun avait ses codes qu'il était défendu d'enfreindre sous peine de forfaire à l'honneur et d'en être chassé comme un félon. Amicie y brillait par son charme, sa beauté et son esprit. Sans être docte et savante en belles-lettres, elle savait lire et écrire le latin, ce qui n'était pas le cas de son

mari, et si elle paraissait douce comme le miel, elle était pourtant capable d'être plus cuisante qu'une morsure de serpent quand on ne respectait pas les lois de sa cour d'amour.

Si Amicie pouvait organiser de si somptueuses fêtes, c'était grâce à la prospérité du fief. Saverdun était riche des péages du pont sur l'Ariège, des redevances sur ses moulins, des leydes des ventes et des tasques payés par les tenanciers. De plus, le bayle d'Amiel, Figueira, se passionnait pour l'élevage des abeilles. Nombre de ruches, installées dans les champs et les bois autour du château, produisaient un miel réputé dont on disait qu'il soignait tous les maux. Enfin, les terres du domaine pourvoyaient, et au-delà, aux besoins du château. Les habitants s'habillaient avec la laine de leurs moutons ; les troupeaux de porcs et d'oies donnaient une viande abondante ; pois chiches, fèves, fenouils, choux et oignons étaient cultivés à profusion dans les jardins.

Ainsi, malgré quelques querelles de voisinage et les rumeurs qui lui parvenaient sur les disputes entre les comtes, la vie était douce au bord de l'Ariège pour la jolie châtelaine. Sa seigneurie de Saverdun s'approchait certainement de ce que devait être le paradis.

Jusqu'à ce sinistre jour du mois de mai de l'an de grâce 1201.

La fête de Pâques était loin désormais, et même si les fleurs couvraient les arbres, il faisait encore froid en ce jour de Pentecôte[4]. Amiel était parti chasser avec son frère et ses chevaliers. Il ramènerait certainement un cerf ou sanglier et, au souper, il y aurait de la viande pour tous.

Dans la salle du château, le feu ronflait joyeusement. Deux esclaves ramassaient la paille souillée après les fêtes pour la remplacer par des épines de pin et des feuilles de romarin. À une extrémité, deux vieilles femmes filaient en silence, un enfant emmailloté pleurait à leur pied. De l'autre côté, Amicie de Villemur, debout devant une sorte de lutrin, une mine de plomb à la main, notait les revenus de la seigneurie que lui

4 Le 13 mai 1201.

énumérait Espes Figueira. Elle utilisait un grand livre aux feuilles de papier épaisses et rugueuses qu'elle avait fait acheter à Toulouse. Fabriqué près de Valence, ce papier venait d'Espagne et coûtait cher, mais quand même moins que du parchemin.

Le bayle de son mari ne savait pas écrire et à peine compter. Pourtant, c'est lui qui encaissait les cens des tenures, les péages du pont, les tasques et les leydes. Il travaillait de mémoire, remettant ensuite les pièces de cuivre et d'argent récoltées à son seigneur qui les gardait dans son coffre.

Cette façon de faire ne convenait pas à Amicie qui avait vu son père procéder autrement. Châtelaine avisée, elle avait aussi observé à la Salvetat de Saint-Gilles que les clercs et l'intendant du comte de Toulouse notaient dans des livres toutes les sommes qu'ils recevaient. Désormais, avait-elle décidé, tout serait écrit et elle saurait en fin d'année ce que rapportait la seigneurie. Espes Figueira avait grommelé que c'était inutile, mais il s'était plié à sa décision. Quant à Amiel, il avait approuvé son épouse, lui demandant également de vérifier que les amendes et les pénalités de sa justice seigneuriale étaient bien encaissées sans délai. Désormais, c'était aussi Amicie qui vérifiait les chartes, les baux à cens, les actes de servage, les mises en gages et les cautions.

Brusquement, une cavalcade se fit entendre dans la cour. Amicie haussa les sourcils de surprise. Il était bien tôt pour un retour de la chasse. Des cris retentissaient. Elle reconnut la voix rocailleuse et menaçante de son beau-frère Gilabert. Puis la porte s'ouvrit et le froid pénétra. Avec lui entra Brasselas.

C'était un des chevaliers de Gilabert. Aussi violent et féroce que lui. La trentaine, de taille médiocre avec un embonpoint précoce, le visage mafflu et le cheveu rare, il avait un cou de taureau avec de larges épaules, des bras musculeux et des mains noueuses. Toujours crasseux, toujours puant, il prenait plaisir à punir lui-même les serfs de son maître en utilisant une bride de cheval avec laquelle il les flagellait au sang. Amicie le craignait et l'évitait, tout en sachant combien de telles brutes étaient utiles aux seigneurs. C'étaient eux qui gagnaient les batailles,

maniant hache et marteau d'armes bestialement, sans fatigue et sans état d'âme.

Il s'approcha d'elle en boitillant, suite à une vieille blessure. Son visage barbu et pouilleux était déformé d'une inquiétante expression de revanche.

— Dame de Villemur, rocailla-t-il. Il y a eu un accident.

Ses larges mains d'ogre pendaient le long de son corps, comme s'il ne savait qu'en faire.

Elle eut l'impression que le temps s'arrêtait, puis elle chancela quand elle vit que Gilabert entrait à son tour, et non son mari.

Son beau-frère ne cachait pas combien il était bouleversé.

— Amiel ? balbutia-t-elle, en connaissant déjà la réponse.

— Mon frère a fait une chute, répondit Gilabert en réprimant un sanglot.

Un homme comme lui ne devait pas pleurer, mais il ne pouvait retenir son émotion.

— Où est-il ? cria-t-elle.

Sans attendre de réponse, elle se précipita vers la porte.

Chapitre 2

Dans la cour, Amiel de Beaumont était allongé sur une civière de branches. Sa belle chevelure poisseuse de sang.

Amicie se jeta sur son corps et l'enlaça. Il était froid et raide. Le couvrant de baisers et serrant son visage entre ses mains, elle tenta de lui communiquer un peu de sa chaleur, un peu de sa vie, mais c'était évidemment inutile. Amiel était mort.

Quand elle comprit que tout était fini, elle leva la tête, hagarde et frissonnante, et balaya la cour des yeux, cherchant un réconfort.

C'était une cour en terre battue dont la grande salle fermait un côté. Dans un angle s'élevait la tour pentagonale. Les autres côtés étaient formés par la salle des gardes, les granges, l'écurie et la chapelle.

À quelques pas, le chapelain du château égrenait son chapelet en remuant silencieusement les lèvres. Lamothe, Lissac, Augier, Mazeras, quatre des chevaliers qui avaient accompagné leur seigneur à la chasse, étaient toujours à cheval. Leurs visages défaits exprimaient une immense détresse. Une sourde inquiétude aussi. Plus près, Portal, un jeune écuyer adoubé chevalier quelques jours plus tôt, la regardait dans un mélange de compassion et de tristesse. Elle s'attarda un instant sur lui. Elle l'appréciait, car il jouait admirablement du psaltérion[5]. Les paysans qui avaient fait la battue étaient là aussi, près de la grange, terrifiés, tant ils craignaient qu'on leur reproche la mort du seigneur.

Venant d'apprendre la sinistre nouvelle, les gens de la ville haute arrivaient par petits groupes, d'abord incrédules, puis

5 Le psaltérion était une cithare dont la caisse avait la forme d'un trapèze.

bouleversés en découvrant le cadavre de leur maître. Les serviteurs du château : pages écuyers, domestiques, cuisiniers et marmitons, panetier, femmes et esclaves, se pressaient aussi. Beaucoup pleuraient sincèrement, tant ils aimaient Amiel. Tous s'inquiétaient de l'avenir et s'interrogeaient sur ce qu'allait faire Gilabert.

Justement celui-ci sortit avec Brasselas. Chacun remarqua leur démarche assurée. Gilabert s'approcha de sa belle-sœur.

— On galopait derrière un sanglier, dame Amicie, dit-il rugueusement. Amiel était le premier, comme toujours. Il a heurté une branche et il est tombé. Sa tête a heurté un rocher.

Il n'en dit pas plus et attendit. Gilabert avait toujours du mal à s'exprimer, sinon pour donner des ordres ou lâcher des jurons.

Amicie ferma les yeux. Elle revit son époux partant ce matin-là, joyeux et insouciant. Il lui avait promis de l'emmener à Foix, la semaine suivante. Elle n'irait pas.

On n'entendait plus que les sanglots des serviteurs.

Elle regarda encore une fois les chevaliers et les domestiques, qui baissèrent les yeux sous ses reproches implicites, puis elle s'enfuit vers la grande salle. Devant la porte, elle bouscula Figueira et les vieilles femmes.

Dans sa chambre, elle se jeta sur son lit et se mit enfin à pleurer sans retenue.

Ayant nettoyé les traces de larmes, elle redescendit un peu plus tard. On avait transporté son mari dans la petite chapelle Sainte-Marie qui ouvrait dans la cour. Des femmes l'avaient déshabillé et le lavaient. Elle les bouscula et leur ordonna de partir.

— C'est moi qui m'occuperai de lui. Moi seule ! sanglota-t-elle.

Elles s'éloignèrent, restant quand même à portée de voix. Amicie aperçut alors Lamothe qui l'observait. Elle l'appela :

— Trouvez le diacre, je vous en prie !

— Il est parti à Auterive hier, noble dame. On ne sait pas quand il rentrera, répondit le chevalier. Le seigneur a décidé que le chapelain dirait la messe.

— Amiel n'aurait pas voulu du chapelain ! Il a toujours dit qu'il désirait le *consolamentum* ! Partez pour Auterive, ramenez le diacre !

Comme il hésitait, elle ajouta en y mettant toute son énergie :

— C'est de son âme qu'il s'agit, sire Lamothe, et je suis sa femme ! Je suis comptable de son salut. Je suis aussi seigneur de ce château ! Je vous l'ordonne !

De mauvais gré, il s'inclina et se rendit à l'écurie.

Elle appela Ermessinde, sa femme de chambre, et lui demanda d'aller chercher des vêtements. Quand on les lui eut apportés, elle habilla elle-même le corps de son mari avec beaucoup de difficultés, puis elle resta près de lui toute la nuit, en prière. Ermessinde lui avait porté son manteau.

Le diacre arriva le lendemain.

Amicie avait sommeillé, à genoux près du corps d'Amiel, puis couchée sur la paille, à même le sol. Sa nuit avait été emplie de cauchemars.

Aux premières lueurs de l'aube, Ermessinde lui porta une soupe chaude et du pain qu'elle mastiqua sans y prêter attention. Bien que son manteau soit en laine avec un col de martre, elle avait souffert du froid. Certes, elle aurait pu demander une couverture, mais elle s'y était refusée, persuadée que plus elle souffrirait, plus sûrement l'âme de son époux serait accueillie près du Seigneur.

Gilabert vint un peu plus tard avec Brasselas et le chapelain. Il prit de ses nouvelles avec froideur et annonça que le corps de son frère serait mis dans l'église du prieuré Sainte-Colombe, non loin de l'Ariège, là où était déjà enseveli leur lignage. Le chapelain en avait convaincu le prieur qui avait de prime abord refusé, car chacun savait qu'Amiel penchait pour l'hérésie et qu'il aurait dû être inhumé dans le cimetière cathare, en terre non consacrée.

Des ouvriers travailleraient dans la journée à préparer la sépulture. Pendant ce temps, les gens du fief et les seigneurs voisins viendraient rendre hommage à leur suzerain.

Remarquant la paille dans les cheveux de sa belle-sœur et son teint blafard et fatigué, Gilabert lui conseilla de se préparer

pour les recevoir, car Amiel aurait voulu qu'elle lui fasse honneur.

Elle accepta le conseil et retourna dans sa chambre où Ermessinde la lava et l'habilla. Quand elle redescendit, les premiers voisins étaient arrivés, mais surtout il y avait Lamothe avec le diacre cathare. Elle se précipita vers le Parfait et se jeta à ses genoux. Joignant les mains, elle inclina sa tête trois fois vers le sol.

— Bénissez-moi, supplia-t-elle, et bénissez mon époux.

— Dieu vous bénisse, dit le Parfait avec affliction, mais je ne peux rien faire pour votre noble époux, ma dame.

— Vous lui aviez pourtant accordé la convenenza, murmura-t-elle, pleine d'espoir.

— Je sais, mais il est mort inconsolé, sans l'espoir d'un salut immédiat. C'est un grand malheur et je prierai pour lui.

— Que deviendra son âme ? s'inquiéta Amicie.

— Elle est déjà passée dans un autre corps, noble dame. Et dans cette nouvelle vie, il sera certainement sauvé.

Elle en fut un peu rassurée, n'étant pourtant pas certaine d'y croire.

— J'ai veillé son corps toute la nuit et je l'ai revêtu de ses plus beaux habits, sanglota-t-elle.

— Seule compte son âme, noble dame, dit le Parfait en secouant la tête. Un linceul de drap suffisait.

Il l'aida à se relever, la prit par la main et l'accompagna dans la chapelle.

Les serviteurs qui se recueillaient devant leur maître sortirent.

Pour la première fois elle remarqua avec honte combien la chapelle était abandonnée, son mari refusant de l'entretenir : la paille du sol était souillée, les murs blanchis étaient assombris de moisissures, le toit de branches mal équarri et couvert de pierres était percé. Elle vit une grosse araignée courir sur le petit autel et se cacher dans une fissure.

Une seule bougie brûlait sur un chandelier de fer. Elle aurait tant aimé de grandes obsèques, une messe célébrée par un évêque, ou au moins un abbé.

Honteuse, malheureuse, elle se remit à pleurer.

Le lendemain matin, en présence du prieur, de Gilabert, du curé de Sainte-Constance – l'église de la ville haute – des chevaliers du château et des seigneurs de Montaut, de Lissac, d'Abatut, de Saint-Quirc, de Marquefave et d'Auterive, tous revêtus de leur hamois, le corps d'Amiel fut descendu dans un trou devant le maître-autel de l'église Sainte-Colombe, puis recouvert d'une dalle sur laquelle un tailleur de pierre avait grossièrement gravé : Amiel de Beaumont.

En sortant de l'église, Gilabert promit à Amicie qu'il ferait graver une plus belle dalle sur laquelle son frère serait représenté en armes. Puis il ajouta qu'il voulait lui parler.

Rentré au château, il la rejoignit dans sa chambre.

— Je pars pour Foix maintenant, Amicie, annonça-t-il avec brusquerie. J'ai prévenu le comte de la mort de mon frère et je dois lui prêter hommage. J'irai ensuite à Toulouse.

— Mais le banquet ?

Les invités devaient rester au dîner prévu moins d'une heure plus tard.

— Je n'y serai pas.

— Je vais avec vous, Gilabert, décida-t-elle. Je dois rencontrer un notaire et, moi aussi, je dois prêter hommage.

— Non ! Vous restez ici ! C'est à vous, la châtelaine, de recevoir nos invités et de garder le château.

Elle comprit qu'il voulait qu'elle reste coseigneur avec lui et elle en fut satisfaite. Elle se trompait lourdement.

Gilabert partit une dizaine de jours avec les chevaliers du château, ne laissant que le jeune chevalier Portal et des sergents d'armes.

Durant tout ce temps, Amicie alla chaque jour prier sur la tombe d'Amiel, s'interrogeant souvent sur les raisons pour laquelle Gilabert avait emmené avec lui tous les chevaliers. Elle avait interrogé Portal qui l'ignorait, mais il est vrai que Gilabert ne l'aimait pas et il ne lui parlait pas. Le reste du temps, elle s'occupa des comptes avec le bayle et visita plusieurs fermes, veillant à ce que tout soit en ordre quand son beau-frère reviendrait.

Il reparut un soir d'orage, alors qu'on dressait la table dans la grande salle. Il paraissait exaspéré. Sans doute avait-il chevauché plusieurs heures sous la pluie. Devant les domestiques, il lui annonça vouloir lui parler. Son ton était encore plus brusque que l'habitude et elle s'en inquiéta en le conduisant dans sa chambre, par l'escalier qui passait de la salle à l'étage.

— Je suis dorénavant le seigneur de Saverdun, Amicie. Je prendrai ce soir la chambre de mon frère et son coffre, annonça-t-il comme elle le faisait entrer.

Jusqu'à présent, il n'avait pas touché au coffre de fer dont elle avait la clef à sa ceinture, avec celles des celliers. Il contenait plus de deux cents pièces d'or et un millier de deniers d'argent.

— Je suis coseigneur, Gilabert, vous semblez l'oublier. Pour le coffre, je dois auparavant en parler avec mes frères qui feront venir un notaire pour l'inventaire.

— Tu es une femme, Amicie, et ce château a toujours été le nôtre ! J'ai prêté hommage lige au comte, et mes chevaliers m'ont prêté hommage à Foix.

— Je suis coseigneur ! répéta-t-elle d'une voix qu'elle voulait ferme. Je garderai la chambre et nous dirigerons ensemble le fief, après qu'un notaire aura établi les actes en accord avec le comte et mes frères.

La gifle la prit par surprise. Elle chancela avec l'impression que son esprit quittait son corps. Puis ce fut la seconde gifle.

Cette fois, elle tomba en hurlant sous la brûlure du soufflet. Il lui envoya alors un coup de pied dans les seins, puis l'attrapa par les cheveux, la releva et la souffleta à nouveau plusieurs fois. Ensuite il la jeta par terre.

Elle ne perdit pas conscience quand la douleur la submergea. La bouche pleine de sang, elle tenta de parler et n'y parvint pas. Son regard croisa alors les yeux de son beau-frère. Les yeux de Gilabert recelaient une cruauté implacable.

— Le seigneur comte de Foix m'a remis le château ! martela-t-il. Je suis aussi allé voir Raymond de Saint-Gilles et il a accepté mon hommage à la condition que je t'épouse.

Terrorisée, elle secoua la tête.

— Tes frères sont d'accord ! ajouta-t-il avec méchanceté.

— Jamais ! cracha-t-elle.

Il l'attrapa par son bliaut qui se déchira, puis il tira sur les lacets de sa chemise dévoilant sa gorge généreuse et lui arracha sa ceinture. Elle devina qu'il allait la violer, mais, contre toute attente, il voulait seulement lui enlever le petit couteau qu'elle y portait avec les clefs, son aiguillier, ses forces[6] et son escarcelle.

— Je vais revenir, promit-il. Si tu sors, je te corrigerai vraiment !

Il ajouta, en la regardant avec une joie mauvaise :

— Non, je ne te corrigerai pas… C'est Brasselas qui s'occupera de toi ! Avec une bride, comme il aime à le faire aux femmes !

Il partit et elle resta le cœur battant le tambour. La douleur irradiait sa tête et sa poitrine. Elle resta à trembler et à haleter un moment, ne parvenant pas à se maîtriser.

Peu à peu, elle reprit son calme. Elle toucha ses joues, sa mâchoire douloureuse. Elle n'avait pas de dents brisées. Elle allait obtenir de l'aide des chevaliers d'Amiel, se dit-elle pour se rassurer. Elle rajusta sa chemise et son bliaut, puis se lava avec l'aiguière posée sur la desserte avant de se regarder dans le miroir de fer poli. Son visage était déformé, tuméfié, écarlate. Le sang de ses lèvres éclatées avait coulé sur son bliaut. Elle essaya de nettoyer les tâches, hésitant à sortir de la pièce.

Son bourreau revint à ce moment-là.

— Viens ! ordonna-t-il.

— Je resterai ici ! dit-elle.

— Alors tu passeras la nuit avec moi ! s'esclaffa-t-il. Une nuit inoubliable !

Elle ne pouvait que céder et elle sortit.

La chambre d'Amiel était au-dessus de la grande salle. Ils traversèrent la pièce vide où dormaient les domestiques. Gilabert prit ensuite le passage vers la plus petite des tours du château. Un escalier desservait trois salles voûtées, les unes sur les autres. Il s'arrêta devant la seconde. Habituellement, des gardes dormaient là. La porte avait un gros verrou de fer.

— Entre ! gronda-t-il avec impatience.

---

6 Ciseaux.

Elle fit deux pas. La pièce ne contenait que le grand lit de bois des gardes avec sa paillasse. L'endroit puait la crasse, la sueur et l'urine.

— C'est là que tu vivras, maintenant. Quand tu accepteras notre mariage, tu retrouveras ta chambre, tes affaires et ta liberté.

Il sortit et poussa le verrou.

Elle resta longtemps immobile, perdue, soulagée quand même qu'il ne l'ait pas à nouveau battue. La douleur était moins forte que le désespoir qui l'avait envahie.

Elle était prisonnière. Pouvait-elle obtenir du secours ? Elle se raccrocha à ce faible espoir et s'approcha d'une des trois archères de la pièce. L'étroite ouverture verticale était au fond d'un embrasement de trois pieds, mais en se hissant elle parvint à distinguer la cour du château. Il n'y avait personne. Tout le monde devait être à table.

Elle resta longtemps à attendre, puis elle vit les gens sortir. Elle reconnut Lamothe qui parlait à Brasselas. On avait pourtant dû s'inquiéter de son absence. Il était impossible que les gens de son mari ne viennent pas à son aide.

Alors elle songea à ce qu'avait dit son beau-frère. Les chevaliers lui avaient prêté hommage devant le comte de Foix. Elle les connaissait. Ils étaient loyaux et s'ils s'étaient donnés à Gilabert, aucun ne serait parjure, même pour elle.

Elle frissonna. Le soir tombait. Elle se tourna vers le lit. Il n'y avait pas de couverture sur la paillasse sale. Elle prit conscience qu'elle avait soif. Son regard balaya la pièce. Il n'y avait pas d'eau. Elle avait aussi besoin de se soulager, mais il n'y avait ni pot ni chaise percée.

Elle avait tout perdu. L'homme qui l'aimait, son château, son état de châtelaine, et ces petits plaisirs de la vie auxquels elle ne faisait même pas attention : boire, manger, avoir chaud. Elle avait imaginé être l'égale de ses frères et d'Amiel ; elle s'était lourdement trompée. Elle était moins qu'une esclave, désormais.

Devant une telle épreuve, elle ne put retenir ses sanglots.

Quand les pleurs eurent apaisé en partie sa détresse, elle revint au lit et s'assit sur la paillasse. Durant des heures, elle pria sans trouver le sommeil. Elle avait mal, froid, faim et soif, mais surtout elle avait peur. L'angoisse lui nouait le ventre. Finalement, peu avant l'aube, elle s'endormit pour se réveiller au milieu d'un cauchemar dans lequel Gilabert et Brasselas la battaient.

On tirait les verrous de sa porte.

Terrorisée, elle se leva d'un bond et s'aperçut qu'elle ne pouvait plus ouvrir un œil tant sa joue avait enflé. L'autre était aussi à moitié fermé. Elle chercha vainement un endroit où se dissimuler.

C'était une servante accompagnée d'un garde en broigne de buffle. La femme entra les yeux baissés. Elle tenait un bol de bois contenant une bouillie de seigle et d'orge.

— Ma dame, c'est pour vous, fit-elle, apeurée.

Amicie s'approcha et prit le bol. L'autre leva les yeux. Ils reflétaient toute la détresse du monde. Le garde était tout autant embarrassé.

Ils allaient repartir quand Amicie parvint à demander, d'une voix de gorge qui ressemblait au grognement d'une bête sauvage :

— Je veux de l'eau, une chaise percée et une couverture.

Le garde hocha la tête et sortit avec la servante. On poussa le verrou.

Elle mangea la bouillie avec les doigts, sans y prêter attention. Elle avait encore plus soif. Puis elle se soulagea le plus loin possible du lit.

Gilabert allait être son maître. Il l'affamerait, il la battrait encore, il finirait par la violer et elle serait contrainte à ce mariage avec ce pourceau.

Sa vie serait un enfer.

Elle songea alors à se défaire. Mais comment ? Elle ne possédait plus de couteau et n'aurait pu se jeter dehors, les archères étant trop étroites. Se pendre ? Mais où ? Le plafond n'était qu'une voûte. Même cette délivrance lui était interdite.

Elle resta encore abattue plusieurs heures, jusqu'à ce que la porte s'ouvre.

C'était le même garde, mais avec Ermessinde.

— Ma dame… ma noble dame, balbutia la servante, se jetant à genoux pour embrasser le bas de son bliaut.

Restant dehors, le garde poussa la porte pour les laisser seules.

Ermessinde tenait une couverture et un broc d'eau. Amicie s'approcha d'elle, la fit se relever avant de prendre le broc et de boire avidement à même l'ouverture, faisant couler l'eau sur son bliaut.

— Buvez, ma noble dame, je vais vous en apporter encore, dit Ermessinde avec un triste sourire. Le seigneur est parti au bord de l'Ariège. J'ai aussi une cuvette pour vous.

Elle alla à la porte et parla au garde qui ouvrit et lui tendit un grand pot de fer.

— Je passerai le prendre chaque fois que je le pourrai. Je vais revenir avec un pain et de l'eau, mais ce ne sera pas tous les jours. Le seigneur a dit que vous n'aurez que de la bouillie.

— Et les autres, les chevaliers ? Il n'y a donc personne qui ait un peu d'honneur ?

— Hier, ils ont demandé où vous étiez. Le maître a dit que vous aviez essayé de livrer Saverdun au comte de Toulouse, après la mort de son frère. Le comte de Foix l'aurait appris et aurait demandé que vous soyez punie, à moins que vous n'acceptiez de l'épouser.

— C'est faux !

— C'est ce qu'a dit Portal, ma dame. Il a juré être resté près de vous, que personne n'avait quitté le château. Le seigneur l'a traité de menteur, il a assuré avoir les preuves de votre félonie. Il l'a alors accusé de vous courtiser. Outré, Portal l'a défié, et le duel a lieu en ce moment, au bord de l'Ariège. Mais j'ai peur que ce pauvre Portal n'ait aucune chance.

Amicie resta interdite à cette terrible nouvelle. Il était évident que Portal serait vaincu dans un combat qu'il soit à la hache, à la masse ou à l'épée.

Elle s'effondra sur le lit, désemparée, mais le cœur plein de haine envers son beau-frère. Sa servante s'agenouilla et lui baisa à nouveau le bas de son bliaut, puis elle s'en alla en silence avec le garde complaisant.

Amicie tourna et retourna dans son esprit ce qui s'était passé depuis la veille, songeant à la façon dont son prestigieux lignage venait d'être avili.

Gilabert, comme son cher Amiel, avait d'obscures origines. Ce n'était pas le cas des Villemur. Cent cinquante ans plus tôt, son ancêtre, Raymond Guillaume de Villemur, était déjà coseigneur de Saverdun. Son grand-père, Bernard de Villemur avait fait une ligue avec le comte de Toulouse et le vicomte de Béziers.

Pour son noble lignage, elle se jura de laver la tache faite à l'honneur de sa famille. Elle se releva et entreprit de nettoyer son visage avec un peu d'eau, puis elle se coiffa avec ses doigts. Ensuite, elle décida qu'elle avait besoin d'une arme.

Seulement, rien dans la pièce ne pouvait lui être utile. Rien sauf le lit.

C'était un cadre de bois mal dégrossi où l'on pouvait dormir assis à six ou huit.

Elle souleva la paillasse. Des branches servaient de sommier. Elle en tira une et entreprit de la briser. N'y parvenant pas, elle en introduisit l'extrémité dans la fente de l'archère et parvint à la casser. Elle choisit le plus petit morceau et commença à l'affûter en pointe, en le frottant contre les pierres du mur.

Plus tard, elle entendit tout un vacarme dans la cour. Les gens rentraient sûrement du duel. Elle se précipita à la meurtrière, grimpant dans l'embrasure pour mieux voir et entendre. Elle vit son beau-frère qui donnait des ordres, puis elle aperçut la civière traînée par un âne supportant un corps sanglant. C'était Portal.

Elle se remit à affûter son arme. Dans son cœur, la rage avait remplacé la détresse. Le temps passa dès lors plus vite et elle cacha son outil quand, à nouveau, elle entendit le bruit du verrou.

C'était la première servante. Elle lui portait de l'eau et se retira en silence. Amicie n'osa la questionner sur Portal, puisqu'elle n'était pas censée savoir ce qui s'était passé.

Après une nuit un peu meilleure, le lendemain s'écoula tristement. On lui porta une nouvelle bouillie et de l'eau et elle continua à aiguiser son morceau de bois.

Le jour suivant, ce fut Ermessinde. Elle prit son pot, qui sentait mauvais, et lui donna un morceau de pain. Puis elle lui annonça que Portal était mort. Ses cousins étaient venus prendre son corps et le château était en alerte, craignant des représailles familiales.

Il y eut une autre nuit, puis d'autres jours qu'elle notait plus ou moins sûrement avec des morceaux de bois brisés à partir de la branche du lit. Elle était parvenue à faire une sorte de rustique poignard qu'elle attacha dans son dos par un cordon de son bliaut. Si Gilabert l'approchait, elle le lui enfoncerait dans l'œil, se promit-elle.

Gilabert revint en effet un matin. Il était seul.

— Je vois que tu te portes bien ! ricana-t-il.

Sans lui répondre, elle planta ses yeux dans les siens avec un mépris infini.

Il ne paraissait plus si sûr de lui, jugea-t-elle.

— Es-tu prête à m'épouser ?

— Quand as-tu vu qu'une femme épouse un porc ? le tutoya-t-elle avec mépris.

Elle le vit frémir et eut un frisson de panique, certaine qu'il allait la frapper. Elle mit ses mains dans son dos, attrapant son poignard de bois et détachant discrètement le cordon.

— Mes frères vont venir me délivrer ! annonça-t-elle d'une voix qu'elle voulait ferme. Ils donneront ton corps à dévorer aux pourceaux après t'avoir crevé les yeux et détranché en quartiers ! Je serai la première à manger ton cœur !

Ébahi, il parut déconcerté par son audace et son animosité. Son regard scruta la pièce, comme s'il y cherchait un allié qu'elle aurait caché, puis ses traits se durcirent. Il eut une grimace en relevant la lèvre supérieure, dégageant des canines noires.

— Dieu me damne ! Qu'espères-tu, la gueuse ? Je te ferai avaler ton arrogance ! Désormais tu n'auras à manger qu'un jour sur deux. Je reviendrai dimanche prochain, et je verrai si tu es toujours aussi fière !

Il partit en ajoutant :

— Et si tu ne cèdes pas, Brasselas te fera changer d'avis, crois-moi !

Chapitre 3

La porte fermée, terrorisée et ne pouvant retenir ses tremblements, elle s'effondra sur le lit. Elle avait huit jours devant elle, mais dans quel état serait-elle si elle ne se nourrissait pas ?

Le soir, on ne lui porta rien. Par prudence, elle avait gardé un morceau du pain qu'elle rongea, affamée. Les deux jours suivants, elle n'eut qu'une fois de la bouillie et de l'eau. La servante avait ramené le pot.

Sommeillant souvent, Amicie ne savait plus depuis combien de temps elle était prisonnière. Huit jours ? Dix jours ? Quand elle ne dormait pas, elle passait son temps dans l'embrasure, à regarder dans la cour. Le temps fraîchit et il se mit à pleuvoir. Malgré la couverture, elle avait toujours froid.

Un matin, la porte s'ouvrit et Ermessinde entra en catimini. C'était le même garde qui l'accompagnait. Elle lui donna un morceau de pain noir et deux poignées de fèves, puis elle repartit aussi vite.

C'est le lendemain que vint Espes Figueira. Le bayle de son mari était seul. Il laissa la porte entrouverte et, comme Amicie s'approchait de lui, il s'agenouilla et embrassa le bas de son bliaut.

— Ma dame, je n'ai guère de temps… Le seigneur part pour Foix, vendredi. Ce jour-là, il y a marché dans la Grand-Rue. Si vous me protégez plus tard, je vous ferai sortir ; on ne vous remarquera pas au milieu de la foultitude.

— M'évader ! Que Dieu te bénisse, Espes ! Non seulement je te protégerai, mais je te récompenserai !

— Nous irons à Toulouse en suivant la rivière. Nous pouvons être en sécurité en deux jours.

— Je t'attendrai avec impatience. Préviens Ermessinde, elle m'accompagnera.

Figueira parut contrarié.

— J'aime autant pas, ma dame… elle pourrait vous trahir et me dénoncer, et si le seigneur l'apprend, il me fera écorcher.

— Elle ne trahira pas. Envoie-la-moi.

Le bayle avait l'échine souple, aussi s'inclina-t-il après une ultime hésitation.

— Je lui parlerai, ma dame, dit-il. Je viendrai vous chercher avec un vieux saye à coqueluchon[7]. Il cachera votre bliaut et dissimulera votre visage.

Ayant vérifié que l'escalier était silencieux, il partit.

Pour la première fois depuis qu'elle était enfermée, Amicie reprit espoir. Elle se mit à réfléchir sur ce qu'elle ferait une fois dehors.

Personne ne vint le lendemain jusqu'à la tombée du jour et elle n'eut rien à manger. La faim la tourmentait et l'inquiétude la rongeait. Elle avait éprouvé tant d'espoir qu'une déception lui ferait perdre toute sa volonté, songeait-elle. Pourquoi Ermessinde n'était-elle pas venue ? Figueira avait-il changé d'avis ?

Par l'archère, elle vit les chevaliers qui se rendaient au souper, car la plupart habitaient dans la rue des Cavaliers, en dehors du château. Le temps s'écoulait lentement. Elle avait perdu toute espérance quand le verrou fut tiré et qu'Ermessinde apparut. Sa servante était seule.

— Ma dame, j'ai pu m'absenter pendant le souper, fit-elle en haletant d'émotion. Figueira m'a dit que vous vouliez me voir…

— Ermessinde, si je fuyais, m'accompagnerais-tu ?

— Fuir ?

La servante resta interloquée.

— Je n'ai pas le droit de vous faire sortir, ma noble dame… Si on découvrait…

— Demain, Figueira me délivrera et me conduira à Toulouse, viens avec moi ! l'interrompit Amicie.

---

7 Sorte de capuchon comme en portaient les moines.

Déconcertée, la jeune servante ne savait que répondre. Amicie ignora son hésitation.

— Mais ne pars pas avec nous, on nous remarquerait. Retrouve-nous devant le moulin du prieuré de Sainte-Colombe. Si tu peux, emporte mon manteau à col de martre.

— Je viendrai, ma dame, promit finalement Ermessinde en hochant du chef.

Elle prit un pan du bliaut de sa maîtresse et l'embrassa avant de sortir.

Une fois seule, Amicie entreprit de déchirer le galon brodé d'argent en bas de son vêtement. Il aurait été trop reconnaissable en dépassant du sayon que lui porterait le bayle.

Excitée par le projet de sa fuite, elle eut du mal à trouver le sommeil et à peine y était-elle parvenue qu'elle fut réveillée par un fracas de sabots de chevaux, de hennissements, de bruits métalliques et de cris. Elle grimpa dans l'embrasure de l'archère pour regarder dans la cour. On avait allumé des flambeaux et des cavaliers montaient en selle. Gilabert partait avec Brasselas et une poignée d'hommes d'armes.

Puis le calme revint et l'aube apparut. Des serviteurs s'activaient, nettoyant le sol de la cour du crottin ou portant du foin dans les écuries. D'autres amenaient des seaux tirés à la fontaine du village. La herse était restée levée, car il y avait beaucoup d'allées et venues le jour du marché. Elle aperçut Lamothe qui rentrait dans la grande salle, puis les autres chevaliers qui sortaient. Il pleuvait, tous portaient des manteaux et des chaperons.

Enfin elle entendit le verrou qu'on tirait. C'était Figueira. Agité, il lui tendit un sayon sale et reprisé. C'était une sorte de chape informe en grosse laine bise avec un capuchon. Elle l'enfila rapidement, se couvrit la tête et suivit le bayle qui portait aussi un sac de toile.

— Je n'ai pas pu venir plus tôt, ma dame, murmura-t-il. Plusieurs chevaliers étaient là. Ils viennent de partir au pont et la voie est libre.

Ils descendirent l'escalier étroit, bâti dans l'épaisseur du mur. En bas, Figueira lui dit à mi-voix :

— Suivez-moi à quelques pas et surtout ne vous arrêtez pas.

Il s'engagea dans la cour, mais à mi-chemin de la herse d'entrée, un garde l'aborda.

— Maître Figueira, un marchand vous cherche pour acheter du miel…

— Je sais, j'y vais, répondit le bayle sans s'arrêter, baissant la tête sous la pluie pour cacher son agitation.

Amicie dans ses pas, ils passèrent le porche et prirent la Grand-Rue, bordée de maisons à colombages, et se dirigèrent vers la porte de Braide. Pour se rendre à Toulouse, il aurait été plus rapide de passer par la porte del Pla, qui conduisait à la ville basse et au pont sur l'Ariège, mais les chevaliers devaient s'y trouver. De plus, la porte de Braide était la porte principale de la ville haute et, en ce jour de marché, il y aurait tant de passage que personne ne ferait attention à eux.

À la porte, le bayle souleva son capuchon pour être reconnu des sentinelles.

— Je vais au moulin chercher un sac de farine avec lui, fit-il en montrant l'homme au sayon qui le suivait.

Les deux gardes sourirent. Un peu plus tôt, ils avaient remarqué la servante de dame Amicie qui se rendait aussi au moulin. Or, tout le monde allait sous l'arche du moulin pour s'escambiller. C'était impossible au château, où on n'était jamais seul.

Le chemin descendait jusqu'au prieuré et au moulin. Amicie se retint d'entrer dans l'église faire une prière sur la tombe de son mari, mais se signa en passant devant. La porte de l'enclos du prieuré était ouverte. Malgré l'obscurité, elle distingua l'ombre sous l'arche voûtée où tournait lentement la grosse roue de bois moussue. Déjà Ermessinde avait reconnu sa maîtresse et se précipita vers elle, tombant à genoux et embrassant le bas de son bliaut malgré le sol détrempé.

— Ma dame… ma dame ! répétait-elle la voix cassée par l'émotion.

— Nous devons partir, fit le bayle en se retournant, craignant qu'on ne les ait suivis.

Ermessinde alla prendre un sac posé dans un coin.

— J'ai pu emporter votre manteau au col de martre, noble dame, fit-elle.

Ils partirent par un sentier qui longeait l'Ariège et conduisait au pont fortifié. Il pleuvait toujours. Au pont, ils passèrent sous une arche, se mouillant les pieds dans le courant. Capuchon baissé, ils poursuivirent en reprenant le chemin jusqu'au faubourg de la ville basse. Aucun ne parlait. La peur leur serrait le ventre. Cette marche rapide les fatigua rapidement et Figueira, remarquant que sa châtelaine traînait, lui proposa de s'arrêter un instant sous un saule.

Soulagée, elle accepta et en profita pour se couvrir de son manteau.

— Quand s'apercevra-t-on de ma fuite ? demanda-t-elle ensuite, s'asseyant sur une pierre.

— Pas avant ce soir ou demain, noble dame.

— On partira immédiatement à ma poursuite.

— Peut-être pas. Lamothe a la garde du château avec Isard et Augier. Ils aimaient notre maître et vous donneront votre chance.

— Je n'y crois guère. Ils n'ont rien fait jusqu'à présent. S'ils me prennent en chasse avec des chiens, ils suivront ce chemin, n'est-ce pas ?

— Sans doute, mais pourquoi le feraient-ils ?

— Gilabert les tuera s'il apprend que je me suis enfuie. Ils sont obligés de me poursuivre. Donc, je ne vais pas rester sur ce chemin.

— Pour aller où, noble dame ? Dans la forêt ? Ce serait folie ! Nous nous perdrons. Quant aux chiens, ils ne trouveront pas facilement notre trace avec la pluie.

— Je n'irai pas à Toulouse. J'ignore comment le comte Raymond se comportera avec moi. Peut-être me livrera-t-il à mes frères. Gilabert m'a dit qu'ils ont approuvé mon mariage avec lui. J'irai chez un homme qui m'aidera. C'est à Lamaguère.

— Mais je ne sais pas m'y rendre, ma dame ! protesta le bayle.

— Moi non plus, mais c'est vers le couchant. Nous prendrons le premier chemin à gauche.

— C'est folie ! Il y a des loups ! fit-il encore.

— En cette saison, ils ne s'attaquent pas aux hommes, Amiel me l'avait dit. Et puis, tu as un couteau (elle montra la longue

lame à sa ceinture), cela suffira. On rencontrera certainement des colporteurs qui nous donneront la direction. Au moins, je suis sûre qu'on ne me retrouvera pas en prenant ce chemin.

— Mais que mangerons-nous ? objecta encore le bayle.

— Qu'avez-vous emporté ?

— Quelques poignées de fèves, un peu de pain, une gourde de vin…

— J'ai aussi du pain dans mon sac, noble dame, intervint Ermessinde. Et de l'eau.

— Vous n'êtes pas obligés de venir avec moi, j'irai vers Abatut[8]. C'est par là-bas. (Elle montra l'ouest).

— Mais le castrum est tenu par un vassal du seigneur, objecta encore le bayle.

Abatut n'était qu'une fortification de bois avec une palissade et quelques maisons autour. Il était tenu par un vieux chevalier impotent qui collectait les cens des manses[9] avant de les remettre à son seigneur.

— Je ne m'y arrêterai pas, mais Abatut se voit de loin, je suivrai seulement sa direction. Ensuite je traverserai la montagne. Rentrez maintenant si vous voulez, personne ne se doutera de rien.

— Je reste avec vous, ma dame, décida la servante.

Le bayle soupira. Ce changement lui déplaisait. Ça allait lui attirer des histoires, mais il ne pouvait pas faire demi-tour.

— Je viens aussi, dit-il finalement en ronchonnant.

Ils furent en vue d'Abatut une grosse heure plus tard. Un sentier grimpait dans la montagnette qui séparait la vallée de l'Ariège de celle de la Lèze. Figueira restait à la traîne, alors qu'Amicie, pourtant épuisée par ses deux semaines de jeûne, était en tête.

Avec le jour, la pluie avait cessé et la chaleur montait, fatigante. Heureusement, dans la forêt, la fraîcheur les saisit.

---

8 Labatut.

9 Terre et bâtiment agricoles concédés par le seigneur en échange d'une redevance (cens) et de droits. La manse permet d'assurer la vie d'une famille paysanne.

Ils marchaient depuis plusieurs heures quand ils s'arrêtèrent pour se sustenter. Après avoir mâchonné un bout de pain, Figueira demanda, maussade :

— Où dormirons-nous ce soir, ma dame ?

— À l'abbaye bénédictine de Lézat. On nous recevra, répondit Amicie.

Ils repartirent. Figueira traînait toujours derrière elles, hésitant sur ce qu'il devait faire.

Au détour du sentier, ils virent devant eux deux hommes en longue pèlerine. Chacun avait un bâton, une besace en bandoulière et une sorte de bonnet noir sur la tête. Ce n'étaient ni des moines ni des clercs, car s'ils avaient les cheveux courts, ils n'étaient pas tonsurés. Ce n'étaient pas des hommes d'armes, car ils n'avaient ni épée ni épieu. Ce n'étaient pas plus des larrons, car ils ne se cachaient pas, et encore moins des colporteurs puisqu'ils n'avaient ni hotte à marchandises ni outils.

Amicie les héla et ils se retournèrent.

Elle reconnut Pierre de Corona et Pons de Beaufort, deux diacres parfaits venus prêcher au château. Corona et Beaufort louaient leurs bras durant les moissons, tandis qu'à la mauvaise saison, ils réparaient les chaussures, là où on les recevait.

On l'a dit, Amicie n'était pas cathare, mais elle faisait partie de ceux qui acceptaient leurs idées, ne jugeant pas les *bons hommes* hérétiques, puisqu'ils se disaient bons chrétiens. Si elle allait à la messe, elle écoutait aussi les prêches des Parfaits.

Ils s'arrêtèrent, surpris de la reconnaître, car il faisait si chaud qu'elle avait baissé sa capuche. Ils virent aussi les traces bleuâtres autour de ses yeux et comprirent qu'elle avait été battue.

— Dame de Saverdun ? Que faites-vous ici ?

— Je me suis enfuie du château. Mon beau-frère me tenait prisonnière depuis la mort de mon mari. Il voulait me contraindre à l'épouser.

Corona était un homme de grande taille, au maintien noble et majestueux avec un regard grave et chaleureux. Pons de Beaufort, plus âgé, était plus distant et paraissait possédé par sa foi. Il laissait rarement paraître ce qu'il pensait.

S'étant rapprochée d'eux, Amicie fit une révérence et fléchit les genoux en joignant ses mains sur la poitrine.

— Bon chrétien, bénissez-moi, demanda-t-elle avec humilité.

Le bayle et la servante firent de même.

— Je vous bénis, dit Pons d'une voix douce. Que le Seigneur vous sauve. Vous recherche-t-on ?

— Pas encore, maître Pons, mais on s'apercevra de ma fuite ce soir. Heureusement on me cherchera plutôt sur le chemin de Toulouse.

— Nous ignorions ce qu'il vous est arrivé ! Nous ne sommes pas retournés à Saverdun depuis la mort de votre époux, expliqua Corona en secouant la tête.

— C'est Ermessinde et Figueira qui m'ont délivrée.

— Faisons la route ensemble ! proposa Pierre de Corona, vous nous raconterez. Peut-être pourrons-nous vous aider. Où allez-vous ?

— Ce soir, à l'abbaye de Lézat, mais j'ignore si nous sommes sur le bon chemin. Ensuite je veux me rendre à Lamaguère. Le seigneur Guilhem d'Ussel est un ami. Il me protégera.

— Vous êtes sur le bon chemin ! C'est certainement le Seigneur qui vous a conduits vers nous, car nous allons à Saint-Pierre-des-Monts[10], à côté de l'abbaye. Il y a là-bas une maison de Parfaits. Si vous le souhaitez, ils vous logeront.

Elle hésita un instant, c'était une proposition tentante. On perdrait plus sûrement sa trace si elle passait la nuit chez les Parfaits plutôt qu'à l'abbaye où quelqu'un pouvait avertir Gilabert de son passage.

— C'est d'accord, décida-t-elle.

Elle se tourna vers le bayle et ressentit l'impression qu'il lui envoyait une mise en garde muette. Elle en fut mal à l'aise.

Les Parfaits partagèrent l'eau fraîche de leurs gourdes, emplies à une source qu'ils connaissaient. Ils offrirent ensuite à leurs compagnons des galettes de blé avant de reprendre le chemin.

Amicie leur raconta alors son enfermement. Une fois terminé, elle leur posa des questions sur Lamaguère et Guilhem

10 Devenu Saint-Sulpice-sur-Lèze.

d'Ussel, dont elle expliqua seulement l'avoir connu à la cour de Saint-Gilles.

En vérité, ils avaient été amants avant son départ à Marseille, où il était envoyé en mission par le comte Raymond. C'est à ce moment qu'avait été décidé son mariage. Depuis, elle ne l'avait plus revu, mais elle avait appris qu'il avait obtenu le fief de Lamaguère en échange de mille pièces d'or remises au comte d'Armagnac. Comment avait-il obtenu une telle fortune ? Elle l'ignorait. Que devenait-il à Lamaguère ? Elle l'ignorait. Avait-il une épouse ? Elle l'ignorait aussi.

— Depuis que le seigneur d'Ussel possède le fief, commença Pons, nous nous sommes arrêtés à Lamaguère deux fois. D'abord en décembre 1199, époque à laquelle il venait de reprendre son château, occupé par des chevaliers du Temple. Jusqu'alors, il était en ruine et nous nous arrêtions dans une manse où vivaient de bons chrétiens, comme nous. Le seigneur d'Ussel nous a reçus avec hospitalité. Il m'a fait l'effet d'être dur et brutal, peu religieux, puis, j'ai appris qu'il était arrivé avec plusieurs familles. Ses compagnons étaient des *bons hommes* arrêtés par l'official[11] de Paris et condamnés au bûcher, puis finalement bannis. Il s'était battu pour eux et avait obtenu leur liberté du roi de France. Il les avait conduits jusqu'à Lamaguère et gardés à son service.

— J'ignorai cela, fit Amicie, songeuse. Il connaîtrait donc le roi de France ?

— Il le connaît et lui a rendu hommage. Mais ce n'est pas tout, ajouta Corona. Dans ce groupe de nos coreligionnaires, certains tisserands étaient restés à Albi. Je connais l'un d'entre eux, qui est aussi un Parfait. Il se nomme Enguerrand. Il m'a raconté des exploits incroyables qu'aurait réalisés le seigneur de Lamaguère.

Amicie était troublée. Elle avait aimé Guilhem pour son audace, sa force tranquille, mais aussi pour ses talents de troubadour et de joueur de vielle. Elle savait qu'il avait été mercenaire, elle l'avait vu combattre avec hardiesse dans des

11 La justice ecclésiastique de l'évêché.

tournois, mais elle n'aurait pas imaginé qu'il ait protégé des cathares.

— Je ne l'ai jamais revu depuis mon mariage, fit-elle avec une pointe de regret… A-t-il pris épouse ? ajouta-t-elle, un ton plus bas.

— Non, il vit seul, répondit Corona en réprimant un sourire.

— Mais il n'est pas à Lamaguère, en ce moment, ajouta Pons.

— Il est absent ?

— Lors de notre second passage, il venait de partir pour Bordeaux embarqué sur une nef afin de gagner la Normandie où le roi de France l'avait invité au mariage de son fils.

Amicie savait par Amiel, qui lui-même l'avait appris du comte de Foix, que le mariage de Louis de France et de Blanche de Castille avait eu lieu fin mai. On était à la mi-juin.

— Peut-être est-il de retour ? proposa-t-elle d'un ton plein d'espoir.

— Peut-être.

Ils arrivèrent à la maison des Parfaits peu après que vêpres eurent sonné à l'abbaye voisine. En chemin, ils n'avaient rencontré que des paysans et des journaliers, souvent avec femmes et enfants, qui revenaient des champs, épuisés. Reconnaissant les Parfaits, ils leur avaient demandé leurs bénédictions.

Amicie n'était jamais allée dans une maison cathare, mais elle savait qu'il en existait pour les hommes et pour les femmes. Celles des femmes étaient moins nombreuses et ressemblaient plus à des écoles qu'à des couvents. Les Parfaites y portaient un habit particulier, semblable à celui des religieuses de l'Église et s'occupaient de l'éducation des filles des nobles et de la préparation de celles qui, par *consolamentum*, voulaient devenir Parfaites. Les plus importantes étaient à Fanjeaux et à Mirepoix.

À Saint Pierre des Monts, la maison, dirigée par un diacre, ne recevait que les hommes, expliqua Corona à Amicie, mais ils disposaient d'une pièce pour loger les femmes de passage. Les Parfaits qui y vivaient travaillaient de leurs mains et les croyants des alentours leur fournissaient du pain, des fruits et des

poissons. Il y avait souvent des prédications où venaient des personnes de tout rang pour les honorer, même de nobles seigneurs. Ces prédications étaient suivies avec un recueillement qu'on observait rarement dans les églises catholiques.

Ils furent admis au repas qui débutait. Le souper fut précédé d'une longue bénédiction dite par un diacre, et cette fois, Amicie participa sincèrement à la prière tant elle était soulagée de se trouver en sécurité.

Corona ayant expliqué discrètement au diacre qui elle était, elle fut ensuite conduite dans la chambre des femmes avec sa servante. Figueira partageant un lit avec les hommes.

Ils partirent à l'aurore après avoir avalé une soupe. Fatiguée, Amicie marchait lentement, parfois soutenue par sa servante quand elle trébuchait. Figueira paraissait préoccupé et il ne parla guère aux Parfaits. Comme les trois fugitifs ignoraient le chemin, ils faisaient entièrement confiance à leurs guides qui connaissaient les routes et les sources.

Ils passèrent la nuit suivante dans un moulin à vent dont le meunier était cathare. Le lendemain, Corona proposa de loger à Lombez. C'était une petite ville où la plus grande partie de la population était cathare, en particulier les hommes d'armes et leur seigneur. Ils y seraient en sécurité dans la maison des Parfaits si Gilabert les poursuivait. Amicie accepta, même si Figueira aurait préféré qu'ils soient reçus à l'abbaye proche, ce qui ne surprit guère Amicie, car le bayle avait toujours été un fervent catholique.

Si le premier jour, ils avaient marché dans la montagnette et dans des bois touffus, cette journée-là se déroula dans la plaine et sur un chemin fréquenté par des colporteurs et des chariots de marchandises. Pour cette raison, malgré la chaleur, Amicie et le bayle restèrent couverts de leur capuchon, craignant qu'on ne les reconnaisse.

Après une nuit à Lombez, ils furent en vue de Lamaguère le lendemain dans la matinée.

En découvrant le château de Guilhem, Amicie fut déçue par sa taille, bien que Corona l'ait prévenue qu'il était beaucoup plus petit que Saverdun.

Le castel se dressait sur une butte dominant une vallée bordée de part et d'autre de bois séculaires et d'épais taillis. Une silhouette massive, en pierre blanche, avec une tour d'angle, entourée d'une palissade avec un fossé et un pont dormant. Il n'y avait pas de village, mais une poignée de maisons à l'écart, non loin d'une rivière et d'une église templière.

Les gardes avaient reconnu les Parfaits Corona et Pons, car ils ouvrirent la porte de la barbacane de bois. Les réfugiés de Saverdun entrèrent, empreints de curiosité et d'inquiétude. Allait-on les recevoir ?

Dans la basse-cour intérieure se dressaient quelques baraques de planches et de branchages, une grange et une écurie. Quelques hommes d'armes, en broigne, mais sans casque, se tenaient sur la levée de terre servant à la fois de chemin de ronde et de renfort à la palissade. Ils ne portaient que de courtes épées, mais des arbalètes, des épieux et des rondaches étaient à portée de main.

Au milieu de la cour, sur une éminence rocheuse, se dressait le château. Un rectangle de pierre haut de trente pieds, large de cinquante et long de cent. Sa seule entrée était une ouverture voûtée à près de deux toises du sol, avec une fosse pleine d'eau devant qui servait d'abreuvoir. Pour atteindre l'entrée, on devait emprunter une estacade en bois avec un escalier et une échelle.

Deux hommes, l'un en aumusse et le second en surcot et tablier de cuir, les attendaient. Les deux parfaits les connaissaient. Celui en aumusse se nommait Aignan le libraire. C'était un cathare, ancien marchand de parchemins à Paris, que Guilhem avait sauvé du bûcher. Le second, lui aussi cathare parisien, se nommait Geoffroi et avait possédé une taverne, rue des Deux-Portes, dans le Monceau-Saint-Gervais.

Pierre de Corona leur expliqua que dame Amicie avait connu leur seigneur, Guilhem d'Ussel, à la cour de Saint-Gilles. En fuite, accompagnée de sa servante et d'un intendant, elle demandait l'hospitalité.

— Notre seigneur est absent, répondit Aignan avec une pointe d'inquiétude, en observant que la femme avait des traces de coups. J'ignore quand il reviendra. Je suis le procurateur du château en son absence.

— Vous me connaissez, Aignan, dit Corona d'une voix grave, et vous savez pouvoir me faire confiance. Je vous affirme qu'Amicie est issue d'un des plus nobles lignages du comté de Toulouse et que ses frères, de nobles seigneurs, suivent les deux principes. C'est une femme bonne et je ne l'ai jamais vue commettre une mauvaise action.

— Je vous crois, maître Corona, mais ne puis-je savoir qui vous êtes, noble dame ? demanda Aignan, embarrassé.

— Non, maître procurateur. Je ne peux vous le dire, car si vous m'accordez l'hospitalité, personne ne doit savoir que je suis ici. J'ai connu le noble Guilhem quand j'étais plus jeune, et je puis vous affirmer qu'il approuvera que vous m'offriez un refuge, car sinon je serais réduite à la mendicité sur les chemins.

« J'ajoute que j'obéirai en tout à vos décisions, maître Aignan. Comme ma servante et mon intendant. Nous ne serons pas des bouches inutiles. Je sais coudre et filer, je cultiverai le jardin de mes mains, tout comme Ermessinde. Quant à Espes Figueira (elle le désigna) nul mieux que lui ne sait s'occuper des ruches et des abeilles.

— C'est une grave décision que vous me demandez de prendre, noble dame, dit Aignan, torturé par l'indécision. Laissez-moi réunir mes compagnons pour que nous décidions ensemble.

Il demanda à Geoffroi de rassembler le conseil que leur seigneur Guilhem avait mis en place, puis il conduisit Amicie et ses serviteurs, ainsi que les deux parfaits, dans la grande salle du château.

Celle-ci formait le seul corps de logis intérieur, avec une tour où se trouvaient deux petites chambres auxquelles on accédait par un escalier à vis le reste de l'espace étant dévolu à une minuscule cour agrémentée d'une fontaine.

La grande salle n'était d'ailleurs pas très vaste. Tout au plus pouvait-elle rassembler une vingtaine de personnes autour de la table, quand elle était dressée. L'étage au-dessus abritait les chambres des gens du château.

Aignan servit à boire à ses invités, pendant qu'arrivait Thomas le cordonnier, un autre cathare parisien. Puis ce fut Alaric, un homme du pays qui commandait la garde. Alaric était

accompagné de Godefroi, un archer saxon ayant épousé une servante cathare. Geoffroi était avec eux.

Aignan présenta Amicie, ou plus exactement s'ouvrit de ce qu'il savait d'elle. Il ajouta qu'elle était en fuite, qu'elle connaissait leur seigneur et lui demandait l'hospitalité. Ils pouvaient la lui accorder, mais que feraient-ils si ses ennemis étaient puissants et s'ils s'en prenaient au château ?

Corona confirma leur puissance, mais assura que personne ne pourrait apprendre où dame Amicie s'était réfugiée. Le secret de sa présence assurerait la sécurité de tous. Amicie ajouta que si on ne voulait pas d'elle, elle repartirait, mais que le seigneur Guilhem serait fâché s'il lui arrivait malheur.

C'était une décision lourde de conséquences, mais les trois cathares parisiens faisaient confiance à Corona et à Pons. Quant à Alaric, il estimait les Parfaits et croyait en eux. Seul Godefroi hésita avant de se rallier à la majorité. Finalement, Amicie fut acceptée. Elle logerait dans la tour avec sa servante, tandis que l'ancien bayle de Saverdun trouverait gîte dans l'une des cabanes, à l'intérieur de l'enceinte.

Chapitre 4

— Je t'ai tout dit, Guilhem. J'ignore ce qu'il s'est passé depuis que j'ai quitté Saverdun. Je suis arrivée chez toi quelques jours avant la Saint-Barnabé et je ne te demande rien, sinon de me laisser vivre ici comme une simple servante. Je serai utile, je te le promets.

Guilhem d'Ussel revenait de Paris où il avait apporté au roi Philippe de France un précieux document qu'il était parvenu à saisir à Londres, le testament de Richard cœur de Lion en faveur d'Arthur de Bretagne, le neveu du roi Jean[12].

Durant ce grand périple, il avait souvent pensé aux trois femmes qu'il avait aimées. La cruelle Marseillaise Constance Mont Laurier, la douce cathare Sanceline, et la belle toulousaine Amicie de Villemur. Or, par une malice de la Providence, il découvrait Amicie chez lui.

Sans rien lui cacher, elle avait raconté ses années de bonheur à Saverdun, la mort de son mari, les coups reçus de son beau-frère, son emprisonnement et sa fuite avec le fidèle bayle et sa servante.

Maintenant, elle le considérait dans un mélange d'espoir et d'inquiétude. Guilhem n'avait pas changé depuis qu'elle l'avait quitté. Il émanait toujours de lui une sorte de rudesse tempérée de générosité. Sa barbe noire était plus fournie qu'avant mais il avait toujours ce regard sur le qui-vive, celui d'un oiseau de proie. La fine cicatrice disparaissant dans sa courte chevelure témoignait de la combativité dont il savait faire preuve.

---

12 Voir du même auteur : Les aventures de Guilhem d'Ussel, chevalier troubadour, Londres, 1200, Éditions J'ai lu.

En gambison de cuir écarlate, il tenait son casque à nasal d'une main. L'autre reposait sur la garde de la lourde épée suspendue à sa taille par un double baudrier de buffle.

— Gilabert doit te chercher, dit-il seulement, quand elle eut terminé.

— Gilabert ignore ce que je suis devenue. Comment l'apprendrait-il ?

— Je ne crains pas Gilabert, tu t'en doutes, et ce serait d'ailleurs grand dommage pour lui s'il venait ici. Il y recevrait le prix de sa lâcheté. Pour répondre à ta demande : oui, tu peux rester à Lamaguère aussi longtemps que tu le voudras. Cette chambre est la tienne. J'aimerais te donner plus de place, mais tu as vu que mon château n'est pas aussi grand que Saverdun.

Elle était assise sur le lit et il restait debout. Peut-être par respect, peut-être parce qu'il voulait désormais garder une distance avec celle qui avait été sa maîtresse.

Elle se leva pour l'embrasser. Un baiser chaste.

— Je ne veux rien de plus, Guilhem.

— Je dois quand même prévenir mon suzerain que tu es ici. Au demeurant, Raymond de Toulouse l'apprendra bientôt, s'il ne le sait pas déjà. Mes voisins, les templiers ont dû découvrir qui tu étais. D'autres le sauront tôt ou tard.

— Je ne veux pas retourner à Saint-Gilles ! Là-bas, mes frères me reprendront. Je ne suis qu'une marchandise pour eux, protesta-t-elle sans cacher son désarroi. Ils m'ont vendue à Gilabert comme ils m'avaient vendue à Amiel, même si avec lui c'était un doux esclavage.

— Tu ne sais pas ce qui s'est passé après la mort de ton mari. Tu n'as que les paroles de ton beau-frère. Il a pu te tromper. Il t'a même certainement menti, car s'il avait eu l'accord de t'épouser, tout se serait passé autrement. Il voulait te contraindre à accepter ce mariage, ensuite il aurait mis tes frères et Saint-Gilles devant le fait accompli.

— Tu crois ? demanda-t-elle, pleine d'un nouvel espoir.

— J'en suis sûr. Saverdun a une importance considérable pour Toulouse. Raymond te protégera, car c'est son intérêt. Surtout si le comte de Foix t'a vraiment dépossédée de ton fief

en acceptant l'hommage de ton beau-frère et en ignorant tes prérogatives.

Guilhem réfléchit un instant avant de demander :

— Que prévoyait ton contrat de mariage ?

— Les biens de mon époux me revenaient, ainsi que les droits du fief. Mais si je mourais avant lui, il gardait ma part de la coseigneurie.

— Ce contrat est à Saverdun, je suppose…

— Mes frères en ont chacun un, car c'est dans cette charte que j'abandonnais ce que mon père m'avait laissé.

— Tu es donc le légitime seigneur. Engage ta foi auprès de Raymond et Saverdun lui reviendra. Cela fait des années qu'il le désire.

— Foix n'acceptera jamais.

— Dans ce cas, Raymond enverra une armée et prendra le château. Je la conduirai, s'il le veut.

— Mes gens mourront, objecta-t-elle. Des gens que je connais et que j'aime…

— Ils ont pris parti pour ton beau-frère, répliqua-t-il sèchement. Ils n'ont pas été loyaux et doivent s'attendre à en payer le prix.

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle avait approché Raymond de Saint-Gilles et savait combien il était souple et calculateur. Elle n'était pas sûre de lui accorder sa confiance.

— Je crois en toi, Guilhem, mais seulement en toi. Ce que tu feras sera bien.

— Je vais tout de même prendre des précautions. Qu'as-tu dit à mes gens en arrivant ?

— Rien, juste que je t'attendrai. Ils n'ont rien exigé.

— Il est temps de leur dire la vérité.

Il la prit par la main avant d'ajouter :

— Tu es toujours aussi belle, Amicie.

Les traces des gifles portées par Gilabert avaient disparu, bien qu'elle en ressente toujours l'invisible et honteuse brûlure. Elle ne possédait rien à Lamaguère, sinon un peigne, la chemise et le bliaut qu'elle portait, raccommodé à plusieurs places, et son manteau de laine teintée au pastel. Seule marque de sa splendeur de châtelaine, elle le mit sur ses épaules.

— Tu n'aurais pas dit cela si tu m'avais vue le jour de mon arrivée. J'ai dû mettre tous les jours des emplâtres sur mon visage, ajouta-t-elle, se forçant à sourire.

Pendant qu'ils descendaient l'escalier, Guilhem songeait à autre chose. Le contrat de mariage prévoyait qu'à la mort d'Amicie, sa dot irait à son mari. Mais si celui-ci était mort, qui serait l'héritier ? Ses frères ou Gilabert ?

Bartolomeo et Jehan le Flamand l'attendaient dans la grande salle avec les gens du fief.

Bartolomeo Ubaldi, depuis peu chevalier, avait été son écuyer. Jongleur de son premier état et fils illégitime du cardinal Ubaldi, il avait été agent secret du pape Innocent III avec sa sœur Anna Maria. Celle-ci avait épousé Robert de Locksley, le comte de Huntington, et Bartolomeo était entré au service de Guilhem qui avait apprécié son habileté et sa fidélité, même si le garçon était d'un naturel prudent et craintif. Bartolomeo s'apprêtait à demander la main d'Alazaïs de Lasseubes, la fille d'Eudes, un vieux seigneur voisin qui possédait un pauvre donjon et quelques manses.

Quant à Jehan le Flamand, colosse roux comme un ours, c'était un ancien tisserand ayant choisi le métier des armes malgré sa foi cathare. Bon archer, il avait prouvé sa fidélité à son maître qui en avait fait son écuyer.

En compagnie d'Aignan le libraire, Geoffroi le tavernier, Thomas le cordonnier, Alaric et Godefroi, Bartolomeo et Jehan le Flamand vidaient fraternellement des pots de vin frais, se racontant mutuellement ce qu'ils avaient vécu. Ils se turent respectueusement en voyant entrer Amicie.

— Jehan, Bartolomeo, voici dame Amicie qui m'a demandé l'hospitalité. Amicie de Villemur est la sœur de Guillaume et d'Arnaud de Villemur.

Il était inutile d'en dire plus, tout le monde connaissait l'illustre famille des Villemur et Alaric se sentit penaud de ne pas avoir mieux traité la noble héritière.

— Le mari d'Amicie, Amiel de Beaumont, est mort il y a deux mois, dans un accident. Son frère a emprisonné dame Amicie

pour lui voler la seigneurie. Elle est parvenue à s'enfuir et est désormais sous ma protection. Vous lui obéirez comme à moi.

Il balaya l'assistance du regard et ses gens hochèrent la tête.

— Je vais écrire à Raymond de Saint-Gilles et aux frères de dame Amicie. Bartolomeo, tu porteras ma lettre à Toulouse. Seulement, si jusqu'à présent Gilabert de Beaumont a ignoré où sa belle-sœur s'était réfugiée, il va l'apprendre…

« … Dame Amicie, de combien d'hommes d'armes et de chevaliers dispose Saverdun ?

— Il y a huit – non sept – chevaliers (elle venait de se souvenir de la mort de Portal) à Saverdun et une quarantaine d'hommes d'armes, de sergents et d'arbalétriers. Il y a aussi une dizaine d'écuyers. Mais Gilabert peut faire appel à l'ost de ses vassaux et réunir une centaine d'hommes en plus.

— Donc, si Gilabert veut reprendre dame Amicie, nous pourrons voir arriver une armée cinq fois plus nombreuse que nous.

— Le comte Raymond nous portera secours, seigneur ! intervint Bartolomeo.

— Peut-être, mais j'ai pour principe de ne compter que sur mes propres forces. Or, il n'y a pas de château qu'un long siège ne fasse tomber.

Devant leur inquiétude, il ajouta :

— Mais l'ost ne peut durer que quarante jours, il suffit de tenir ce temps-là.

Il se tourna vers le procurateur du fief.

— Aignan, je veux toute la nourriture possible dans la cave et les réserves. Il faut aussi protéger la source.

— Je m'en occupe, seigneur.

— On peut porter de rudes coups aux assaillants, des coups qu'ils n'imaginent même pas, poursuivit Guilhem. Bartolomeo, te souviens-tu de la poudre que fabriquait Nedjm Arslan[13] ?

— Bien sûr, mais je n'en connais pas la formule.

— Il y avait du soufre, du charbon de bois et de la fleur de roche. En mélangeant trois parties égales de ces produits avec

13 Voir du même auteur : Les aventures de Guilhem d'Ussel, chevalier troubadour, Marseille, 1198, Éditions J'ai lu.

de l'urine, cela nous fera une poudre provoquant au moins une fumée et des brûlures qui feront fuir n'importe quelle armée. Geoffroi, quand tu iras à la foire d'Auch, rapporte autant de soufre que tu en trouveras. Je suppose qu'il y a de la fleur de roche dans la cave ?

— Oui, seigneur, répondit l'intendant sans comprendre ce que voulait son maître.

— Fais-la ramasser, et renseigne-toi. Il y en a certainement dans les fermes et les écuries. Qu'on te l'apporte. Thomas, prépare du charbon de bois. Je vous expliquerai plus tard ce qu'on en fera.

« Maintenant, dame Amicie, parlons de l'ost que Gilabert pourrait rassembler. Tu es le seigneur légitime de Saverdun, et tu dois le faire savoir à tes vassaux. Aignan, as-tu suffisamment de parchemins pour écrire plusieurs lettres ?

— Toujours, seigneur, répondit l'ancien libraire avec un sourire pétillant.

Parmi les rares objets emportés de sa boutique de Paris, Aignan avait pris des pots d'encre, des feuilles de parchemins et des tablettes de cire. Mais comme il avait déjà utilisé plusieurs parchemins, il s'en était procuré une botte[14] à un colporteur. De plus, il se faisait porter les peaux des agneaux mort-nés. Nettoyées et dégraissées dans un bain de chaux, puis raclées avec un couteau avant d'être séchées sur un cadre de bois, elles devenaient des parchemins presque aussi souples que du vélin.

— Amicie, tu écriras à tes vassaux cet après-midi. Aignan t'aidera. Tu leur diras pourquoi tu t'es réfugiée ici et leur rappelleras que tu es la châtelaine légitime de Saverdun. Gilabert étant un félon, tu exigeras de chacun d'eux qu'il vienne ici engager sa foi et te rendre hommage.

Elle hocha la tête, n'ayant jusqu'à présent pas pensé à ses droits féodaux.

— Ils ne viendront pas tous, mais quelques-uns resteront fidèles. Quant aux autres, après avoir reçu un tel pli, je doute qu'ils rejoignent Gilabert. Ils demeureront dans une prudente expectative.

---

14 Les feuilles étaient vendues par bottes.

— Montaut, Marquefave, Abatut et Lissac viendront certainement, dit-elle, mais je n'ai pas le sceau de mon mari.

— Tu signeras, et je porterai mon propre sceau. Que tout soit fait cet après-midi. Alaric, tu porteras ces plis. Fais-toi accompagner de ton cousin. Dans chaque château, tu observeras ce qu'il s'y passe et tu poseras les bonnes questions pour savoir ce qu'il s'y prépare.

Ayant ainsi distribué ses ordres, Guilhem interrogea l'assistance du regard, mais personne n'avait de question.

Pourtant, avant de terminer la conférence, Guilhem s'adressa au Flamant.

— Jehan, je veux que tu ailles à Auch. Ici, tu es celui qui connaît le mieux le tissage. Tu achèteras la plus belle pièce de soie que tu trouveras ainsi que quelques draps de fine laine. De quoi faire une robe, un bliaut et des chemises pour dame Amicie. Il faut qu'elle soit vêtue comme une châtelaine quand ses vassaux viendront.

Elle eut un sourire ému de reconnaissance.

La conférence levée, chacun sortit. Jehan resta près d'Amicie pour l'interroger sur les étoffes et les couleurs qu'elle souhaitait et Guilhem en profita pour s'entretenir avec Thomas le cordonnier, à l'écart des oreilles de la dame de Villemur.

— Thomas, je suis resté trop longtemps sans nouvelle de tes amis d'Albi, qu'as-tu appris sur eux ?

— Le Parfait Pierre de Corona les a rencontrés plusieurs fois, seigneur. Gros Bertaut et son gendre Estienne vivent ensemble. Sanceline leur a donné une part de l'argent que vous lui aviez laissé et ils ont pu acheter un métier à tisser. Ils commencent à vendre leurs draps. Noël de Champeaux a rencontré une veuve dont le mari était tisserand. Ils sont sur le point de se marier et ses jeunes garçons et sa petite fille ont de nouveau une mère. Quant à Enguerrand, il court les routes, prêchant dans les châteaux et les villages.

— Et Sanceline ? l'interrompit Guilhem, car il n'y avait que la fille d'Enguerrand qui comptait pour lui.

C'est pour Sanceline qu'il avait sauvé les cathares parisiens du bûcher. C'est pour elle qu'il s'était engagé auprès de Philippe Auguste à les conduire dans le comté de Toulouse. Il avait

éprouvé pour elle la plus sincère passion qui fût jamais et pourtant elle l'avait quitté. Sanceline voulait devenir Parfaite et avait rejeté l'amour des hommes. Cet amour qui aurait pu le sauver.

Depuis qu'il l'avait quittée à Albi, dix mois plus tôt, il ne l'avait jamais revue.

— Elle est entrée dans une maison de Parfaites où elle se fait instruire pour recevoir le *consolamentum*, répondit Aignan, à contrecœur.

Guilhem prit la chose avec plus de sérénité qu'il ne l'aurait cru. Il ne posa pas d'autres questions et dit seulement :

— Si je te donne une lettre pour elle, pourras-tu la lui faire parvenir rapidement ?

— Je peux la porter à la maison des Parfaits de Lombez. Je connais le chemin. Il y a toujours des diacres qui se rendent à Albi.

— Prends un cheval et vas-y demain. Je l'écrirai cet après-midi.

La relevée[15] fut donc consacrée à de fastidieux travaux de correspondance. Des moines avaient appris à Guilhem à lire et à écrire, mais son écriture restait lente et scolastique. Amicie écrivait un peu mieux, parce qu'elle le faisait plus souvent, mais la calligraphie d'une missive pouvait lui prendre une journée entière. Heureusement ce n'était pas le cas d'Aignan. Non seulement il maîtrisait parfaitement cette nouvelle écriture cursive qui permettait de tracer plusieurs caractères successifs sans lever la plume, mais il connaissait les abréviations latines qui faisaient gagner du temps. De plus, il copiait presque sans rature, et quand il en faisait, il utilisait avec dextérité le grattoir pour les effacer.

Ce fut donc lui qui écrivit les parchemins avec des roseaux finement taillés, Amicie y portant seulement son nom et Guilhem le sceau de Lamaguère représentant la même vielle à roue que sur ses armes.

---

15 L'après-midi.

Quand Amicie eut terminé, elle rejoignit sa servante. Guilhem demanda alors l'aide d'Aignan pour préparer la lettre qu'il voulait envoyer à Sanceline.

Bien qu'il soit habitué à composer des ballades sur le fin'amor, il eut beaucoup de mal à exprimer ses pensées. La présence d'Amicie entraînait une grande confusion dans ses sentiments, et finalement, ne sachant que raconter, il proposa seulement à Sanceline de venir la chercher à Albi. Les jours suivants furent consacrés aux approvisionnements et à une visite de toutes les manses du fief. Guilhem parla avec ses vilains et ses laboureurs, examina l'état des cultures et des récoltes et leur demanda de signaler au château tout passage d'inconnus en armes. Il eut aussi à régler quelques querelles entre les fermiers et même à en condamner un à une amende.

Bartolomeo était parti pour Saint-Gilles et Villemur. Alaric et son cousin pour les châteaux et les mottes des vassaux de Saverdun.

Au bout de huit jours, Bartolomeo revint le premier. Par chance il avait trouvé le comte Raymond de Saint-Gilles dans son château. Il lui avait raconté leur voyage à Londres, en nef, pour accompagner Robert de Locksley qui devait ramener une grosse somme, puis leur retour à Paris où ils étaient arrivés trop tard pour le mariage du fils de Philippe Auguste avec Blanche de Castille. C'était uniquement ce que Guilhem avait demandé à son ancien écuyer de faire connaître à Raymond de Saint-Gilles. Celui-ci avait cependant posé des questions et, sans y prendre garde, Bartolomeo avait révélé que Guilhem avait engagé sa foi auprès du roi de France. Comme toujours, Raymond n'avait rien révélé de ce qu'il pensait, mais après avoir lu la missive de son vassal, il avait fait écrire cette réponse par son clerc secrétaire :

Raymond, comte de Toulouse à Guilhem d'Issel, seigneur de Lamaguère, salut.

J'ai reçu ta lettre, Guilhem, et je ne sais qu'en penser. Dame Amicie aurait dû se placer sous ma protection. Son attitude est-elle un signe de défiance ? Je vais réunir ses frères et leur faire part de ce que tu m'as appris. Nous déciderons de la suite d'un avis commun.

Que Dieu te garde sain et sauf.

Cette lettre, si peu chaleureuse, mit Guilhem mal à l'aise. Bartolomeo avait aussi rencontré Guillaume à Villemur. L'aîné d'Amicie lui avait donné l'impression d'ignorer l'emprisonnement et la fuite de sa sœur. Il avait assuré Bartolomeo qu'il préviendrait son frère Arnaud et lui avait remis une lettre pour Amicie, lui promettant d'envoyer une litière et une escorte afin de la conduire à Villemur.

À la fois vague et abrupte, la missive fâcha et inquiéta la dame de Saverdun. Heureusement, Alaric lui apporta de bonnes nouvelles.

Les seigneurs et chevaliers de Montaut, Saint-Quirc, Abatut et Lissac avaient répondu qu'ils la reconnaissaient comme leur suzeraine et qu'ils viendraient lui prêter hommage. Les autres vassaux s'étaient seulement engagés à rester neutres et à ne rejoindre Gilabert que si celui-ci était reconnu seigneur de Saverdun par le comte de Foix et Raymond de Saint-Gilles.

Ces décisions rassurèrent Guilhem. Raymond-Roger de Foix était belliqueux et violent, mais c'était aussi un habile politique. Il tenterait de trouver un compromis avec le comte de Toulouse.

Guilhem s'entretint aussi avec Peyre Adhémar, son voisin. Peyre Adhémar était le chevalier templier ayant la garde de l'église du Temple et du moulin sur l'Arrats. Guilhem et Peyre s'étaient combattus, Guilhem l'avait emporté, mais après un accord honorable, la rancœur avait laissé la place à de l'estime et même à une forme de fraternité d'armes.

C'est lors d'un dîner dans le moulin, en tête à tête, que le templier aborda plusieurs sujets qu'il avait à cœur. Guilhem venait de lui raconter son voyage à Londres et son séjour à Paris, sans parler bien sûr du testament de Richard.

— … En votre absence, seigneur Guilhem, j'ai beaucoup appris sur vos gens.

— J'espère qu'ils se sont montrés courtois envers vous.

— Certes, ils l'ont été. Mais parlons rond, noble Guilhem, même si quelques-uns de vos gens viennent chaque jour écouter

vêpres, je sais que la plupart d'entre eux sont des hérétiques cathares.

— Ils suivent effectivement la doctrine des deux principes, et ne s'en cachent guère. Mais ils sont bons chrétiens et plusieurs d'entre eux vont à la messe et connaissent les Psaumes.

— Je le sais. Ceci étant dit, je ne vous ai pas souvent vu à l'église, seriez-vous cathare, aussi ?

— Non, seigneur templier, répondit Guilhem en secouant la tête. Simplement je n'ai nul besoin de me rendre dans une église quand je ressens le besoin de prier. Vous connaissez le proverbe « Plus on est près de l'église, plus on est loin de Dieu ». Pour dire le vrai, je n'aime ni prier ni solliciter. Que ce soit un roi ou Notre Seigneur.

— Je l'avais observé, remarqua le templier avec un sourire complice.

Il ajouta plus sérieusement :

— Les hérétiques sont de plus en plus nombreux autour de Toulouse, d'Albi et de Béziers.

— C'est possible, mais quelle importance cela a-t-il ? Je vis avec eux, Peyre. Ils se disent bons chrétiens et le prouvent chaque jour. Leurs Parfaits sillonnent les chemins, travaillent de leurs mains, prêchent la pauvreté et la prière quand nos moines vivent souvent dans le luxe et l'oisiveté, faisant seulement travailler les frères convers. Ceux qui suivent les préceptes cathares ne font aucun mal et vivent honorablement.

Le templier resta silencieux un moment avant de laisser tomber, énigmatiquement :

— Peut-être.

— Quant à la doctrine des deux principes, elle ne me blesse pas. Je connais le Mal, j'en ai beaucoup causé. Je sais que le Démon est présent partout sur cette terre. Pourquoi Dieu le laisse-t-il faire puisqu'il n'est que bonté ?

Le templier ne répondit pas et servit du vin à son hôte avant de dire :

— Avez-vous appris qu'il y a un nouvel archevêque à Auch ?

— Non, je l'ignorais. J'ai prêté hommage à Bernard de Sédirac, il y a quelques mois.

— Je sais. Le nouvel archevêque est Bernard de Montaut…

— Quel genre d'homme est-il ?

— Il appartient à la très ancienne famille des barons de Montaut dont la souche est à Auterive. C'est un prélat riche, éclairé et fastueux. Sa famille a toujours été proche de Cluny. On dit aussi qu'il est un remarquable troubadour. Il possède de nombreux livres, parfois fort rares.

Guilhem eut l'impression que Peyre voulait lui faire comprendre quelque chose sans vouloir se dévoiler. Le templier lui avait parlé des cathares, et maintenant en venait à la désignation du nouvel archevêque. Il lui lança une perche :

— Le Saint-Père a demandé à Raymond de Saint-Gilles de sévir contre les cathares, mais, jusqu'à présent, ni lui ni les archevêques du Toulousain ne semblent décidés à agir.

— Exactement. Aussi l'arrivée de Bernard de Montaut est-elle importante. Ce prélat n'est pas un fanatique et trouve même justifiés certains des reproches faits à l'Église de Rome.

Le templier parut perdu dans ses pensées avant d'ajouter :

— Je crains de voir resurgir ici la rivalité entre Cluny et Clairvaux.

En ce siècle, la vie monastique était surtout l'affaire de deux grandes règles, toutes deux bénédictines. L'une suivait les principes de l'abbaye de Cluny, l'autre ceux de Clairvaux.

Cluny, la plus prospère, avait longtemps été la plus puissante jusqu'à ce que son faste et la richesse de ses puissants abbés, liés à l'aristocratie, suscitent des reproches. Beaucoup de moines et d'abbés avaient voulu revenir à la stricte règle de saint Benoît. Ceux-là avaient fondé l'abbaye de Cîteaux, avec une règle basée sur l'ascétisme et la rigueur liturgique. D'autres monastères avaient à leur tour choisi cette voie austère. Puis était arrivé Bernard de Fontaine. Moine de Cîteaux avant de devenir abbé de Clairvaux, il avait condamné avec encore plus de virulence les abus de luxe de Cluny. Sous son impulsion, l'ordre cistercien avait connu un extraordinaire essor, contrôlant rapidement des centaines d'abbayes. Selon lui, le chemin de Dieu passait par la pénitence et la confiance dans l'amour divin. C'est lui qui avait rédigé la règle des templiers et c'est un pape cistercien qui avait prêché la deuxième croisade.

Bernard de Clairvaux avait choisi de renforcer le pouvoir temporel de l'Église pour imposer le message de l'Évangile. Il avait été à l'avant-garde de ceux qui combattaient les théories manichéennes des deux principes.

— Le Temple est issu de Cîteaux, remarqua Guilhem. S'il y a rivalité, votre choix sera sans ambiguïté.

— Apparemment. Mais en Orient, notre ordre a découvert d'autres connaissances et s'est éloigné de l'intransigeance de Cîteaux. Nous savons qu'il y a plusieurs façons d'honorer Dieu et que Notre Seigneur peut avoir d'autres noms. Cluny a toujours défendu la connaissance, contrairement à Cîteaux. Cela nous a rapprochés.

— Le Temple a aussi noué de profitables relations financières avec Cluny, ironisa Guilhem.

— Aussi. Savez-vous qu'il y a aussi un nouvel abbé à Cîteaux ?

— Je ne m'intéresse guère aux abbés ! plaisanta Guilhem.

— Vous devriez, répliqua le templier d'un ton égal. Il se nomme Arnaud Amaury. C'est un homme de ce pays. Ce que je sais de lui, c'est qu'il luttera de toutes ses forces contre l'hérésie cathare en s'appuyant sur notre saint pontife, Innocent III.

Un silence pesant s'installa. À Marseille, Guilhem avait approché Michel de Castellaire, un juge qu'Innocent III avait envoyé en Provence comme commissaire pontifical chargé de lutter contre l'hérésie. Castellaire avait tenté de l'assassiner et Guilhem savait que le nouveau pape était prêt à tout pour que ses ambitions triomphent. Guilhem songeait aussi à ce que lui avait dit Simon de Montfort à Paris, l'année précédente : « Ne vous compromettez pas avec Raymond de Saint-Gilles qui protège des hérétiques. Un jour, la colère de Dieu s'abattra sur son pays et sur tous ses vassaux ».

Vidant son verre, il trouva au vin un goût d'amertume.

— Il y a autre chose, déclara alors Peyre Adhémar. Un cousin de Bernard de Montaut est vassal de Saverdun. Étant venu à la messe ici, il y a vu Amicie de Villemur.

— Elle m'a demandé l'hospitalité, après la mort de son mari.

— Bernard de Montaut pourrait être de bon conseil, suggéra le templier.

— Je dois lui porter les dix marcs d'argent de la redevance du fief pour l'Assomption de Notre-Dame. Je lui parlerai à cette occasion, approuva Guilhem qui avait compris le message.

Quelques jours plus tard, un étranger passa à Lamaguère. Bien qu'à l'écart de la route d'Auch, le fief était une étape sur la route entre Toulouse et Tarbes, ou pour ceux qui allaient d'Armagnac au comté de Foix. Les voyageurs n'étaient donc pas rares et personne ne fit attention à celui-là. Chaque semaine, des colporteurs proposaient leur marchandise et achetaient étoffe ou miel, des pèlerins y passaient la nuit, des chevaliers et des marchands y faisaient halte et des Parfaits venaient y prêcher.

Celui-là disait être pèlerin, bien qu'il eût le visage rude des guerriers. Il emplit sa gourde, reçut un morceau de pain de seigle et, avant de partir, rapporta des nouvelles entendues le long de sa route. Il expliqua venir de Béziers.

Tout n'était que mensonge, et seul celui à qui il demanda d'agir le sut.

Ce dernier dut se justifier, expliquer au faux pèlerin qu'il n'avait rien pu faire, jusqu'à présent. Mais, pour cent sous d'or, il s'engagea à faire disparaître Amicie de Villemur.

Chapitre 5

De la ville d'Auch, Geoffroi avait ramené un sac de soufre. À son retour, Bartolomeo tenta de composer le mystérieux mélange qu'il avait vu faire par Nedjm Arslan. Au début, il ne parvint même pas à l'enflammer mais, en utilisant de l'esprit-de-vin, comme le lui conseillait Guilhem, il fabriqua une poudre qui brûlait en dégageant beaucoup de fumée. C'était un premier résultat.

Les moissons eurent lieu à cette époque et furent généreuses. D'ailleurs, depuis le début de l'année, c'est toute la seigneurie qui était prospère. Le long de l'Arrats, Geoffroi avait fait creuser un vivier qui fournissait des poissons à profusion pour ceux qui refusaient la viande. Pour les autres, les fermes élevaient oies et porcs à la chair abondante qui était salée et conservée.

L'un des garçons d'Aignan se passionnait pour les plantes médicinales et faisait pousser menthe, romarin, anis, sauge, pavot, mauve et cerfeuil. La sœur apothicaire de l'abbaye de Bon Lieu l'instruisait dans leur culture et leur usage. Navets, fèves et choux abondaient dans les jardins, grâce à l'eau de la rivière, et les figuiers, amandiers et mûriers donnaient de belles récoltes. Quant à Espes Figueira, avec l'aide de Thomas le cordonnier qui savait tout faire, il avait construit plusieurs ruches et installé des essaims dès les premiers jours de l'arrivée d'Amicie. Ces ruches donnaient maintenant un miel bien plus onctueux que celui du prieuré de Sainte-Marie ou des autres ruches du fief.

C'est aussi en juillet que la femme de Jehan et la sœur de Thomas le cordonnier, qui cousait admirablement, taillèrent une robe et un bliaut dans les tissus de soie et de laine que Jehan avait rapportés d'Auch. Les vêtements étaient à peine terminés, et tout juste brodés, quand vinrent les seigneurs de

Saint-Quirc et d'Abatut qui engagèrent leur foi envers Amicie dans l'église templière, en présence des trois chevaliers du fief : Guilhem, Bartolomeo et Peyre Adhémar.

Même si elle allait à l'église du Temple où elle priait chaque jour pour l'âme de son époux, Amicie ne manquait jamais les prêches des diacres de passage. Sa piété et sa simplicité la faisaient aimer de tous. Elle était honorée et respectée, comme la véritable dame du château.

Amicie aidait aussi Aignan dans la tenue des comptes et des chartes. Certes, l'ancien libraire, et désormais intendant du château, parlait maintenant assez bien la langue d'oc, mais il n'en maîtrisait pas toutes les subtilités. Or, les chartes sur les redevances étaient parfois obscures. Amicie l'éclairait sur certains mots du pays ou dans le détail des tasques. Ainsi lui apprit-elle qu'une parelhas[16] était une charretée tirée par deux bœufs et non par un seul. Quant aux pamsa dont il recevait plusieurs setiers, on lui avait fait croire que c'étaient des glands pour les cochons, alors qu'il s'agissait de raisins secs.

Quelques semaines après son entretien avec Peyre Adhémar, comme il s'apprêtait à partir pour Auch payer la redevance du fief, Guilhem reçut la visite d'un vicaire de l'évêché accompagné de deux moines et de quatre arbalétriers porteurs de lances et de penons.

Deux mulets transportaient les bagages du vicaire qui montait lui-même une mule grise aux harnais d'argent et au cou décoré de clochettes. La selle de cette belle monture était couverte d'une longue couverture écarlate brodée de croix d'or. Les mêmes croix s'affichaient sur les penons. C'étaient les armes des barons de Montaut.

Le vicaire venait transmettre au seigneur de Lamaguère une invitation pour le festin que donnait son maître l'archevêque à l'occasion de l'Assomption de la sainte mère de Jésus.

Guilhem partit le lendemain avec lui.

---

16 Quantité de fourrage que devaient remettre certaines manses.

À l'archevêché, il se rendit auprès du grand vicaire pour lui remettre les dix marcs d'argent de la redevance du fief. L'un des moines qui l'avait accompagné le conduisit ensuite dans la chambre qui lui avait été préparée, une belle pièce somptueusement meublée, et le prévint que l'archevêque souhaitait l'avoir près de lui lors du souper qui aurait lieu deux heures plus tard.

Guilhem s'interrogeait sur ce traitement de faveur qu'on lui accordait. Durant le voyage, il avait appris que d'autres seigneurs, autrement plus importants que lui, seraient présents au banquet de l'Assomption.

Dans la grande salle ogivale de l'archevêché, Guilhem fut effectivement placé non loin de Bernard de Montaut. Comme le prélat siégeait sur une haute cathèdre, Guilhem eut le loisir de l'observer.

Bernard de Montaut était un homme d'une taille ordinaire, aux membres fins et grêles, mais il avait ce maintien altier dont semblaient être naturellement pourvus les rejetons des familles patriciennes. Son visage n'était pas beau, avec un nez busqué, de larges pommettes saillantes, un menton carré, des lèvres épaisses et des sourcils sombres et fournis, mais il avait un regard à la fois perçant et chaleureux qui séduisait ses interlocuteurs.

Entre les chants des troubadours qu'il semblait apprécier, car sa tête balançait au rythme de leur musique et il en fredonnait les paroles, il parlait peu et écoutait beaucoup. S'il paraissait d'un caractère égal, enjoué même, il s'efforçait de rester toujours maître de lui-même. Guilhem observa cependant que les rares fois où un de ses vassaux ne l'approuvait pas, il plissait les yeux et sa figure prenait furtivement une expression méfiante. Souvent, il dissimulait ce sentiment échappé malgré lui par un éclat de rire étouffé.

C'était un homme qui savait dissimuler, et s'il paraissait souple, il ne l'était pas, jugea Guilhem. Aucun doute qu'il était un archevêque entier, opiniâtre et rétif.

Durant le banquet, le seigneur de Lamaguère parla peu avec ses voisins, sinon à Bernard d'Astarac, qu'il connaissait, et qui paraissait savoir qu'il s'était rendu en Angleterre. Les services se

succédaient, tous plus imposants les uns que les autres : brochets farcis de belle taille, daims fourrés de petits oiseaux ou faisans rôtis recouverts de leurs plumes.

Le repas terminé, Bernard de Montaut décida d'interpréter quelques passages d'un chant dont il venait de recevoir le livre manuscrit en langue d'oc. S'installant au milieu des deux tables, il se fit porter une harpe, instrument dont il jouait admirablement.

— Révérends pères, très hauts et puissants seigneurs, nobles et gracieuses dames (il y avait quelques femmes) beaucoup d'entre vous connaissent le conte que je vais vous narrer. J'en dirai quelques mots pour les autres : c'est un récit dont la matière vient de Bretagne. Il a été composé par le courtois troubadour Chrétien à la demande de Marie de Champagne, fille de noble duchesse d'Aquitaine et épouse du puissant comte de Flandre.

« Chrétien, qui vivait à Troyes, a écrit plusieurs chants sur les héroïques quêtes des gentilshommes qui entouraient le roi Arthur. Cette histoire est celle d'un beau et gracieux chevalier errant qui, pour l'amour de sa dame, la reine Guenièvre, noble épouse du roi Arthur, acceptera des épreuves où il fera preuve de vaillance, de fidélité, et surtout de véritable humilité. Une rare vertu dont les saints Évangiles nous disent pourtant qu'elle est la plus belle des qualités, car elle nous ouvre la porte du royaume des Cieux.

Il s'interrompit un instant pour passer l'assistance en revue. Satisfait de voir qu'il retenait l'attention, il poursuivit :

— Ce chevalier se battra seul contre vingt pour sauver sa dame, mais surtout, privé de son vaillant palefroi, *tout sol à pié*, il acceptera, malgré sa honte, de voyager dans une *vileine* charrette, une charrette d'infamie[17], en compagnie d'un nain.

« Voilà pourquoi ce gracieux chant s'appelle le *Chevalier de la charrette*, mais l'humilité dont ce chevalier fera preuve sera aussi la plus belle preuve d'amour. Si j'ai choisi cette histoire, ce

17 Les condamnés à mort étaient généralement menés au lieu de leur supplice dans une charrette ayant servi à transporter des boues, des excréments ou du fumier.

soir, c'est pour vous rappeler que cette humilité dont nous manquons souvent est une preuve d'amour envers Notre Seigneur. Le chevalier de la charrette l'accepte pour entrer dans le monde des chevaliers de la Table ronde.

« *Que de la honte ne li chaut, Des que amors comande et velt*. Nous devons faire de même pour nous montrer digne du royaume des Cieux.

L'archevêque s'adressa alors à Guilhem en le désignant.

— Je ne joue que de la harpe, mais nous avons parmi nous un vaillant chevalier qui est aussi un gentil troubadour. Je demande donc au noble seigneur de Lamaguère de m'accompagner avec une viole, dont je sais qu'il joue à la perfection.

Guilhem ne s'attendait pas à la proposition et se leva surpris. C'était un immense honneur d'accompagner ainsi le puissant archevêque. Prenant la viole que lui tendait un domestique, il se mit en retrait de Bernard de Montaut qui commença son chant.

Quelques années plus tôt, lors du mariage de Raymond de Saint-Gilles à Rouen, Guilhem avait entendu l'histoire du Chevalier de la charrette, mais le récit était fait par un trouvère, en langue d'oïl, et il n'en avait pas entièrement compris les nuances. La version de Bernard de Montaut était en langue d'oc et il l'écouta avec attention, en suivant, avec sa viole, les rythmes du chant et de la harpe.

L'histoire étant très longue, l'archevêque ne chanta que les premières épreuves du chevalier, jusqu'à son arrivée à la cour d'Arthur, quand il retrouvait son véritable nom : Lancelot.

Le lendemain, dans la même grande salle, Montaut reçut les hommages des seigneurs dont il était le suzerain. Après quoi, avant de les inviter à nouveau à sa table, il s'entretint avec quelques-uns d'entre eux en aparté.

Guilhem fut de ceux-là.

— Cela faisait longtemps que je voulais vous parler, seigneur de Lamaguère, lui dit-il familièrement. Le commandeur du Temple de Bordères m'a raconté comment vous lui avez repris votre fief et combien vous avez fait preuve de générosité avec eux. Il est rare de ne pas s'attirer le ressentiment d'un

adversaire vaincu. Je sais aussi combien Raymond de Toulouse vous estime et j'ai appris que vous aviez prêté hommage lige au roi de France.

Il se racla la gorge.

— Vous êtes quelqu'un de remarquable, et j'apprécie que vous soyez mon vassal.

L'archevêque fit une pause, se frottant un instant le menton pour voir comment son interlocuteur réagissait à cet honorable discours, mais Guilhem resta impavide.

— En un an, vous avez transformé votre seigneurie en une des plus riches du comté… Et je sais pourquoi…

Cette fois, il soupira.

— Une partie de vos gens sont des hérétiques.

— Ce sont de bons chrétiens, seigneur, intervint immédiatement Guilhem.

— Ils se disent ainsi, je sais… Et vous-même ?

— Je ne suis pas cathare, répondit prudemment Guilhem.

— Les cathares sont de plus en plus nombreux par ici. Beaucoup refusent de payer les dîmes, ce qui met l'Église en péril. Leurs diacres prêchent la pauvreté et la prière, assurent que les hommes n'ont pas besoin des prêtres de Rome et certains disent même que l'Église de Saint-Pierre est satanique.

« Notre Saint-Père s'est plusieurs fois plaint à mon prédécesseur des progrès croissants des hérétiques en Gascogne. Il l'adjurait d'employer tous les moyens nécessaires, y compris celui des armes, pour y mettre fin. Or, il y a un mois, j'ai reçu un religieux de Cîteaux, l'archidiacre de Maguelone. Il était envoyé par le nouvel abbé Arnaud Amaury. Ce moine se nomme Pierre de Castelnau et m'a apporté une lettre du Saint-Père m'implorant de lutter avec plus d'énergie que mon prédécesseur contre les *bons hommes* et les vaudois.

— Allez-vous le faire, vénérable père ?

— Comment agir autrement ? Mais je me refuse à utiliser la force. J'ai donc choisi de rencontrer ceux de mes vassaux qui laissent se développer l'hérésie pour les mettre en garde et les convaincre de tout faire pour ramener les âmes égarées dans la sainte Église de Rome. Beaucoup de ceux qui écoutent les prêches des Parfaits ne l'ont jamais quittée. Ils vont aussi à la

messe et pratiquent les sacrements. Il sera facile de leur faire comprendre que le Seigneur Dieu est blessé par l'hérésie.

— Je vous l'accorde, vénérable père, mais… pour ceux qui refuseront ?

— Pour eux, j'avoue mon impuissance. Rome me demande de les expulser de mes terres, mais comment serait-ce possible ?

Il inspira profondément avant de reprendre :

— Je leur demande donc de rester discrets. Qu'ils fréquentent les églises, qu'ils assistent aux messes, qu'ils respectent le clergé, qu'ils se confessent et qu'ils payent les dîmes. L'hérésie doit reculer, ou faire semblant, sinon je crains les plus grands malheurs dans ce pays.

Guilhem opina du chef, approuvant ces sages paroles. Il pensait que l'entretien était terminé quand l'archevêque leva une main.

— Ce n'est pas tout, seigneur de Lamaguère. Vous avez reçu la noble dame Amicie de Villemur.

— C'est vrai, monseigneur. Chassée de son fief par son beau-frère, elle m'a demandé l'hospitalité.

— Que ferez-vous si Gilabert de Beaumont rassemble l'ost contre vous ? Prendrez-vous le risque de miner vos terres ?

— Ses vassaux ne le suivront pas, noble père. Plusieurs ont déjà fait allégeance à dame Amicie. Et quand bien même il s'attaquerait à moi, je ne le crains pas. Le Seigneur et tous les saints sont à mon côté.

— Admettons, fit Montaut sans cacher son doute. Et si Saint-Gilles et Foix vous désapprouvent ? Vous battrez-vous contre le monde entier ?

— Je défendrai ma dame. N'est-ce pas le choix que fait Lancelot pour la noble Guenièvre ? À l'égard de dame Amicie, je ne ferai pas moins que le chevalier de la charrette.

Un sourire amusé apparut sur les lèvres de Bernard de Montaut.

— C'est ce que je voulais savoir… Mais votre Guenièvre n'a plus de roi Arthur. Pourquoi ne l'épousez-vous pas ?

Le silence s'installa, et comme l'archevêque ne quittait pas Guilhem des yeux, celui-ci répondit avec embarras :

— Je ne sais pas. Nous n'en avons pas parlé. Puisque vous savez tant de choses, vous ne devez pas ignorer que je voulais l'épouser, il y a deux ans, et que ses frères s'y sont opposés. Je doute qu'ils aient changé d'avis.

Guilhem ne pouvait avouer qu'il était incapable de prendre une décision tant qu'il serait sans nouvelle de Sanceline.

— Vous pouvez compter sur mon appui… désintéressé, fit seulement l'archevêque. Mais, changeons de sujet. Vous m'avez merveilleusement bien accompagné hier, à la viole. Connaissiez-vous le Chevalier de la charrette ?

— J'avais entendu ce conte à Rouen, en langue d'oïl.

L'archevêque se leva et se dirigea vers un lutrin, faisant signe à Guilhem de s'approcher.

— Voici le livre complet du conte de Chrétien de Troyes. Cela a pris deux ans, à un moine de Chartres, de me le calligraphier en langue d'oc. Je dois vous dire que cela m'a aussi coûté une fortune.

Guilhem regarda l'archevêque parcourir les grandes pages reliées dans un dos en ivoire ciselé. Chaque feuille était en vélin le plus fin. Le texte était en écriture Caroline, sur deux colonnes, avec des lettrines multicolores et certaines pages étaient entièrement enluminées. Quelques signes d'oublis et de fautes avaient été ajoutés dans les marges et des manicules indiquaient les passages les plus importants de la quête de Lancelot.

— Savez-vous que Chrétien de Troyes a écrit d'autres contes ?

— Oui, monseigneur, mais je ne les connais pas.

— L'une de ses gestes s'intitule *Perceval ou le Conte du Graal*. Depuis des années, je tente en vain d'en obtenir une copie, mais, les moines de Chartres ne la possèdent pas.

Avec Jehan le Flamand, Guilhem quitta Auch à la relevée. Tout au long du chemin, il songea à l'attitude bienveillante de Bernard de Montaut envers lui. Il n'en était pas dupe, même s'il l'appréciait. Pour s'imposer, le nouvel archevêque avait besoin de vassaux respectés et puissants. Or, Guilhem, homme lige du roi de France et du comte de Toulouse, réputé pour son courage

et son habileté, et surtout seigneur d'un riche fief, possédait ces qualités.

De plus, en lui promettant son soutien s'il épousait Amicie de Villemur, l'archevêque se posait en conciliateur entre les comtes de Foix et de Toulouse. Et Foix et Toulouse étaient les deux comtés où les cathares étaient les plus nombreux.

Arrivant à Lamaguère, Guilhem trouva une lettre de Sanceline portée par un diacre qui venait d'Albi.

La lettre était un vélin plié et scellé à la cire qui sentait le romarin. C'est Aignan qui la lui remit. Guilhem l'ouvrit quand il fut dans sa chambre. Devant l'archère, seule ouverture apportant de la lumière, il la lut.

Mon doux ami et mon cher Guilhem,

La séparation que je t'ai imposée a fait de nous des étrangers. Oublions les rêves que nous avions pu faire ensemble.

Que Dieu te conserve en sa sainte garde.

Comme atteint par un trait invisible qui aurait pénétré par l'archère, il chancela et s'assit sur un banc que les templiers avaient laissé.

Il savait depuis des mois qu'il avait perdu Sanceline, mais le lire, écrit de sa main, lui provoqua une insupportable douleur. Il resta ainsi un long moment, l'esprit en déroute, incapable de réagir, et ne fut tiré de ses tristes pensées que par un grattement à la porte.

C'était Amicie.

— J'attendais ton retour, lui dit-elle, avec un beau sourire.

— Au moins quelqu'un m'attendait ! répondit-il tristement.

Elle vit la lettre qu'il tenait.

— De mauvaises nouvelles ?

— Non. La fin d'une belle histoire. Connais-tu Lancelot ? demanda-t-il pour changer de sujet.

— Le chevalier de la charrette ? Oui, un troubadour est venu à Saverdun nous conter sa quête. J'aime cette histoire qui montre jusqu'où peut conduire l'amour.

— L'archevêque d'Auch l'a chantée. Je connaissais ce récit, mais je ne l'avais pas entièrement compris.

Elle s'approcha de lui et lui prit les mains. Il laissa tomber la lettre.

— Guenièvre et Lancelot sont comme nous, Guilhem. L'une est la dame et l'autre l'ami. Leur amour est réel, mais illégitime. C'est un amour rare où les sens n'ont pas leur part.

— Crois-tu vraiment que je puisse être ton Lancelot ? ironisa-t-il.

— Les épreuves nous attendent, Guilhem, répondit-elle, brusquement sérieuse. Je le sais, je les ai rêvées. Mais ces épreuves nous transformeront et nous rendrons parfaits.

— Je ne veux pas être parfait, Amicie, protesta-t-il en plaisantant, même si je veux bien partager une charrette avec toi…

Il se leva et l'entraîna vers le lit, un grand meuble clos dans lequel on entrait par une porte.

Elle se laissa faire.

Si Guilhem retrouva la maîtresse qu'il avait connue deux ans auparavant, il prit rapidement conscience des changements intervenus dans sa personnalité. À la cour de Saint-Gilles, Amicie était une jeune fille superficielle qui se laissait aller à ses sens et à ses plaisirs. Elle était devenue une femme réfléchie aux sentiments raffinés. Après de longues conversations avec elle sur la passion amoureuse, il découvrit la signification profonde de l'amour courtois. Ce fut elle qui lui montra que l'élévation du cœur jusqu'à la purification devait prendre le pas sur la sensualité. Avec Amicie, il apprit combien la communion des âmes pouvait être plus forte que l'amour charnel.

Guilhem chantait le fin'amor depuis des années mais ne l'avait jamais connu. Il le découvrait avec elle, passant des heures en promenade à discuter de Lancelot et des épreuves qui lui étaient imposées soit par la Divine providence, soit par Guenièvre. C'est durant ces entretiens qu'elle lui parla de cet autre conte de Chrétien de Troyes auquel l'archevêque d'Auch avait fait allusion, le roman du Graal. Une quête que le poète n'avait pas achevée et dont le héros était le chevalier Perceval le

Gallois. Invité dans le château d'un mystérieux roi pêcheur, Perceval apercevait un graal, un plateau, portant un objet inconnu.

Nul ne savait ce que c'était, mais selon Amicie, il permettrait de sauver l'âme. Comme le *consolamentum* des cathares.

Si Amicie écoutait avec de plus en plus d'attention les prêches des Parfaits passant à Lamaguère, elle n'acceptait pas toute la doctrine des *bons hommes*, car ce fut elle qui proposa à Guilhem de l'épouser.

Il le voulait aussi, et puisqu'il avait l'appui de l'évêque d'Auch, il écrivit en ce sens à Raymond de Saint-Gilles et aux deux frères d'Amicie. Quant aux gens du château, ils avaient deviné depuis longtemps qu'Amicie deviendrait l'épouse de leur maître. Certes elle conservait sa chambre dans la tour, au-dessus de celle de son seigneur, mais chacun savait qu'elle venait le retrouver la nuit. Dès lors, on marqua un nouveau respect à la jeune femme, comme si le fait d'être dame de Lamaguère était un titre autrement plus honorable que celui de seigneur de Saverdun.

L'automne arriva avec de belles récoltes de pommes et d'abondantes vendanges. Mais au début du mois d'octobre vint aussi un messager de Raymond de Toulouse.

Guilhem le connaissait. C'était un clerc de la chancellerie du comté qui avait la confiance de Raymond. Il était escorté d'un chevalier avec une lance de six hommes d'armes, comme pour afficher l'importance de sa mission.

Le clerc rencontra Guilhem et Amicie sans autre témoin et leur fit part verbalement de la décision du comte de Toulouse.

Il ne pouvait y avoir de mariage entre eux, car ce serait un motif pour le comte de Foix d'attiser ses querelles avec Toulouse. Amicie devait revenir auprès de ses frères. Ensuite se tiendrait une conférence durant laquelle serait décidé son avenir.

Amicie refusa et le messager repartit fâché et presque menaçant.

Ce soir-là, Guilhem eut un cauchemar, ou plus exactement une vision.

À peine était-il endormi, un personnage aux vêtements éclatants de blancheur lui apparut et lui demanda de l'accompagner. Avec lui, il escalada de hautes montagnes et aperçut d'immenses lacs de feu d'où il distingua les âmes noires de ceux qu'il avait tués. Tous étaient suppliciés et souffraient, mais lui avançait sans contrainte ni douleur. Était-il en enfer ? Il avait toujours su que son âme y finirait. Mais pourquoi ne souffrait-il pas ? Une vallée riante s'ouvrit alors devant lui et son guide disparut. Des diables jaunes et noirs voletaient autour de lui, tentant de l'attraper. Il se rendit compte que c'étaient d'immenses guêpes. Soudain il s'aperçut qu'elles emmenaient un corps et il sut que c'était Amicie. Il la vit brusquement tomber.

Il se réveilla, transpirant et frissonnant. Mais était-il réveillé, alors que le personnage aux vêtements éclatants était près de lui ? Se penchant, il reconnut Sanceline bien que son visage fût livide. En vérité, c'était celui d'une morte.

Elle s'effaça et l'archevêque d'Auch la remplaça. Il tenait à la main une pierre brillant de mille feux.

C'est alors qu'il entendit le coq. Cette fois il était bien réveillé !

Il poussa la porte de son lit. Amicie n'était plus là, mais il avait l'habitude ; elle partait généralement dans la nuit.

L'esprit en désordre, il s'approcha de l'archère. Dehors, il faisait nuit mais clair, car c'étaient déjà les premières lueurs de l'aube.

Le jour allait chasser les désordres de la nuit, se rassura-t-il. Il avait déjà fait des cauchemars et il se moquait de ces rêves. Persuadé d'être le seul maître de sa destinée, il refusait d'entendre les avertissements du Destin, même s'il reconnaissait que, parfois, la Divine Providence lui avait joué des tours.

Il trouva ses chausses et les enfila sur ses braies, puis serra ses jarretelles. Il dormait en chemise de lin et passa directement sa robe. Puis il mit ses souliers et serra les boucles de ses heuses. Il ceignit ensuite son double baudrier, y ajoutant un couteau, son escarcelle et ses clefs avant de glisser une courte épée dans la ceinture basse.

Aujourd'hui, il devait assister à de nouveaux essais de la poudre que préparait Bartolomeo. Amicie l'avait prévenu, la veille, qu'elle irait ramasser des baies et des champignons dans la forêt.

La matinée était chaude et orageuse. Guilhem, Bartolomeo, Thomas le cordonnier et Geoffroy s'étaient retrouvés près de la rivière. Bartolomeo et Thomas avaient préparé différents mélanges de soufre et de fleur de pierre. Le premier brûla avec beaucoup de fumée et le second ne s'alluma pas. Agacé, Bartolomeo tentait d'allumer le troisième quand un guetteur les prévint qu'Aignan arrivait du bois en courant ; il était seul. Or, Aignan accompagnait Amicie et sa servante dans leur cueillette.

Guilhem sentit l'extrémité de ses membres se glacer. Il se précipita immédiatement à la rencontre de l'ancien libraire, fou d'inquiétude. Les autres à sa suite.

— Seigneur… Seigneur…, criait Aignan, haletant et suffoqué par les sanglots.

— Où est Amicie ? hurla Guilhem.

— Les guêpes, seigneur ! Des guêpes nous ont attaqués ! implora l'ancien libraire.

Guilhem était maintenant suffisamment près pour remarquer alors combien le visage de l'intendant était boursouflé et défiguré par des piqûres.

— Notre dame est toujours là-bas, seigneur, avec sa servante, haleta-t-il dans un gémissement. Je n'ai rien pu faire !

« Les guêpes étaient trop nombreuses.

Un grand froid envahit Guilhem. Ces deux vers du *Chevalier de la charrette* s'imposèrent dans son esprit :

À Lancelot vient la novele,
Que morte est sa Dame et s'amie.

Chapitre 6

Ils se précipitèrent vers le bois pendant que Jehan courait chercher sa femme qui savait soigner. En chemin, ils alertèrent ceux qu'ils apercevaient pour qu'ils les rejoignent avec des secours.

Après plus d'une demi-lieue harassante sur le chemin crevassé, ils arrivèrent épuisés à l'endroit du drame. Les deux corps étaient allongés sur le chemin, recouverts en partie du manteau turquoise qu'Amicie avait emporté, car il faisait frais, ce matin-là. Quelques grosses guêpes furieuses bourdonnaient encore autour. S'approchant, Guilhem vit qu'il s'agissait de frelons. Il les chassa avec une branche, en écrasant rageusement plusieurs avec ses pieds.

Tout au long, il n'avait cessé de penser à son cauchemar. Il était en enfer et les démons, qui avaient pris l'apparence de guêpes, emportaient Amicie. Il avait déjà perdu tant d'êtres chers, et maintenant c'était le tour de celle qu'il voulait épouser. Pourquoi le Destin s'acharnait-il contre lui ? Les cathares étaient dans le vrai : ce monde était gouverné par Satan.

Il s'agenouilla et tira le manteau. Les mains et les visages des deux femmes étaient affreusement gonflés et écarlates, comme si elles avaient été brûlées. Leurs yeux avaient disparu, entièrement masqués par les paupières boursouflées. Leurs lèvres n'étaient qu'une plaie.

Mais en prenant la main d'Amicie, il la sentit frémir. Il se baissa vers sa bouche et sentit son souffle : elle respirait encore.

Pendant ce temps, Bartolomeo s'occupait d'Ermessinde.

— Elle vit, seigneur ! dit-il plein d'espoir.

— Amicie aussi. Que peut-on faire ? interrogea Guilhem, désespéré.

— Je sais qu'il faut frotter les piqûres avec trois plantes broyées et ajouter de la salive, proposa Alaric, mais j'ignore quelles plantes il faut utiliser.

— Qu'en dis-tu, Aignan ? demanda Guilhem à l'ancien libraire.

Son visage ayant beaucoup gonflé, Aignan eut du mal à s'exprimer :

— Il… faudrait de l'eau…, seigneur… Il faut d'abord laver les piqûres.

Ils n'en avaient pas. Quand à écraser des plantes sur les visages boursouflés, aucun n'aurait osé. Il ne restait qu'à couper de solides branches pour faire des brancards. Déjà Geoffroy s'était rageusement attaqué à un petit arbre avec son couteau.

Mais Guilhem ne bougea pas, restant près de celle qu'il aimait, comme si sa présence pouvait lui communiquer une partie de sa force vitale. Cependant, dans son for intérieur, il savait que c'était inutile. Il avait vu une mule mourir, piquée par un essaim de frelons dérangés. Si une mule avait succombé ainsi, comment Amicie, si frêle, pourrait-elle survivre ?

À côté de lui, Bartolomeo priait en italien.

Elle allait s'éteindre. Il le savait. Il songea à ce que disait Lancelot : *Mon corps sans cœur n'est qu'une écorce sans bois*.

Soudain Amicie eut un râle d'agonie, une sorte de hoquet. Elle se raidit dans une affreuse convulsion et il crut qu'elle allait passer, mais ce n'était que des vomissures.

Pourquoi les frelons s'étaient-ils attaqués à Aignan et aux deux femmes ? Les insectes faisaient leur nid dans les creux des arbres ou des roches, rarement dans le sol. C'était souvent ceux-là qui attaquaient, car le bruit des pas les dérangeait et ils se croyaient menacés. Mais ce n'était certainement pas deux femmes qui avaient pu les effrayer.

Il chercha le trou par où les frelons auraient pu sortir et ne vit rien. Puis, il aperçut les restes d'un nid brisé, dans une ornière du chemin. Les nids formaient de grosses boules, parfois de plus d'un pied de largeur. Les guêpes le fabriquaient à partir des fibres de bois, quelles transformaient en fines feuilles. Or, les feuilles étaient dispersées, comme si le nid était tombé d'une grande hauteur. Il n'en restait que des morceaux épars

avec quelques frelons bourdonnant autour. Il leva les yeux. Les ramures d'un grand chêne couvraient le chemin. Le nid devait être accroché à une branche et s'être détaché au passage des femmes. Un abominable concours de circonstances.

On entendit le roulement d'une charrette. Ils se retournèrent. Jehan le Flamant arrivait. Ayant fait atteler une carriole à deux roues, il conduisait le cheval aussi vite qu'il le pouvait sur le sentier raviné. Derrière lui courait Alaric et son cousin Ferrand, puis la robuste femme de Jehan, bien reconnaissable à ses cheveux roux et son opulente poitrine. Ensuite venaient Espes Figueira, en larmes, et Godefroi le Saxon avec Jeanne, sa femme. Plus loin encore, la sœur de Thomas le cordonnier.

— Avez-vous de l'eau ? cria Guilhem.

— Oui, seigneur ! répondit Jehan, brandissant une gourde de cuir.

Essoufflé, Jehan tendit la gourde à son seigneur qui commença à laver doucement le visage d'Amicie, utilisant un pan du manteau pour l'éponger. En même temps, il avait conscience que ces soins étaient dérisoires.

Jeanne s'occupait d'Ermessinde.

— Qui a l'habitude des piqûres ? lança Guilhem.

— Il faut mettre de l'eau froide, seigneur, répondit Ferrand qui paraissait sûr de lui.

— Des herbes écrasées, de la lavande ou du thym, seigneur, haleta la sœur de Thomas. Je peux aller en chercher.

— Non, mettons dame Amicie et Ermessinde sur le chariot et transportons-les au château, décida Guilhem. Nous les soignerons mieux à l'intérieur.

Ferrand et Alaric entreprirent de faire tourner la carriole, ce qui fut difficile tant le chemin était étroit. Puis, délicatement, les hommes saisirent les corps des deux femmes pour les déposer sur le plateau.

Ils rentrèrent ensuite dans une sinistre procession. Quelques-uns parlaient à voix basse, mais Guilhem restait silencieux. Le regard fixe et dur.

Amicie était entre les mains de Dieu. Il songea alors aux moniales de Sainte-Marie du Bon Lieu. Elles en savaient certainement plus sur les piqûres que ses vilains.

Le prieuré était à deux lieues. L'abbesse, une nièce du comte d'Astarac, le plus haut lignage du pays, n'avait jamais manifesté d'intérêt pour les gens de Lamaguère, mais elle ne montrait d'intérêt pour personne. Pourtant, elle soignait les malades qui se présentaient et la sœur apothicaire cultivait un jardin de simples et enseignait les vertus des plantes au fils d'Aignan.

— Bartolomeo, passe devant. File au château, prend un cheval et galope au prieuré de Sainte-Marie. Préviens la supérieure pour qu'elle nous envoie de l'aide, dit-il.

Sans demander d'autres explications, Bartolomeo détala.

— Peut-être y a-t-il quelqu'un de savant au moulin du Temple, seigneur ? Ou même le curé de l'église, proposa Alaric.

— Tu as raison, va aussi les chercher ! Qu'ils viennent au château s'ils peuvent faire quelque chose.

Alaric partit à son tour, tandis que le chariot avançait lentement, cahotant dans les ornières. Guilhem était resté près d'Amicie, lui tenant une main glaciale.

Elle respirait à peine et chaque inspiration provoquait un râle douloureux.

Sans Amicie, il ne serait plus rien, Amicie qu'il aurait dû épouser, malgré ceux qui s'y opposaient. La douleur le submergeait par vagues, mais il refusait de montrer sa détresse devant ses gens.

Il songea avec amertume que, s'il souffrait, d'autres allaient se réjouir en apprenant la mort de celle qu'il aimait. En premier lieu, ceux qui s'opposaient à son mariage : les frères Villemur, qui reprendraient les biens et les droits de leur sœur ; Raymond de Saint-Gilles qui verrait s'éloigner un conflit qu'il craignait ; Gilabert de Beaumont, désormais héritier des parts de son frère ; et même le comte de Foix, qui conserverait Saverdun.

Oui, cette mort n'avait que des avantages pour eux, pensait-il, le cœur serré.

C'est alors que le doute lui vint : et si ce n'était pas un accident ? Comme se répand un feu d'été, le soupçon l'envahit et prit possession de son esprit.

— Aignan, occupe-toi d'Amicie. J'ai besoin de retourner là-bas… pour comprendre, dit-il.

Sans attendre, il avait fait demi-tour, sous les regards stupéfaits de ses gens.

Arrivé à l'endroit du drame, Guilhem resta un instant aux aguets. Le chemin passait sous une épaisse frondaison de chênes. L'endroit était sombre et les taillis épais. Les ronces, aux mûres violettes gorgées de saveur, formaient par endroits des haies infranchissables. Le sentier conduisait à une clairière riche en champignons qui s'épanouissaient sous les frondaisons.

Guilhem aperçut alors les paniers abandonnés. Il en ramassa un, déjà à moitié plein de mûres. L'autre contenait des baies d'argousier et de sureau.

Sans faire de mouvements brusques, il s'approcha des restes du nid. Quelques frelons bourdonnaient encore, mais les insectes ne s'attaquèrent pas à lui. Les oiseaux s'étaient tus. Il leva les yeux et remarqua une belle branche, à environ trois toises de haut. Le nid était forcément tombé de là. Il suivit la branche du regard, jusqu'au tronc du gros chêne qui poussait à l'écart du chemin. Un picotement d'excitation le parcourut.

Il sortit son épée et, écartant les fourrés à coups de lame, s'approcha de l'arbre dont les hautes ramures couvraient le chemin. Il découvrit d'abord un nid d'oiseau, tombé depuis peu, puis il aperçut la longue perche que l'assassin avait abandonnée dans les buissons. Une branche de pin bien droite, soigneusement élaguée au couteau.

Un instant, Guilhem eut l'impression que son regard devenait trouble, puis la douleur qui déchirait son cœur céda la place à la fureur. Il parvint pourtant à se dominer, et même à écarter de son esprit l'image d'Amicie mourante.

On l'avait volontairement meurtrie ! Ce n'était pas un accident ! Quelqu'un avait soigneusement préparé la mort de celle qu'il aimait. Cette hampe en était la preuve.

L'assassin pouvait-il être encore par là ? Guilhem resta immobile, tous les sens en alerte, l'épée prête à frapper. Les oiseaux avaient repris leur gazouillis. Rien n'indiquait qu'un être malfaisant était caché quelque part.

Rassuré, il posa sa lame pour qu'elle ne l'embarrasse pas et entreprit l'escalade du tronc. Il dépassa la branche d'où le nid d'oiseaux était tombé et atteignit aisément la grande branche qui surmontait le chemin. Il remarqua quelques frelons qui cherchaient leur nid disparu. Celui qui s'était dissimulé là était invisible du chemin, pour autant qu'il ne bougeât pas.

Tout était clair.

L'assassin avait d'abord trouvé un gros nid de frelons. Ce n'était pas difficile en cette saison. Il l'avait détaché, un matin tôt, quand les guêpes étaient engourdies par la fraîcheur, et l'avait mis dans un sac. Puis il était venu ici et l'avait déposé sur cette branche.

Il avait pu faire ça plusieurs jours auparavant.

Ce matin, il était revenu et avait attendu le passage des femmes. Ensuite, avec la longue hampe, il avait poussé le nid pour le faire tomber.

Quand sous les piqûres, les femmes avaient perdu conscience, il s'était éloigné.

Guilhem avait déjà joué à ce jeu. Quelques années plus tôt, un sergent d'armes lui avait montré comment tendre ce piège à une patrouille pour la détruire sans même sortir une épée.

Comme il l'avait pensé, c'est l'annonce de son mariage avec Amicie qui avait poussé l'assassin à agir. C'était l'un de ceux qui s'opposaient à ce mariage qui avait commandé ce crime.

Raymond de Toulouse ? Le comte de Foix ? Ses frères ? Ou simplement Gilabert ?

Guilhem se jura qu'il retrouverait l'assassin et les instigateurs. Il ramassa les paniers et prit le chemin du château, méditant sur sa vengeance.

La première chose à faire était de découvrir celui qui avait fait tomber le nid. Celui-là périrait dans les pires souffrances, décida-t-il. Peut-être le ferait-il enfermer dans un sac avec des frelons.

Était-ce quelqu'un de Lamaguère ou un étranger au fief ?

À Lamaguère, ce ne pouvait être un cathare. Restaient les autres, les anciens serfs et les occupants des manses. Il les passa en revue. Que savait-il d'eux ? Rien, en vérité ! Même Alaric et son cousin Ferrand, s'ils s'étaient toujours montrés fidèles,

étaient des inconnus pour lui. Pouvaient-ils avoir été contactés par un messager qui leur aurait offert une grosse somme ? C'était bien possible. Lamaguère n'était pas isolé. Il y passait des voyageurs, des pèlerins et des colporteurs. N'importe qui pouvait transmettre une infâme proposition s'il savait à quelle oreille compréhensive s'adresser.

Sinon, il y avait aussi Espes Figueira, l'ancien majordome du mari d'Amicie. Guilhem le connaissait peu. Il logeait dans une baraque du château et était fort discret, ne s'occupant que de ses ruches. Il avait l'habitude des abeilles, ce qui en faisait un suspect, mais il avait pris des risques considérables en faisant fuir sa maîtresse. Quelqu'un d'aussi fidèle ne pouvait trahir.

Restait la possibilité que ce soit un étranger. Dans une telle éventualité, il aurait du mal à le retrouver. Mais comment cet assassin aurait-il pu connaître le chemin que prenait Amicie ? Comment aurait-il pu préparer ce guet-apens sans qu'on le remarque ?

Non, ce ne pouvait être que quelqu'un du fief.

Amicie et Ermessinde avaient été conduites dans la grande salle. Allongées sur des matelas installés sur la table dressée, des femmes les lavaient doucement à l'eau froide. Les hommes s'étaient rassemblés à l'autre bout de la pièce et parlaient du drame à voix basse. Aignan n'était pas là.

Le chapelain des templiers venait d'arriver avec Peyre Adhémar. Près des mourantes, ils examinaient leurs visages.

— Merci d'être venu, lança Guilhem.

Ils se retournèrent.

— Comment vont-elles ? ajouta-t-il.

D'abord, personne n'osa parler, puis la femme de Jehan répondit :

— Elles sont comme on les a trouvées, seigneur.

— Il faut les laver avec du lait, ôter les dards et mettre du miel, intervint le chapelain.

— Je vais traire une chèvre, dit Jeanne.

— Il y a du miel ici, fit Geoffroy.

Chacun cherchait à se rendre utile, mais Guilhem se rendait bien compte qu'il n'y avait rien à faire. Il resta seulement près

d'Amicie, lui passant doucement le visage à l'eau pendant que Peyre Adhémar l'interrogeait.

Guilhem répondait brièvement. Sur les circonstances exactes du drame, seul Aignan aurait pu répondre, mais il était dans sa chambre à l'étage, avec sa femme et ses fils qui le soignaient. Quant à parler de ce qu'il avait découvert. Guilhem ne le jugeait pas nécessaire.

Jeanne revint et on lava les plaies au lait, puis au miel. Les deux femmes parurent alors plus calmes. Geoffroy apporta ensuite du miel à Aignan pendant qu'on allait traire d'autres chèvres.

Enfin Bartolomeo arriva.

Au château, ayant fait atteler une charrette avec deux chevaux, l'un devant l'autre, il avait conduit l'attelage à grandes rênes jusqu'à Sainte-Marie du Bon Lieu. Là, il avait rapidement convaincu l'abbesse de venir avec l'apothicaire du prieuré. En revenant à vive allure, les deux religieuses avaient été secouées comme des sacs de blé et cru leur dernière heure arrivée.

Suivies par Bartolomeo, elles entrèrent dans la salle, titubantes et livides. L'abbesse, une jeune femme au visage rude et anguleux, ne souriait jamais. Après un tel voyage, elle paraissait encore plus revêche. Quant à la seconde moniale, plus âgée, elle restait intimidée, n'étant jamais entrée dans le château seigneurial.

— Loué soit Jésus-Christ pour vous avoir fait arriver si vite, leur dit Guilhem en les accueillant, tandis qu'hommes et femmes s'agenouillaient.

Seuls le templier et le chapelain restèrent debout en s'inclinant.

— Dieu soit avec vous, noble Guilhem, répondit brièvement l'abbesse. Sœur Bréda m'a accompagnée, ajouta-t-elle en désignant sa compagne qui portait une sacoche de cuir. Que s'est-il passé ?

— Dame Amicie de Villemur et sa servante ont été attaquées par un essaim de frelons. Elles sont inconscientes.

L'abbesse s'avança vers la table. Les deux femmes paraissaient sans vie, mais, par moments un faible sifflement sortait de leur bouche, signe qu'elles respiraient encore.

Sœur Bréda s'approcha à son tour et examina longuement les visages et les mains des mourantes. Puis elle toucha du doigt le mélange de lait et de miel qui couvrait leur peau et le porta à ses lèvres.

Ensuite elle sortit de sa sacoche une fine lame dont elle passa le plat sur les piqûres, pressant par endroits en provoquant un tressaillement de douleur.

— La piqûre de frelon est plus douloureuse que celle de l'abeille, expliqua-t-elle, heureusement son venin est moins puissant. En général, le frelon ne laisse pas son dard, néanmoins il en reste quelques-uns que je fais sortir avec la lame.

« Donnez-moi de l'eau, ajouta-t-elle.

Jeanne lui tendit une bassine de fer avec un linge.

La moniale apothicaire nettoya longuement les plaies en pressant légèrement sur les piqûres.

— Le dard du frelon est long, et s'enfonce profondément. Elles ont reçu beaucoup de venin, dit-elle. J'ai pu en faire ressortir une partie.

Elle sortit alors un pot de terre de sa sacoche et l'ouvrit. Une douce odeur de miel en sortit. La religieuse en prit une large épaisseur sur sa main et commença à couvrir le visage d'Amicie, ne laissant libre que les yeux – fermés – la bouche et les narines.

— Qu'y a-t-il dans ce baume, ma sœur ? demanda Guilhem.

— Un mélange de miel, de reines des prés et de persil. J'écrase les fleurs de reines des prés au début de l'été. Elles contiennent un suc qui calme la douleur[18].

---

18 Les fleurs blanches de cette plante étaient récoltées en juillet et août. On avait observé ses effets antalgiques et anti-inflammatoires. La fleur contient des dérivés salicylés, c'est-à-dire de l'aspirine.

Elle passa ensuite l'onguent sur les mains enflées, puis fit de même avec Ermessinde qui gémit faiblement, tandis qu'Amicie était restée inconsciente.

— Il ne faut pas qu'elles restent allongées, dit la sœur apothicaire quand elle eut terminé. Le venin provoque des nausées et des vomissements. Déshabillez-les, et assoyez-les dans un lit. Restez près d'elles. Elles peuvent avoir des convulsions et se faire mal.

Elle s'arrêta un instant avant d'ajouter à l'attention des femmes.

— Si demain le Seigneur ne les a pas rappelées à lui, vous les laverez, vous ôterez cette pâte et vous couvrirez visage et mains avec une étoffe imprégnée d'une décoction de feuilles de saule. Il y en a à la rivière.

La femme de Jehan le Flamand hocha la tête.

— Si elles reprennent conscience, venez me prévenir.

Elle ajouta :

— Leur peau peut devenir bleue. Il n'y aura alors plus rien à faire. Ce sera le signe du grand passage.

Amicie se mit soudain à râler, comme si elle ne pouvait plus respirer. Guilhem restait désemparé.

— Vous pouvez prier, lui dit l'abbesse d'un ton désagréable. Le Seigneur, seul, décidera de son sort.

— Oui, priez pour elles, répéta la sœur apothicaire. (Elle se tourna vers le chapelain) Si elles reprennent connaissance, qu'elles reçoivent les derniers sacrements.

— Vivront-elles ? demanda Guilhem, accablé après avoir entendu ces paroles.

L'abbesse regarda sœur Bréda qui serra les lèvres sans répondre.

— Mon intendant a aussi été piqué, ajouta-t-il. Il est à l'étage, pouvez-vous le soigner ?

Les religieuses le suivirent dans la salle supérieure. Cette salle avait été cloisonnée en quatre chambres par des séparations de bois. L'une d'elle formait l'appartement de l'intendant et de sa famille.

Aignan avait perdu connaissance peu avant d'arriver au château et les hommes l'avaient transporté. Il avait ensuite repris ses sens, mais il souffrait atrocement.

Ils le trouvèrent assis dans son lit, avec sa femme et ses deux grands garçons.

La sœur apothicaire l'examina et lui fit le même traitement qu'à Amicie et à la servante. Il parut soulagé.

Contre toute attente, alors que la nuit tombait, Ermessinde reprit conscience. Les deux femmes étaient couchées dans le même lit, ou plus exactement assises, comme on dormait alors. Guilhem était sur un banc, avec Jeanne. Il ne les avait pas quittées.

— S…oif, murmura la servante.

Chapitre 7

Après avoir bu quelques gouttes d'eau, Ermessinde perdit à nouveau conscience et ne ressortit de ce coma que le lendemain. Elle eut alors un brusque râle et se mit à vomir. Après quoi, elle parvint à murmurer les mots :

— Seigneur, Vierge Marie…

Jeanne réussit à lui faire avaler un peu de bouillon de poule avant de lui laver le visage avec l'étoffe imprégnée de saule. Mais la malheureuse perdit à nouveau conscience.

La puanteur était désormais intenable dans la chambre des deux femmes, même si Jeanne et la sœur de Thomas nettoyaient régulièrement les excréments et changeaient la paille souillée qui couvrait le sol. Épuisées par le manque de sommeil, elles furent remplacées par l'aînée de Jehan et la sœur d'Alaric. Ce fut elle qui conseilla à Guilhem d'aller se reposer, promettant de le faire appeler au moindre changement. Après un ultime regard à Amicie qui, entre les râles et les convulsions, avait le visage apaisé d'une morte, Guilhem accepta. Plusieurs fois, il avait vainement essayé de la faire boire, mais sa bouche était obstruée par les chairs enflammées. Si le venin des guêpes ne la tuait pas, ce serait certainement la soif qui l'emporterait.

Seul Aignan allait mieux. Après avoir plusieurs fois vomi, il avait repris conscience et les décoctions de saule avaient calmé douleurs et démangeaisons.

Guilhem décida d'aller l'interroger. Passant dans la grande salle, il vit Jehan le Flamand en conciliabule avec Bartolomeo, Geoffroi et Thomas le cordonnier. Il leur demanda de l'accompagner.

Dans la chambre, Aignan était toujours entouré de sa femme et d'un de ses fils. Son visage restait enflé, mais il exprimait

surtout un profond désespoir. Il savait que dame Amicie n'était pas morte, mais qu'elle n'avait pas repris conscience.

— Laissez-moi avec lui, demanda Guilhem à la famille d'Aignan.

Ils sortirent et le Flamand ferma la porte.

— Je dois vous parler, compères, poursuivit Guilhem. Mais auparavant, Aignan, raconte-moi exactement ce qui s'est passé.

— Nous cueillions des mûres, seigneur, soudain il y a eu comme un claquement, puis l'air s'est empli de bourdonnements. Les guêpes nous attaquaient. Je me suis enfui pour leur échapper, mais les guêpes me poursuivaient en me piquant. Je suis parvenu à rabattre mon capuchon et me suis jeté par terre, cachant mon visage dans les mains et je suis resté comme ça, sans bouger. Pendant ce temps, Dame Amicie et Ermessinde hurlaient, c'était affreux. J'étais impuissant…

Guilhem serrait les poings à se faire mal.

— Au bout d'un moment les guêpes se sont éloignées. Je me suis relevé et je suis revenu vers les dames. Il y avait un essaim sur elles. J'ai brisé une branche et tenté de les chasser. Ma branche avait beaucoup de feuilles et elles se sont un peu dispersées, mais quelques-unes m'ont encore piqué. Dame Amicie était à genoux et criait toujours, cherchant à se protéger. Finalement, le cauchemar a cessé. Les frelons sont partis. Mais elles criaient toujours, criaient… J'ai protégé dame Amicie de son manteau, puis elle a perdu ses sens. Ermessinde aussi.

« Alors je suis parti vous chercher.

— Tu as sûrement sauvé la vie à Ermessinde en t'attaquant aux frelons avec une branche. Elle a repris conscience plusieurs fois…

— Et dame Amicie, seigneur ?

— Elle est toujours au plus mal, répondit Guilhem d'une voix égale.

Il se tut un instant pour refouler le sanglot qui venait.

— N'as-tu rien remarqué avant l'attaque de ces démoniaques frelons ? ajouta-t-il.

— Quoi donc, seigneur ?

— Avez-vous rencontré quelqu'un ? Aperçu quelqu'un ?

— Non, seigneur, personne depuis qu'on avait quitté le château.

Guilhem se tourna vers Jehan :

— Gardez tous le silence sur ce que je vais vous révéler : ce n'est pas un accident !

Malgré les rougeurs de son visage, Aignan blêmit légèrement. Les autres restèrent stupéfaits.

— Quelqu'un a mis le nid de frelons au-dessus du chemin. Ce maraud vous attendait (Guilhem s'adressait à Aignan). J'ai retrouvé la perche utilisée pour faire tomber le nid. Il n'a pas eu le temps de la faire disparaître.

— Comment avez-vous découvert cela, seigneur ?

— Je connais cette façon d'emberlucoquer, je l'avais utilisée pour disperser une troupe ennemie. Les frelons anéantissent facilement un groupe d'hommes d'armes.

— Qui a fait ça, seigneur ? interrogea Jehan les poings serrés.

— Je l'ignore. Tout le monde ici peut être suspecté. Sauf toi, Aignan, puisque tu étais là-bas, et vous autres, qui étiez avec moi à la rivière, et enfin toi, Jehan, car je connais ta fidélité.

Geoffroi le tavernier hocha du chef.

— Les femmes et les enfants non plus, fit-il.

— J'exclus que ce soit un cathare, précisa Guilhem. Ce peut être quelqu'un d'ici, ou un étranger. Avez-vous remarqué quelque chose depuis quelques jours ?

Ils se consultèrent du regard, mais visiblement personne n'avait rien à dire.

— Êtes-vous certain que ce soit un crime, seigneur ? insista Aignan. Pourquoi aurait-on voulu me tuer, ou tuer dame Amicie qui est si bonne.

— Il n'y a aucun doute ! Quant à la raison, elle est simple : l'assassin a agi à la demande de celui qui s'opposait à notre mariage pour garder Saverdun.

— Ce pourrait être Espes Figueira, proposa Bartolomeo. Il connaît les abeilles et il vient de Saverdun.

— Il n'est pas le seul à aimer les abeilles, objecta Geoffroy. Et il y avait déjà des ruches ici quand nous sommes arrivés.

— Et surtout Espes Figueira a risqué sa vie pour libérer dame Amicie, dit Guilhem. Pourquoi aurait-il changé d'avis ?

— Je ne crois pas que ça puisse être quelqu'un de Lamaguère, intervint Aignan. Nous nous connaissons tous. Qui serait assez méchant pour vouloir tuer trois d'entre nous ?

Le silence se fit. Les gens de Lamaguère étaient désemparés, se sentant prisonnier d'une querelle qui ne les concernait pas et qui pourrait les broyer.

— Soyez attentifs ! conclut Guilhem. Si dame Amicie survit. Il ne faut pas que ce ribaud recommence.

C'est le lendemain qu'arrivèrent les Parfaits Pierre de Corona et Pons de Beaufort, qui se rendaient à Auch. Les deux diacres cathares apprirent avec stupeur l'effroyable nouvelle. Guilhem les conduisit auprès d'Amicie, désormais seule dans son lit. Ermessinde la veillait.

Les deux hommes ne reconnurent pas la belle dame de Saverdun. Son corps était d'une maigreur effrayante. Sa peau parcheminée laissait apercevoir les os. Son visage, jadis si beau, était grêlé de purulentes taches et de rougeurs au milieu duquel ses lèvres craquelées ressemblaient à du bois calciné.

Pierre de Corona comprit qu'elle se mourait.

En présence de Guilhem, les Parfaits prièrent longuement à son chevet. Était-ce dû à leurs prières ? Au bout d'un moment, la mourante s'agita et exprima quelques sons.

— Qui… est là ? gargouilla-t-elle.

— C'est moi, Guilhem ! cria-t-il brusquement plein d'espoir. Maître Pons et Maître Corona sont près de moi !

— Merci, Seigneur, balbutia-t-elle en serrant la main de Guilhem.

Elle retomba dans son silence avant d'ajouter :

— Bénissez-moi.

— Que le Seigneur vous bénisse, dame Amicie, et vous amène à une bonne fin, balbutia Corona, ému.

— J'ai soif… souffla-t-elle.

Guilhem avait préparé un pot d'eau et parvint à lui humecter les lèvres.

— Guilhem… Quel bonheur de te savoir près de moi, ajouta-t-elle dans un murmure.

Sa main était glacée.

— Bons chrétiens…, ajouta-t-elle si bas qu'ils durent se pencher… Je veux être consolée.

Guilhem eut l'impression que le froid de la main d'Amicie se répandait dans son corps. Elle demandait le *consolamentum* ! Le sacrement donné avant la mort, ou à ceux qui devenaient Parfaits. Les malades qui l'avaient reçu, et qui avaient survécu, devaient vivre en Parfaits, ou se laisser mourir s'ils s'en sentaient incapables.

Jusqu'à présent, il avait gardé un faible espoir qu'elle survive. À l'instant où elle avait repris conscience, son cœur avait battu le tambour et l'euphorie l'avait submergé. Mais par ces derniers mots, cette illusion venait de disparaître. Une fois consolée, morte ou vivante, il l'aurait perdue pour toujours.

— Dame Amicie n'est pas cathare ! objecta-t-il en déglutissant.

Les deux diacres échangèrent un regard. C'était un véritable obstacle.

Unique sacrement permettant de sauver l'âme, le *consolamentum* était entouré d'une immense solennité. Deux Parfaits étaient nécessaires pour la cérémonie et, surtout, celui qui le recevait, devait non seulement être cathare, mais s'être préparé par des prières et des abstinences. En particulier, l'initiation était précédée d'un jeûne rigoureux.

— J'ai toujours suivi les prêches, à Saverdun et ici, balbutia Amicie dans un faible souffle.

— C'est vrai, reconnut Pons.

— Guilhem, je t'en prie… aide-moi, fit-elle. Je veux entrer en paradis.

— Si quelqu'un respecte vos principes, c'est bien elle, s'entendit-il dire. Je ne l'ai jamais entendu mentir ou jurer. Elle est la bonté même.

Il s'abstint sur les autres recommandations cathares qu'elle ne respectait pas. Amicie dormait nue avec lui et mangeait de la viande et des œufs.

— Ma sœur, veux-tu vraiment te rendre à notre foi ? demanda Corona.

— Bénissez-moi, supplia Amicie.

Pons sortit de la besace le Nouveau Testament qui ne les quittait jamais. C'était un bel ouvrage dont les pages sur vélin étaient splendidement décorées.

— Seigneur, demanda humblement Corona à Guilhem, la présence des croyants est nécessaire à la cérémonie.

Le *consolamentum* se célébrait publiquement aussi bien en présence de catholiques romains que de cathares. Il devait se dérouler dans une salle uniquement éclairée par des flambeaux. Chacun devait s'être lavé les mains pour qu'aucune souillure ne troublât la pureté du lieu. L'assemblée se rangeait en cercle autour du récipiendaire que le diacre instruisait sur l'austérité de la vie qu'il connaîtrait, une fois consolé.

Guilhem eut un regard vers Amicie, qui gardait les yeux clos, puis vers les deux Parfaits. Il ne croyait pas au *consolamentum*, il ne croyait ni en Dieu ni au Diable et se sentait pris au piège. Il aurait voulu se battre, mais contre qui ?

Puis il songea aux épreuves qu'avait subies Lancelot et il comprit qu'il devait jusqu'au bout être loyal à sa dame, même s'il la perdait à cause de sa fidélité. *Amors le velt*[19] avait dit le chevalier de la charrette.

— Je vais chercher Aignan et les autres, décida-t-il.

Il s'absenta un long moment et lorsqu'il revint, accompagné de quelques cathares, hommes et femmes, il annonça aux deux Parfaits qu'il leur abandonnait la salle du château pour la cérémonie. Les femmes installèrent donc Amicie sur une chaise haute que les hommes transportèrent.

Dans la grande salle, tous les cathares, hommes, femmes et grands enfants, qui étaient venus de Paris, étaient là ainsi que Bartolomeo, Alaric et sa sœur, son cousin Ferrand et Espes Figueira.

Tandis que Guilhem restait debout, les croyants se placèrent autour de la chaise où se trouvait Amicie et s'agenouillèrent pour recevoir la bénédiction des Parfaits.

Corona demanda alors :

— Amicie de Villemur, veux-tu te rendre à Dieu et à l'Évangile ?

---

19 L'amour le veut.

— Je le veux, répondit-elle d'une voix si basse que peu l'entendirent.

— Dame Amicie, promets-tu de ne jamais mentir ni jurer ; de ne plus toucher à un homme ; de ne tuer aucun animal et de ne manger ni viande, ni œuf, ni laitage ; de ne plus te nourrir que de végétaux et de poissons ; de ne rien faire sans prière ; de ne jamais dormir sans être vêtue ; de ne pas trahir ta foi, quel que soit le genre de mort dont on te menace ?

— Je le promets.

Aignan étendit sur elle un drap blanc qu'il avait apporté et Pons posa sa main droite sur la tête d'Amicie. Dans la main gauche, il tint le Nouveau Testament et lut à haute voix les premiers versets de l'Évangile de saint Jean.

Il appela ensuite le Saint-Esprit sur l'âme de la jeune femme, après quoi il lui noua à la main un fil de laine, qu'on appelait symboliquement le vêtement.

De nouveau, Amicie demanda à être bénie et pria Dieu qu'il la conduise, pauvre pécheresse, à une bonne fin.

Corona déclara derrière elle :

— Que Dieu te bénisse, Amicie de Villemur, qu'il fasse de toi une bonne chrétienne et te conduise à une bonne fin.

L'assemblée reprit ensemble, Guilhem excepté :

— Adorons le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Corona implora ensuite Dieu de faire descendre sur elle l'Esprit saint et consolateur.

La cérémonie était terminée et, avant de se séparer, les participants se donnèrent un baiser de paix et une accolade fraternelle.

— Je te bénis, Amicie de Villemur, conclut Pons d'une voix douce. Que le Seigneur te sauve.

Une semaine s'était écoulée depuis qu'Amicie avait brièvement repris ses sens et était devenue Parfaite.

Peu après la cérémonie, épuisée, elle était retombée dans l'inconscience, incapable de manger et à peine de boire, gémissant continuellement des douleurs ressenties.

Chacun était pessimiste. Dame Amicie avait encore maigri et les deux Parfaits ne voulaient pas partir sans savoir si elle reviendrait ou non à la vie.

Les Parfaits ne délivraient le *consolamentum* qu'aux malades dont ils étaient persuadés de la mort prochaine. Si celui-ci survivait, en effet il devrait vivre sans pécher, à défaut de quoi il perdrait la grâce reçue. Pour éviter ce grand malheur, beaucoup de consolés préféraient se laisser mourir de faim ou s'ouvrir les veines. On appelait cela l'*endura*. Voilà pourquoi Pons et Corona voulaient rester.

Les deux diacres louaient leurs bras pour les travaux agricoles et les moissons. Le reste du temps, ils réparaient les chaussures, là où on les recevait. À Lamaguère, Thomas le cordonnier connaissait ce métier mieux qu'eux, aussi les deux cathares travaillaient-ils aux champs. Ils auraient pourtant pu s'en abstenir, puisque Guilhem leur offrait logis et pitance aussi longtemps qu'ils le souhaitaient, mais ils voulaient respecter la règle de vie des chrétiens qui était de gagner sa nourriture à la sueur de son front.

Le soir, ils appréciaient quand même de retrouver à table les gens du château. Seulement ce n'était pas pour être avec d'autres cathares, c'était surtout pour parler aux gardes, aux domestiques et à leur famille. Plusieurs restaient catholiques, même s'ils écoutaient les prêches, et les Parfaits cherchaient à convertir leur âme en leur parlant de Dieu, de l'Évangile et du salut.

Ils auraient surtout désiré la conversion de Guilhem d'Ussel. Mais cela, c'était peine perdue.

Quelques jours plus tard, Aignan et Ermessinde parurent guéris. Dès lors, ce fut elle qui s'occupa de sa maîtresse, lui appliquant jour et nuit des cataplasmes de feuilles de saule. Avec ces soins, les enflures diminuèrent et Amicie reprit conscience de plus en plus en plus souvent. Sa santé s'améliora lentement et elle commença à s'alimenter.

La vie avait repris son cours dans le fief. À la cognée et à la serpette, les hommes défrichèrent de nouveaux arpents de la

forêt. Les brebis donnèrent naissance à des agneaux et la laine tondue fut épaisse et abondante. Beaucoup d'étoffes pourraient être tissées durant l'hiver.

Les jeunes enfants apprenaient à lire quelques mots de latin avec la femme d'Aignan, tandis que les plus âgés conduisaient les cochons dans les bois et ramassaient orties et baies pour les soupes. Méteil[20] et orge avaient bien rendu, et les labours à l'araire allaient commencer après les abondantes pluies d'automne. Enfin les raisins récoltés à maturité avaient donné un vin qui s'annonçait charnu et charpenté.

Jamais les terres de Lamaguère n'avaient été aussi prospères et pourtant Guilhem s'en moquait. Si Amicie ne s'était pas convertie, leur mariage aurait été célébré durant l'Avent. Il ne songeait qu'à ça.

C'est la veille de la Saint-Martin[21] qu'elle put se lever, sortir de sa chambre et faire quelques pas dans la cour, appuyée sur un bras de Guilhem, qui ne la quittait pas.

À partir de ce jour, Amicie reprit rapidement des forces et, en quelques semaines, elle retrouva sa beauté et son énergie.

Seulement, elle avait changé. Elle avait vu la mort de près et, après les discussions qu'elle avait eues avec Pons et Corona, elle était persuadée de n'être encore de ce monde que par la grâce du Saint-Esprit. Ayant le choix entre retomber dans le péché, pratiquer l'*endura* ou rester Parfaite, elle décida de rester Parfaite.

Guilhem avait beau lui répéter que seuls les soins reçus et sa volonté de rester vivante l'avaient sauvée, elle demeurait dans ses certitudes. Elle acceptait pourtant sa présence près d'elle avec un plaisir évident, sans se douter que s'il restait si souvent à ses côtés, c'était moins pour la convaincre de renoncer à ses vœux que parce qu'il craignait une nouvelle entreprise de celui qui avait voulu la tuer.

Jamais ils n'avaient été si proches. Sauf la nuit, où elle restait dans sa chambre avec Ermessinde. Leurs anciens liens charnels

---

20 Froment et seigle semés ensemble.
21 10 novembre.

s'étaient transformés, pour elle tout au moins, en une fraternité d'âmes.

Comprenant qu'elle ne reviendrait pas sur ses engagements, Guilhem se décida à envoyer un messager à Raymond de Saint-Gilles. Il écrivit une brève missive que Bartolomeo porta. Son ancien écuyer, accompagné de Jehan le Flamand, était aussi chargé de raconter au comte l'attaque des frelons et la conversion d'Amicie de Villemur.

Bartolomeo revint quelques jours plus tard avec une lettre de Raymond, très différente, dans son ton, de la précédente.

Raymond, comte de Toulouse à Guilhem d'Ussel, seigneur de Lamaguère, salut.

Mon cœur est affligé de ce que je viens d'apprendre. Si je bénis le seigneur pour nous avoir gardé dame Amicie de Villemur, je désapprouve le choix qu'elle a fait. J'espère que Dieu, par sa grâce lui donnera l'inspiration qui la fera revenir dans notre Église.

Je rencontrerai ses frères et j'enverrai un messager à son beau-frère et à mon cousin, le comte de Foix. Sois sûr, noble Guilhem que je ferai tout pour faire triompher le bon et juste droit de dame Amicie. Qu'elle reste jusque-là sous ta bonne garde. J'espère que Notre Seigneur nous donnera matière pour pouvoir t'écrire bientôt de bonnes novels.

Sois certain, noble Guilhem, que je serai toujours là pour te protéger, soit par mes paroles, soit par mes actions.

Dieu te conserve pendant longtemps, mon seigneur et mon ami, comme il l'a déjà fait.

La chaleur de la missive troubla Guilhem. Le comte était à l'évidence satisfait que le projet de mariage entre lui et Amicie soit abandonné.

Tout s'était déroulé sans anicroche. Pourtant, l'homme était préoccupé.

Il avait facilement trouvé un nid de frelons qu'il avait transporté sur la branche, au-dessus du chemin conduisant à la clairière, la promenade préférée de dame Amicie. Personne ne l'avait vu.

Plus tard, quand il avait appris que dame Amicie allait se rendre à la clairière, sans le seigneur, il s'était précipité jusqu'au chêne en passant par les bois. La perche était prête et il avait fait tomber le nid à l'instant où les femmes passaient, avant de revenir au château sans qu'on le remarque.

Seulement, dame Amicie n'était pas morte. Heureusement, personne n'avait soupçonné son forfait, mais son maître allait-il lui donner les cent sous d'or promis ? Et surtout, comment trouver un moyen de s'éloigner de Lamaguère ?

Pendant que l'assassin s'inquiétait ainsi, Guilhem cherchait à le découvrir. Il s'entretint à plusieurs reprises avec ceux qu'il avait informés du crime, pour apprendre ce qu'ils avaient découvert. Il se fit raconter plusieurs fois par Amicie comment elle s'était évadée de Saverdun et ce qui s'était passé durant sa fuite jusqu'à Lamaguère.

Vinrent les fêtes de la Nativité qui se déroulèrent dans une grande allégresse. Tous étaient heureux que dame Amicie ait retrouvé vie et santé, même si une ombre de mélancolie traînait souvent sur son visage. Elle était désormais encore plus aimée et respectée, puisqu'elle était la seule Parfaite du pays.

Mais le jour des rois[22], elle annonça à Guilhem qu'elle ne pouvait pas rester plus longtemps à Lamaguère. Elle voulait rejoindre une maison de Parfaites pour prier avec ses sœurs.

Désemparé, il la supplia d'attendre. Elle accepta de patienter jusqu'à la nouvelle année[23].

Or, deux jours avant les Rameaux, Guilhem reçut un nouveau message de Raymond de Toulouse. À l'occasion des fêtes pascales et de la nouvelle année[24], il recevait à Saint-Gilles une ambassade du roi d'Aragon et deux gentils troubadours qui

---

22 Épiphanie.

23 Le lendemain de Pâques.

24 Au Moyen Âge, le Jour de l'an a changé suivant les époques. Chez les Carolingiens, c'était le jour de Noël. Durant quelques années, à la fin du XII^e^ siècle et au début du XIII^e^, il fut fixé dans plusieurs régions au lendemain de Pâques, ce qui faisait varier la longueur de l'année de trois cent trente à quatre cents jours.

arrivaient d'Allemagne. La sœur du comte du Foix, Esclarmonde, serait là. Elle avait appris qu'Amicie était désormais Parfaite et voulait la rencontrer. Depuis son veuvage, la sœur du comte de Foix mettait toutes ses forces au service de la doctrine dualiste.

Le comte avait donc jugé judicieux d'inviter les frères Villemur et Gilabert de Beaumont. La présence de toutes les parties concernées par Saverdun serait ainsi l'occasion d'une conférence pour mettre fin à la querelle les opposant.

Raymond de Saint-Gilles souhaitait, bien sûr, que Guilhem et Amicie y participent également.

Chapitre 8

Depuis quatre générations, la famille de Saint-Gilles avait fort à faire pour rester maître de la riche province toulousaine.

Le comté de Toulouse était enserré entre le duché d'Aquitaine, le comté de Poitiers et la maison de Barcelone. Devenus rois d'Angleterre, les Plantagenêt gouvernaient l'Aquitaine depuis le mariage d'Aliénor. Au sud, Barcelone possédait à la fois la basse Provence et l'Aragon. Ces puissants voisins faisaient depuis longtemps valoir leurs droits de suzeraineté sur Toulouse, des droits que le roi de France revendiquait aussi.

À l'intérieur, nombreux étaient les vassaux qui cherchaient à se libérer de la tutelle des Saint-Gilles. Les Trencavel, vicomtes de Béziers, Carcassonne et Albi étaient sans cesse en chamaille avec Toulouse, tout comme les comtes de Foix ou les comtes d'Armagnac qui avaient aussi des disputes avec les archevêques d'Auch. Toutes ces familles étaient persuadées que la fortune leur accorderait un meilleur destin s'ils se libéraient du joug toulousain.

Enfin, les comtes de Toulouse, comme tous les princes et les grands féodaux, devaient sans répit se défendre contre les empiètements de l'Église de Rome, un Saint-Siège qui cherchait à imposer la loi de Dieu sur les puissances séculières en excommuniant ceux qui s'opposaient à lui.

Pour se protéger de la papauté, les grands barons du Midi avaient d'abord favorisé l'émergence d'un clergé à leur dévotion, mais l'Église, trop riche et trop avide, avait sombré dans la corruption et la simonie. Le clergé était tombé dans un si grand discrédit que les prêtres n'osaient plus se montrer et les évêques, absents de leurs diocèses, se livraient à la guerre ou vivaient dans la débauche.

Cette inconduite, et un terreau fertile s'expliquant par l'arianisme des Wisigoths d'Alaric, toujours présent, avaient favorisé l'implantation de nombreuses hérésies.

Le père du comte de Toulouse, Raymond V, avait le premier laissé se développer les religions vaudoises et cathares, des sectes qui prétendaient que l'Église n'avait nul besoin de biens temporels. Y trouvant leurs intérêts, le comte de Foix et celui de Béziers et de Narbonne avaient fait de même.

Seulement en quelques années, l'hérésie des *bons hommes* s'était propagée dans le Toulousain comme un incendie d'été tant les nouvelles doctrines convenaient à la bourgeoisie qui voulait jouir de ses richesses et non les distribuer aux prélats. La force de cette nouvelle église avait finalement effrayé Raymond V qui avait décidé des mesures sévères contre eux et demandé aide à l'ordre de Cîteaux. Mais il était trop tard et les Parfaits étaient devenus l'objet de la vénération générale.

Désormais, Raymond VI de Saint-Gilles, le comte actuel, ne pouvait plus s'opposer aux cathares, trop nombreux. Heureusement pour lui, ces hérétiques l'aimaient.

Délaissant donc ce péril intérieur, Raymond avait conclu une solide alliance avec Richard Cœur de Lion en épousant sa sœur Jeanne. Cette entente l'avait mis à l'abri des revendications des Plantagenêt et l'avait protégé de celles du roi de France. Mais Jeanne venait de mourir[25] et Raymond avait dû rendre le Quercy, dot de sa femme. Heureusement, le nouveau roi d'Angleterre, Jean, était bien trop occupé en Normandie et dans le Poitou avec Arthur de Bretagne[26] et Philippe Auguste pour être un danger pour Toulouse.

Or, depuis l'affaire des Baux[27], et grâce au courage et à la perspicacité de Guilhem d'Ussel, de nouvelles et chaleureuses relations s'étaient nouées avec la maison de Barcelone. Pierre II, roi d'Aragon et comte de Barcelone, dont le cousin Alphonse

---

25 Septembre 1199.

26 Voir du même auteur : Les aventures de Guilhem d'Ussel, chevalier troubadour, Londres, 1200, Éditions J'ai lu.

27 Voir du même auteur : Les aventures de Guilhem d'Ussel, chevalier troubadour, Marseille, 1198, Éditions J'ai lu.

Bérenger était comte de Provence, avait apprécié que Toulouse ne se ligue pas contre sa famille avec la maison des Baux. Pour raffermir cette amitié, et puisque Raymond de Saint-Gilles était désormais veuf, Pierre II lui avait proposé en mariage sa cousine Éléonore[28].

À l'occasion des fêtes de Pâques, une ambassade de Barcelone venait d'arriver à Saint-Gilles, car une telle union impliquait de longues négociations sur la dot et les traités d'alliances qui s'en suivraient.

Esclarmonde, la sœur du comte de Foix était aussi attendue au château où elle aurait des entretiens avec le comte de Toulouse pour trouver un accord sur Saverdun. S'y joindraient les Villemur et le beau-frère d'Amicie.

Le samedi 22 mars, tandis qu'un messager venait d'annoncer à Raymond que le cortège d'Esclarmonde arriverait dans l'après-midi, trois moines cisterciens montés sur des ânes se présentèrent au pont-levis du château. Comme ils demandèrent à voir le comte, son intendant, Gaillard de Fajac, les reçut dans la cour intérieure.

Chevalier ayant perdu un bras à la croisade, Fajac avait une quarantaine d'années et dirigeait le château avec fermeté. Ses attributions regroupaient les questions matérielles, la justice et la réception des visiteurs.

Le moine à la tête du groupe se nommait frère Gui. C'était un cistercien de l'abbaye de Fontfroide. De taille médiocre avec un embonpoint précoce, signe qu'il était bien nourri, sa peau était luisante de graisse et sa bouche lippue. Il avait un visage plein de bonhomie, malgré un menton fuyant qui lui donnait par instants une expression sournoise. Ce fut lui qui insista pour rencontrer Raymond de Saint-Gilles sur-le-champ.

Gaillard de Fajac l'éconduisit, expliquant que le comte attendait plusieurs ambassades et qu'il n'avait pas de temps à leur consacrer. Il leur proposa de revenir dans quelques jours.

Devant l'air contrarié de frère Gui, un second moine intervint. Grand, le visage froid et dédaigneux, avec une tonsure

---

28 Éléonore d'Aragon, fille d'Alphonse II, roi d'Aragon, et de Sancie de Castille. Le mariage aura lieu en janvier 1203.

particulièrement courte, il considérait jusqu'alors l'intendant avec un immense dédain comme s'il se jugeait d'un état supérieur au sien.

— Je suis Pierre de Castelnau, archidiacre de l'église de Maguelone, dit-il. Frère Gui remplace frère Rainier, légat de notre vénéré Saint-Père, qui a été rappelé à Rome. Je suis moi-même au service du révérend abbé de Cîteaux. Si nous n'étions pas reçus maintenant, notre Saint-Père pourrait en conclure que le comte de Toulouse ne prend guère à cœur la lutte contre l'hérésie.

Il ajouta fielleusement :

— On rapporte déjà tant d'inquiétantes rumeurs sur lui. Ne dit-on pas qu'il protège les hérétiques cathares ? Qu'il aurait été converti et qu'il aurait toujours près de lui un Parfait afin de recevoir le *consolamentum* si la mort venait à le surprendre ?

Devant les yeux effarés de l'intendant qui n'imaginait pas entendre pareilles billevesées, Castelnau poursuivit :

— D'aucuns disent même qu'il témoigne si peu de respect pour le service divin qu'il paye des jongleurs pour tourner en dérision les prêtres lorsqu'ils officient…

Cette fois, Gaillard de Fajac leva une main menaçante pour faire cesser la calomnie.

— Seigneur, n'oubliez pas que c'est le père de votre comte qui, par le passé, a imploré l'assistance de Cîteaux…, intervint frère Gui, plus conciliant.

— Nous exigeons de rencontrer le comte ! tonna le troisième moine.

Replet, trapu même, avec un visage haut en couleur et un regard de braise, celui-là dégageait un mélange de hardiesse et de méchanceté.

L'intendant lui jeta un regard de colère en essayant de se dominer. Il n'avait qu'une envie : jeter ces frocards dehors avec quelques coups de fouet, mais il ne pouvait le faire. Leurs maligneuses menaces avaient porté.

— Attendez-moi un instant, mes bons frères, se força-t-il à dire d'une voix neutre. Je vais interroger le seigneur comte.

Les laissant dans la cour, il prit l'escalier qui conduisait à la salle où se trouvait Raymond.

Celui-ci l'écouta et demanda qu'on conduise les visiteurs dans sa chambre.

Accompagnés de l'intendant, les trois cisterciens se présentèrent devant le comte. Guy montra ses lettres de créance et Pierre de Castelnau une lettre d'Arnaud Amaury, l'abbé de Cîteaux.

Quant au troisième, il se nommait Bernard d'Urgio. C'était le frère de l'évêque d'Urgel, celui qui, deux ans plus tôt, s'opposant au comte de Foix, avait provoqué le siège d'Urgel.

Ayant assisté aux violences et au pillage de l'armée de Raymond-Roger, Bernard d'Urgio avait juré que le comte paierait ces crimes. D'autant plus qu'il soutenait les hérétiques et que ses sœurs protégeaient les cathares et les vaudois.

Raymond de Saint-Gilles connaissait déjà frère Guy, rencontré l'année précédente avec le légat du pape, frère Rainier. Il ne lui avait pas fait l'effet d'un homme très énergique et il pensait se débarrasser rapidement des trois religieux. Mais contre toute attente, ce fut Pierre de Castelnau qui prit la parole le premier.

— Très haut et gracieux comte, que Dieu vous garde. Voyageant depuis quatre mois entre Auch et Carcassonne, nous avons été épouvantés par la progression de l'infecte hérésie.

— Je la combats tous les jours, avec mes moyens, répliqua prudemment Raymond.

— Ce n'est pas suffisant, seigneur comte ! En cheminant, nous n'avons vu ni bûcher ni échafaud ! le défia Bernard d'Urgio. Le temps est venu où pouvoirs spirituel et temporel doivent s'unir pour la défense de l'Église. Vous devez durement châtier les hérétiques !

— Il est inutile de punir les égarés, révérends pères. Le Seigneur nous demande seulement de les ramener dans l'Église, répliqua froidement Raymond.

Castelnau secoua vigoureusement la tête :

— Notre Saint-Père a ordonné que les hérétiques et leurs défenseurs soient excommuniés et que l'interdit soit jeté sur leurs terres.

— Ces punitions sont en effet du domaine de l'Église…

— Il a aussi enjoint les peuples à s'armer contre les hérétiques. L'année dernière, à Viterbe, notre Saint-Père a décidé dans la décrétale *Vergentis in senium*[29] que les hérétiques, et ceux qui les protègent, seraient bannis et leurs biens confisqués. Innocent III vous commande d'employer désormais la puissance qui vous a été confiée par le Ciel. C'est à vous d'utiliser la force des armes.

— Il faut capturer les renards qui dévastent les vignes du Seigneur, et les faire disparaître, assura aigrement frère Guy.

Raymond soupira.

— À agir ainsi, je dépeuplerai mon comté.

— Non, noble comte ! Quelques exemples suffiront. Combien y a-t-il de Parfaits dans le Toulousain ? Moins de mille, certainement. Vous savez où les trouver : ils ont leurs maisons où ils se réunissent. Saisissez-les et brûlez-les ! La terreur ramènera les autres dans le chemin de Dieu.

— Jusqu'à présent, de telles voies de fait n'ont servi qu'à aigrir le peuple. Dites plutôt à l'abbé de Cîteaux que c'est la cupidité et la dissolution des prêtres qui scandalisent les ennemis de l'Église, tandis que les *bons hommes* se concilient la confiance du peuple par leur piété.

— Continuez à être ainsi indulgent et vous ne ferez plus la loi chez vous, seigneur comte ! riposta Castelnau. Avez-vous déjà oublié que votre noble épouse, la sœur de Richard au cœur de Lion, qui, elle, ne pouvait souffrir les atteintes à son lignage, a dû quitter avec rancœur le siège du château cathare des seigneurs de Saint-Félix, car les hérétiques étaient si nombreux dans ses troupes qu'ils avaient menacé de rejoindre leurs religionnaires ?

Raymond blêmit au rappel de cette humiliation.

Pleine de hardiesse, son épouse Jeanne était sensible aux injures. Pour punir ceux qui l'avaient offensée, elle avait assiégé le château de Saint-Félix défendus par des cathares. Mais les *bons hommes* présents parmi les siens l'avaient trahie. Elle avait même failli se retrouver prisonnière. Outrée, elle avait rejoint son frère pour lui demander son aide. Seulement

---

29 25 mars 1199.

Richard venait de mourir et elle n'avait pu que se rendre à ses obsèques. Peut-être à la suite de sa honte, peut-être parce qu'elle était grosse, elle avait succombé à ce voyage éprouvant.

Raymond en avait éprouvé une profonde culpabilité tant pour elle que pour la perte de sa descendance.

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda-t-il, conciliant.

— Quand votre père s'est rendu compte qu'il avait fait fausse route en laissant se développer l'hérésie, il a appelé Cîteaux à son secours. L'abbé Amaury est prêt à vous aider à nouveau. Vous n'avez qu'à appliquer sans défaillance les décisions du concile de Reims[30]. Arrêtez les diacres, faites-les monter sur des bûchers, marquez d'un fer rouge au front ceux qui refusent de retourner dans l'Église et bannissez-les, répondit Castelnau.

— La punition de l'hérésie est du domaine de l'Église, remarqua Raymond, mal à l'aise.

— Non ! Le concile de Vérone[31] a décrété que les hérétiques, refusant de se convertir, doivent être livrés à la justice séculière pour qu'ils soient punis conformément à leur crime ! glapit Bernard d'Urgio.

— Il faut agir, seigneur comte ! gronda Castelnau. Les hérétiques ont leurs propres cimetières. Que l'on déterre leurs cadavres et qu'on les jette dans les flammes !

— Vous avez tout à y gagner, seigneur comte, ajouta insidieusement frère Guy. Notre Saint-Père Innocent III a ordonné que ceux qui refuseront de revenir à l'Église soient frappés d'une amende qui ne sera pas moindre que la quatrième partie de leurs biens. Vous vous enrichirez !

— Pouvez-vous m'assurer que ceux qui retourneront dans l'Église de Rome ne subiront aucun châtiment ?

— Ils supporteront quand même des pénitences, répliqua Castelnau. Pour avoir écouté l'infâme hérésie, ils devront se rendre en procession, dépouillés de leurs vêtements jusqu'à la chemise, devant le portail de leur église. Là, ils seront publiquement frappés de verges, et ceci tous les dimanches du carême. De plus, ils devront porter deux croix de différentes

---

30 1157.
31 1184.

couleurs sur leur poitrine, pour que chacun connaisse leur crime.

— Je vais réfléchir à vos fortes paroles, et prendre conseil, révérends pères. Restez parmi nous durant ces fêtes de Pâques. Vous trouverez à loger au couvent et vous serez les bienvenus au château où vous pourrez rencontrer mes vassaux. Chaque jour, il y aura un banquet agrémenté de gentils troubadours qui vous charmeront. Oublions l'hérésie quelque temps et nous reparlerons de tout cela plus tard.

Frère Guy considéra ses deux compagnons qui opinèrent. Ils allaient se retirer quand Bernard d'Urgio ajouta :

— Nous prenons acte de votre bonne volonté et nous vous remercions pour ce que vous allez faire, très gracieux comte, mais la lutte contre l'hérésie ne doit pas se faire uniquement contre les Parfaits. Il faut aussi combattre ceux qui les protègent, et, parmi eux, il y a le comte de Foix.

— J'ai eu des querelles avec lui, mais vous savez comme moi qu'il n'est pas cathare. Au contraire, il fait de magnifiques donations aux couvents et aux abbayes de son comté.

— Mais ses sœurs le sont ! glapit Bernard d'Urgio en se dressant comme un coq.

— Je l'ignore, répliqua assez sèchement Raymond. Vous aurez cependant l'occasion d'en parler à dame Esclarmonde, elle sera ici cet après-midi.

— Vous recevez cette hérétique ! s'étouffa Bernard d'Urgio.

— Mes pères, vous êtes les bienvenus comme tous ceux que je reçois pour honorer la passion et la résurrection du Christ. Que Dieu vous conserve en sa sainte garde. Nous reprendrons cette conversation après les fêtes, dit Saint-Gilles, faisant comprendre que l'audience était terminée.

Chapitre 9

Durant la semaine sainte, Bartolomeo avait été invité à Lasseubes par le père d'Alazaïs. On parlait maintenant de mariage et Guilhem ne voulait pas contrarier le bonheur de celui qui avait été son écuyer, aussi décida-t-il de ne pas lui demander de l'accompagner à la Salvetat de Saint-Gilles. Au demeurant, il n'y avait aucun péril à voyager dans le comté de Toulouse où les larrons de grand chemin étaient rares.

Amicie emmènerait ses serviteurs : Ermessinde et Espes Figueira, auxquels elle devait tant. Quant à Guilhem, il aurait volontiers choisi Jehan le Flamand comme écuyer, celui-ci lui ayant prouvé sa fidélité à Paris, mais craignant une félonie de Gilabert de Beaumont, il avait préféré lui confier la défense de son château. Aussi retint-il Alaric et son cousin Ferrand pour l'accompagner.

Guilhem n'excluait pas que celui qui avait attenté à la vie d'Amicie ne profite de ce voyage. S'il apprenait que la jeune veuve se déplaçait avec une faible escorte, il pourrait tenter une embuscade. Dans ce cas, Alaric et Ferrand seraient de bons compagnons d'armes, sauf si c'était l'un d'eux qui avait déposé l'essaim. Ce voyage serait donc aussi une occasion de les mettre à l'épreuve.

La quarantaine passée, Alaric était certes âgé. Mais c'était une force de la nature, d'une incroyable résistance. Guilhem s'était battu avec lui pour éprouver sa vigueur et avait été surpris par son endurance au maniement du marteau d'armes. De plus, il connaissait bien le pays toulousain dont il parlait tous les dialectes.

Même front dégagé et mêmes arcades sourcilières épaisses, son cousin lui ressemblait, avec cependant moins d'esprit.

Guilhem les équipa de broigne maclée et d'un camail. Il leur offrit un casque en pointe à nasal, une épée et des gants de mailles. Tous deux monteraient un cheval, puisqu'il n'en manquait pas à Lamaguère.

En cette saison, un voyage de deux jours serait fatiguant, et même si Amicie avait retrouvé sa vitalité, Guilhem s'inquiétait pour elle. Il avait donc demandé à Thomas de construire un coffre dans lequel les femmes pourraient tenir assises. Montée sur de longs brancards suspendus aux harnais de chevaux, l'un devant et l'autre derrière, cette litière permettrait un voyage plus reposant qu'en croupe.

N'étant jamais montée à cheval, Ermessinde approuva mais sa maîtresse s'y opposa. À Saverdun, Amicie avait l'habitude de chevaucher et refusait d'être transportée dans une charrette, même si Guenièvre l'avait accepté pour l'amour de Lancelot.

Elle se fit donc faire une robe suffisamment ample pour tenir en croupe et Thomas le cordonnier lui fabriqua une selle avec une bâte de dos confortable. Pour Ermessinde, il en fit une seconde, plus large, avec des bâtes de cuisses. Cette selle-là serait harnachée sur une placide mule.

Ils partirent le vendredi saint, sous un ciel de neige. Guilhem avait attaché une rondache et une hache à la selle de son robuste palefroi pommelé. Sous son haubert, casqué et protégé par un hoqueton de laine, il avait revêtu son gambison de cuir écarlate et ses heuses de la même couleur. Il avançait en tête.

Les deux femmes le suivaient, puis Alaric. Derrière encore, Espes tenait en longe deux vigoureux roussins et une mule avec leurs bagages dans des coffres, quelques armes et la boîte de la vielle à roue de Guilhem. Il l'avait emportée, car il se doutait qu'à Saint-Gilles, le comte lui demanderait d'interpréter des chants de sa composition.

Ferrand fermait la marche. Comme son cousin, il portait une trousse de carreaux à la taille et son arbalète pendait au pommeau de sa selle.

Ce séjour ferait du bien à Amicie, espérait Guilhem. Assister à des jeux courtois et à des joutes de fin'amor lui ferait peut-être regretter ses vœux de Parfaite. Après tout, bien des femmes croyant avoir trouvé cette vocation, avaient finalement regretté

de s'être engagées, et on ne leur avait pas reproché d'avoir rompu les vœux du *consolamentum* et refusé l'*endura*.

Le soir, ils obtinrent gîte et hospitalité dans un couvent. Le lendemain, Ermessinde souffrait d'un catarrhe et de fièvre, aussi Amicie lui laissa-t-elle son manteau de laine au col en martre. À la place, elle prit le hoqueton sans manche de sa servante.

Dans l'après-midi ils passèrent l'Aussonnelle[32] à gué derrière une charrette de fagots tirée par deux vilains. En montant le chemin vers Saint-Gilles, d'où les guetteurs avaient dû les voir arriver, ils entendirent trompettes et tambours. Sans doute se déroulait-il des joutes ou un tournoi à l'occasion des fêtes de Pâques.

Devenu comte de Toulouse sous le nom de Raymond IV[33], le grand-père de Raymond de Saint-Gilles avait observé que le flanc de son comté situé au couchant était bien mal protégé. Pour se prévenir des invasions venant par-là, il avait fait construire, à quatre lieues de Toulouse, un château de défense sur l'arête d'un plateau dominant l'Aussonnelle. Jusque-là l'endroit n'était qu'une salvetat, c'est-à-dire un refuge offert par une seigneurie à une abbaye ou un prieuré. En échange de la protection de l'Église, ceux qui s'y installaient s'engageaient à défricher les forêts.

Le nouveau château avait tout naturellement été appelé Salvetat de Saint-Gilles. C'était une forteresse rectangulaire avec deux tours carrées, un donjon et un pont-levis sur des douves. Devant celui-ci s'étendaient une hôtellerie pour les voyageurs, des granges, des celliers, un four à pain et des écuries. Ces bâtiments, qui se prolongeaient par une grande esplanade, étaient protégés par une palissade.

De l'autre côté de cette enceinte serpentait le chemin de Toulouse qui longeait la chapelle, les bâtiments conventuels, les

---

32 Cours d'eau se jetant dans la Garonne.

33 Raymond IV est représenté avec une couronne dans la salle des croisades à Versailles.

masures en torchis et le réfectoire de la salvetat. C'est là que vivaient moines, frères convers et vilains.

Devant la salvetat, Guilhem et sa troupe passèrent le pilori du comte où un homme sans connaissance était attaché avec une pancarte marquée : *larron*, suspendu à son cou. On lui avait coupé une oreille et son visage était couvert de sang.

Surveillé par des hommes d'armes, le portail de la palissade était ouvert. Les gardes reconnurent Guilhem et le laissèrent passer.

Sur l'esplanade, les visiteurs découvrirent une foultitude de chevaliers, d'écuyers, de nobles dames, de manants et de religieux. Des estrades et des gradins avaient été érigés au septentrion, le long d'une forêt de chênes. Par-devant, des cordes reliées à des pieux délimitaient un champ clos et des barrières bornaient de longues lices pour les tournois. En haut de mâts flottaient des bannières à la croix cléchée[34] et alaisée d'or de Toulouse. Toutes ces constructions étaient enguirlandées de rameaux de romarin et de laurier.

Sur les gradins, l'assistance était clairsemée à cause du froid. C'étaient essentiellement des dames, toutes enveloppées dans de grands manteaux aux garnitures en petit-gris, en hermine ou en renard. En revanche, le long des barrières, et parfois perchés sur les branches des chênes, les vilains et les laboureurs, auxquels s'étaient mêlés quelques convers, étaient nombreux. De tels spectacles permettaient aux paysans de Saint-Gilles d'oublier pour quelques jours leur fatigue et leurs souffrances.

Quant aux chevaliers, ils étaient rassemblés le long des lices où les plus jeunes se préparaient à rompre des lances. Dans un désordre bruyant, les palefreniers sellaient les chevaux, tandis que tenants et assaillants du tournoi qui allait se dérouler plaisantaient entre eux, heaumes à la main.

Guilhem reconnut le cimier à corneille d'or d'un seigneur du Quercy avec qui il avait déjà combattu.

---

34 Croix évidée et pommelée dont chaque extrémité se termine par un cercle ou une boule en forme d'anneaux de clefs.

Les chevaliers affichaient leurs armes sur leurs écus, sur leurs surcots et sur les couvertures de leurs palefrois. Elles représentaient toutes sortes de figures multicolores : des aigles, des faucons et des colombes, des étoiles, des ours et des léopards, des casques, des tours et des faisceaux de piques.

Guilhem sourit en remarquant que l'écu d'un jeune chevalier représentait une patte de lion avec comme fière devise : *Nul n'enfonce la porte* ! Celui-là résisterait-il mieux au coup de lance de son adversaire quand son cheval s'élancerait ?

Pour l'instant, une joute amicale se préparait. Un juge de camp, en robe écarlate et chaperon, vérifiait les massues de bois qui allaient être utilisées dans un combat avec des harasses[35].

Guilhem s'y attarda, intéressé par les adversaires : l'un d'eux, Renaud de Lascour, était un de ses amis, l'autre, un colosse plus âgé, portait sur son haubert une cotte armoriée brodée d'une croix argentée surchargée d'une croix potencée noire, celle des chevaliers de Sainte-Marie-des-Teutoniques.

Guilhem n'avait jamais vu de chevalier de l'ordre teutonique dans le Midi. Il savait que l'ordre, fondé en Terre sainte[36], était à l'origine une communauté religieuse charitable pour les pèlerins chrétiens. Il était ensuite devenu un ordre militaire comme celui des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ou des Pauvres chevaliers du Christ[37].

La vérification des boucliers et des gourdins se terminait. Les deux adversaires s'accolèrent chaleureusement, puis le héraut d'armes fit un signe et les trompettes annoncèrent la joute. Immédiatement le silence se fit et le héraut déclara d'une voix de stentor :

— Oyez, oyez, oyez ! La joute va opposer le noble Renaud de Lascour, chevalier du comte Raymond, au seigneur Conrad de Tannhäuser. Tous deux s'engagent à combattre honorablement et loyalement pour la grâce de notre Seigneur Dieu.

Les deux hommes, tenant fermement bâton et harasse, entrèrent dans le champ clos.

---

35 Gros et lourds boucliers de bois.
36 En 1191.
37 Le Temple.

Le juge de camp donna le signal du début de l'affrontement en prononçant ces mots :

— Laissez aller !

À ces paroles, les trompettes retentirent et le combat commença. Le vainqueur serait celui qui parviendrait à acculer son adversaire à l'extrémité de la lice et lui faire toucher la barrière.

Le teutonique, barbe jusqu'aux yeux et longue chevelure avec des fils gris, commença à frapper son adversaire avec sa massue comme un bûcheron l'aurait fait avec une cognée. Derrière sa harasse de bois, Renaud s'abritait comme il le pouvait. Le combat tourna vite à l'avantage du géant allemand et le juge d'armes intervint pour le faire cesser quand Renaud, anéanti par la puissance des coups, tomba sur les genoux.

Immédiatement, un des spectateurs, un grand chevalier aux cheveux blonds, entra dans le champ clos pour accoler fraternellement l'Allemand en le félicitant. Revêtu d'une robe verte avec un galon argenté, il portait un surcot brodé d'un pot avec une anse. Un baudrier de cerf serrait sa taille où était suspendue une épée de fer dans un fourreau tressé. Il aida ensuite Renaud à se relever, échangeant quelques mots amicaux avec lui et lui demandant s'il n'était pas blessé. Le chevalier teutonique prit alors affectueusement son adversaire par l'épaule pour aller chercher le prix, une bourse de deniers d'or, qu'il tenait à partager avec lui.

Guilhem apprécia cette belle qualité de cœur.

Mais déjà le héraut d'armes annonçait un autre défi et Guilhem fit signe à sa troupe de poursuivre leur chemin vers le château.

Ils longèrent quelques baraques où on distribuait vin chaud et pâtisseries, puis celles du maréchal-ferrant et des armuriers qui ajustaient les cottes de mailles et aiguisaient les lames. Partout des serviteurs offraient leurs services à ceux qui le demandaient.

Entre ces baraques et l'hôtellerie se dressaient aussi quelques tentes et pavillons multicolores ornés de bannières. Devant chacune était suspendu l'écu du chevalier qui l'occupait. Guilhem les connaissait tous, sauf un qui l'intrigua.

Il représentait un griffon d'argent avec une énigmatique devise : *Adversus me, omnis sanguis*.[38]

Devant la tente, deux chevaliers examinaient le tranchant d'une lame que venait de leur remettre un rémouleur. Revêtus de manteau de fourrure, sous lequel on distinguait une tunique grenat avec un baudrier en travers du torse et une épée courbée, ils étaient coiffés de casques de cuirs et de fourrure avec une pointe de fer et un protège nuque en mailles, comme en portaient souvent les Sarrasins. Leurs pieds étaient chaussés de hauts souliers aux éperons de cuivre.

Les entendant approcher, le plus petit leva les yeux avec curiosité. Son regard s'attarda un peu trop longuement sur Amicie et, dès lors, Guilhem le considéra avec attention. Il avait un visage anguleux, osseux avec des pommettes saillantes, une longue moustache, des cheveux frisés et une peau cuivrée, maladive. Il s'inclina quand les cavaliers passèrent devant lui, dévoilant des canines aiguës. Ses yeux bridés et dorés ne révélaient rien et cette absence d'expression rendit Guilhem mal à l'aise.

Son compagnon, de plus grande taille avec des muscles puissants, arborait une moustache épaisse lui tombant au bas du menton.

Leur tente était richement brodée, remarqua Guilhem. Ils portaient des bracelets d'or. C'étaient des chevaliers fortunés. D'où venaient-ils ? Certainement d'Orient ou du Levant. Que venaient-ils faire à Saint-Gilles ?

38 Contre moi, tout leur sang.

Chapitre 10

Face au pont-levis du château, quelques mules et une litière attendaient. Sous le regard vigilant de l'intendant et d'une poignée d'hommes d'armes casqués, domestiques et esclaves transportaient les coffres depuis le dos des mules vers l'hôtellerie et à l'intérieur du château. Quant à la litière, grande caisse confortable, décorée et dorée par un imagier avec des rideaux en laine écarlate, elle était vide. Sur la portière étaient peintes les armes de Foix.

Lorsque l'intendant Gaillard de Fajac vit arriver Guilhem et sa troupe, il donna des ordres aux serviteurs et s'avança vers les nouveaux arrivants. Il connaissait Guilhem depuis des années car celui-ci avait été le capitaine des gardes du château.

— Seigneur de Lamaguère, je vous attendais ! salua-t-il chaleureusement.

— Salut à toi, noble Fajac. J'observe qu'il y a beaucoup de monde.

— Le château, l'hôtellerie et le couvent regorgent d'invités. Quelques-uns sont contraints de loger dans des tentes et j'ai même requis les masures des vilains. Outre la présence de l'ambassade du roi d'Aragon, notre noble comte a convié, pour la semaine sainte, nombre de ses vassaux et plusieurs troubadours.

— L'ambassade est arrivée ? s'enquit Guilhem.

— Il y a deux jours. Conduite par un oncle du roi accompagné de ses chevaliers et de leurs écuyers, elle comprend des prélats, un abbé, un médecin, un chirurgien ainsi qu'un nombre incroyable de clercs de la chancellerie d'Aragon. De plus, ils ont voyagé en cortège avec une ambassade que le voïvode de Transylvanie avait envoyée à la cour de Barcelone et

qui rentre en Hongrie. Par chance, ceux-là ne sont que quatre et logent dans leur tente.

Déjà Guilhem était descendu de cheval et Espes aidait sa maîtresse à mettre pied à terre.

— Ce sont eux, là-bas ? demanda-t-il.

Il désigna du doigt la tente, avec les deux chevaliers au teint cuivré.

— Oui, un noble seigneur hongrois : le comte Vladislas de Valachie. Il s'est rendu à Barcelone pour le projet de mariage d'une princesse magyare de sa famille avec un prince d'Aragon.

— La suite de la noble sœur du comte de Foix vient aussi d'arriver, observa Guilhem, montrant la litière et les hommes d'armes qui portaient des surcots peints de trois pals rouges sur fond d'or.

— Dame Esclarmonde de L'Isle-Jourdain est en ce moment avec notre seigneur comte, confirma l'intendant.

— Aurons-nous une place où loger avec tout ce monde ? plaisanta Guilhem, qui en vérité ne s'inquiétait pas.

— J'ai gardé une chambre pour toi et tes gens à l'hôtellerie. Il y a un grand lit où l'on peut dormir à huit. Quant à dame Amicie, elle logera avec la noble dame Esclarmonde et ses servantes, dans le château.

— Bien ! approuva Guilhem qui demanda alors à Alaric et à son cousin de s'occuper des chevaux et des bagages.

— Voulez-vous que je vous conduise au seigneur comte ? proposa l'intendant à Amicie. Il ne devrait pas rester longtemps avec dame Esclarmonde.

— Ce serait en effet courtois de le saluer, répondit fraîchement Amicie.

— Je vous accompagne, décida Guilhem.

Ils suivirent l'intendant, franchirent le pont-levis et pénétrèrent dans une étroite cour entourée d'une galerie à laquelle on accédait par un grand escalier. Guilhem et Amicie connaissaient bien les lieux pour y avoir vécu.

— La route a été longue, vous devez avoir faim ! ajouta Fajac. Le banquet débutera dans moins d'une heure.

— En arrivant, j'ai vu un chevalier teutonique qui combattait avec Renaud, fit Guilhem. Je n'avais jamais vu des gens de ce vaillant ordre dans le Toulousain.

— J'ai oublié de t'en parler. Il se nomme Conrad de Tannhäuser et se rend à Tolède avec son compagnon, Wolfram d'Eschenbach, lui aussi chevalier. Ce sont des troubadours très réputés dans leur pays. On les nomme là-bas des *minnesingers*. Vous serez voisins dans l'hôtellerie.

Le comte avait sa chambre au premier étage. Elle ouvrait sur la galerie et quelques serviteurs et écuyers attendaient devant la porte. Fajac les interrogea. On lui répondit que la sœur du comte de Foix était encore avec le comte Raymond. Ils patientèrent donc, eux aussi, jusqu'à ce que la porte s'ouvre.

Une femme en bliaut de soie et d'argent en sortit. La cinquantaine, d'un maintien altier, elle était encore très belle. C'était Esclarmonde de Foix, comtesse de L'Isle-Jourdain[39]. Derrière elle se tenait un homme vigoureux, revêtu d'une lourde robe rouge brodée d'une croix cléchée en fil d'or : Raymond de Saint-Gilles.

Immédiatement, Esclarmonde reconnut Amicie qu'elle avait déjà rencontrée, et un beau sourire éclaira son visage.

Esclarmonde était veuve depuis quelques mois. D'une grande beauté dans sa jeunesse, elle avait grandi dans une cour cultivée ouverte aux idées nouvelles apportées par les troubadours. C'est à Foix qu'elle avait été instruite dans la doctrine des *bons hommes* dont elle était devenue la protectrice. Depuis son veuvage, elle demandait aux habitants de ses domaines de respecter les règles de vie cathare. En même temps, elle dépensait sa fortune dans l'ouverture d'hôpitaux et d'écoles où était dispensé l'enseignement de la nouvelle religion.

Sous son impulsion, l'hérésie avait fait des progrès immenses, surtout dans le diocèse de Mirepoix. Le bourg de Fanjeaux, dont le comte de Foix était coseigneur, en était une sorte de capitale ecclésiastique. On y voyait souvent l'évêque cathare, Guilhabert de Castres, y prêcher, imposer les mains et donner le *consolamentum*.

---

39 Elle était née en 1151.

— Amicie de Villemur ! J'avais hâte de te revoir ! s'exclama Esclarmonde.

Amicie plia un genou et embrassa un pan de son bliaut.

— Relève-toi, Amicie. Tu n'as pas à t'agenouiller ainsi, lui reprocha la sœur du comte de Foix. C'est à moi de te demander ta bénédiction. J'ai appris que tu es Parfaite, et je ne sais pas si j'y parviendrai un jour.

— Je vous bénis, noble comtesse, fit Amicie, profondément intimidée.

Ce dialogue avait lieu sous les regards admiratifs de plusieurs serviteurs et sous celui, désapprobateur, du comte de Toulouse.

Amicie dut le ressentir, car elle se tourna vers Raymond de Saint-Gilles et, pliant à nouveau un genou, elle murmura :

— Excusez-moi, mon seigneur.

— Raymond, puis-je emmener la noble dame Amicie avec moi ? J'ai tant à lui dire et, surtout, tant à lui demander, demanda la comtesse de L'Isle-Jourdain.

Dissimulant sa contrariété, Raymond fit un geste qui pouvait s'interpréter comme un accord.

— Nous nous verrons donc lundi, dame de Villemur, fit-il assez froidement.

« Entre, Guilhem ! ajouta-t-il d'un ton bourru.

La chambre était une grande pièce meublée d'un lit à colonnes aux épais rideaux brodés aux armes de Toulouse. Sur deux murs alternaient tapisseries et panoplies d'armes, où dominaient écus et haches. Sur le troisième était maçonnée une cheminée dans laquelle flambait un bon feu. À une extrémité se trouvait une grande armoire à arcatures et colonnettes dans laquelle le comte rangeait ses chartes. Les autres meubles étaient des coffres recouverts de cuir, une chaise polygonale et plusieurs bancs aux hauts dossiers finement ciselés recouverts de coussins brodés.

Le comte alla s'asseoir sur sa chaise et ne proposa pas à Guilhem de prendre un escabeau, comme il le faisait jadis. Il paraissait maussade.

— Ce n'est pas après toi que j'en ai, Guilhem, fit-il, comme s'il avait lu dans les pensées de celui qui avait été son garde du corps et son conseiller.

— Je sais que vous avez désapprouvé nos projets avec Amicie, seigneur comte, mais il n'en est plus question. Elle ne reviendra pas sur ses vœux.

— Sincèrement, Guilhem, j'aurais préféré que tu l'épouses, plutôt qu'elle ne devienne Parfaite.

Guilhem leva les sourcils d'étonnement.

— Les cathares sont trop nombreux. Je ne suis plus maître chez moi !

— Au moins, eux ne vous disputent pas le pouvoir, contrairement à l'Église de Rome.

— C'est vrai, et je les ai laissés tranquilles pour cela, mais le Saint-Siège me presse de sévir.

— Ce n'est pas nouveau, seigneur comte.

— C'est vrai aussi, mais la pression augmente, soupira Raymond. J'ai reçu hier des légats envoyés par Cîteaux. Ils me demandent de faire saisir les Parfaits du Toulousain et de les jeter au feu ! Selon eux, la terreur fera revenir les hérétiques dans l'Église.

Guilhem resta figé de stupeur.

— Qu'allez-vous faire ?

— Biaiser, comme d'habitude. Mais cette fois ce sera plus difficile. Ils venaient avec une lettre comminatoire du nouvel abbé de Cîteaux. Je connais et je redoute Arnaud Amaury.

— L'archevêque d'Auch m'en a parlé.

— Lui aussi a tout à craindre. Nous voulons la paix dans le Toulousain, en Armagnac et dans le Languedoc. Qu'importent ces querelles sur l'Ancien Testament ! Les cathares prient notre Seigneur et sont bons chrétiens !

Guilhem hocha du chef devant l'expression rageuse de son suzerain.

— J'aurai peut-être besoin de toi, Guilhem, ajouta le comte. Et de tous mes fidèles. Nous nous verrons lundi matin, au sujet de Saverdun.

Le souper eut lieu dans la grande salle. Après les quarante jours de carême, il s'annonçait copieux. Déjà, les serviteurs

avaient apporté plusieurs plats sur des dessertes, dont un cerf reconstitué avec ses cornes et sa peau, mais empli de toutes sortes de farces. En entrant, les convives s'attardaient à l'examiner en lâchant des commentaires d'admiration.

Après quoi, s'étant lavés les mains dans les bassins qu'on leur avait présentés, un maître d'hôtel leur montrait leur place à l'une des deux tables en vis-à-vis garnies de nappes blanches.

Le comte, au haut bout avec ses plus proches familiers, c'est-à-dire à la meilleure place, disposait d'une vaisselle d'argent, tout comme Esclarmonde ainsi que l'oncle de Pierre II et quelques-uns de ses seigneurs. Ils utiliseraient aussi leur propre coupe et cuiller, Esclarmonde et Raymond ayant même une de ces petites fourches italienne à deux pointes pour éviter de prendre les mets avec les doigts. Les autres ne disposaient que d'écuelles ou de tailloirs[40] sur lesquels le panetier avait posé une tranche de pain. Pour boire, ils partageraient les pots que remplirait l'échanson avec du vin coupé d'eau.

Guilhem, comme la plupart des chevaliers, était à l'autre table, à l'opposé d'Amicie, placée avec les femmes. Il se retrouva à côté du chevalier teutonique et de son compagnon, l'homme à la robe, revêtu pour l'heure d'une pelisse de fourrure d'ours.

Après le bénédicité et les actions de grâce du chapelain, les serviteurs versèrent les soupes sur les tranchoirs des convives.

Pendant ce temps, Guilhem se présenta à ses voisins et les Allemands firent de même. Ils parlaient assez bien la langue du pays et comme Guilhem s'en étonnait, Conrad de Tannhäuser, le chevalier de l'ordre Teutonique, lui expliqua qu'il l'avait apprise en Palestine. Quant à son compagnon, Wolfram d'Eschenbach, le provençal lui était familier ; mais il confessa jovialement qu'un grossier paysan de la Champagne parlait mieux français que lui. Il avait un fort accent, transformant certains mots et butant sur d'autres. Ainsi il prononçait Guilhem : Kyot.

Les deux Allemands semblaient être de bons compagnons, bien qu'ils ne se ressemblassent guère. Conrad était un géant avec une barbe jusqu'aux yeux et de longs cheveux d'un blond

---

40 Ou tranchoirs : assiettes de bois.

délavé. Wolfram, plus jeune, était d'une taille moyenne. Imberbe, il portait sa chevelure coupée court. Son nez retroussé et sa lèvre supérieure semblaient en permanence prêts à manier l'ironie.

Conrad expliqua avoir rejoint l'ordre teutonique lors de la dernière croisade et être rentré en Allemagne depuis trois ans. Maniant bien le chant et la harpe, il avait rencontré Wolfram d'Eschenbach lors d'un tournoi de poésie et, s'étant bien entendus, ils avaient choisi de rester ensemble. Wolfram jouait le rôle d'écuyer pour son aîné, car, bien que chevalier, il n'était pas d'une famille noble.

— Wolfram est autrement plus savant que moi ! s'exclama Conrad dans un rire chaleureux après avoir vidé son pot de vin. Il vous fera croire qu'il ne sait pas lire alors qu'il dévore tous les livres qu'il trouve. Ici même, le comte lui a prêté ceux qu'il possédait ! Astrologie, médecine, théologie tout l'intéresse !

— Conrad exagère ! J'aime surtout le métier des armes et je suis plus fier du titre de chevalier que de celui de poète. Mon métier est de porter le bouclier, et je fais peu de cas de qui ne m'aime que pour mes chants, répliqua Eschenbach avec un sourire amusé.

— L'on m'a dit que vous étiez un troubadour renommé en Bavière.

— Ma famille vient d'Eschenbach et, si je suis chevalier, je suis surtout cadet. À la mort de mon père, j'ai perdu le domaine où j'avais passé mon enfance et le château que ma famille administrait. Tout est allé à mon aîné, fit-il avec amertume. Ne voulant pas aliéner ma liberté, je suis donc devenu un chevalier errant et sachant chanter juste, je vis de ma voix et des récits que je compose. Je reste pauvre, certes, mais libre. Certains soirs glacials, je regrette quand même de ne pas avoir un foyer où me chauffer. Je dois continuellement frapper à des portes étrangères, après avoir péniblement chevauché tout le jour.

— Tout cela sera bientôt terminé, mon ami, fit Conrad, énigmatiquement. La fortune rendra bientôt hommage à ton courage.

Le discours du teutonique intrigua Guilhem qui demanda :

— Par quel hasard êtes-vous arrivés ici ?

— Nous nous rendons à Tolède où je veux rencontrer un rabbin, répondit évasivement Tannhäuser.

— Chanterez-vous ici ?

— Si on nous le demande, certainement ! répondit Conrad. Nous l'avons fait hier, mais nous chantons surtout des épopées chevaleresques où l'amour a le premier rôle. Le sentiment de l'amour n'y a rien de léger, car il est destiné à améliorer les hommes. Chez nous, on nous appelle des *minnesingers*[41].

— Comme les troubadours, remarqua Guilhem. Je chante aussi, avec ma vielle à roue.

— Les troubadours célèbrent surtout la femme, remarqua Conrad.

— Chantez-vous ensemble ?

— Je n'ai pas une belle voix, donc je joue surtout de la harpe. Wolfram est bien meilleur conteur que moi, répondit le chevalier teutonique.

Annoncés par le cor d'un héraut, les services se succédaient. Ceux du haut bout étaient les premiers servis et avaient les meilleurs morceaux. Au fur et à mesure que les plats étaient présentés le long des tables, les portions étaient moins copieuses et les bas morceaux plus nombreux. Il y eut ainsi un incident, lorsque Vladislas de Valachie protesta auprès de l'intendant et du maître d'hôtel contre la portion que lui donnait un serviteur, assurant qu'un ambassadeur de Transylvanie méritait mieux.

Cela fit rire Conrad qui dévorait comme un ogre tout ce qu'on lui présentait. Tandis qu'à la cour de Raymond, chacun s'efforçait de manger proprement, n'utilisant que trois doigts pour se servir des viandes et évitant de remettre dans les plats les morceaux portés à la bouche, l'ambassadeur de Transylvanie n'avait que faire de ces principes, essuyant ses doigts dégoulinants à la nappe, faisant couler la sauce sur sa cotte, fouillant au fond des plats pour chercher les meilleures parts et déchiquetant les viandes de ses deux mains.

41 Chanteurs d'amour.

— Celui-là devrait comme nous aller de château en château quémander sa pitance, remarqua aigrement Eschenbach. Il découvrirait les tourments de la faim.

Guilhem retint un sourire indulgent. Après tout, le Valaque ne faisait qu'appliquer cette règle que tout le monde respectait : *Mange le plus que tu pourras. Si tu es chez un ami, il en sera flatté ; si tu es chez un ennemi, cela le contrariera !*

— J'ai vu sa tente et ses gens. Son blason porte ; *Adversus me, omnis sanguis*, remarqua-t-il.

— Contre moi, tout leur sang ! Une devise qui lui ressemble, laissa tomber Conrad avec mépris.

— Pourquoi ? demanda Guilhem, intrigué par cette brusque colère.

— Je suis entré dans l'ordre des Teutoniques pour venir en aide à mon prochain, le soigner et le guérir, seigneur de Lamaguère. Cet homme est mon contraire. Hier, nous parlions de punitions au sujet d'un voleur pris dans les écuries où il découpait des clochettes d'argent d'une bride. Sur ordre du comte, l'intendant du château lui a fait trancher une oreille et l'a mis au pilori, devant le chemin…

— C'est le châtiment des voleurs ici, opina Guilhem. Au premier vol : une oreille et l'exposition. Au second, c'est l'autre oreille et la main, et au troisième, la potence fait définitivement passer l'envie de rapiner.

— Celui-là doit rester exposé un jour et une nuit. C'est un terrible châtiment par ce froid, surtout après le sang qu'il a perdu. Mais le seigneur de Valachie l'a jugé insuffisant. Chez lui, il n'y aurait point de maraudage, car la plus petite infraction entraîne le pal.

— Le pal ?

— Le condamné est placé sur un pieu qui s'enfonce lentement dans son fondement afin de repousser les chairs sans trop les léser pour que le supplice dure le plus longtemps possible. La pointe ressort par la bouche ou l'épaule au bout de plusieurs heures. La famille du voleur subit le même supplice, pour l'exemple.

Guilhem savait combien l'homme aimait faire souffrir. Il avait vu Mercadier écorcher vif, arracher les yeux et trancher

bras et jambes, mais il n'avait jamais connu pareil tourment. Il resta sans voix.

— Vous êtes sévère Conrad, intervint Wolfram d'Eschenbach en forçant sur l'ironie. L'ambassadeur du voïvode de Transylvanie ne punit pas toujours par l'empalement. Pour les petits délits, il fait écorcher, bouillir, frire, clouer et enterrer vivant, après toutefois avoir fait couper nez, oreilles, parties génitales et langue aux condamnés. C'est ce qu'il a dit.

Guilhem posa un long regard sur Vladislas de Valachie qui déchiquetait une pièce de viande avec ses dents. Si ses voisins disaient juste, Mercadier était un saint homme à côté de ce hongrois.

Les révélations de Tannhäuser avaient aussi révulsé leurs voisins et provoqué une interruption des conversations. En goûtant des échaudés posés devant lui, Guilhem observait les tours des jongleurs, qui se révélaient fort adroits avec leurs balles et leurs cerceaux. En même temps, il songeait à celui qui avait fait tomber les guêpes sur Amicie. Bien qu'il n'ait plus le moindre espoir de le découvrir, il l'aurait volontiers confié aux talents de l'ambassadeur de Transylvanie.

Les deux Allemands conversaient maintenant dans leur langue. Les serviteurs apportèrent des bassines de coings confits dans du miel, avec des amandes et des noisettes. Le banquet se terminait et les chants allaient commencer.

Chapitre 11

L'oncle de Pierre II se leva.

Après qu'un écuyer eut fait retentir quelques vigoureux sons d'un cor d'argent, le silence se fit et l'aragonais prit la parole pour remercier chaleureusement son hôte. Raymond se mit debout à son tour, un sourire avenant sur le visage. Sa morosité semblait oubliée.

— Vénérés pères, amis, vassaux et gentes dames, puisque ripaille rime avec rimaille, que ceux qui savent violoner, chanter ou conter de belles histoires chevaleresques viennent au milieu des tables pour nous enchanter !

Comme personne ne bougeait, Esclarmonde lança ironiquement :

— Messires chevaliers toulousains, seriez-vous plus braves en bataille qu'en poésie ?

Elle jeta autour d'elle un regard interrogatif avant de poursuivre :

— Vous savez soumettre vos adversaires par votre épée, mais êtes-vous capables de vaincre par les rimes ?

— Si ma dame veut m'admettre à l'honneur de soutenir la gloire de notre comté, je le tenterai seul contre de si puissants adversaires, déclara un de ses chevaliers en se levant.

Esclarmonde le salua gracieusement.

— Soyez-en remercié, Roger. Vous serez donc seul à combattre, puisque ces chevaliers manquent de courage.

C'était un jeune homme. Pas du tout intimidé, il saisit la harpe que lui tendait un serviteur et se mit à déclamer avec fougue :

Maîtres jongleurs qui parlez en ce lieu,
À vous ouïr tout amour n'est qu'un jeu,

C'est que chantez l'amour qu'avez en l'âme,
Et l'amour, vrai, c'est l'amour d'une femme !

Balayant la salle du regard, il poursuivit à un rythme plus rapide l'histoire d'un chevalier retenu prisonnier après une traîtrise. Guilhem reconnut de nombreuses allusions à l'emprisonnement de Richard Cœur de Lion, mais dans ce chant, le prisonnier était libéré par la fille de celui qui l'avait capturé, celle-ci ayant trompé son père.

Le chevalier troubadour obtint un beau succès et salua l'assistance qui l'applaudit vivement.

Raymond de Toulouse intervint alors :

— J'aurais honte de ne pas avoir, moi aussi, un champion. Guilhem, tu es celui qui chante le mieux parmi nous. Montre donc à ma cousine ce que tu sais faire avec ta vielle !

Guilhem se doutait qu'on ferait appel à lui à la fin du banquet. Bien qu'il n'ait pas le cœur à rimailler, il se leva et demanda à un jongleur qu'il lui porte sa vielle à roue, laissée sur une desserte.

En la prenant, il glissa quelques mots à l'un des bateleurs qui avait chanté et fait quelques pitreries durant le souper.

— Je vais juste répéter à ces joyeux compagnons quelques conseils que donne Giraud de Calanson, fit-il en pinçant les cordes de son instrument.

Avant de commencer, il attendit un instant que les bateleurs aient rassemblé les objets nécessaires. Après quoi, il s'adressa à eux en tournant allègrement la manivelle de la vielle :

— Jongleur, sache bien trouver et bien rimer,
Sache jouer du tambour et des cymbales,
Sache jeter et retenir de petites pommes avec des couteaux,
Imiter le chant des oiseaux,
Faire des tours avec des corbeilles,
Faire sauter au travers de quatre cerceaux,
Jouer de la citale et de la mandore,
Jouer de la harpe et bien accorder la gigue pour égayer l'air du psaltérion,
Faire aussi retentir les lyres et résonner les grelots.

Pendant qu'il déclamait ainsi, les deux jongleurs, qui connaissaient ce chant, le mimaient avec leurs instruments, faisant toutes sortes de grimaces et de cabrioles provoquant les rires de l'assistance.

— Sache comment l'Amour court et vole,
Comme il va nu et sans habits,
Comme il repousse la justice avec ses dards et ses deux flèches,
Dont l'une est d'or fin qui éblouit, et l'autre d'acier, qui blesse,
Apprends les ordonnances d'amour, ses privilèges et ses remèdes,
Comme il va rapidement,
Ce qu'il fait quand il part,
Les tromperies qu'il exerce alors.

Les pantomimes et les gesticulations des deux bateleurs étant de plus en plus comiques, tout le monde se dilatait la rate, y compris le prince Vladislas de Valachie.

— Lorsque tu sauras bien tout cela,
Ne manque point d'aller vers le jeune roi d'Aragon,
Car je ne connais personne qui apprécie mieux les bons exercices.
Si tu fais bien ton métier,
Si tu te distingues parmi les meilleurs,
Tu n'auras point à te plaindre de ses dons.[42]

Guilhem et les deux jongleurs s'inclinèrent alors devant l'oncle de Pierre II.

Amusé, l'ambassadeur d'Aragon se leva pour remercier Guilhem et les faire applaudir. Il jeta ensuite une bourse aux deux bateleurs.

---

42 Il s'agit d'un chant de Giraud de Calanson, composé à cette époque.

— Je crois qu'ici personne ne pourrait faire mieux que le seigneur d'Ussel, intervint Raymond de Saint-Gilles.

Le comte prit un air patelin, qui fit sourire l'assistance, avant d'ajouter :

— Personne ? Peut-être pas… Car parmi nos invités, nous avons les plus grands troubadours d'Allemagne. Les nobles seigneurs Eschenbach et Tannhäuser…

Les deux hommes se levèrent pour passer à leur tour entre les tables où ils saluèrent le public. Wolfram d'Eschenbach salua cérémonieusement leur hôte, puis Esclarmonde et l'oncle de Pierre II avant de prendre la parole :

— Ne sont que trois matières à nul home entendant,
De France, de Bretagne, et de Rome la grand, déclara-t-il.

Il rappelait ainsi les matières des récits chevaleresques : la matière de France, c'était l'histoire des compagnons de Charlemagne, celle de Bretagne comprenait les aventures fabuleuses d'Arthur et des preux de la Table ronde, et *Rome la grand* désignait les légendes de l'antiquité.

— J'ai conté hier et avant-hier l'histoire du *Chevalier de la charrette*, du Maître Chrétien de Troyes. Je vous propose d'entendre un autre chant de lui, un autre récit de la Bretagne. Il s'agit du conte du Graal. C'est une histoire très mystérieuse que Chrétien n'a pas eu le temps de terminer. Depuis que j'en ai eu connaissance, je n'ai eu de cesse d'en connaître la fin. Comme le récit est long, je vous narrerai seulement ce soir une partie de ce que Chrétien a écrit. Demain, avec mon ami Conrad de Tannhäuser, vous aurez la suite, telle que nous l'avons terminée. Une suite qui vous surprendra…

Le chevalier teutonique saisit la harpe que lui donnait un serviteur, tandis que Guilhem, intrigué, retournait à sa place.

Il lança alors un long regard à Amicie, elle aussi attentive. Il allait enfin entendre ce récit du conte du Graal dont elle lui avait parlé. Avait-il un rapport avec Lancelot ?

— Perceval était le dernier fils d'une veuve dont le mari et les autres fils avaient péri dans les combats. Sa mère, ne voulant

pas qu'il meure, l'emmena dans un manoir, au fond d'une forêt avant qu'il ait pu entendre parler de chevalerie.

« C'est par une belle matinée de printemps, comme il chassait les daims et les cerfs, qu'il rencontra des chevaliers.

— Ce fu au tans qu'arbre florissent,
Fuelles, boscage, pré verdissent,
Et eil oisel, en lor latin,
Dolcement chantent au matin,
Et tote riens de joie enflame,
Que li fils a la veufve dame,
Fors del manoir sa mere issi.

— Les chevaliers lui demandèrent s'il avait vu passer un homme armé. Au lieu de leur répondre, Perceval les accabla de questions sur les parties de leur armure, choses qu'il n'avait jamais vues. De retour au manoir, il déclara à sa mère qu'il voulait être chevalier. Pour le détourner de ce projet, elle lui raconta la mort funeste des siens, mais Perceval ne se laissa pas fléchir. Alors sa mère surmonta sa douleur, et rappela à Perceval le souvenir de son père, non pour l'effrayer, mais pour qu'il reste digne de sa noble origine :

De ce me puis-je bien vanter,
Que vous ne decheez de rien,
De son lignage ne du mien.

Perceval quitta donc son foyer et Wolfram d'Eschenbach raconta comment, en chemin, le valeureux jeune homme délivra une noble demoiselle assiégée dans son château. Sa réputation de preux chevalier s'accrut :

Lequel fu moult preus et cortois,
Et plein de grant chevalerie

Guilhem était finalement déçu. Il avait déjà entendu ce conte, dont le héros n'était pas Perceval, mais un chevalier

breton nommé Pérédur. Chrétien de Troyes n'avait donc fait qu'imiter la légende bretonne.

— Un jour, chevauchant à l'aventure, Perceval arriva au bord du lac et rencontrant un pêcheur, celui-ci l'invita dans son château, le château de Montsalvat[43], car ce pêcheur était un roi..., poursuivit Wolfram d'Eschenbach.

À ces paroles, Guilhem resta interloqué. Il avait déjà entendu parler de Montsalvat et s'en souvenait fort bien. Le père de Sanceline, le Parfait Enguerrand, lui avait posé cette question, deux ans plus tôt, après avoir quitté Poitiers :

« Il m'est revenu cette nuit que cet évêque m'avait parlé d'un lieu où s'était rendu Nicétas pour prier, le mont Salva, dans le comté de Toulouse. Connaissez-vous cet endroit ? »

Quel rapport pouvait-il y avoir entre Perceval et l'évêque bogomile Nicétas ?

— Dans ce château, Perceval fut frappé par son aspect morne et lugubre, expliqua Wolfram d'Eschenbach. Le roi pêcheur souffrait d'une vieille blessure et, comme Perceval découvrait dans une vaste salle, éblouissante de lumières, une épée précieusement ornée, son hôte lui dit : Cette épée vous était destinée. Puis, pendant qu'on dressait les tables du festin, un valet d'armes arriva d'une chambre, portant une lance d'où perlait une goutte de sang vermeil. Ensuite vinrent d'autres valets tenant des chandeliers et, enfin, une jeune fille portant un graal[44] d'or et de pierre précieuse. Tous étaient silencieux.

Uns varlés d'une cambre vint,
Qui une blance lance tint,
Enpoingnie par emmi leu,
Si passa par entre le feu,
Et eil ki sor le lit séoient,
Et tout cil ki laiens est oient.
Virent la lance et le fer blanc,
S'en ist une goûte de sane,
Del fer de la lance el somet,

---

43 Le texte de Parzival le nomme Montsalvage.

44 Le graal, en langue d'oc, était un plat ou une coupe.

Et, jusqu'à la main au varlet,
Couloit cele goûte vermelle.

Li variés voit cele mervelle,
Qui laiens ert noviaus venus,
Si s'est del demander tenus,
Cornent celle chose avenoit,
Que del casti li souvenoit,
Celui ki chevalier le fist,
Ki li ensengna et aprist,
Que de trop parler se gardast,
Et crient, seil le demandast,
C'on le tenist à vilounie,
Pour çou ne le demanda mie.
Atant dui varlel à lui vinrent,
Qui candelers en lor mains tinrent,
De fin or ouvret à chisiel,
Li varlet estaient moult biel,
Qui les candelers aportoient,
En cascun candelles ardoient,
X candoiles à tout le mains.
Un graal entre ses II mains,
Une damoisièle tenoit.

Atout le graal qu'ele tint,
Une si gratis clartés i vint,
Que si pierdirent les candoiles,
Lor elarté, com font les estoiles,
Quant li solaus liève ou la lune,
Apriès içou en revient une,
Qui tint une taule ensement,
Içou vos di veraiement,
De fin or esmerée estoit,
Pières pressieuses avoit,
El graal, de maintes manières,
Des plus rices et des plus cières.

— Celui qui avait fait l'éducation de Perceval lui avait appris que la courtoisie exigeait de se garder de poser des questions indiscrètes, expliqua Eschenbach en quelques vers, la curiosité étant, vous le savez, chose fort impolie. Il ne demanda donc pas ce qu'étaient cette lance et ce graal. Or, le lendemain à son réveil, il découvrit le château désert. Dans la cour, il trouva son cheval attaché et sellé. Il le monta et s'éloigna mais, à peine eut-il fait quelques pas, que tout disparut et que les chemins se refermèrent derrière lui.

Wolfram von Eschenbach s'arrêta à ces dernières paroles. Le public était silencieux, suspendu à ses lèvres. Tout le monde savait ce qu'était un graal, un plat ou une coupe, mais ce plat-ci semblait si mystérieux ! Quant à la lance vermeille, avait-elle un rapport avec celle qui avait percé le corps du Christ au Golgotha ? Beaucoup en étaient persuadés.

— Qui était ce vieillard ? reprit l'Allemand. Qu'y avait-il dans le graal ? Je vous dirai cela demain, clairement, sans détours et sans longueurs.

Le Bavarois salua alors l'assistance, faisant comprendre qu'il n'en dirait pas plus.

Une vague de murmures déçus déferla. Conrad leva les bras pour calmer le public :

— Demain… vous entendrez la suite, promit-il.

Chapitre 12

Le dimanche de Pâques

La messe de Pâques devait avoir lieu au couvent, mais les *bons hommes* voulaient aussi se réunir pour prier. Ils étaient si nombreux au château que l'intendant dut leur laisser une grange.

La pauvreté de cette remise ne gênait pas les cathares, puisqu'il ne leur était pas nécessaire de prier dans des lieux consacrés. D'ailleurs, ils avaient l'habitude d'utiliser granges ou salles de fermes pour se réunir, partager le pain et entendre les Évangiles.

Peu après le lever du soleil, chacun se rendit donc dans le lieu de culte qu'il avait choisi. Raymond de Saint-Gilles, ses familiers, l'ambassade du roi d'Aragon et les deux troubadours allemands partirent en cortège à la chapelle du couvent où ils retrouvèrent le grand vicaire de l'archevêché d'Auch et l'abbé de Grandselve, arrivés la veille. La chapelle ne pouvant les accueillir tous, beaucoup écoutèrent la messe dehors, sous un porche de bois, alors que voltigeaient quelques flocons de neige.

Guilhem accompagna Amicie à la grange des cathares avant d'aller vérifier qu'on s'était bien occupé de leurs chevaux. N'envisageant pas d'aller à la chapelle, il resta sur l'esplanade du château, curieux d'observer l'installation des Valaques.

Eux non plus n'étaient pas allés prier. Deux hommes d'armes à l'aspect farouche, couverts de fourrure et coiffés de leur casque pointu, s'entraînaient sur des cibles en paille, sous les ordres de l'écuyer de l'ambassadeur de Transylvanie. Ils utilisaient de petits arcs à la forte courbure, très courts, avec de longues flèches empennées de plumes noires, et non d'oie grise. Les pointes étaient très larges, en forme de poignard, serrées

contre le bois par une bande de cuir. Guilhem apprécia leur adresse et leur rapidité de tir, songeant que son ami Robert de Locksley aurait aimé les défier.

Il les observait depuis un moment quand il vit Vladislas de Valachie sortir de la grange où s'étaient réunis les cathares. Le prêche n'était pourtant pas terminé.

Guilhem s'avança pour le saluer et il se présenta en utilisant un mélange de latin populaire et de langue d'oc. Pendant qu'il parlait, le comte le jaugeait, impassible, mais ses observations durent le satisfaire car il répondit à son tour dans le même jargon, avec un accent rugueux.

— J'admirais l'adresse de vos archers, seigneur comte, fit Guilhem. Hier, on m'a parlé de votre ambassade. Il est rare de voir des gens de votre pays dans les terres toulousaines.

— Pas si rare que ça, répondit pensivement Vladislas de Valachie. Savez-vous que l'évêque Nicétas de Constantinople est venu jusqu'ici ?

— Nous le savons tous ! C'est ainsi que sont nés les évêchés cathares du Toulousain.

— En effet, mais savez-vous pourquoi Nicétas a fait un si long voyage ?

— À la demande des *bons hommes* de ce pays qui voulaient un évêque pour construire leur église, répondit Guilhem.

Trente ans plus tôt, l'évêque Nicétas de Constantinople était en effet venu dans le Toulousain accompagné de l'évêque de Lombardie et de plusieurs religieux bogomiles.

Comme les cathares, les bogomiles étaient des chrétiens persuadés que le monde était gouverné par deux principes, le Bien et le Mal. Le monde matériel était l'œuvre du Diable et seule l'âme était l'œuvre de Dieu.

Nicétas et ses compagnons avaient d'abord été reçus à Toulouse avant de rencontrer les plus vénérés diacres cathares. Ceux-ci s'étaient réunis à Saint-Félix, non loin de Toulouse, en mai 1167. C'est là qu'avaient été jetées les bases de l'église cathare, sur le modèle des églises bogomiles. Nicétas en avait ordonné les nouveaux évêques.

L'Église catholique avait tenté de s'opposer à ce concile hérétique, mais ni les évêques de Rome ni les comtes n'avaient été assez forts pour disperser l'assemblée, pourtant tenue en plein jour. D'ailleurs la plupart des seigneurs du pays seraient accourus à la défense des *bons hommes* si on avait tenté d'utiliser la force contre eux.

Nicétas était resté quelques mois dans le Toulousain et le comté de Foix, prêchant et ordonnant des Parfaits.

— C'est ce que l'on dit, mais ce n'est pas entièrement exact. Je suis moi-même bogomile et je connais les vraies raisons de la venue de Nicétas, déclara le comte Vladislas de Valachie.

Se souvenant que le Parfait Enguerrand lui avait dit que Nicétas était venu prier au mont Salva, ce mont où, selon les deux chevaliers allemands, se trouverait le château du roi Pêcheur, Guilhem fut piqué par la curiosité.

— Me diriez-vous ces raisons, seigneur comte ?

Vladislas de Valachie parut hésiter, peut-être parce qu'il manquait de langage pour donner les explications nécessaires. Finalement, il s'exprima assez lentement, cherchant ses mots :

— Il y a… une cinquantaine d'années, un schisme eut lieu entre les églises bogomiles de Bulgarie. L'évêque Nicétas de Constantinople prit parti contre les schismatiques et il craignait que les cathares du midi de la France rejoignent les dissidents. Pour les convaincre de rester dans l'orthodoxie, il fit le voyage jusqu'ici. Ce fut la première raison de sa visite.

— La première… Il y en avait donc d'autres ? s'enquit Guilhem.

— Oui, mais elles sont difficiles à comprendre, car liées au dogme des schismatiques…

— Je n'en avais jamais entendu parler, dit Guilhem, mais il est vrai que je m'intéresse peu à Dieu.

— Peut-être vous intéressez-vous plus au diable…, plaisanta le Valaque en gardant un visage impavide.

— Peut-être, sourit Guilhem, assez froidement.

Après cet échange ambigu, un silence assez désagréable tomba entre eux. Par chance, la neige qui voltigeait devint

soudain plus drue et ils durent se réfugier sous l'auvent de paille du maréchal-ferrant. Cette connivence relança leur discussion.

— Voulez-vous que je vous éclaire sur ce schisme, seigneur de Lamaguère ? proposa le comte.

— J'allais vous le demander, répondit Guilhem, intrigué.

— Les schismatiques assuraient qu'après avoir formé Ève, le démon avait eu… un commerce charnel avec elle, et que Caïn était leur fils.

Le Valaque sourit, dégageant des canines pointues et impressionnantes.

— Une autre différence avec les bogomiles traditionnels était que ceux-ci assuraient que le nombre des âmes ne peut augmenter, tandis que pour les schismatiques, Lucifer était capable d'en créer de nouvelles. Mais la différence fondamentale tenait à la nature même du démon. Les dualistes traditionnels pensaient que le diable était mauvais par nature, alors que les dualistes mitigés, comme on nommait les schismatiques, assuraient qu'il l'était seulement devenu.

— Je ne saisis pas cette nuance, fit Guilhem, perplexe.

— Les implications sont pourtant simples. Le Dieu bon a créé les esprits. Son monde est le monde invisible où tout est bon et parfait. Le Dieu mauvais, que les gens du peuple appellent le Diable ou Lucifer, a créé les choses visibles et matérielles. Lucifer a donc formé nos corps, il a fait le ciel que nous voyons au-dessus de nos têtes et il l'a orné du soleil et des astres. La nature et les animaux, tout est son ouvrage. Seulement, il n'a pas uniquement créé les choses visibles et corporelles, il a aussi présidé à leur gouvernement. Il en est donc la Providence. Le Dieu bon est complètement étranger à notre vie.

Guilhem hocha lentement la tête.

— Certes, c'est du Dieu mauvais que viennent tous nos maux, toutes les catastrophes qui nous remplissent d'effroi, tous les phénomènes qui ravagent la terre et qui détruisent les récoltes, mais c'est aussi ce mauvais Dieu qui a donné à la terre la vertu de faire germer et fleurir les plantes. C'est de lui que viennent le plaisir et le bonheur. Ces évidences entraînent ces questions : Le diable est-il mauvais par nature ? Le diable, qui était bon à l'origine, n'aurait-il pas été injustement expulsé du ciel ?

Guilhem sentit que le Valaque s'engageait dans une voie qui conduirait n'importe qui au bûcher. Mais cet homme était un étranger, d'une autre religion, et ce n'est pas lui qui allait le dénoncer !

— Il vaudrait mieux taire ce dogme schismatique ici, noble comte, observa-t-il seulement.

— Je le sais, et c'est pourquoi j'hésitais à vous en parler… Mais je crois pouvoir vous faire confiance.

— Je vous en remercie, noble comte.

À la chapelle, les cloches sonnaient depuis un moment. La messe était terminée et ceux qui y avaient assisté en revenaient.

Les premiers arrivèrent et passèrent devant eux. Il y avait là le comte de Toulouse entouré de ses chevaliers, ainsi que l'ambassadeur du roi d'Aragon.

Saint-Gilles salua à peine Guilhem, apparemment contrarié de ne pas l'avoir vu à la chapelle. En revanche, l'oncle de Pierre II s'arrêta un instant devant le Valaque.

— Noble comte Dracul, romprez-vous quelques lances avec moi, cet après-midi ? demanda-t-il avec obligeance.

— Si vous le souhaitez, seigneur prince, mais je suis plus adroit à l'épée ou à l'arc.

— Alors ce sera à l'épée ! La neige ne vous gênera pas ?

— Certainement pas, la neige est mon alliée, noble prince.

Ils se saluèrent et, tandis que l'Aragonais rejoignait le reste de la cour, Guilhem interrogea à nouveau le Valaque.

— Dracul est votre fief ? Est-ce une ville de Transylvanie, seigneur comte ?

— Pas du tout ! répondit Vladislas. C'est le nom de ma famille depuis la nuit des temps. Un nom dont nous sommes fiers. Savez-vous ce qu'il signifie ?

— Comment le saurais-je ? plaisanta Guilhem.

— Il veut dire : Fils du diable, répondit le Hongrois avec un sourire indéchiffrable.

Guilhem essaya de ne pas marquer sa surprise, mais le comte avait remarqué que son écuyer lui faisait des signes. Il inclina courtoisement sa tête.

— Nous aurons l'occasion de nous revoir, seigneur de Lamaguère, et peut-être de jouter ensemble.

— Peut-être, répondit Guilhem, songeur.

L'ayant salué à son tour, il retourna au château.

Le prêche était terminé et les cathares sortaient eux aussi de la grange. En chemin, Guilhem se rendit compte qu'il n'avait pas demandé au comte Dracul les autres raisons de la visite de l'évêque Nicétas dans le Toulousain, pas plus qu'il ne l'avait interrogé sur le voyage de Nicétas vers ce mont Salva où il serait allé prier. Il était étrange que le même lieu apparaisse dans le conte du Graal de Chrétien de Troyes et dans l'histoire de la création de l'Église cathare.

Il songeait aussi que les Valaques étaient un peuple singulier. Ils honoraient le démon et leurs princes aimaient se parer du titre de fils du diable.

En ce jour de Pâques, Raymond de Saint-Gilles fit dresser une table dans sa chambre. Là, il fit servir à dîner à ses proches vassaux, aux religieux les plus considérables, comme l'abbé de Grandselve et le grand vicaire d'Auch et, bien sûr, à Esclarmonde de Foix et l'oncle de Pierre II. Pour les autres, le dîner fut servi à prime dans la grande salle du château. Le repas fut copieux, mais moins fastueux que celui de la veille.

À la relevée, un cortège de nombreux chevaliers et de quelques dames, toutes couvertes d'un manteau galonné à col de fourrure ou d'une pelisse de renard, se rendit au champ clos où se livreraient les passes d'armes. À sa tête marchaient Raymond de Saint-Gilles et le prince aragonais qui jugeraient les joutes. Après les défis qu'ils s'étaient lancés à table, les hommes avaient hâte de montrer leur valeur et les femmes plaisantaient entre elles sur qui serait leur champion.

Au même moment, dans la grande salle débarrassée des tables et des tréteaux, se préparait la cour d'amour que présideraient Esclarmonde de Foix et Amicie de Villemur.

Il y avait beaucoup moins de chevaliers que dans le cortège qui s'était rendu au champ des joutes. Par contre les clercs et les prélats étaient nombreux, ainsi que les femmes, car chacun le sait, ce sexe est plus porté sur les rimes que sur les échanges de coups de hache.

Les trois moines cisterciens arrivés la veille étaient partagés. Il leur répugnait de se retrouver en présence de l'hérétique sœur du comte de Foix. Mais la grande salle était chauffée et ils avaient froid dans leur robe de bure détrempée par la neige. De plus, ils étaient affamés. Au réfectoire du couvent, on leur avait servi une aigre bouillie de seigle et ils avaient entendu dire qu'il y aurait au château des pâtés, des confitures et des gaufres au miel.

Apprenant que l'abbé de Grandselve, une abbaye cistercienne, assisterait à la cour d'amour, ils décidèrent finalement de l'accompagner.

Guilhem ne se rendit pas au tournoi. Il savait qu'Amicie n'y serait pas et il souhaitait rester près elle le plus longtemps possible. De plus, il se doutait qu'il y aurait de jeunes écervelés désireux de le défier en duel et il ne souhaitait pas les estropier. Enfin, les deux Allemands devaient poursuivre l'histoire de Perceval, et il brûlait d'en entendre la fin.

Dans la salle, chacun prit la place que lui indiqua le maître d'hôtel, en fonction de son rang ou de son titre. Les simples spectateurs, comme les moines ou les clercs, restèrent debout près de l'entrée.

Sur une estrade, construite pour l'occasion, trônait Esclarmonde dans un splendide vêtement de soie. À côté d'elle, mais tout de même un peu plus bas, était assise Amicie. Ermessinde n'était pas là, toujours clouée au lit par son catarrhe qui la faisait tousser.

Les personnes les plus éminentes étaient sur des bancs à accoudoirs. Les autres sur des bancs de planches.

Un serviteur disposa des prix sur une table devant Esclarmonde : une couronne d'argent, une dague ciselée, un baudrier de soie et une corne pleine de deniers. Quand tout le monde fut installé, la reine de la cour fit sonner de la trompe et se leva pour remercier ceux qui étaient venus. Puis elle présenta dame Amicie comme la coseigneur de Saverdun, lui demanda de bénir l'assistance – chacun savait qu'elle avait reçu le *consolamentum* –, avant de proposer un sujet que les troubadours traiteraient.

Amicie se leva à son tour.

— Que le Seigneur vous bénisse, bons chrétiens, dit-elle d'un ton solennel.

En l'entendant, les trois moines cisterciens saisirent, qui leur croix, qui leur chapelet, et se mirent à prier à voix basse, suppliant le Seigneur de punir la blasphématrice.

— Gentes dames, nobles seigneurs et révérends prélats, voici le sujet que j'ai choisi : Comment savoir si l'on est aimé ? lança ensuite Amicie d'une voix plus enjouée.

Comme quelques murmures se faisaient entendre, Esclarmonde prit la parole.

— J'ai prié le Saint-Esprit
De vous donner beaucoup d'esprit,
Mais si l'esprit ne vous est pas venu,
Considérez le prix comme perdu !

Son intervention rimée, dite d'un ton railleur, fut applaudie par l'assistance. Mais en vérité, ce ne fut pas tout le public qui l'applaudit, car les trois moines gardèrent les mains dans leurs manches. Guilhem le remarqua. Craignant toujours pour Amicie, il avait passé l'assemblée en revue et son attention avait été attirée par ces visages reflétant toute la colère et la méchanceté du monde. Oui étaient ces moines ? Que venaient-ils faire ici, puisqu'ils paraissaient désapprouver ce qui se passait ? s'interrogea-t-il.

La tenson, c'est-à-dire une joute poétique entre troubadours, pouvait maintenant commencer. Un premier chevalier se leva, prit une harpe, et proposa :

— L'amour vrai n'est pas l'amour bavard qui chante,
Son bonheur et ses fers,
Cet amour n'est qu'orgueil, dont la vaine fanfare,
Prend le monde à témoin.
C'est un feu sur le cœur allumé comme un phare,
Pour être vu de loin.
C'est un miroir brillant où l'on se voit soi-même ;
Un vin pour s'enivrer ; Un trône où l'on se hausse ; un jardin on l'on sème

Quand il eut terminé, un murmure flatteur se répandit dans la salle, mais déjà un autre chevalier s'était levé et intervenait, avec une viole :

— L'amour vrai, c'est celui qui brûle et qui fond l'âme
D'un feu silencieux, comme l'or au creuset fond et bride sans flamme
L'amour vrai, c'est la fleur qui se ferme et se voile, sous un ciel lumineux,
Et qui s'ouvre quand vient la clarté d'une étoile,
Qui ne suffit qu'à deux.

Cette fois, les applaudissements éclatèrent de toutes parts. Esclarmonde fit signe au premier qu'il pouvait répondre à son adversaire. Ce qu'il fit avec talent. Le second lui rendit la pareille et le duel se poursuivit, le temps de quatre réponses.

La joute terminée, plusieurs cris de l'auditoire demandèrent le prix pour le premier chevalier, et Amicie lui remit le poignard sous les félicitations et les applaudissements.

Une seconde tenson se déroula ensuite. Cette fois le sujet, donné par Esclarmonde, porta sur l'affection entre les époux. Pouvait-elle être aussi forte qu'entre les amants ?

Quand le nouveau duel de rimes et de musique fut terminé, des bateleurs intervinrent, faisant forces cabrioles, qui firent rire le public, avant de réciter de plaisants rondeaux. Les serviteurs distribuèrent alors du vin chaud épicé, des massepains, des poires cuites et des figues sèches. Les trois moines se gavèrent avec délectation.

Se déroula ensuite une troisième joute entre deux troubadours, mais l'assistance était moins attentive. En vérité chacun attendait la suite des aventures de Perceval. Aussi, quand Wolfram d'Eschenbach fut appelé par Esclarmonde, le silence se fit immédiatement.

Wolfram salua les dames qui présidaient la cour, puis toute l'assistance en commençant par les prélats. Rejoint par le chevalier teutonique, il résuma l'histoire contée la veille avant

de la poursuivre, toujours en langue d'oïl, mais en y ajoutant quelques commentaires en langue d'oc.

Reprenant ses chevauchées, Perceval rencontrait une pucelle qui lui reprochait de ne pas avoir demandé ce qui se trouvait dans le graal et pourquoi la lance saignait. Il l'aurait fait, lui dit-elle, il aurait par sa demande délivré le roi pêcheur de ses maux. Par son silence, ajouta-t-elle, il avait tué sa mère.

Ce reproche, de ne pas avoir posé les deux questions, devait lui être lancé à nouveau à la cour du roi Arthur, cette fois par une sorcière très laide qui lui dit :

— Que tu ne l'as desiervi mie,
Fortune quant tu rencontras,
Ciés le roi Pescéor entras,
Et véis la lance qui saine,
Et te fust ore si grans paine,
D'ovrir ta bouce et de parler,
Que tu ne peuis demander,
Por coi ce le gote de sanc,
Saut par la pointe del fer blanc,
Et del Gréai que tu véis,
Ne demandas ne n'enquesis,
Quel rice home on en servoit.

Maudit par cette femme qui le déclara indigne d'être un chevalier de la Table ronde, Perceval quitta Arthur pour tenter de retrouver le château du roi pêcheur, le château de Montsalvat, afin de réparer sa faute, son péché par omission.

L'assistance était pendue aux lèvres d'Eschenbach.

— Le chevalier devait ainsi errer cinq ans, maudissant le Seigneur Dieu de l'avoir frappé d'une injuste malédiction et de l'empêcher de retrouver le château mystérieux qui lui aurait permis de se racheter…

« V fois passa avril et mes,
Ce sont v ans treztoul entier,
Ains que il entrast au moustier,
Ne Dieu ne sa crois adura.

À ces nouvelles paroles blasphématoires, les trois cisterciens se signèrent.

— J'ai été son serviteur soumis,
Car j'espérais qu'il m'accorderait sa grâce,
Mais à partir de maintenant,
Je refuserai de le sentir.
S'il me poursuit de sa haine,
Je m'y résignerai.

— Jusqu'au jour où il rencontra un vieux chevalier…

— Il se fait tard, nobles seigneurs, intervint Esclarmonde. Demain nos amis poursuivront. Retrouvons-nous ici, à la relevée, pour entendre la fin de ce merveilleux récit.

Eschenbach, qui avait chanté plus d'une heure, approuva du chef tant il était fatigué.

Chapitre 13

Tandis que la salle se vidait, car on devait dresser les tables pour le souper, et quelque peu déçu de ne pas connaître la fin de l'épopée de Perceval, Guilhem retrouva Amicie. Elle lui proposa de faire quelques pas à l'extérieur.

Comprenant qu'elle voulait lui parler, il la suivit. Devant l'hôtellerie, des vilains déchargeaient des charrettes de paniers et de cages contenant poules, pigeons et lapins pour les repas du lendemain. La neige avait cessé de tomber et le froid était vif. Amicie se serrait dans son manteau bleu.

— Guilhem, tu m'as manqué ces deux jours.

Il ne répondit pas, s'attendant à de mauvaises nouvelles.

— Je vais partir. Je voulais que tu l'apprennes de ma bouche.

— Où ? demanda-t-il, le cœur serré.

— À Fanjeaux. Dame Esclarmonde m'a proposé de diriger une maison de Parfaites qu'elle veut ouvrir.

— Tu ne renonceras donc pas ?

— Non. Notre Seigneur Jésus m'a rendu la vie, je lui dois donc la mienne.

— Tu ne lui dois rien ! s'emporta-t-il. Sais-tu seulement si c'est le Seigneur qui t'a rendu la vie ?

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle d'un ton froid.

— Et si c'était… l'Autre…

Elle le considéra, interloquée.

— Lucifer ?

— Oui.

— Tu blasphèmes, Guilhem ! Je ne veux plus t'écouter !

Fâchée, elle s'éloigna.

— Ne pars pas ! Je voulais seulement vérifier la force de ta foi.

Elle se retourna, souriante. Il comprit qu'elle lui avait joué la comédie.

— Je sais reconnaître le Seigneur… et l'Autre, dit-elle, d'un ton amical.

Tu as bien de la chance, songea Guilhem. Car j'en suis incapable.

— Et pour Saverdun ? Tu restes coseigneur…

— Dame Esclarmonde m'a fait une proposition qui me satisfait et qui convient au comte de Toulouse. Elle en parlera à mes frères quand ils arriveront. Demain, il sera facile d'obtenir un accord.

— Même de Gilabert ?

— Il pliera ou sera brisé, répondit-elle sèchement.

Guilhem sentit combien elle avait changé. Jusqu'à présent, bien que Parfaite, elle restait peu assurée. Deux jours avec Esclarmonde l'avaient transformée. Elle avait pris conscience de son appartenance à l'élite cathare. Noble et riche, elle était faite pour commander.

— Que deviennent Espes et Ermessinde ?

— Ils m'accompagneront. J'aurai besoin d'eux à Fanjeaux.

Il soupira.

— Je serai toujours là, si tu as besoin de moi, fit-il.

— Je sais, Guilhem.

Elle lui prit affectueusement les deux mains.

Ils aperçurent alors un cortège qui arrivait. Une troupe d'une douzaine d'hommes casqués, écus et rondaches aux selles, avec plusieurs chevaliers et des écuyers porteurs de bannerets. Amicie reconnut les armes et Guilhem sentit quelle se raidissait.

— Ce sont mes frères, fit-elle d'une voix blanche.

Les cavaliers se rapprochèrent. Guillaume et Arnaud de Villemur passèrent devant les autres. Tous deux étaient plus âgés que leur sœur à qui ils ne ressemblaient guère, tout au moins pour ce qu'on voyait de leur visage.

Guillaume ôta son casque à nasal. Imberbe, les traits taillés à la serpe avec des yeux sombres, ses lèvres étaient si fines que sa bouche était presque invisible. De façon inattendue, il descendit de cheval devant sa sœur. En revanche, son frère, qui portait une épaisse barbe mélangée de fils gris, ne bougea pas.

— Dieu te dit bonjour, Guillaume, fit Amicie. Toi aussi, Arnaud.

— Loué soit Jésus-Christ, Amicie. J'ai appris que tu avais reçu le *consolamentum*.

— Oui, le Saint-Esprit m'a sauvé la vie et m'a éclairée.

Guillaume mit un genou à terre et demanda :

— Bénis-moi, ma sœur.

Sans paraître surprise, elle posa ses mains sur la tête de son frère en déclarant :

— Que le Seigneur te bénisse, Guillaume.

Arnaud n'avait pas enlevé son casque et restait impassible, ignorant volontairement Guilhem.

— Mes frères, dame Esclarmonde de Foix souhaite vous parler avant le souper. Elle m'a demandé de vous conduire à elle quand vous arriveriez.

— Je te suis, décida Guillaume.

Il s'adressa alors à Guilhem pour la première fois.

— Dieu te garde, Ussel… Merci pour ce que tu as fait.

— Dieu te conserve aussi dans sa sainte garde, Guillaume.

— Nous venons de saluer le comte, au tournoi. Nous lui avons promis de le rejoindre dès que l'intendant nous aura indiqué où nous logeons, répliqua Arnaud. Il nous attend…

— Fais comme tu l'entends, Arnaud. Dame Esclarmonde a une proposition à te faire. Si tu préfères l'ignorer, elle s'en souviendra.

Arnaud avait été coseigneur de Saverdun. Il avait engagé sa foi auprès du comte de Foix et ne pouvait donc s'opposer ouvertement à sa sœur. Après un moment d'hésitation, il descendit à son tour de cheval.

Guillaume ayant donné des ordres à un de ses chevaliers, ils suivirent leur sœur sur le pont-levis.

Arnaud n'avait pas salué Guilhem.

Celui-ci s'éloigna, se dirigeant vers le tournoi qui se poursuivait. Il songeait aux deux frères. Amicie lui avait dit que Guillaume avait embrassé la foi cathare. Il semblait vouloir respecter sa sœur et ne pas vouloir s'en prendre à elle. Sauf s'il jouait la comédie. Seulement c'était Arnaud qui avait possédé

les droits de Saverdun, et lui n'avait rien dissimulé de son hostilité. Le frère pouvait-il être allé jusqu'à tramer la mort de sa cadette ?

Dans deux jours, il rentrerait à Lamaguère. Il n'aurait découvert ni celui qui avait jeté le nid de frelons ni son commanditaire. Et sans la douce Amicie, son château serait bien inhospitalier. Si Guilhem avait cru que le Seigneur puisse l'exaucer, il l'aurait volontiers prié pour qu'il le jette dans quelque dangereuse aventure afin d'oublier ses peines.

Le fracas, les acclamations et les hurlements le tirèrent de ses pensées. Une joute se déroulait devant les tribunes.

Deux cavaliers en haubert et heaume fermé précipitaient avec fougue leur cheval l'un contre l'autre, bride abattue et lance en avant, chacun se protégeant par son écu. Les lances touchèrent les boucliers en même temps, l'une se brisa sous la violence du choc et l'un des deux chevaliers fut précipité hors de sa selle. Il roula par terre dans les cris et les vivats de l'assistance. Immédiatement son écuyer et des serviteurs vinrent ramasser le vaincu, inconscient, pour le conduire dans une tente. Le vainqueur se rendit devant le comte pour recevoir son prix, des éperons d'or et de cuivre, puis auprès du juge d'armes pour réclamer le cheval et les armes du vaincu.

Les cors retentirent à nouveau et un autre combat se prépara, cette fois dans le champ clos. Ce n'était pas un duel avec bâtons et harasses, comme la veille, mais une véritable bataille à l'épée et au marteau d'armes. Les combattants se préparaient en riant et plaisantant. Ils seraient trois contre trois.

Le héraut d'armes rappela les règles. Les combattants n'avaient pas le droit de se frapper au visage avec les marteaux ou de donner des coups d'estoc avec leurs épées. Si l'un d'eux était incapable de se remettre sur pied, il serait déclaré vaincu et ses armes seraient offertes à son vainqueur. Le combat devait cesser aussitôt que le juge d'armes lancerait son bâton pour empêcher une inutile effusion de sang.

Tout chevalier violant ces règles, ou enfreignant d'une manière quelconque les règles d'honneur de la chevalerie,

s'exposait à être dépouillé de ses armes, à voir son écusson renversé et exposé à la dérision du peuple.

Au son du cor, le combat commença. C'était un spectacle splendide que de voir ces six chevaliers richement armés se battre ainsi avec une rude violence.

Des hommes d'armes et des écuyers étaient agglutinés contre une barrière. Alaric était avec son cousin. Avec forces cris et exclamations, tous deux encourageaient l'un des groupes de chevaliers. Sans doute avaient-ils parié sur eux. C'était la première fois qu'Alaric assistait à un tournoi de ce genre, n'ayant vu jusque-là que des joutes amicales à Lamaguère. Guilhem les rejoignit et quand Alaric découvrit son maître près de lui, il se tut, brusquement confus.

— Avez-vous besoin de moi, seigneur ? demanda-t-il.

— Non, Alaric.

Guilhem s'intéressa un instant à l'affrontement, puis regarda dans les tribunes. Sur les gradins, Vladislas de Valachie paraissait s'ennuyer. Avait-il rompu des lances avec l'ambassadeur du roi d'Aragon ? Le comte Raymond ne se passionnait pas plus pour les combattants qui maniaient leurs armes comme des cognées de bûcherons, ponctuant leurs charges de *Han* ! sonores et essoufflés.

Le combat était âpre et acharné. Des étincelles jaillissaient quand les épées heurtaient le fer des masses d'armes. Les visages étaient baignés de sueur. Soudain, l'un des tenants tomba sous un violent coup de marteau, tandis qu'un autre fut déséquilibré par le fléau de son assaillant qui l'avait atteint au genou. L'homme au marteau s'apprêtait à écraser la tête de sa victime quand le juge d'armes interposa la longue baguette qu'il tenait pour indiquer la fin du combat. Acceptant de mauvaise grâce, l'assaillant recula.

Il y eut quelques vivats, tandis que les vaincus se retiraient sous les quolibets. Écuyers et valets aidaient leurs maîtres étourdis et blessés.

Le vainqueur leva son casque et confia son écu à un sergent avant de s'avancer vers les gradins où Raymond lui remit comme prix un couteau de chasse à poignée de bronze terminée par une tête d'ours. Ses deux compagnons reçurent chacun une

bourse de pièces d'argent. Puis une dame tendit son ruban vert à celui qui avait manié le fléau. Sans doute avait-elle apprécié sa vigueur et sa force brutale. Gonflant le torse, il le prit et l'attacha à sa manche, balayant l'assistance d'un regard de fierté.

Sous une tente, des serviteurs déshabillaient les blessés qu'un médecin s'apprêtait à panser. Une dame les avait rejoints. Elle pleurait. Sans doute était-elle une épouse qui aurait désormais un mari estropié.

Guilhem s'éloigna du champ clos et se dirigea vers le portail de la clôture. Il sortit. Sur le pilori, on avait retiré le condamné, mais peut-être était-il simplement mort de froid. Il aperçut alors un groupe de cavaliers qui arrivait, bousculant sans égards et éclaboussant de boue neigeuse les manants sur son passage.

Il grimpa sur une butte pour éviter qu'ils ne le salissent et reconnut les armes des Beaumont et de Saverdun sur les écus et les rondaches. La troupe comprenait sept hommes, tous solidement armés. Un seul était en haubert avec un hoqueton par-dessus. Les autres étaient cuirassés dans des broignes avec des cervelières et des casques pointus.

Hache et marteaux d'armes pendaient aux selles. Un roussin portait deux coffres.

Celui en haubert passa en l'ignorant, les autres firent de même mais le dernier, un homme de petite taille à la barbe hirsute et à l'embonpoint précoce, le considéra avec attention.

Quand ils furent entrés sur l'esplanade, Guilhem revint sur ses pas.

Évitant comme il le pouvait les flaques de boue, il gagna l'hôtellerie.

L'homme au haubert avait baissé son camail et ôté son casque. Sombre de peau, avec une barbe mal taillée, il donnait des ordres à ses hommes. Sa tête était anormalement grosse, avec une mâchoire proéminente et un mufle sauvage. Il entra ensuite dans le château accompagné de celui qui avait dévisagé Guilhem sur le chemin. Celui-là boitait. Les autres hommes d'armes détachaient leur équipement des selles. L'un d'eux bouscula un valet maladroit et le fit tomber dans la boue. Le reste de la troupe s'esclaffa avant de se rendre dans l'hôtellerie vider des pots de vin.

Quand ils furent entrés, Guilhem s'approcha des garçons d'écurie qui dessellaient les chevaux et détachaient les coffres du cheval de bât.

— Ils n'ont pas l'air commode, observa-t-il.

Un des garçons cracha par terre.

— C'était pas comme ça du temps d'Amiel ! fit-il.

— Qui est celui qui est entré au château avec Gilabert ?

— Brasselas. C'est le pire de tous. Vous avez vu quel genre d'hommes ils sont ? Tous des gredins de sac et de corde ! Que le diable les emporte !

Brasselas et Gilabert avaient laissé leurs armes sur leurs selles, à charge pour les valets de les porter dans leur chambre. Guilhem les examina. Des haches ébréchées et des marteaux d'armes aux manches fendus. Les étoffes des chevaux étaient sales et déchirés. Les harnais n'avaient pas été cirés depuis longtemps. Il se souvint de ce que disait le rémouleur qui l'avait pris avec lui quand il avait treize ans : *Coteu de ren, ome de ren*[45] Les gens de Gilabert ressemblaient aux routiers qu'il avait connus.

45 Couteau de rien, homme de rien

Chapitre 14

La veille, Guilhem avait été prévenu que la conférence avec le comte de Toulouse sur la seigneurie de Saverdun se tiendrait à l'aube crevant du lundi, le premier jour de l'année. Le comte avait ensuite prévu une chasse au faucon pour fêter le Nouvel An. Le soir, cette fauconnerie serait suivie d'un banquet, car l'ambassadeur de Pierre II partirait le mardi, comme Esclarmonde.

Quand Guilhem arriva dans la chambre du comte, Guillaume et Arnaud de Villemur discutaient avec Raymond de Saint-Gilles. Les frères d'Amicie le saluèrent plutôt fraîchement. Aussi Guilhem s'écarta d'eux. À l'écart, devant un lutrin, se tenait un clerc notaire de la chancellerie de Toulouse qui taillait des roseaux et des plumes en échangeant quelques mots avec le Grand vicaire d'Auch. Guilhem se joignit à eux. Sur un petit réchaud chauffaient des timbales de cire de couleur. Plusieurs chartes étaient préparées, toutes écrites dans une belle écriture caroline.

Quelques instants plus tard, Esclarmonde entra suivie d'Amicie, plus belle que jamais. Une douleur presque insupportable perça le cœur de Guilhem en songeant qu'il ne la verrait plus. À la lueur des braises du foyer et des chandeliers, le teint de la jeune femme était d'une blancheur rosée. Ses yeux bleus brillaient et la noblesse de son maintien ajoutait encore à sa grâce.

Elle portait une robe de dessous bouton-d'or avec un long bliaut cramoisi qui descendait jusqu'à terre et dont les larges manches s'arrêtaient au-dessous du coude. Un voile de soie couvrait ses seins et sur ses épaules reposait le manteau turquoise dont le capuchon fourré couvrait sa chevelure.

Esclarmonde était encore plus richement vêtue d'un épais bliaut brodé d'or, avec de lourds bracelets ciselés aux poignets.

Guillaume plia un genou devant les deux femmes. Arnaud resta un instant hésitant avant de l'imiter.

Le comte Raymond leur ayant désigné leur place, chacun s'assit sur les bancs aux montants sculptés, couverts de confortables coussins. C'est alors qu'arriva Gilabert.

Le beau-frère d'Amicie resta un instant immobile, balayant la chambre du regard. Il n'y découvrit que des regards hostiles et se rembrunit. Sa barbe était toujours aussi hirsute et son odeur de fauve était si désagréable qu'Esclarmonde détourna la tête en s'écartant de lui.

— Mettez-vous là, Beaumont ! commanda Raymond d'une voix égale, lui désignant une escabelle.

« Au nom du seigneur, et en ce premier jour de l'année, je vous ai rassemblés pour sceller un accord sur le château de Saverdun.

« J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec chacun de vous, et dame Esclarmonde a fait de même, ayant tout pouvoir de son frère pour arriver à cet accord. Selon le contrat de mariage entre Amicie et Amiel de Beaumont, la part d'Amiel revient à son épouse. Les notaires sont formels et le comte de Foix est du même avis.

Il balaya les participants du regard et seul Gilabert fit une grimace.

— Mais dame Amicie a reçu le *consolamentum*. Elle a choisi d'ouvrir une maison de Parfaites à Fanjeaux et accepte de laisser à son frère Arnaud tous les droits sur sa part de la coseigneurie. En échange, Arnaud lui rendra les terres, les fermes et les bois qu'elle lui avait cédés et qui lui venaient de son père.

Arnaud de Villemur hocha du chef. Il faisait une bonne affaire, car il avait laissé péricliter ces terres tandis que le fief de Saverdun s'était enrichi.

— De plus, contre une somme de deux mille sous d'or couronnés, dame Amicie cède à Arnaud de Villemur tous les droits et actions lui venant de son mari, Amiel de Beaumont.

« Compte tenu de la mauvaise entente entre Gilabert et la famille Villemur, Guillaume et Arnaud verseront deux mille sous d'or couronnés à Gilabert qui quittera définitivement Saverdun.

— Quoi ! Je refuse de quitter le château qui est à ma famille depuis toujours !

— Non, intervint sévèrement Esclarmonde, Saverdun est au comte de Foix qui en a cédé uniquement le fief. Tu n'en possèdes qu'un quart et c'est bien que de t'en offrir deux mille sous d'or.

— Ma part vaut dix fois plus ! protesta Gilabert.

— Ta part ne vaudra rien si la plainte de dame Amicie contre toi est jugée devant mon frère, menaça Esclarmonde. Ses vassaux lui ont prêté serment et tu pourrais te retrouver sans rien.

— Accepte, Gilabert, lui conseilla Guillaume, sinon nous pourrions nous souvenir que tu as frappé une dame de Villemur.

Gilabert les considéra à tour de rôle, et ne vit que des visages hostiles.

— Je quitterai Saverdun quand on me portera l'argent, fit-il, buté.

Raymond hocha du chef en précisant :

— Tu occuperas la maison de Saverdun qui t'appartient et pas le château. En attendant qu'Arnaud te porte la soulte, c'est Amicie qui redeviendra châtelaine. J'accepte qu'elle engage sa fidélité auprès du comte de Foix. L'acte est prêt, tu n'as qu'à le signer, comme toutes les parties.

Gilabert se sentait comme un renard pris au piège. Il ne pouvait échapper aux décisions prises sans lui. Pourtant, l'accord était généreux puisque les Villemur oubliaient l'affront fait à leur sœur. De surcroît, avec deux mille sous d'or, il pourrait obtenir un autre fief et être, enfin, maître chez lui. Mais pour l'instant, il se sentait humilié comme il ne l'avait jamais été.

— Chaque partie va signer l'acte que le clerc notaire a préparé et y porter son sceau. Le grand vicaire d'Auch, moi-

même, dame Esclarmonde de Foix, Guilhem d'Ussel et Guillaume de Villemur en seront les témoins.

Arnaud se leva le premier, alla relire rapidement l'acte (dont il connaissait déjà la teneur), en parapha plusieurs exemplaires et y porta son sceau de cire. Amicie fit de même, puis ce fut Gilabert, après une ultime hésitation. En relisant difficilement le texte, car il lisait très mal, il s'aperçut qu'il renonçait à tous ses droits écrits et non écrits sur Saverdun.

Après qu'il eut porté son sceau sur les chartes, ce fut le tour des témoins. Raymond de Saint-Gilles avait demandé à l'abbé de Grandselve d'être parmi eux, pour donner plus de poids aux décisions prises, mais le cistercien avait refusé de porter son sceau à côté de celui d'une Parfaite cathare.

Quand tout fut terminé, le comte de Toulouse fit appeler une servante pour servir un vin de l'étrier. Gilabert déclina l'invitation et annonça qu'il quitterait Saint-Gilles dans l'après-midi.

À la relevée, ceux qui n'étaient pas partis à la chasse se retrouvèrent dans la grande salle du château. La plupart des dames, clercs, abbés et prieurs étaient là, mais aussi plusieurs chevaliers brûlant d'entendre la fin de l'histoire de Perceval le Gallois.

Cette fois, il y avait Vladislas de Valachie, bien que son écuyer et ses deux hommes d'armes aient rejoint la grande chasse. La veille, le comte Dracul avait combattu en lice et, tombé de cheval, il s'était meurtri l'épaule. Aussi avait-il préféré se reposer avant son départ pour la Transylvanie, le lendemain. De plus, lors du souper, il avait entendu dire que les deux Allemands racontaient une histoire passionnante qui se passait dans un château nommé Montsalvat.

Quant aux trois cisterciens, Raymond leur avait fait savoir qu'il les recevrait à nouveau mardi, après le départ de ses invités. Comme ils n'allaient pas chasser, et qu'ils voulaient profiter des pâtés et des pâtisseries, ils se rendirent, comme la veille, dans la grande salle.

La cour d'amour se déroula à peu près comme la précédente. À tour de rôle, seigneurs, chevaliers et prélats déclamèrent des chants, sous le jugement d'Esclarmonde et d'Amicie.

Plusieurs obtinrent un franc succès, en particulier Guilhem qui interpréta quelques ballades de sa composition. Mais, en vérité, chacun attendait avec impatience les deux maîtres chanteurs allemands.

Enfin ce fut leur tour. Tout le monde était suspendu aux lèvres de Wolfram d'Eschenbach.

— Vénérés prélats, hauts et gracieux seigneurs, nobles et gracieuses dames, hier et avant-hier, je vous ai conté l'histoire de Perceval, telle que Maître Chrétien de Troyes l'a rapportée, à partir de vieilles légendes qu'il connaissait. Seulement Maître Chrétien ignorait qu'une grande partie de ce conte était la vérité vraie.

Il se tut un instant, balayant la salle du regard comme pour insister sur ce qu'il disait. Il y eut quelques murmures de stupéfaction qui cessèrent dès qu'il reprit la parole.

— Parce qu'il ne connaissait pas la vérité, Maître Chrétien de Troyes a mal traité cette histoire. Il ne savait pas ce que contenait le graal aperçu par le preux Perceval, ou s'il l'avait appris, Dieu l'a rappelé à lui avant qu'il puisse le révéler. Je vais donc vous donner la véritable fin et vous apprendre ce qu'est le graal.

« Je sais d'avance que ce que je vais vous apprendre est si incroyable que beaucoup d'entre vous le rejetteront. Sachez pourtant que je n'ai rien inventé. Cette vérité n'est pas sortie de mon imagination. C'est mon ami et compagnon Conrad qui l'a apprise lors de la croisade à laquelle il a participé. Il nous a fallu trois longues années pour la vérifier, et nous n'en avons pas encore terminé.

Après ce singulier prologue, l'assistance resta plus attentive encore, chacun se demandant si les affirmations du chevalier étaient vraies, ou si ce n'était qu'un artifice comme en font souvent les poètes pour capter l'intérêt de leur public.

Conrad de Tannhäuser avait repris la harpe et Eschenbach commença son chant, en vers et en langue d'oïl, s'interrompant

par instants, comme la veille, pour ajouter des explications en langue d'oc.

— Perceval errait donc depuis cinq années, maudissant Dieu qui, selon lui, l'avait frappé d'une injuste malédiction en l'empêchant de retrouver ce château mystérieux de Montsalvat. Entre-temps, il avait épousé une reine, mais il l'avait perdue, lui gardant pourtant son amour.

« Ses malheurs durèrent jusqu'au jour où il rencontra un vieux chevalier accompagné de ses filles qui faisaient, pieds nus, un pèlerinage à un ermitage. Le vieux chevalier lui reprocha de porter les armes un vendredi saint et lui demanda de se joindre à eux pour faire pénitence. Perceval refusa, trop ennemi de Dieu pour les imiter. Mais à quelque distance, le repentir s'empara de son âme et il se rendit à l'ermitage.

« Là, il y trouva un oncle qui avait dit adieu à la chevalerie pour embrasser la vie pénitente. Perceval reconnut alors ses fautes :

Je suis accablé sous le faix pesant de la douleur,
Depuis ce temps, personne ne m'a vu entrer dans aucune des églises,
Je n'ai recherché que des combats,
Et je suis dans mon cœur irrité contre Dieu
Car c'est lui qui a présidé à la naissance de mes soucis.

— L'ermite soupira et lui dit : Seigneur, si vous êtes homme de sens, il vous faut faire à Dieu pleine confiance : il vous portera secours.

« Son oncle lui révéla alors les mystères du graal. À ce stade du récit, de nouveau l'Allemand s'arrêta de chanter un instant, pendant que son compagnon faisait lugubrement résonner la harpe dont les échos lancinants se conjuguaient avec le crépitement du foyer. Même les serviteurs étaient attentifs et impatients d'entendre la suite.

— Le graal contient une pierre précieuse qui, jadis, ornait la couronne de Lucifer, avant que l'archange déchu ne se fût révolté contre le Seigneur, expliqua le vieil oncle. Cette pierre se

nomme *lapsit exillis*. Dans la bataille que Satan soutint, et perdit, contre Michel et ses anges, une émeraude se détacha de sa couronne et les anges la gardèrent comme un trophée.

L'assistance parut à la fois tendue et stupéfaite par ces paroles. On ne parlait pas impunément de la bataille céleste à l'issue de laquelle le Dragon, le Serpent, le Diable, c'est-à-dire Satan, avait été vaincu.

— Cette émeraude est source de vie et assure le salut de l'âme. Après l'avoir contemplée, un chevalier devient invulnérable pendant la semaine qui suit cette heureuse visite. Voilà pourquoi le roi pécheur, bien qu'atteint d'une incurable blessure, pouvait prolonger ses jours par la vue du Graal qui, par surcroît, donnait à son corps la nourriture dont il avait besoin.

« Mais le Graal ne se montre point aux regards de ceux qui ne sont pas en état de grâce. C'est alors en vain qu'on tente de l'approcher et c'est pourquoi Perceval ne pouvait retrouver Montsalvat. Le chevalier qui le trouve enfin, pour prix de tant de faveurs, est soumis à la discipline du secret, et l'un des plus grands crimes qu'il puisse commettre est de révéler inconsidérément ces mystères.

« Ayant appris cela de son oncle, Perceval retrouva son épouse, et la cour d'Arthur l'accueillit de nouveau dans son sein. La sorcière qui l'avait banni revint, cette fois pour lui annoncer qu'il serait le roi du Saint-Graal. Il retrouva dès lors Montsalvat. Le roi pécheur était presque mourant et Perceval lui demanda la cause de ses maux. Le roi guérit aussitôt à cette question. Perceval consacra le reste de ses jours au service de la lance et du Graal, et aux devoirs de sa royauté chevaleresque.

Un silence hostile et réprobateur s'installa dans la pièce quand il eut terminé la dernière strophe. Nul applaudissement, nul murmure, nul compliment se fit entendre.

Que signifiait ce conte ? Que la pierre de la couronne de Lucifer donnait la vie et la grâce divine ?

Ceux qui avaient entendu une autre version du conte du Graal, un récit dans lequel le plateau, ou la coupe, contenait le sang du Christ étaient encore plus désemparés. Tout cela ne

pouvait être qu'une invention de cet Allemand, voulaient-ils se convaincre.

— Seigneur troubadour ! intervint alors le moine Bernard d'Urgio, en se levant, je prétends que vous blasphémez ! La pierre luciférienne, si elle existe, ne peut sauver les hommes ! Vous avez inventé cette histoire pour attirer les pauvres crédules dans vos filets hérétiques ! En vérité, vous êtes au service du démon ! rugit-il en devenant tout rouge.

Pierre de Castelnau se leva à son tour :

— Moi, archidiacre de Maguelone, en ce lendemain du jour sacré où notre Seigneur est ressuscité, je vous accuse d'hérésie, de blasphème et de sacrilège maléfique !

Plusieurs murmures d'assentiment se firent entendre, principalement de l'abbé de Grandselve et du grand vicaire d'Auch. Même Esclarmonde gardait un visage fermé et désapprobateur. Le Saint-Esprit apportait la grâce, car il était d'une essence divine, invisible et immatérielle. Imaginer qu'une pierre appartenant au démon fasse la même chose ne pouvait être qu'une abomination maléfique.

— Puis-je défendre mon compagnon ? lança calmement Conrad de Tannhäuser en s'adressant à la sœur du comte de Foix.

Elle opina lentement.

— L'émeraude ornait la couronne de Lucifer, *avant* que cet ange ne soit précipité hors des cieux. Elle n'a donc cessé d'être pure, car c'est le Seigneur qui l'avait confiée à Lucifer, pour qu'il en fasse un bon usage. Après que cette pierre se fut détachée, durant la lutte avec l'archange Michel, le Seigneur Dieu l'a confiée à des anges qui l'ont gardée jusqu'au sacrifice du Golgotha. À la suite de cette rédemption, le Seigneur Dieu a jugé que les hommes purs pouvaient désormais voir la pierre, car elle est source de vie, et les anges la donnèrent à Joseph d'Arimathie. Mais, exilé dans un monde profane, le Graal aurait perdu rapidement sa sainteté et ses privilèges si chaque année Dieu ne lui envoyait une bénédiction nouvelle. Chaque vendredi saint une colombe descend du ciel pour déposer sur la pierre sacrée une blanche hostie. C'est ainsi que l'Esprit saint la protège.

— Fable diabolique ! lança Castelnau. Vous cherchez à égarer les hommes par des mensonges que les *bons hommes* hérétiques sont prêts à accepter !

Plusieurs des prélats approuvèrent bruyamment, ainsi que quelques chevaliers.

— Ce n'est pas un mensonge ! protesta Conrad. Cette gemme extraordinaire et mystérieuse existe. Elle est même ici, dans le Toulousain !

— Vous mentez ! hurla Bernard d'Urgio.

— L'avez-vous vue ? demanda Esclarmonde avec inquiétude.

— Je la cherche, noble dame. Et je trouverai bientôt le *lapsit exillis*. Dès lors, je le confierai à mon ordre, qui a été fondé pour soigner et guérir, car cette pierre empêche de mourir et rend la jeunesse à ceux qui ont le cœur pur.

— Comment cette pierre, ou ce graal qui la contient, seraient-ils passés de Joseph d'Arimathie aux terres du comte de Toulouse ? demanda Guilhem sans cacher son scepticisme.

Il refusait de croire qu'une pierre, ayant été possédée par Lucifer, ait été conservée par des anges pour être transmise aux hommes.

Pourtant, le doute s'était emparé de lui. Après tout, n'était-ce pas aussi invraisemblable que ce que lui avait affirmé le capitaine de l'Anatasie[46] ? Ce marin ne lui avait-il pas soutenu que la terre était ronde ! Ronde comme deux casques mis l'un contre l'autre ! Il était insensé d'imaginer qu'il puisse exister des lieux où les choses étaient suspendues à l'envers ! Et pourtant, c'était vrai, avait assuré le capitaine ! Seul le Seigneur aurait pu expliquer ce prodige.

— Ce sont les Goths qui ont apporté la pierre dans votre contrée, lui répondit Conrad. Ils l'honoraient, non comme une pierre luciférienne, mais comme un objet divin.

— Comment pouvez-vous savoir cela ? intervint le grand vicaire.

— Je l'ai appris en Palestine. C'est la vérité vraie.

---

46 Voir du même auteur : Les aventures de Guilhem d'Ussel, chevalier troubadour, Londres, 1200, Éditions J'ai lu.

— Si cette pierre existe, elle ne peut être que luciférienne et doit être détruite ! intervint sévèrement l'abbé de Grandselve.

— Où serait-elle ? demanda Esclarmonde, plus conciliante.

— Je ne connais que des bribes que j'ai apprises en Palestine, noble dame. Elle serait cachée dans un endroit appelé le pays de Sauveterre. C'est là que se trouverait le château de Montsalvat.

— Il n'y a aucun château de Montsalvat dans le Toulousain, ni au pays de Foix, ni en Comminges, ni en Albigeois, ni nulle part ! lança un chevalier. Tout ceci n'est que fable pour nous amuser ou nous égarer !

— Vous dites vrai ! Tout ceci n'est que cautelle et perfidie, mais ceux qui s'amusent ainsi avec le Démon doivent s'attendre à la damnation ! intervint l'abbé avec colère.

— Montsalvat serait aussi une montagne, fit Conrad sans se démonter. Au pied de la forteresse se trouve un lac, et dans les environs une fontaine où demeurent des fées.

Comme plusieurs se gaussaient maintenant à grands éclats de rire, on vit le Valaque Vladislas se lever du banc où on l'avait placé et s'approcher des troubadours allemands.

— Le seigneur Tannhäuser dit la vérité, fit-il d'une voix rauque.

— Qu'en savez-vous, seigneur comte ? demanda Esclarmonde.

— Mon peuple appartient aux derniers Goths restés en Transylvanie. Vous et moi sortons de la même race.

— Comment cela ?

— Les Goths occupaient l'ancienne Dacie, mon pays. C'est là qu'est né Alaric le Grand qui devint le maître de Rome. Ils entrèrent ensuite en Gaule et vinrent dans ce pays où ils choisirent Toulouse comme capitale, mais cela vous le savez.

« Seulement les Huns les poursuivirent jusqu'ici. De plus les Francs envahirent leur royaume. Les Goths de Toulouse n'eurent d'autre salut que de traverser la montagne et de se réfugier en Hispanie où se trouvaient d'autres royaumes goths.

— Nous savons cela, en effet, fit le grand vicaire en levant une main impatiente. Mais la pierre ? La pierre luciférienne ?

Comme beaucoup, il était entré en religion par le jeu des alliances familiales. Il croyait avoir la foi, mais il doutait et il se

posait des questions parfois sacrilèges sur le monde céleste, écoutant souvent d'une oreille attentive les débats sur le dogme cathare. Ce que venait de révéler le chevalier teutonique allemand, qu'on ne pouvait si facilement accuser d'être hérétique puisqu'il appartenait à un ordre religieux respecté, c'était qu'il existait une preuve du combat entre Dieu et Lucifer. Une preuve que le Démon avait été vaincu. Si c'était vrai, cela changerait sa vision du monde et affermirait sa foi.

— La pierre n'a pas pour nom *lapsit exillis* mais *lapis ex cœlis*, la pierre du ciel. Alaric l'a prise à Rome où l'évêque de la ville la conservait précieusement, après l'avoir fait venir de Palestine.

— Je croyais qu'Alaric avait mis Rome à sac ! intervint un chevalier d'un ton ironique et incrédule.

— On a dit cela pour le dénigrer et salir les Goths, répliqua Dracul. En réalité, si les romains, et surtout les romaines, subirent le joug des vainqueurs, et s'ils durent abandonner leurs biens et leur fortune, les Goths ont respecté la religion chrétienne, puisqu'ils étaient chrétiens. Les églises ne furent pas dépouillées et Alaric décréta leurs sanctuaires inviolables. Il s'appropria seulement la pierre de Lucifer, justement pour l'honorer car il craignait qu'elle ne disparaisse un jour.

« Le roi des Goths la transmit ensuite à ses successeurs et, quand ils vinrent dans le Toulousain, ils l'emportèrent comme d'ailleurs toutes les richesses prises à Rome. La *lapis ex cœlis* était conservée et honorée à Toulouse. Mais quand les Francs de Clovis s'approchèrent, le roi des Goths, Alaric le second, décida de la cacher.

— Alaric est mort, tué par Clovis à Poitiers, remarqua Esclarmonde.

— Oui, et depuis nul ne sait où se trouve cette pierre. Alaric n'avait rien révélé.

— Même vous, vous ignorez où elle se trouve ? demanda Guilhem, toujours aussi dubitatif.

— Même moi ! Sinon je serais allé la prendre, répliqua Dracul avec un rire déplaisant.

— Vous ne nous avez rien appris, fit Esclarmonde, visiblement déçue. Il n'y a aucune preuve que tout ceci ne soit pas un conte.

Le comte Dracul parut piqué au vif.

— En effet, noble dame, surtout si vous pensez que l'évêque Nicétas est aussi une fable.

— Qu'a à faire ici le vénéré Nicétas ?

— L'évêque Nicétas est venu dans le Toulousain pour plusieurs raisons, noble dame. L'une d'elles était qu'il avait découvert où se trouvait la pierre. Cette émeraude était la preuve de la lutte entre le Bien et le Mal. Une preuve aussi vraie que le blanc et le noir se partagent le corps d'une pie. Le révérend Nicétas avait besoin de la voir pour prier le Seigneur devant elle.

— L'évêque Nicétas a-t-il vu cette pierre ? intervint le grand vicaire, après avoir dégluti d'inquiétude.

— D'après un parchemin relatant son voyage dans vos contrées, oui. Il y a rapporté qu'elle est au fond d'une grotte ou un gouffre. Qu'elle brille de mille feux et qu'elle donne la vie.

— Peut-être l'a-t-il emportée ! suggéra quelqu'un en plaisantant.

— Non, il l'a laissée. Il est dit dans ce parchemin qu'il lui avait suffi de la voir. Elle avait conforté sa foi.

— Avez-vous vu ce parchemin ? demanda Esclarmonde d'une voix émue.

Elle avait presque 13 ans quand Nicétas était venu dans le comté de Foix. Son père avait reçu l'évêque bogomile avec magnificence et son frère avait longuement parlé avec lui. Elle n'avait jamais oublié cet homme si pieux qui lui avait expliqué simplement la doctrine cathare : "Il y a un Dieu unique et absolu. Et deux principes ont créé l'univers : le Christ pour le Bien, et Lucifer pour le Mal" Ce saint homme aurait donc eu la preuve de la justesse de leur croyance ?

— J'ai vu le parchemin, affirma le Valaque.

— Hérésie ! ! ! hurla Bernard d'Urgio en tendant un doigt accusateur vers Esclarmonde. La vérité est enfin dévoilée ! Alaric l'arien était hérétique ! Le bogomile Nicétas n'était qu'un adorateur de Lucifer, tous comme vous, cathares ! Le feu du ciel

s'abattra sur vos maisons comme l'Éternel l'a répandu sur Sodome et sur Gomorrhe. Si vous ne vous repentez pas, si vous ne renoncez pas au culte du démon, vous serez détruits par une pluie de soufre et de feu ! Vos villes brûleront et de la terre montera une fumée, semblable à celle d'une fournaise !

Dans un même mouvement, les trois cisterciens se retirèrent. L'abbé de Grandselve les imita, ainsi que plusieurs chevaliers.

À son tour, Guilhem salua courtoisement la sœur du comte de Foix, puis Amicie qui était restée figée en entendant la malédiction du moine. Il avait besoin de réfléchir.

Il fit quelques pas dans la cour avant de sortir du château. D'autres participants quittaient aussi les lieux. Il aperçut les deux Allemands avec le comte Dracul et le grand vicaire d'Auch. Sans doute poursuivaient-ils dehors leur discussion.

Il avait confirmation que Nicétas était allé à Montsalvat, comme le lui avait dit le parfait Enguerrand. Mais l'endroit auquel il avait pensé, pour être Montsalvat, n'avait pas de château, même si un lac s'étendait à proximité et si les fées vivaient nombreuses dans les grottes alentour. L'absence du château était-elle importante ? Peut-être ne pouvait-on pas le voir, comme l'assuraient Tannhäuser et Eschenbach.

Mais peut-être aussi que Chrétien de Troyes avait seulement mis en vers une légende bretonne sans aucun rapport avec la pierre de Lucifer ?

La seule question qui interpellait Guilhem était de savoir si la pierre luciférienne existait. Dans ce cas, la trouver permettait-il de recevoir la grâce divine ? Et obtenir la grâce lui rendrait-il Amicie ?

Ce serait une noble quête de chercher cette émeraude. Seulement, en supposant qu'elle soit cachée là où il le pensait, il pourrait y passer des années tant l'endroit était sauvage.

Mais, après tout, Perceval n'avait-il pas cherché Montsalvat cinq ans ? Il avait du temps, n'ayant rien d'autre à faire !

Puis il se souvint que le chevalier du conte n'avait trouvé le Graal que parce qu'il avait demandé pardon à Dieu.

Et cela, il n'était pas prêt à le faire.

Il était bien benêt pour laisser divaguer ainsi son esprit ! se morigéna-t-il au bout d'un moment.

Il rentrerait à Lamaguère demain, décida-t-il.

Dans la grande salle, le souper fut morne, car le comte de Toulouse avait appris la dispute et en avait été fâché, à la fois contre les deux Allemands et contre le comte Dracul, qui d'ailleurs ne vint pas à table. Quant à l'abbé de Grandselve, il n'adressa pas la parole à Esclarmonde. La rupture était consommée entre eux.

C'est après le souper, alors qu'il regagnait l'hôtellerie, qu'un enfant apporta la tablette de cire à Tannhäuser.

C'était une de ces tablettes de buis très ordinaire recouverte de cire malléable sur laquelle on écrivait avec un stylet, le genre d'objet utilisé dans les écoles et les monastères. Le texte était en latin, parfaitement bien écrit :

Seigneur, j'étais cet après-midi dans la salle. Je vous ai entendu. Je connais Montsalvat. Je vous attends à la tombée de la nuit à l'Aussonelle. Venez seul et n'en parlez pas, car si on apprend que j'ai cherché à vous voir, je mourrai.

Tannhäuser l'ayant lu, il chercha l'enfant du regard, mais celui-ci s'était enfui. Qui avait écrit ça ? L'auteur était lettré. Un clerc ? Un moine ? Une femme, peut-être…

Tannhäuser retourna à l'hôtellerie et monta dans sa chambre où Wolfram venait d'arriver.

Il lui montra la tablette de cire.

— Je t'accompagne, décida son compagnon.

— Non, ce serait dommage de gâcher une si incroyable chance. Cela pourrait nous éviter un voyage à Tolède.

— Et si c'était un piège ?

— Un piège ?

Tannhäuser haussa les épaules en écarquillant les yeux.

— Dans quel but ? Qui pourrait m'en vouloir ? Et quand bien même tu serais dans le vrai, rassure-toi, je me suis battu contre les Sarrasins, ce ne sont pas quelques marauds qui pourraient m'inquiéter !

Il enleva sa robe et passa sur sa chemise un épais surcot matelassé, sorte de gambison qui lui descendait aux genoux.

Ensuite il enfila un camail protégeant sa tête et ses épaules. Après quoi il attacha son baudrier et son épée, et remit son manteau portant la croix des teutoniques.

Wolfram connaissait la force de son compagnon et hocha du chef.

Il ferait sombre dans moins d'une heure. Tannhäuser descendit. Il entendait la pluie crépiter au-dehors.

En passant par la salle de l'hôtellerie, Espes Figueira, qui soupait, le regarda passer avec étonnement. Il avait vu l'Allemand en robe, il le revoyait vêtu en combattant. Où allait-il ?

Chapitre 15

Le mardi matin

L'hôtellerie était un long bâtiment à colombages de bois et torchis avec un toit en paille et en roseaux. La grande salle, au sol en terre battue jonché d'herbes, n'avait pour foyer qu'un simple évasement du mur et un trou dans la toiture pour évacuer les fumées. C'est là qu'hôteliers et servantes faisaient cuire soupes et viandes. Un dortoir, avec des lits de planches couverts de paillasses où l'on pouvait dormir à huit, était accolé à cette pièce.

À l'étage, si bas de plafond que les plus grands devaient baisser la tête, se trouvait une dizaine de chambres. Chacune ne contenait qu'un lit à quatre ou cinq places. Le plus souvent, c'était un meuble fermé avec un épais rideau de feutre qui servait de portière. On accédait à ces pièces par une galerie et une échelle.

Le mardi matin, au lever du jour, Guilhem descendit avec Alaric et son cousin. Il voulait faire ses adieux à Amicie et assister à son départ. Ensuite, ils rentreraient tous trois à Lamaguère.

La salle de l'hôtellerie ne contenait qu'une longue table. Une vingtaine de personnes s'y tenaient déjà, certains y ayant même passé la nuit, car il n'y avait plus de place dans le dortoir. Parmi eux se trouvaient Gilabert et ses gens. Il faisait froid, mais bien moins que dans les chambres, car un bon feu pétillait en dégageant une épaisse fumée qui faisait tousser les convives.

Guilhem s'installa devant une écuelle vide, Alaric et son cousin en prirent une autre. Un serviteur leur donna une épaisse tranche de pain de seigle puis leur servit la soupe aux pois et au lard. Il posa ensuite un pot de vin âpre devant eux.

Peu après, Espes les rejoignit, venant du dortoir. Guilhem remarqua que Gilabert les observait. Sans doute éprouvait-il une immense haine envers l'intendant qui l'avait trahi.

— Je veux vous remercier pour tout ce que vous avez fait, seigneur, fit Espes, et pour votre générosité.

Guilhem avait offert à Amicie les trois chevaux, avec lesquels ils étaient venus, ainsi que la mule qui portait ses bagages.

— Occupe-toi surtout de ta maîtresse ! lui fit rudement Guilhem.

— Je le ferai, seigneur. Je l'ai toujours fait.

Espes avala rapidement sa soupe et sortit. Il avait à préparer les chevaux et à prendre les bagages d'Amicie. Guilhem demanda à Ferrand d'aller l'aider.

— Partons-nous ce matin, seigneur ? demanda Alaric.

— Oui, dès que j'aurai assisté au départ de dame Esclarmonde. Prépare tout.

Ayant vidé le pot de vin, il sortit à son tour après avoir relevé le capuchon de son hoqueton.

La pluie, qui n'avait cessé de tomber dans la nuit, s'était enfin arrêtée. Sur le sol boueux, des valets répandaient de la paille pour éviter qu'on ne glisse.

Une grande activité régnait devant les douves. Domestiques et esclaves sortaient des coffres du château pour les attacher solidement sur des mules. D'autres emplissaient des chariots sous la surveillance de clercs et d'intendants méfiants et tatillons. Plus loin, vers l'écurie, les hommes d'armes se rassemblaient, vérifiant selles et sangles préparées par les palefreniers. Valets et servantes de dame Esclarmonde étaient avec eux.

Les départs seraient nombreux ce matin.

Un chevalier s'approcha de Guilhem. Enveloppé dans un manteau, il tenait son casque à la main. Son crâne était entièrement rasé, comme son visage. De grande taille, avec une face toute en longueur et des joues creuses, il se nommait Jourdain de Salsigne. Guilhem savait qu'il commandait l'escorte d'Esclarmonde.

— Seigneur d'Ussel, lui dit-il, je n'ai pas eu l'occasion de vous parler plus tôt…

— Moi non plus, sire de Salsigne, et je le regrette car j'ai une faveur à vous demander. Prenez grand soin de dame Amicie.

— Ne soyez pas inquiet. J'ai choisi moi-même les arbalétriers et les sergents porteurs de lance de mon escorte. Ce sont tous de bons soldats. Quant à Roger, qui me seconde, c'est un homme valeureux.

— Vous n'avez pas mis votre haubert ? s'inquiéta Guilhem, en s'apercevant qu'il était en robe avec un surcot aux armes de Foix.

— Nous allons traverser les terres de Foix, seigneur ! Personne n'est plus aimé ici que dame Esclarmonde, sauf peut-être son frère, le comte.

Guilhem jugea le chevalier un peu trop sûr de lui.

— Avez-vous des tentes pour les nuits ? demanda-t-il en montrant les mules chargées de bagages.

— Elles seraient inutiles. Partout les portes nous sont grandement ouvertes, y compris celles des couvents. Ce soir, nous serons à Muret, même si nous n'avançons qu'au pas des mules.

Guilhem échangea encore quelques mots avec le chevalier avant de s'éloigner sur l'esplanade. On démontait plusieurs tentes mais les Valaques étaient toujours là. L'un d'eux faisait cuire des viandes sur un brasero.

Il n'aperçut pas les deux Allemands. Sans doute étaient-ils encore dans leur chambre.

Guilhem revint vers le château. Les garçons d'écurie rassemblaient les mules qui porteraient les coffres à bagages. Les valets vérifiaient que les boucles de cuivre des montants en cerisier ciselé de la litière étaient solidement attachées aux bêtes. À l'intérieur, Esclarmonde voyagerait assise sur des coussins mais elle pourrait aussi allonger ses jambes pour sommeiller.

Les arbalétriers s'étaient rassemblés. Pavois sur le dos et trousse de viretons à la taille, ils parlaient bruyamment de leurs bonnes fortunes avec les servantes. Eux voyageraient à pied. Tous portaient une courte épée, mais ils n'avaient que des broignes de cuir treillissées et pas de cervelière sous leur chapel de fer.

Alaric arriva avec les chevaux d'Amicie et d'Ermessinde, déjà sellés.

Jourdain de Salsigne présenta à Guilhem le reste de l'escorte. Le premier fut son écuyer, Limoux, un jeune homme en robe écarlate brodée d'argent, fils d'un noble ami du comte. Le garçon considéra Ussel en dissimulant à peine sa commisération. Des chevaliers pouilleux, il en connaissait beaucoup et il évitait de les fréquenter. Son regard glissa sur le cuir râpé et éraflé du gambison de Guilhem et sur son hoqueton en laine rêche.

Ce pauvre chevalier portait un camail dont le capuchon lui couvrait la tête et il tenait un casque à nasal cabossé, remarqua-t-il. À son double ceinturon était suspendue une longue épée de fer, au pommeau épais et à la large garde. Une escarcelle de cuir pendait aussi au baudrier, ainsi qu'une main gauche sans fourreau. Croyait-il partir en ost ?

Le jeune Limoux retint un sourire en pensant à son baudrier de daim souple, bien ajusté, auquel était attachée une courte épée de voyage avec une gemme bleue sur le pommeau.

De son côté, Guilhem observa que le jeune garçon n'avait ni casque ni camail. Ses cheveux longs flottaient sur sa nuque. Un ruban turquoise était attaché à son poignet.

— Guilhem d'Ussel possède le fief de Lamaguère, expliqua Salsigne. Il a protégé dame Amicie et l'a conduite ici.

— Je ne vous ai pas vu au tournoi, seigneur d'Ussel, remarqua l'écuyer avec une politesse formelle teintée d'insolence.

— Je ne vais jamais aux tournois, vaillant jeune homme. Ils m'ennuient et je préfère jouer de la vielle, répliqua Guilhem d'un ton fatigué.

L'autre dissimula à peine son indignation.

— Ah ! Moi, je n'en rate aucun, car je désire qu'on me respecte ! J'ai brisé une lance hier, avec un chevalier du comte de Toulouse. J'y ai gagné ce ruban, offert par une dame qui admirait mes mérites.

Le fat désigna le morceau de soie turquoise.

— Magnifique ! approuva Guilhem, observant en même temps deux hommes tonsurés, en robe noire, qui approchaient.

Salsigne surprit son regard et les désigna d'un signe de tête.

— Ce sont Maître Séguier, clerc de dame Esclarmonde, et son médecin.

Le médecin monta sur la mule grise qu'on lui avait préparée, tandis que le clerc rejoignait les valets et les servantes avec qui il voyagerait à pied. Aucun serviteur ne portait d'arme, sinon des couteaux.

Un sergent à cheval arriva avec sa lance à l'extrémité de laquelle flottait un penon de soie. L'autre était déjà sur sa monture.

Tous deux portaient chapel de fer et gambison de buffle bouilli. Ils n'avaient pas de broigne maclée, mais quand même un camail. Pas d'épée non plus. Seulement une hache et une rondache.

Guilhem aurait mieux équipé cette troupe, mais les sergents et les arbalétriers paraissaient bien trempés. Ces derniers restaient quand même le point faible de l'escorte. Ils portaient une lourde arbalète et un pavois de bois. Après une longue marche, ils seraient fatigués, donc vulnérables, et il n'y avait pas suffisamment de cavaliers pour les protéger.

Il avait tort de s'inquiéter ! se morigéna-t-il. Jourdain de Salsigne avait raison : ils seraient sur leurs terres, sauf à Muret, qui appartenait au comte de Comminges. Malgré tout, Guilhem ne parvenait pas à chasser le sombre pressentiment qui l'oppressait.

Peu après survint Amicie dans son manteau turquoise. Ermessinde, en hoqueton de laine, l'accompagnait, toussant toujours. Chacun salua la Parfaite avec respect et Alaric approcha les chevaux.

Guilhem remarqua alors qu'Espes n'était pas allé chercher sa monture.

— Espes, tu vas être en retard ! lui reprocha-t-il.

— Espes reste ici ! intervint Amicie. Le notaire du comte doit copier des actes et Espes l'aidera avant de me les porter à Saverdun.

Guilhem se sentit blessé qu'elle ne lui en ait pas parlé plus tôt. Puis il se raisonna et se dit qu'il avait tort. Elle n'était pas sa

femme, ni son amante. Ou plutôt, elle ne l'était plus. Il ne faisait plus partie de sa vie.

Sans rien dire, il l'aida à monter en croupe, tandis que l'écuyer Limoux faisait de même avec Ermessinde.

Esclarmonde arriva à son tour, en compagnie de Raymond de Toulouse et du jeune chevalier nommé Roger, celui qui avait défendu l'honneur du comté de Foix dans la joute de poésie. Ce dernier portait une broigne annelée avec un casque pointu à nasal. Quant à la sœur du comte de Foix, elle avait revêtu une chaude et confortable robe de voyage avec un galon doré et s'était enroulée dans un grand manteau à capuchon. Un voile de gaze turquoise couvrait son cou. Derrière elle, une servante portait un coffre de fer émaillé contenant ses bijoux et ses affaires personnelles.

Raymond de Saint-Gilles accompagna Esclarmonde à sa litière et lui tint la main pendant qu'elle montait les marches du petit escabeau permettant d'entrer dans le meuble. La servante lui donna le coffre de fer, tandis que le comte lui souhaitait bon voyage. Leurs adieux furent assez froids.

Un dernier homme sortit du château. En aumusse sombre, âgé mais fort vigoureux, Guilhem savait que c'était un diacre Parfait qui ne quittait pas dame Esclarmonde. Il la rejoignit à sa litière pour marcher à côté d'elle.

Le jeune Roger monta sur son palefroi et prit la tête de la troupe avec l'un des sergents à cheval.

Salsigne lança alors un ordre et le convoi s'ébranla. Guilhem alla faire ses adieux à Esclarmonde de Foix, puis revint marcher à côté d'Amicie.

Arrivé au portail de la clôture, il lui prit la main. Elle la serra de toutes ses forces avant de la lâcher. D'un coup de talon, elle fit avancer son cheval.

Il resta un moment à regarder le cortège s'éloigner. Arrivés devant la chapelle, gens et bêtes prirent le chemin du Touch.

Il aurait donné Lamaguère et tout ce qu'il possédait pour les accompagner. C'est seulement quand il ne les vit plus qu'il revint sur ses pas.

Quand il arriva devant l'hôtellerie, Alaric et Ferrand l'attendaient, les chevaux sellés et les bagages sur le cheval de bât. Il y avait aussi Wolfram avec eux.

L'Allemand avait un visage sinistre.

— Seigneur d'Ussel, l'interpella-t-il, puis-je vous parler ?

Guilhem s'approcha et le prit amicalement par l'épaule. Wolfram paraissait désemparé. Ils s'éloignèrent.

— Conrad a disparu.

— Disparu ? Mais il partage votre chambre…

— Il n'est pas rentré cette nuit. Je l'ai cherché ce matin, je ne l'ai pas trouvé.

— Était-il avec vous hier soir ?

— Il faut que je vous raconte…

Wolfram expliqua l'affaire de la tablette de cire envoyée par le mystérieux inconnu.

— Tannhäuser s'était-il armé pour aller à ce rendez-vous ?

— Oui, personne n'aurait pu le prendre par surprise !

Personne ? grimaça Guilhem. Tout homme peut être pris si le piège est adroit, songea-t-il.

— Tout ça sent le traquenard… Vous dites qu'il est allé à la rivière ?

— À l'Aussonelle, oui. Je m'y suis rendu à la première lueur du jour. La rivière a grossi avec la pluie, mais je n'ai rien vu. Je suis allé interroger au couvent, personne ne l'avait vu. Conrad n'est pas une silhouette qu'on oublie, de plus il portait son manteau avec la croix noire.

— Allons-y ! Ferrand, Alaric, nous ne partons plus ! Ramenez les bagages dans la chambre et prévenez l'intendant. Retrouvez-nous à l'Aussonelle.

Guilhem monta sur son cheval et Wolfram alla reprendre le sien à l'écurie.

En chemin, Wolfram lui expliqua que Tannhäuser était parti à pied. Son cheval était toujours là. Aussi, quand il était revenu de la rivière, il était allé voir l'intendant du château et ils avaient fait ensemble le tour des salles et des chambres, au cas où son ami y aurait passé la nuit.

— Conrad avait dans l'idée que la tablette avait été écrite par une femme. J'avais pensé qu'il l'avait séduite et qu'ils avaient

passé la nuit ensemble… Cela aurait pu être une femme du château…

Avec l'intendant, ils avaient interrogé tout le monde, même dame Esclarmonde avant qu'elle ne parte. Personne n'avait vu son ami.

Au portail, Guilhem interrogea les deux gardes de faction. L'un d'eux était présent la veille, car les gardes dormaient dans une sorte de hutte, près du portail.

Oui, il avait vu passer un seigneur en camail. Un colosse. Mais il ne se souvenait pas l'avoir vu revenir.

— Il y a beaucoup de passage ? demanda Guilhem.

— Oui-da, seigneur ! Ça entre et ça sort continuellement en ce moment ! On laisse donc ouvert toute la nuit. Presque tous les valets et les servantes logent dans les masures du village. Ça favorise les acoquinements ! Les hommes en profitent, pendant qu'ils sont loin de leurs épouses, et les femmes cherchent toujours à lutiner !

Ils prirent le chemin de l'Aussonelle jusqu'au gué. Le passage était noyé, mais la corde tendue entre les rives permettait, en s'y agrippant, de traverser sans se faire emporter par le courant. Évidemment, arrivé de l'autre côté, on était trempé.

Sur la rive bouseuse, toutes sortes d'empreintes se superposaient, mais aucune n'aurait permis d'identifier Tannhäuser tant la pluie les avait estompées.

— Imaginons le pire, dit Guilhem après être descendu de cheval. C'était un traquenard…

— Il aurait fallu qu'ils soient nombreux pour Conrad ! Et il en aurait éventré quelques-uns. Il y aurait des traces. Depuis ce matin, des gens sont passés en s'aidant de la corde, mais quand je suis venu, il n'y avait pas de sang.

— Il a pu recevoir un vireton d'arbalète, remarqua Guilhem.

— J'y ai songé, dit l'Allemand. Mais il aurait saigné. Je vous le dis, il n'y avait pas de sang. De plus, il avait un camail, son surcot matelassé et son manteau. Un carreau l'aurait blessé, c'est certain, mais il en aurait fallu plusieurs pour le tuer.

— Avait-il pris un casque ?

— Non, mais il avait relevé le chaperon de son camail.

Wolfram avait sans doute raison. Il n'y avait pas de sang, pas de trace de bataille. Ce n'était pas là que Tannhäuser avait disparu, sauf si la pluie avait tout effacé.

Et s'il était simplement parti ? De nuit et sans cheval, c'était invraisemblable, mais Guilhem avait connu des histoires encore plus incroyables.

— Vous avez confiance en lui ?

— Comme un frère. C'est l'homme le plus loyal du monde.

— Traversons ! Peut-être trouverons-nous quelque indice de l'autre côté.

Guilhem se souvenait qu'en venant de Lamaguère, par ce même chemin, il avait rencontré un saint homme vivant dans un ermitage de branches, à environ une demi-lieue.

S'aidant de la corde, ils passèrent la rivière malgré la réticence des chevaux. L'eau était glacée.

Ils examinèrent l'autre rive, sans rien remarquer, avant de prendre le chemin.

Au bout d'un moment, Wolfram maugréa :

— Il pleuvait ! Pourquoi serait-il allé si loin ?

Guilhem reconnaissait que l'Allemand avait raison, mais il ne pouvait proposer mieux.

Enfin ils furent à la cabane de l'ermite. Interrogé, celui-ci déclara n'avoir pas vu de chevalier teutonique.

— Rentrons ! On va fouiller les masures des vilains, décida Guilhem.

Ferrand et Alaric venaient d'arriver au gué. Guilhem leur ordonna d'examiner les deux rives, puis ils revinrent à la salvetat où ils passèrent deux heures à fouiller granges, maisons, écuries et étables. Ils ne découvrirent rien et retournèrent au château, trempés et découragés.

Sur place, Guilhem demanda le capitaine des gardes. Il se nommait Rainier de Clavel et avait succédé à Guilhem dans cette charge. C'est lui qui veillait à la sûreté du château. Il en avait les clefs, organisait les rondes et en assurait la prévôté.

Clavel était un homme rude mais juste. Cultivé aussi, car il avait été clerc avant de se tourner vers le métier des armes, à la mort de son frère aîné. Il ne tolérait aucune négligence quand

elle concernait la sécurité du château ou de son seigneur. Au demeurant, il se serait fait tuer pour Raymond de Saint-Gilles.

Pour ne rien gâcher, c'est Guilhem qui avait conseillé à Raymond de le choisir pour commander la garde. Clavel lui devait beaucoup, or il était loyal et reconnaissant.

— Guilhem, tu me cherches ? demanda-t-il en le retrouvant dans la grande salle, après qu'on l'eut prévenu.

— Oui, Rainier, j'ai besoin de ton aide. Tu connais le seigneur Wolfram d'Eschenbach ?

— Je le connais, répondit prudemment Clavel qui avait eu connaissance de la dispute de la veille, au sujet de l'émeraude luciférienne.

— Son compagnon, le chevalier de l'ordre Teutonique Conrad de Tannhäuser, a disparu.

Wolfram raconta le départ de son ami, la veille, et Guilhem poursuivit par le récit de leurs vaines recherches.

— Allons voir le comte, décida le capitaine, qui avait immédiatement deviné l'importance de cette disparition.

Ils trouvèrent Raymond de Saint-Gilles chez lui avec l'intendant Gaillard de Fajac. Le comte était de bonne humeur :

— D'où sors-tu, Guilhem, tu as pris un bain ? plaisanta-t-il en le voyant mouillé et boueux.

S'étant contraint à sourire, Guilhem raconta une nouvelle fois la disparition de Tannhäuser et les recherches.

— C'est étrange, fit Saint-Gilles quand il eut terminé. Les trois cisterciens qui devaient venir ce matin ont aussi disparu. Nous en parlions à l'instant avec Gaillard.

— Comment cela, seigneur comte ?

— Je les ai attendus. Ils ne sont pas venus et j'en étais ravi. J'ai quand même demandé à Gaillard d'aller se renseigner au couvent. Ils étaient partis à l'aube crevant.

— Que tous les trois ?

— Je ne sais pas, intervint Gaillard. Je n'ai pas demandé. J'ignorai la disparition du seigneur Tannhäuser.

— Seigneur comte, peut-on avoir des gens pour fouiller les rives de l'Aussonelle ? Si Tannhäuser a été emporté par le courant, il n'a pu aller loin.

— Il a pu descendre jusqu'à la Garonne, remarqua le capitaine des gardes.

— Pas avec un camail, une épée et un manteau.

— Entendu. Rainier, occupe-t'en, envoie autant de serviteurs que possible.

— Pendant ce temps, je vais interroger le prieur du couvent, décida Guilhem. Il est étrange que les trois moines soient partis ainsi. J'aimerais savoir s'ils ont traversé l'Aussonelle.

— Et moi, comprendre pourquoi ils ne sont pas venus. Est-ce lié à vos révélations, Eschenbach ? On m'a dit qu'ils étaient bien fâchés contre vous, et contre les cathares.

— Tout est certainement lié, répliqua sombrement Guilhem.

Le prieur du couvent les reçut dans sa cellule, minuscule pièce glaciale. Rainier de Clavel les avait accompagnés après avoir donné des ordres. Il connaissait suffisamment bien le prieur pour savoir qu'il ne répondrait pas facilement à des questions sur les trois moines.

Effectivement, il fut évasif :

— Le seigneur d'Eschenbach est venu ce matin m'interroger sur son ami, le chevalier de l'ordre teutonique. Je l'avais seulement aperçu à la messe de Pâques. Je ne l'ai pas revu depuis. Quant à frère Gui et ses compagnons, je leur ai accordé l'hospitalité et ils sont partis.

— Comment sont-ils partis ? N'étaient-ils que trois ? Quelle direction ont-ils prise ? demanda Guilhem.

— Je vous ai dit tout ce que je savais, répondit le prieur, buté.

— Prieur, intervint Rainier de Clavel, c'est la première fois qu'un invité du comte disparaît. Peut-être a-t-il été tué. Si c'est le cas, notre seigneur comte prendra des mesures d'une sévérité que vous ne pouvez imaginer. Si votre couvent, d'une façon ou d'une autre, a couvert ce crime, vous viderez les lieux. On ne peut accepter d'avoir des ennemis ici.

— La salvetat est terre d'église ! Elle n'est pas soumise à la justice du comte ! protesta le prieur.

— C'est vrai, mais je peux vous mener la vie dure. Vous empêcher d'accéder à la rivière, vous interdire le passage sur le

chemin de Toulouse, ravager vos cultures. Soyez-en sûr, opposez-vous à moi, et vous le regretterez !

— Nous ne vous demandons pas de trahir le secret de la confession, intervint Guilhem. D'autres ont dû voir les moines partir et, eux, nous parleront. Pourquoi vous obstiner ? Souhaitez-vous ruiner votre salvetat ?

Le prieur soupira. Il n'avait pas le choix et le savait.

— Ils sont partis seuls. Ils n'étaient que trois, avec leurs ânes. Je les ai accompagnés un moment.

— Quelle direction ?

— Au sud, vers Foix. Ils n'ont pas passé l'Aussonelle.

— Foix ? Qu'allaient-ils faire là-bas ? Suivaient-ils Esclarmonde ?

Le prieur haussa les épaules. Il l'ignorait.

Ils quittèrent le couvent et retournèrent à l'Aussonelle. Des sergents à pied avaient rassemblé des vilains, des esclaves et des valets et leur faisaient longer la rive, des deux côtés, vers la Garonne.

Ils étaient là depuis peu quand un valet revint tout excité. Il rapportait le manteau à la croix teutonique, trouvé en aval, accroché à une branche.

Les recherches se poursuivirent aux alentours. Pendant ce temps, Guilhem et Eschenbach revinrent au château se changer, car ils étaient toujours trempés.

Vers midi, Alaric vint les prévenir qu'on avait retrouvé le corps du seigneur Tannhäuser et qu'on le transportait à la chapelle du couvent.

Immédiatement, Guilhem, Eschenbach et le capitaine de gardes s'y précipitèrent. Tannhäuser était allongé sur une table et des moines le nettoyaient.

Guilhem l'examina. Il n'y avait aucune blessure de flèche ou de lame. Tannhäuser paraissait s'être tout simplement noyé. Il avait quelques contusions, dont une au front qui avait un peu saigné, mais sans doute avait-il heurté une branche ou un rocher en étant emporté par les flots.

— Il a voulu traverser, fit Rainier de Clavel. Peut-être celui qui l'attendait était-il de l'autre côté. Seulement, il a lâché la

corde et le flot l'a emporté. Guilhem n'en croyait pas un mot, mais il n'aurait servi à rien de refuser cette explication qui arrangeait tout le monde.

Eschenbach prit des dispositions pour les obsèques et ils rentrèrent tristement au château.

C'est alors que Guilhem remarqua que la tente des Valaques n'était plus là. Le comte Dracul était parti, lui aussi.

Chapitre 16

Soutenant la litière, les mules étaient précédées de Jourdain de Salsigne et du sergent d'armes porteur de la bannière des comtes de Foix. Esclarmonde était la plupart du temps accompagnée par son médecin et parfois par son clerc à qui elle dictait des lettres qu'il notait sur des tablettes de cire.

Amicie, accompagnée du diacre, les suivait. S'ils étaient tous deux Parfaits, elle n'avait reçu que le *consolamentum* des mourants et avait tout à apprendre des dogmes et des rites de la religion cathare, aussi lui avait-elle demandé de l'instruire.

Un peu plus loin cheminaient Ermessinde, souvent avec l'écuyer Limoux qui lui comptait fleurette, bien que la servante, crachante et toussante, n'eût guère envie de l'écouter.

Derrière eux marchaient les valets et les servantes qui caquetaient et chantonnaient joyeusement. C'étaient eux qui menaient les mules et les mulets porteurs de bagages. Plus loin encore, Roger et les arbalétriers parlaient bataille, défis et puterelles. Le convoi se terminait avec le second sergent d'arme porteur de lance.

Ils arrivèrent au Touch vers 9 heures. Le ruisseau avait gonflé et ils perdirent du temps pour trouver un gué praticable.

Après l'avoir franchi, ils s'arrêtèrent dans un vallon et dînèrent de pain et de fruits séchés, avant de reprendre le chemin raviné et boueux. Ils avaient plus de quatre lieues à faire avant Muret et, à l'allure des mules et des piétons, ils y seraient à peine à la nuit.

Ils arrivèrent en effet à la nuit tombante en ville. Au sommet d'une tour flottait la croix écarlate des comtes de Comminges.

Muret avait d'abord été un castrum sur le promontoire dominant le confluent de la Louge et de la Garonne. Quelques

maisons de colombages et de torchis s'étaient construites autour et le seigneur avait autorisé un marché aux herbes. Enfin un rempart avait été édifié pour protéger la petite cité des exactions des Toulousains.

Au carrefour des rivières et des chemins vers l'Aquitaine, le comté de Foix et l'Espagne, l'endroit avait rapidement pris de l'importance et le castrum était devenu un château. Lorsque l'héritière de la seigneurie avait épousé le comte de Comminges, celui-ci avait fait de Muret sa capitale.

Désormais, à l'extrémité nord du comté de Comminges, la ville était comme une épine enfoncée entre l'Aquitaine et le Toulousain, aussi était-elle solidement fortifiée. Les motifs de querelles avec ses puissants voisins ne manquaient pas et, deux ans plus tôt, lors du conflit entre Urgel et le comte de Foix, Bernard de Comminges avait dû se défendre contre Raymond-Roger. Finalement le différend s'était arrangé et Esclarmonde avait été bien accueillie quand elle s'était rendue à Saint-Gilles. Elle savait qu'il en serait de même au retour.

Le convoi repartit le lendemain. Ils avaient trois lieues à franchir avant d'arriver à Miremont. Là-bas, les voyageurs ne logeraient pas dans la ville mais dans une ferme de Parfaits.

Ils reprirent la route le jeudi, la ferme les ayant approvisionnés en nourriture. Cette fois l'étape serait plus longue pour arriver à Sainte-Gabelle, au bord de l'Ariège, avant-dernière étape avant Saverdun.

À Sainte-Gabelle, où le corps de la bienheureuse sainte avait été inhumé, ils obtiendraient l'hospitalité avant de se rendre jusqu'à Boulbonne, la plus prestigieuse abbaye du Toulousain dont le comte de Foix était le bienfaiteur. Boulbonne était cistercienne, mais recevait tant de bienfaits du comte et de sa sœur Esclarmonde que ses abbés toléraient le catharisme. L'évêque cathare Guilhabert de Castres s'y arrêtait souvent.

Le convoi, qui s'étirait sur deux ou trois cents pieds, s'approchait du croisement avec le chemin de Auterive lorsque le sergent porteur de lance, qui se retournait souvent, aperçut des cavaliers loin derrière eux. À la demande de Roger, il remonta la file jusqu'à Jourdain de Salsigne pour le prévenir.

— Combien sont-ils ? demanda Salsigne.

— Difficile à dire, seigneur. Trois… quatre, peut être cinq. Ils étaient loin et le chemin serpentait.

— Armés ? Avaient-ils des bannières ?

— Je n'ai vu ni penons ni bannières, seigneur. Il était impossible de distinguer s'ils étaient armés.

Limoux s'était approché.

— Quelle importance cela a-t-il, seigneur ? Ils ne sont que quatre ou cinq ! Ce sont sans doute des marchands qui vont à Sainte-Gabelle.

— Les marchands ont des charrettes ou des chariots, et ils ne nous auraient pas rattrapés. As-tu vu des ânes ou des mules ?

— Non, seigneur.

Salsigne grimaça. Il n'avait pas pour habitude de prendre le moindre risque, surtout avec dame Esclarmonde.

— Limoux, reste en arrière et tâche de les identifier. S'ils sont armés, attends-les et interroge-les.

— Mais ils ne sont que quatre ou cinq, seigneur, nous sommes trois fois plus nombreux ! protesta l'écuyer.

— Fais-le quand même !

Maussade, Limoux resta donc en arrière. Au bout d'un moment, il vit arriver le groupe. Ils n'étaient que trois ! Trois pauvres cavaliers sans casques ni écus.

Il haussa les épaules et rattrapa le convoi sans attendre.

— Ils ne sont que trois seigneurs. Des voyageurs sans armes !

Le convoi passa le carrefour vers Auterive. À partir de là, le chemin était bien droit, mais très étroit. Sur leur gauche, en contrebas, serpentait la Mouillonne, mais ils ne voyaient pas la petite rivière tant la forêt était sombre. À droite, des taillis épais s'étendaient en grimpant le long d'une éminence.

Limoux interrogeait dame Amicie sur la vie au château de Saverdun. Il avait entendu parler des fastueuses fêtes de son ancien mari, Amiel, mais n'y avait jamais participé. Il voulait savoir si la nouvelle châtelaine allait les faire revivre.

Devant eux, Jourdain de Salsigne était en compagnie d'Esclarmonde. Le médecin et le diacre marchaient en tête, suivis du sergent à cheval et du clerc en mule.

Ermessinde avait pris en croupe une servante dont la chaussure s'était déchirée.

— Jouez-vous de la viole ? demanda Amicie au jeune écuyer.

— Oui, noble dame, mais je joue surtout…

Il n'avait pas fini sa phrase qu'un flot de sang jaillit de sa bouche. Il resta un instant figé, saisi par la surprise, la douleur ne l'ayant pas encore atteint. Puis il gargouilla, tentant vainement de respirer avant de tomber de sa selle.

Amicie était resté pétrifiée, sans réaction. Devant elle, Jourdain de Salsigne venait de se raidir. Elle vit alors la flèche plantée dans son dos. Sous ses yeux maintenant épouvantés, il s'écroula à son tour.

La stupéfaction de la jeune femme se changea alors en terreur, mais elle n'eut pas le temps de réagir. La flèche qui lui était destinée transperça sa robe et pénétra dans la cuisse de son cheval qui rua et la fit tomber. La bête, affolée et blessée, partit au galop, heurtant les mules de la litière de dame Esclarmonde. Un timon se brisa, un autre se démit de son logement et la litière se renversa au moment où une autre flèche traversait un des rideaux.

Épouvantée, Amicie rampait au sol. Autour d'elle, le carnage se poursuivait dans la confusion la plus totale. Ce n'était que hennissement, cris et hurlements. Un cheval passa sur elle au galop, ses sabots lui effleurant les mains. Le cœur battant, elle rampa vers le fourré le plus proche et regarda en arrière.

Les flèches continuaient de pleuvoir sur le chemin, chacune faisant mouche. Les femmes hurlaient d'effroi et de douleur. Elle vit une servante courir avec un trait planté dans son sein. Un valet s'écroula à quelques pas d'elle. Plusieurs mules, pourtant placides, s'emballèrent et piétinèrent les blessés ou ceux qui essayaient de se mettre à l'abri.

À l'avant du convoi, elle aperçut le médecin qui fuyait, mais une flèche le rattrapa et il s'écroula.

Le tumulte devint infernal. Cris, gémissement, supplications se mêlaient aux piétinements des sabots. Les flèches, empennées avec des plumes de corbeaux, noires comme la mort, tombaient les unes après les autres avec une diabolique précision. Dès qu'une personne de la suite d'Esclarmonde

découvrait la moindre partie de sa personne, elle n'échappait point aux traits. Chacun atteignait son but, provoquant un cri, un gémissement, puis l'affaissement du corps. Les habits des plus pauvres, comme les plus splendides étaient désormais souillés de sang et de poussière. À leur tour les mules s'affolèrent et se débandèrent, renversant et piétinant hommes et femmes. L'une partit au galop, faisant tomber son chargement de coffres qui se brisèrent.

Amicie priait, devinant qu'ils allaient tous mourir.

Pourtant, à l'instant où Roger avait lui aussi reçu une flèche mortelle dans le cou, le sergent d'arrière-garde avait mis pied à terre. Aussitôt, il avait rassemblé les arbalétriers. L'un d'eux venait d'être atteint, mais les autres avaient déjà mis leurs pavois devant eux pour se protéger. L'un après l'autre, ils chargèrent leurs arbalètes en tirant sur le crochet, pied dans l'étrier de l'arme. Les cinq étaient des vétérans éprouvés et ni l'odeur du sang ni le sifflement des traits adverses ne les impressionnaient. Comme le sergent, ils avaient tous participé à la prise d'Urgel.

Mais sur qui devaient-ils tirer ? Les flèches venaient des bois, sur la gauche du chemin. Or, on n'apercevait personne.

— Dame Esclarmonde ! cria le sergent, abrité derrière le pavois de l'arbalétrier mort.

Il jeta un regard désemparé vers la litière démantibulée. La caisse était renversée, les harnais s'étaient détachés quand les mules avaient pris peur. Les bêtes attendaient maintenant à une centaine de pas, en compagnie de quelques chevaux.

Personne ne répondit, sinon des blessés en gémissant. Soudain une femme hurla, se redressa et partit en courant vers le bois. Elle n'avait pas fait dix pas qu'une flèche l'atteignit dans le dos. Elle s'écroula dans un flot de sang.

Deux arbalétriers, qui avaient vu l'endroit d'où était parti le trait, lâchèrent leurs viretons. Pourtant il ne se passa rien, il n'y eut aucun cri, donc ils avaient dû rater leur cible.

Le sergent à la lance ne savait que faire. Combien y avait-il d'assaillants ? Il cria encore :

— Seigneur de Salsigne ! Seigneur Limoux !

Il n'y eut pas plus de réponse. Un arbalétrier, toujours à l'abri, lui désigna alors Salsigne, étendu près de la litière. Puis le sergent aperçut la robe écarlate de l'écuyer Limoux dont la chevelure était couverte de sang. Il pâlit. Que faire ?

Il cria encore, en plein désarroi.

— Maître Séguier ? Vénéré Rival ?

Ni le clerc, ni le parfait ne répondirent.

— Ils sont morts, Rigaud ! lui lança un arbalétrier, fataliste. On va tous crever si on reste là !

— Par le diable, que veux-tu faire ? Dis-le-moi ! cria Rigaud, désemparé.

— Il faudrait atteindre la forêt, proposa un autre.

— Pour l'instant, on est en sûreté derrière les pavois. S'ils ne viennent pas, c'est qu'ils ont peur !

— Mais qui est-ce ? Des marauds ? demanda un des arbalétriers.

— Quels qu'ils soient, qu'ils soient maudits ! cracha un autre, ils ont tué Aline, si douce et si gentille.

— Je suis sûr que c'est les gens de Muret ! fit un autre.

— Ils auraient monté un traquenard si loin ? demanda le sergent, dubitatif.

— Oui, pour qu'on ne les suspecte pas. Leur comte voulait se venger de notre seigneur.

— C'est pas des flèches d'ici, remarqua un autre. Regardez comme elles sont noires, noire comme celles des démons ! C'est le Malin et ses cohortes qui nous attaquent !

Tous se signèrent et le sergent commença un Notre Père.

Les flèches ne pleuvaient plus, sans doute parce qu'il n'y avait plus de cibles visibles.

— Sire Rigaud ! lança soudain une voix apeurée, on est deux cachés ici.

La voix venait d'un fourré. Rigaud reconnut celle d'un valet et ressentit un soulagement en découvrant qu'il y avait des survivants au massacre.

— Qui d'autre a échappé ? demanda-t-il plein d'espoir.

— Roux est mort, Fournière et Arnaude aussi, je crois. Les autres, je sais pas. Nous, on a rampé jusqu'au fossé.

— Dame Esclarmonde ?

— Elle était dans la litière…

— Et dame de Villemur ?

— Je l'ai vue tomber, je crois qu'elle est passée dans sa chute. Elle bougeait plus.

— Sang de bœuf !

Malgré le froid, le visage du sergent dégoulinait de sueur. C'est lui qui devait décider. Jusque-là, il n'avait jamais qu'obéi aux ordres de son seigneur. Il se creusa la tête et, enfin, une idée lui vint.

— Compaings, en restant à l'abri derrière les pavois, on va reculer pour rejoindre ceux qui sont dans le fossé. On leur donnera des armes et on tentera d'aller jusqu'aux chevaux, là-bas.

— Mais il n'y a que trois chevaux !

— C'est vrai… Alors, l'un de vous en prendra un et galopera jusqu'à Sainte-Gabelle chercher du secours.

— On n'arrivera jamais aux chevaux ! grommela le plus pessimiste.

— Tu as une autre idée ?

— Non… allons-y.

Tenant leur pavois d'une main et leur arbalète de l'autre, ils reculèrent dans un même mouvement, le sergent s'étant mis derrière eux.

La manœuvre se déroula sans anicroche, mais alors qu'ils n'étaient plus qu'à quelques pas des derniers survivants, une galopade se fit entendre.

Ils s'arrêtèrent, la bouche sèche, le cœur battant, mais prêts à tirer.

Des cavaliers surgirent de la forêt. Abrités derrière écus ou rondaches, casqués, ils brandissaient haches et marteaux. En un instant, ils furent sur eux. Les arbalétriers tirèrent mais les traits atteignirent les rondaches. Ils n'eurent pas le temps de sortir leur épée.

— Massacre ! Mortaille ! Détranchez-les tous ! cria celui qui était en tête. Pas de survivants ! Tuez d'abord les femmes. Tout ce qui est à eux est à nous !

Frappant comme des forgerons, les coups de marteau brisaient crânes et membres. Les lames étincelaient avant de

trancher et d'éventrer. L'air retentissait des cris de douleur, de pitié et de désespoir. Le carnage dura plusieurs minutes, jusqu'à ce que les cavaliers fussent certains qu'il n'y avait plus âme qui vive.

Satisfait du carnage, le chef descendit alors de son cheval pour examiner les corps. Il avait saisi une dague et quand il voyait un corps remuer, il l'enfonçait dans la gorge en riant.

Pourtant, à mesure qu'il avançait, sa satisfaction s'effaçait. Plusieurs des femmes étaient belles, ou l'avaient été, parce qu'après un coup de marteau sur la tête, elles étaient moins jolies. Il regrettait de ne pas en avoir profité.

Il finissait de passer les corps en revue et s'apprêtait à donner un ordre à ses hommes quand il entendit une cavalcade.

— Guerpissons[47] ! cria-t-il. Tant pis pour le butin !

47 Filons !

Chapitre 17

— Qu'allez-vous faire, Wolfram ? demanda Guilhem.

— Je ne sais pas… Je vais parler avec le comte…

Il semblait désemparé.

— … Puis m'occuper de la mise en terre de Conrad… Ce ne sera pas long, il voulait être mis dans une fosse, comme le pauvre pécheur qu'il était, m'avait-il dit. Il ne demandait qu'une messe, et surtout que je prie pour son âme… Ensuite, je rentrerai en Bavière.

— Ne deviez-vous pas aller à Tolède ?

— Oui, mais seul Conrad connaissait celui que nous devions rencontrer.

— Il ne vous l'avait pas dit ?

— Non, et je respectais sa discrétion. Le secret du Graal ne doit pas être révélé.

Guilhem ne répondit pas. La mort de Conrad ne le regardait pas, même s'il avait apprécié le chevalier teutonique. Pourtant il ressentait une inexplicable frustration à l'idée qu'il ne connaîtrait pas le secret de l'Allemand.

— Et vous, chevalier, qu'allez-vous devenir ? s'enquit l'Allemand.

— Je m'apprêtais à partir, à rentrer dans mon fief de Lamaguère, quand vous êtes venu m'annoncer la disparition de Conrad. Sa triste mort aura repoussé mon départ d'une journée.

Il resta silencieux un moment avant d'ajouter :

— Qu'y avait-il de vrai dans ce qu'a raconté Tannhäuser ?

— Tout ! Voulez-vous entendre l'histoire complète ?

Guilhem hocha du chef.

— Conrad était non seulement un valeureux chevalier, mais aussi un grand médecin. Il m'a appris tant de choses ! À Saint-Jean-D'acre, il s'était battu avec courage. Mais quand les croisés

se sont réfugiés dans la ville, la promiscuité, la saleté et la chaleur ont provoqué d'épouvantables épidémies. Il y avait la suette, la peste et bien d'autres affections qui n'ont même pas de nom. Les malades étaient si nombreux que Conrad s'est installé à l'hôpital pour soigner, comme son engagement chez l'ordre teutonique l'exigeait.

« Dans l'Hôtel-Dieu, ce n'était que souffrance et misère. Ceux qui y entraient ne le quittaient que morts, après une douloureuse agonie. On mettait les gens à six dans les lits où ils étouffaient de chaleur, couverts de grosses mouches, car il n'y avait pas assez de serviteurs pour nettoyer sang et excréments. Conrad donnait des soins ; il pansait et réconfortait. Il avait aussi observé que ce qui soulageait le plus les souffrances, c'était de raconter aux malades des histoires merveilleuses et de leur faire entendre de la musique. Nous ne nous connaissions pas alors, mais Conrad était déjà un *minnesinger* réputé. Il connaissait les contes de Chrétien de Troyes. Il chantait donc aux malades les exploits de Lancelot et de Perceval.

« Un jour, après avoir entendu le conte de Perceval, un médecin juif au service d'un chevalier catalan, qui venait aussi soigner les malades, lui raconta à son tour une vieille légende.

« C'était l'histoire de l'émeraude de Lucifer. Apportée dans le Toulousain par les Goths du Danube, elle avait été volée à Rome par le roi Alaric lors de la prise de la ville. La pierre venait de Joseph d'Arimathie qui, lui-même, l'avait tenue des anges. Cette émeraude guérissait les malades et les blessés, elle donnait la vie, mais la prenait aussi.

— Comment cela pourrait-il être possible ?

— Je ne sais. Le médecin juif l'ignorait aussi, car Conrad l'avait bien sûr questionné. Dans le Toulousain, c'est le roi Alaric II qui la conservait dans un coffre et, quand l'armée de Clovis s'était approchée, il l'avait cachée.

— C'est à peu près ce qu'a raconté le comte Dracul, remarqua Guilhem. Mais pourquoi avoir transformé le récit de Chrétien de Troyes en y ajoutant l'émeraude et avoir dit qu'elle était dans le graal ?

— Parce que c'est la même histoire ! Chrétien a repris une vieille légende bretonne, celle du preux Pérédur. Mais dans ce

récit, la cérémonie du graal au château du roi pêcheur est très différente. Connaissez-vous l'histoire ?

— Je l'ai entendue, et je me souviens qu'on n'y parle ni du graal ni d'émeraude.

— Absolument ! D'abord, le château s'appelle le château des Merveilles. Ensuite, si Pérédur est bien reçu chez un vieillard blessé, qui s'avère être son oncle, il voit entrer dans la salle deux hommes portant une lance et deux jeunes filles avec un bassin. De la pointe de la lance tombent des gouttes de sang. Quant au bassin, il contient une tête d'homme. La lance et la tête sont là pour rappeler à Pérédur qu'il doit venger un de ses parents tué par des sorcières. Les mêmes qui s'en sont pris à son oncle. Celui-ci ne sera guéri que le jour où leur puissance sera détruite.

« Le château des Merveilles est situé dans une île au milieu d'un lac. Personne ne peut le trouver. Or, Chrétien a entendu parler de la mystérieuse émeraude luciférienne qui donne la vie, l'émeraude qu'aurait possédée Joseph d'Arimathie. Il va mélanger les deux histoires. Le bassin qui contient la tête devient un graal, une coupe dans votre langue d'oc, et il ne dit pas ce qu'elle contient parce que l'Église l'aurait condamné. La comtesse de Flandre, qui lui avait demandé cette épopée, n'aurait jamais accepté que la coupe contienne une pierre appartenant à Lucifer. Vous avez vu les réactions qu'ont eues les gens, ici ! Chrétien dit seulement que le graal donne la vie.

— Admettons, fit Guilhem, à moitié convaincu. Mais comment Chrétien de Troyes aurait-il connu l'histoire de l'émeraude ?

— Voici ce que Conrad a découvert, ou déduit : quand Clovis s'est approché du Toulousain, Alaric II a caché la pierre, craignant que le roi des Francs ne la prenne. Mais le roi goth a été tué à Poitiers durant la bataille, de la main même de Clovis. La question est : avait-il donné le secret de la cachette à quelqu'un ?

— C'est ce que j'aurais fait.

— Moi aussi ! N'oublions pas qu'Alaric avait un jeune fils. Il a donc certainement confié l'endroit où était cachée la pierre à un serviteur fidèle. Peut-être son médecin, ou son intendant. Peut-être un clerc, car il a dû longuement décrire l'endroit, et même

l'écrire sur un parchemin. Mais Clovis est arrivé très vite à Toulouse et a fait transférer tous les biens d'Alaric à Bordeaux. Les Goths fidèles à Alaric se sont enfuis, d'abord en Catalogne, puis en Hispanie. Le successeur d'Alaric a alors établi son trône à Tolède. Le détenteur du secret s'est certainement installé là-bas.

« Revenons maintenant au médecin juif de Saint-Jean d'Acre. Il se nommait Flégétanis et avait entendu l'histoire d'un autre médecin juif, un rabbin, qui la tenait de son père. Ce dernier, dont seul Conrad connaissait le nom, avait confié à Flégétanis que le secret de l'émeraude se transmettait dans sa famille depuis Alaric. C'était vraisemblable car il s'agissait d'une très ancienne famille de sages et d'érudits se disant être de la lignée de Salomon. Bien sûr, ce rabbin médecin, très féru de théologie, mathématiques et astronomie, n'avait pas dit à Flégétanis où se trouvait l'émeraude, mais comme il avait confiance en lui, il a laissé filtrer quelques indices. C'était près d'une montagne d'où on voyait un lac et il y avait une fontaine magique. La montagne s'appelait Montsalvat.

— Pourquoi ce rabbin a-t-il raconté cela à Flégétanis ? C'est le genre de secret qu'on ne confie pas.

— Il n'a révélé que des bribes. Il faut avoir en tête ce qui se passait alors en Hispanie. Après la création du royaume wisigoth de Tolède, la famille du rabbin était partie s'installer à Cordoue. Puis les infidèles étaient arrivés, mais ils toléraient et même protégeaient les Juifs. Seulement, il y a cinquante ans, les nouveaux princes Almohades ont commencé à les persécuter, leur imposant la mort par décapitation ou la fuite. Ce rabbin perdit ainsi sa famille, mais parvint à s'enfuir à Tolède. Comme il avait confiance en Flégétanis, son coreligionnaire, il envisageait de lui confier son secret pour qu'il ne se perde pas. Mais Flégétanis était au service d'un noble chevalier, et quand celui-ci a décidé de se rendre en Palestine, il a dû partir avec lui.

Les deux hommes avaient cependant décidé de se retrouver à son retour.

— C'est ce rabbin que voulait rencontrer Conrad ?

— Oui. Au retour de la croisade, il a écrit à Flégétanis qui lui avait dit où il habitait. La lettre a mis plus d'un an à lui parvenir.

Par chance, Flégétanis était revenu de la croisade. Il lui a répondu au bout d'une nouvelle année, lui proposant de venir à Tolède. Son ami rabbin était malade et prêt à offrir son secret à l'ordre teutonique.

L'histoire était vraisemblable, songea Guilhem qui demanda quand même :

— Qu'avait exactement appris Conrad ?

— L'émeraude est conservée dans une montagne appelée Montsalvage par les Goths. À côté, il y aurait un grand lac et une fontaine magique où vivraient des fées, ou des anges, qui protégeraient le secret.

— Comment Conrad t'a-t-il convaincu de partir avec lui rechercher ce secret ?

— Revenu des croisades, Conrad a tenté d'oublier dans la musique et la poésie les horreurs qu'il avait connues. Il est devenu *minnesinger*. On s'était rencontrés lors d'une joute de troubadours comme il y en a beaucoup dans les cours princières. Chez nous, ces tournois sont aussi honorables que ceux livrés à l'épée et à la lance, car autant périlleux. Il peut même arriver que le vaincu soit décapité.

— Décapité ? Pour avoir mal chanté ? s'ébahit Guilhem, incrédule.

— Cela incite à se surpasser, crois-moi ! J'ai participé à une telle épreuve en Thuringe. Dans la grande salle d'un château s'étaient réunis les seigneurs et les dames les plus honorables du pays. Au fond, sur une estrade, nous étions sept chevaliers, parmi les plus illustres minnesingers. Nous nous sommes livrés à une guerre poétique, un véritable tournoi en champ clos où le bourreau était présent et devait donner la mort au vaincu. C'est ce que nous avions décidé en nous jetant ce défi.

— Et alors ?

— Le landgrave s'était plié au jeu, sans pour autant appliquer la sentence, mais d'autres le font quelquefois. Ce qui est sûr, c'est que les vaincus perdent leurs armes et leur palefroi, et qu'ils subissent toutes sortes d'opprobres. Ces tournois nous mettent donc tellement en péril que nous devons nous préparer au mieux. Je chantais déjà le *Chevalier à la charrette* et le *Conte du Graal*, mais je ne jouais pas aussi bien que Conrad.

Comme les joutes se font aussi à deux, nous avons décidé de rester ensemble et de mener une vie de chevaliers et de troubadours errants. Nous obtenions de bons succès, lui jouant de la harpe et moi avec ma voix. Ceci jusqu'au jour, c'était il y a presque quatre ans, où on a rencontré un chevalier toulousain qui nous a dit venir de Montsalvage, un pays entre Carcassonne et Foix…

« … En vérité, Conrad n'avait jamais cessé de penser à l'émeraude qu'il aurait voulu offrir à son ordre. Il m'a alors raconté l'histoire, et j'ai remarqué les curieuses concordances avec le récit de Chrétien de Troyes. Durant une année, nous avons recherché tout ce qui avait été écrit et rapporté sur l'émeraude, sur les Goths et sur la façon dont Chrétien de Troyes avait eu connaissance du récit du Graal et de Perceval. Nous avons visité des dizaines d'abbayes, rencontré quantité de moines copistes et consulté des centaines de parchemins et de chroniques, tant des royaumes de Bretagne, de France et d'Irlande. Quand il nous est apparu qu'il y avait autre chose qu'une légende, Conrad s'est décidé à écrire à Flégétanis. Il a fait parvenir sa lettre par différentes commanderies d'ordres hospitaliers. Je te l'ai dit, nous n'avons eu de réponse que bien plus tard, car Conrad avait demandé qu'on lui écrive à la cour du landgrave d'Eisenach. Dans son courrier, Flégétanis indiquait l'endroit où habitait le rabbin et demandait à Conrad de venir. Il le suppliait aussi, sur son honneur, de garder le secret. Conrad détruisit donc le pli sans rien me révéler, mais en me proposant de l'accompagner.

Il écarta les bras.

— Pour moi, la quête s'arrête ici.

Pendant un moment, le silence s'installa.

— Pas très loin de Fanjeaux, le pays est montagneux, fit alors Guilhem. J'ai eu l'occasion de m'y rendre. Les habitants l'appellent le *païs de salvatches*. Non loin de là se trouve une montagne qui a pour nom Montségur. Il y a un lac à quelques lieues, des grottes et des fontaines que l'on dit habitées par des fées.

— Ce pourrait bien être là ! s'exclama Wolfram, brusquement excité.

— Mais c'est un pays immense et sauvage. Rechercher la cachette de l'émeraude reviendrait à chercher un grain de sable dans la mer.

Le silence retomba. Wolfram reconnaissait que Guilhem avait raison, mais en son for intérieur, il ne voulait pas renoncer.

— Je vais m'y rendre ! décida-t-il. Avec ce que tu viens de me révéler, je peux continuer seul. Je dois le faire, au moins pour la mémoire de Conrad.

Guilhem soupira. Il craignait de trouver Lamaguère sans attrait avec l'absence d'Amicie. Pourquoi ne pas accompagner Wolfram ? Après tout, ramener une pierre ayant appartenu à un archange était un défi à sa mesure. Si Perceval y était arrivé, pourquoi pas lui ?

À cette idée, il se sentit même ragaillardi.

— Je viendrai avec toi, Wolfram. Je ferai une lettre pour celui qui s'occupe de mon château. Ferrand et Alaric la porteront.

L'Allemand posa sur lui un regard étonné, peut-être même avec une ombre de méfiance.

— Pourquoi ferais-tu cela, Kyot ?

— Pour rien !

Il inspira profondément avant de reprendre :

— Je suis arrivé ici avec celle dont je voulais faire ma femme. Mais elle a préféré vivre avec l'Esprit saint plutôt qu'avec moi. Je crains l'ennui, maintenant, alors pourquoi ne pas aller avec toi ?

Wolfram hocha lentement la tête. Il pouvait comprendre ce désir d'aventure.

— D'accord. Pouvons-nous partir demain ?

— Oui, mais les obsèques de Conrad…

— Il y aura une messe ce soir. C'est tout ce qu'il souhaitait. Au retour, je viendrai prier pour lui, et lui dire si nous avons réussi…

Ils parlaient ainsi sur l'esplanade, assez loin du château et de l'hôtellerie pour être hors de portée d'oreilles indiscrètes, quand soudain un appel de femme se fit entendre.

— Guilhem !

Il se retourna. Au timbre de la voix, un frisson le parcourut.

Venant du portail, une femme pauvrement vêtue se précipitait vers lui. Elle était brune et pas très grande. Son cœur se mit à battre plus fort. Plus loin, il reconnut les silhouettes de Pierre de Corona et de Pons de Beaufort, tous deux en aumusse.

— Guilhem ! Guilhem ! criait-elle dans un mélange de joie et d'espoir.

Il fit quelques pas vers la femme, n'en croyant pas ses yeux.

— Sanceline ! balbutia-t-il.

Il se mit alors à courir et elle se jeta dans ses bras.

— Sanceline ! Que fais-tu ici ?

— Je te cherchais, Guilhem ! J'ai besoin de toi !

Maintenant, Pierre de Corona et Pons de Beaufort s'approchaient. Corona souriait, comme toujours. Pons paraissait plus réservé.

— Dieu vous bénisse, mes amis ! leur dit Guilhem. Est-ce vous qui avez amené Sanceline ?

— Soit béni Guilhem d'Ussel, fit Corona, et que Dieu te garde. Nous étions à Albi quand dame Sanceline est venue nous voir. Elle voulait aller à Lamaguère, ayant grandement besoin de votre aide. Comme nous partions pour Toulouse, nous avons fait un détour, ne pouvant la laisser seule sur le grand chemin.

— Je ne vous remercierai jamais assez, mais comment saviez-vous que j'étais ici ?

— Nous ne le savions pas, mais en chemin nous avons rencontré le diacre qui a prêché ici pour Pâques. Il avait rencontré dame Amicie et nous a dit que vous étiez à Saint-Gilles. Nous n'avions donc plus besoin d'aller à Lamaguère.

— Il s'est passé un grand malheur aujourd'hui et nous n'avons pas dîné. Vous devez avoir faim, allons à l'hôtellerie. Vous êtes mes invités.

Les deux Parfaits acceptèrent et, tandis qu'ils s'y rendaient, Guilhem leur présenta Wolfram d'Eschenbach, expliquant que le compagnon avec qui il voyageait était mort la veille, emporté par les flots de l'Aussonelle. En même temps, Guilhem ne cessait de lancer des regards furtifs à Sanceline. Son visage éploré affichait sa tristesse et les traces de larmes sur ses joues témoignaient de la douleur de son cœur. Que lui était-il arrivé ?

Que voulait-elle ? De quelle aide avait-elle besoin ? Il savait déjà qu'il renoncerait à la quête de l'émeraude pour elle, et qu'il ne partirait plus avec Wolfram.

À la grande table, on leur servit des poissons. Wolfram d'Eschenbach mangea peu, s'interrogeant sur les conséquences de cette visite inattendue. Guilhem lui expliqua comment il avait connu Sanceline, et l'aide qu'il avait apportée aux tisserands cathares de Paris. Pons et Corona connaissaient une partie de l'histoire que leur avaient racontée Sanceline et Aignan le libraire, mais ils n'en savaient pas tous les détails.

— Vous êtes un homme bon, sire Guilhem, fit Corona, à défaut d'être un bon homme !

— Croyez-vous ? Je suis pourtant persuadé du contraire. Vous ignorez tout de ma vie.

— Ce que nous en connaissons nous suffit. Maintenant, nous allons vous laisser. Nous repartons pour Toulouse.

— Vous n'y serez pas ce soir, il est bien trop tard (none avait sonné à la cloche du couvent). Passez la nuit ici, nous avons de la place dans notre chambre.

— Je vous remercie de votre générosité, mais nous connaissons les difficultés qu'a notre seigneur comte avec l'Église de Rome. Pour passer la nuit ici, nous devrions lui demander l'autorisation, et s'il nous l'accorde, on le mettrait dans l'embarras.

Guilhem savait qu'ils avaient raison et n'insista pas. Il avait surtout hâte de savoir ce que Sanceline voulait. Elle n'avait presque pas parlé durant le repas, ne souhaitant pas confier à quiconque, même aux Parfaits, les raisons de sa visite.

Les deux diacres les bénirent à nouveau, comme ils bénirent les gens présents dans l'hôtellerie qui vinrent s'agenouiller devant eux. Ils partirent ensuite et Eschenbach les accompagna jusqu'au portail de la clôture, moins par courtoisie que pour laisser seuls Guilhem et Sanceline.

Ils montèrent dans la chambre, sous les regards moqueurs de quelques hommes persuadés qu'ils allaient jouer du serre-croupière.

Elle s'assit sur le lit et il se mit à côté d'elle, déjà enivré par la senteur du romarin qu'elle utilisait pour éloigner les poux.

— Raconte-moi, maintenant. Que deviennent les autres… et toi ?

— Nous sommes tous bien installés à Albi. Je suis quelque temps restée dans la maison de Gros Bertaut, pour l'aider à tisser. Mais je dois te l'avouer, Guilhem, je ne pensais qu'à toi. J'espérais que tu viendrais.

Elle éclata en sanglots et le cœur de Guilhem s'emplit de honte et de désespoir. De honte, car il avait promis qu'il viendrait la chercher, et il ne l'avait pas fait. De désespoir, parce que s'il avait éprouvé pour elle la plus sincère passion qui fût jamais, elle l'avait pourtant rejeté pour devenir Parfaite.

— Nous étions à l'étroit dans une seule pièce, car son gendre Estienne vivait avec nous. Noël de Champeaux m'a alors proposé d'aller chez lui, mais il a rencontré une veuve qu'il va épouser. Elle ne voulait pas d'une autre femme dans sa maison.

Elle sourit tristement.

— Mon père était toujours sur les routes, prêchant la bonne parole, et c'est lui qui m'a proposé d'entrer dans une maison de Parfaites. J'y étais jusqu'à présent. La journée, je tissais, et le soir, je me faisais instruire pour recevoir le *consolamentum*.

Vaincue par un flot d'émotions confuses, elle ajouta.

— Heureusement, penser à toi me faisait trouver le temps moins long. Il y a deux mois, mon père est venu me voir. Il m'a affirmé savoir enfin où se trouvait le mont Salva et ce qu'était venu faire Nicétas en Toulousain.

Guilhem resta interloqué à ces paroles. La Divine Providence se jouait-elle de lui ? Il s'apprêtait à partir à la recherche du mont Salva et Sanceline, qui avait disparu de sa vie, venait lui dire que son père savait où se trouvait ce lieu mystérieux.

Il aurait pourtant dû s'y attendre. Il savait qu'Enguerrand cherchait l'endroit où Nicétas était allé, et surtout, il y avait le songe. Ce rêve durant lequel il s'était vu escalader de hautes montagnes et où il avait vu souffrir les âmes de ceux qu'il avait tués. Seulement, après que les diables jaunes et noirs avaient enlevé Amicie, il avait aussi vu Sanceline près de lui, livide et morte.

Et maintenant, elle était là. Il frissonna. Était-ce le sort qui l'attendait ?

— Qu'avait appris ton père ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— Il a rencontré un Parfait présent à Saint-Félix avec Nicétas. Ce diacre connaissait celui qui lui avait servi de guide pour aller au mont Salva. Il lui a indiqué comment le trouver. Mon père n'a pas voulu m'en dire plus.

— Sais-tu pourquoi Nicétas voulait aller prier là-bas ?

— Mon père m'a dit que Nicétas y a trouvé la preuve de la lutte entre le Bien et le Mal. Il voulait la connaître aussi.

Malgré le froid, Guilhem était en sueur. Il avait l'impression d'avoir été choisi par quelque puissance invisible pour un dessein qu'il ne maîtrisait pas.

— Sanceline, laisse-moi te raconter une histoire…

Il lui parla des deux troubadours allemands, de Wolfram qu'elle venait de voir, de leur quête, du Graal et de Perceval, de l'émeraude et d'Alaric, et enfin de Montsalvat.

— Nous nous apprêtions à rechercher cet endroit mystérieux. Je suis venu ici avec deux hommes d'armes. J'en garderai un et l'autre rentrera à Lamaguère. Tu iras avec lui et tu m'attendras là-bas. Si ton père est allé à Montsalvat, je le retrouverai, je te le promets.

— Non, Guilhem, c'est à moi de le retrouver. J'accepte ton aide et je te serai éternellement reconnaissante, mais je reste avec toi, dit-elle d'une voix ferme.

Guilhem ne protesta pas et chassa les avertissements de son rêve. Que Sanceline veuille rester était, pour l'instant, ce qu'il désirait le plus au monde. Il se savait capable d'éloigner d'elle les plus effroyables dangers.

On gratta à la porte. C'était Wolfram d'Eschenbach qui revenait.

En quelques mots, Guilhem lui expliqua qui était Sanceline et ce que cherchait son père. L'Allemand fut aussi interloqué que lui, mais il objecta très vite à la présence de la jeune femme.

— Nous chevaucherons sans cesse, jeune femme. Nous dormirons dans les bois, sans confort ni chaleur. Notre vie sera rude, et ce, pendant des semaines, sans compter les périls que nous pourrions affronter…

Elle l'interrompit :

— Quand j'ai fait le voyage de Paris à Albi, Guilhem ne m'a jamais entendue me plaindre. J'ai chevauché des heures, casquée et couverte d'une lourde cotte de mailles. Je parais frêle, mais je ne le suis pas.

— Elle dit vrai, Wolfram. Elle ne nous gênera pas, je te le promets. Mais elle ne pourra voyager habillée ainsi.

Sanceline portait une tunique de lin grossier avec une simple aumônière brodée à la taille et une cape qu'elle avait tissée elle-même.

— Les femmes sont toujours les femmes. Il n'est homme si redoutable dont elles n'aient bien vite raison[48] ! plaisanta Eschenbach en levant une main fataliste.

Il acceptait.

— Que vas-tu faire des affaires de Conrad ? lui demanda Guilhem.

— Je les vendrai avant de partir. Je songeais à en parler à l'intendant et au prévôt.

— J'achète son cheval et ses bagages. Nous trouverons dedans de quoi équiper Sanceline.

Wolfram se mit à rire en regardant la jeune femme.

— Conrad était deux fois plus large qu'elle et mesurait un pied de plus !

— Une cotte de mailles peut s'ajuster et Sanceline est capable de recouper des vêtements à sa taille. Pour les armes, tu peux les vendre, car elle ne se battra pas.

— Si c'est ta décision ! fit Wolfram, tu peux prendre ce que tu veux dans les bagages de Conrad. Je vendrai le reste, mais de toi, je ne veux pas d'argent. Quant à vous, jeune dame, ce sera pour moi un plaisir de voyager avec une beauté à faire pâlir l'éclat de la déesse Vénus.

Comme elle souriait à son compliment, il poursuivit plus sérieusement :

— Si nous arrivons à Montsalvat, nous retrouverons peut-être votre père. Mais ce que nous recherchons, le Graal, ou la pierre luciférienne, sera autrement plus difficile à découvrir, car

---

48 Cette phrase, comme bien d'autres dans ce livre, est d'Eschenbach.

elle est sûrement bien cachée. Je crains même qu'elle soit dissimulée sous de l'eau et nous reste éternellement inaccessible.

— Près de l'endroit auquel je pense, il y a une source magique et un lac. Ce pourrait être là. Mais pourquoi crois-tu qu'elle puisse être sous de l'eau ?

— C'était un comportement des Goths. Ce peuple dissimulait souvent ses trésors en les recouvrant d'eau. Sais-tu ce qu'ils ont fait de leur roi Alaric ?

— Non.

— À sa mort, quelques mois après la prise de Rome, ils décidèrent de l'inhumer avec une partie de ses trésors. Pour que personne ne puisse piller sa tombe, ils firent travailler des milliers de captifs à détourner une rivière[49]. Après avoir construit son sépulcre, au milieu du lit de la rivière mis à sec, ils y firent revenir les eaux. Et pour que l'endroit restât à jamais un secret, ils massacrèrent tous les prisonniers qui avaient exécuté cet ouvrage.

— D'après le comte Dracul, Nicétas aurait vu la pierre à Montsalvat, donc nous n'aurons peut-être pas à vider un lac, plaisanta Guilhem.

— Si nous retrouvons mon père, il nous dira ce qu'il a découvert. Et peut-être nous conduira-t-il directement à ce que vous cherchez.

— C'est juste ! Tu vois, Wolfram, c'est une bonne raison pour qu'elle nous accompagne, car son père parlera avec elle en confiance.

Quelques artisans vivaient au château et autour de la chapelle. Le plus important était le maréchal-ferrant, qui était aussi charron. Mais il y avait aussi des métiers indispensables aux chevaliers : un forgeron, qui faisait office de fourbisseur[50] et de heaumier, un sellier qui façonnait et réparait selles, bâts et harnais, un escucier qui fabriquait des boucliers de bois et de cuir, et un haubergier qui réparait et ajustait les cottes de

49 Le Busentin.
50 Fabriquant d'épées.

mailles. Accompagné de Sanceline, Guilhem apporta à ce dernier le haubert de Conrad. Le haubergier prit des mesures et en conclut qu'il devrait retirer près de la moitié des mailles, ce qui lui prendrait plusieurs heures. Le haubert ne serait pas terminé avant midi le lendemain.

Revenue dans la chambre de Guilhem, Sanceline y trouva les vêtements et les bagages de Conrad. Elle les examina, ne gardant que ce qui pouvait lui être utile : le gambison, qu'elle devrait rectifier à sa taille, les chemises et les braies, et enfin une couverture dans laquelle elle pourrait se couper une robe chaude qui remplacerait avantageusement sa tunique.

Pour les soliers, elle avait vu le sellier, qui était aussi cordonnier, et il lui avait promis de lui en fabriquer pour le lendemain.

Pendant ce temps, Guilhem réunit ses hommes d'armes.

— Je pars demain pour plusieurs jours ou plusieurs semaines, je ne sais, leur annonça-t-il. Ferrant, tu rentreras à Lamaguère avec l'un des roussins et tout ce qui ne m'est pas nécessaire pour voyager. Je te donnerai une lettre pour Aignan. Alaric, tu peux l'accompagner ou rester avec moi. Je ne veux pas te forcer à venir, car ta sœur t'attend et j'ignore combien de temps je serai absent.

— Je viendrai, seigneur, dit simplement Alaric. Mon cousin préviendra ma sœur.

Guilhem hocha du chef, satisfait.

— Le seigneur d'Eschenbach m'accompagnera, ainsi qu'une jeune femme. Nous rechercherons son père, qui est un ami. Prépare soigneusement tes armes et charge des provisions sur le cheval qui nous reste. Nous partirons demain, à la relevée.

Il ne lui dit rien de plus, n'étant pas certain de pouvoir lui faire confiance.

Chapitre 18

Le mercredi, ils partirent plus tard que prévu, l'haubergier ayant dû travailler jusqu'au dernier moment pour ajuster la cotte de mailles de Sanceline.

Jusqu'à Foix, Guilhem jugeait qu'il n'y aurait aucun péril. Qui pourrait s'en prendre à eux ? Des bandits de grand chemin ? Des routiers ? Il n'y en avait pas dans les comtés de Foix et de Toulouse. Leurs hauberts étaient donc sur le roussin de bât et ils voyageaient en gambison. Sanceline portait sa robe et son fruste manteau de laine. Elle montait le cheval de Conrad de Tannhäuser et Guilhem avait conservé sa boîte à vielle derrière sa selle, ne voulant pas confier son précieux instrument de musique à Ferrant, rentré à Lamaguère avec l'autre cheval de bât et les bagages.

En chemin, Guilhem parla de son fief, puis raconta à Sanceline son voyage à Londres avec Robert de Locksley. Elle posa de nombreuses questions sur Anna Maria qu'elle aimait beaucoup. Ensuite, il lui expliqua comment Amicie de Villemur était venue à Lamaguère demander sa protection et lui confia que sa lettre, reçue d'Albi, l'avait décidé à épouser l'héritière de Saverdun. Il ne lui dit rien cependant de la tentative d'assassinat, lui rapportant seulement que le *consolamentum* des mourants lui avait été donné après une violente attaque de frelons. Au récit de cette dernière partie de l'histoire, Sanceline resta silencieuse. Peut-être la connaissait-elle par Pons et Corona.

— … Amicie est devant nous, avec la sœur du comte de Foix, conclut Guilhem. Quand elle aura remis de l'ordre à Saverdun, elle se rendra à Fanjeaux où dame Esclarmonde veut lui confier une maison de Parfaites.

Après un long moment durant lequel elle resta la gorge serrée, Sanceline demanda :

— Qu'est-elle désormais pour toi ?

— Une amie… comme toi.

Ayant fait halte à Muret pour se renseigner et se désaltérer, ils apprirent que la sœur du comte de Foix était passée la veille. Par contre, quand Guilhem posa des questions sur trois moines avec des ânes, personne ne put répondre. Soit Pierre de Castelnau et ses compagnons avaient pris un autre chemin, soit ils s'étaient arrêtés ailleurs, car il y avait beaucoup de prieurés et d'abbayes où ils pouvaient obtenir l'hospitalité.

Ils repartirent et chevauchèrent sans relâche pour arriver à Miremont juste avant la fermeture des portes de la ville. Ayant obtenu une chambre dans la seule auberge, ils dormirent dans le même lit.

Personne n'avait vu le convoi d'Esclarmonde, ce qui inquiéta un peu Guilhem, mais un bon homme leur dit que la sœur du comte de Foix avait dû passer la nuit dans la ferme des Couffinal, des cathares fervents.

Le jeudi matin, ils reprirent la route plus tard que la veille car un de leurs chevaux avait perdu un fer et ils durent s'attarder chez un maréchal-ferrant. Sortant de la ville, ils aperçurent un groupe de cavaliers loin devant eux. Guilhem pensa un instant qu'il s'agissait de l'arrière-garde des gens d'Esclarmonde, mais il ne parvint pas à les rattraper car les inconnus mirent leurs chevaux au galop.

Il en ressentit une certaine inquiétude, tempérée quand même par le fait que ces cavaliers étaient quatre ou cinq fois moins nombreux que les gens du convoi d'Esclarmonde. D'ailleurs, il ne les revit plus. Sans doute s'étaient-ils dirigés vers Auterive.

Guilhem avait un autre sujet de préoccupation. Sous peu ils rattraperaient Esclarmonde, car on voyait des empreintes fraîches de sabots de chevaux et de mules, ainsi que des crottins fumants. Il s'inquiétait de ce que penserait Amicie en le découvrant avec Sanceline ? Ne croirait-elle pas qu'il l'avait bien vite oubliée ?

Il s'interrogeait aussi sur ses sentiments envers les deux femmes quand, dans l'étroit chemin au milieu des bois où ils se trouvaient, il crut entendre des hennissements, puis des cris lointains.

Il prêta l'oreille plus attentivement et comprit que ses craintes n'étaient pas vaines. Immédiatement, il tira son épée et piqua son cheval en lançant :

— À la rescousse !

— Alaric, reste avec dame Sanceline, ordonna Eschenbach avant de suivre Guilhem, lui aussi épée haute.

Les cris et les hurlements faiblirent avant de cesser complètement. Le cœur de Guilhem battait le tambour pendant qu'à grands coups de talons, il éperonnait sa bête sans ménagement. Ils galopèrent ainsi un bon moment jusqu'à apercevoir trois ou quatre cavaliers s'enfuir. Sans doute les avaient-ils entendus.

Le vent, qui soufflait du levant, apportait maintenant d'écœurants effluves de sang et de mort. À une centaine de toises, Guilhem découvrit le carnage. Tout était rouge et des flots de sang s'écoulaient entre les corps meurtris dans les ornières du chemin. Dans les fourrés alentour, et plus loin sur le chemin, il aperçut quelques-uns des chevaux et des mules dont les bâts étaient encore chargés de coffres.

Il fit arrêter sa monture et Eschenbach le rejoignit.

— Ils sont tombés dans un guet-apens, constata-t-il d'une voix blanche. Nous arrivons trop tard.

— Ce seraient les fuyards que nous venons de voir ?

— Sans doute. Le massacre vient d'avoir lieu, vois tout ce sang qui coule ! Mais ne prenons pas le risque de tomber à notre tour sous leurs flèches.

— Seigneur ! murmura Eschenbach en se signant.

— Les assassins les ont fauchés avec leurs traits, puis les ont taillés en pièces à coups de haches et de marteaux d'armes, expliqua Guilhem d'un ton égal.

Il avait déjà fait ça quand il était routier. C'était si facile avec des voyageurs trop confiants.

Ils attendirent Sanceline et Alaric en balayant le champ de bataille des yeux. Il ne s'en élevait aucune plainte, aucun cri. Les

corps immobiles étaient figés dans la mort. Guilhem aperçut une tache pastel sur laquelle coulait un ruisselet de sang. Le manteau d'Amicie. Il frissonna. Ainsi, tout était fini… Il l'avait toujours su.

Les deux autres arrivaient. Découvrant le massacre, Sanceline écarquilla les yeux et demeura pétrifiée, muette d'épouvante. Alaric, lui, était seulement étonné de découvrir un tel massacre dans ce pays paisible.

— Par le sang de Dieu, qui a fait ça ! s'exclama-t-il. Des maraudeurs ? Des estropiats ?

— Non, répondit Guilhem qui, même de loin, avait reconnu les flèches noires.

— Il faut secourir ces malheureux, proposa Sanceline d'une voix implorante.

— C'est inutile, ils sont tous passés, répliqua Guilhem. Alaric, sors nos hauberts et aide-moi à enfiler le mien. Pendant ce temps, Wolfram, veille à ce que personne n'approche. Ensuite Alaric t'aidera et Sanceline mettra aussi sa cotte de mailles. Les agresseurs peuvent revenir dans les bois et nous assaillir de leurs flèches.

Une fois équipés, ils avancèrent lentement, tenant leur rondache devant eux. Casque, haubert et camail les protégeraient des traits, à moins qu'ils ne soient atteints dans les yeux ou la bouche. Guilhem brandissait son épée et Wolfram sa hache. L'arbalète d'Alaric contenait un carreau.

De près, ce qu'ils découvrirent ressemblait à l'enfer. Les corps étaient percés de flèches, mais après avoir été atteints, ils avaient été navrés, étripés, démembrés ou écrasés au marteau et à la masse. Certains même suppliciés, nez et oreilles détranchés. D'autres avaient été déchirés par les sabots des chevaux paniqués. Les chairs étaient broyées, les entrailles puantes sortaient des ventres et les os des poitrines.

Un arbalétrier avait une flèche dans la gorge. Guilhem se pencha et arracha le trait empenné de plumes noires. La pointe était large, en forme de poignard, attachée au bois par une bande de cuir.

Elle provenait des archers du comte Dracul.

Alaric avait rejoint le groupe des serviteurs. Un tas de chairs emmêlées aux visages surpris ou horrifiés, pour ceux qui n'avaient pas été écrasés.

Guilhem aperçut Roger, le chevalier qui chantait si bien, meurtri et ensanglanté. Il poursuivit sa marche entre les corps, jetant sans cesse des regards attentifs vers les taillis environnants. Il avançait lentement, autant par prudence que par crainte de ce qu'il allait découvrir. Il se dirigeait vers le manteau turquoise d'Amicie de Villemur.

Pourquoi ne l'avait-il pas accompagnée ? En même temps, il cherchait à se convaincre que s'il l'avait fait, Sanceline ne serait pas avec lui en ce moment. La présence de l'une devait-elle se payer par la mort de l'autre ?

Observant qu'il n'y avait aucun péril, il descendit de cheval. Avec appréhension et beaucoup de douceur, il souleva le manteau bleu. Le corps de la femme avait été piétiné et son visage meurtri de coups de lame.

Mais ce n'était pas Amicie. C'était Ermessinde.

Un immense soulagement l'envahit. Avisant une autre chevelure blonde, il s'approcha, le cœur battant. Mais elle aussi n'était qu'une servante. Plus loin gisaient les arbalétriers sauvagement hachés et achevés à la masse. L'un d'eux tenait encore son épée entre ses doigts roidis.

— Guilhem, la litière est vide ! cria Wolfram, devant lui avec Sanceline.

Abandonnant les cadavres qui l'entouraient, Guilhem se dirigea vers la litière. En chemin, il découvrit l'écuyer Limoux, une flèche en travers de la gorge. Puis ce fut Jourdain de Salsigne, percé d'un trait, lui aussi, mais dans le dos. De plus, on lui avait brisé le crâne. Le chevalier et son écuyer avaient dû être abattus les premiers.

En haubert, on n'aurait pu les tuer si facilement, mais il est vrai que personne ne pouvait envisager de tels périls sur la route de Foix.

Guilhem aperçut le corps du médecin, loin devant eux. Près de lui, il reconnut la mule donnée à Amicie remarquable par sa tache blanche entre les oreilles. Une flèche l'avait atteint au flanc. Les coffres étaient encore attachés sur ses bâts.

— Dame Esclarmonde n'est pas ici. Pas plus qu'Amicie de Villemur, dit-il avec soulagement à Wolfram d'Eschenbach.

Il remarqua que Sanceline avait légèrement plissé le front quand il avait prononcé le nom d'Amicie.

— Ces routiers les auraient enlevées ? demanda Eschenbach.

— Ce n'étaient pas des routiers, mon ami. Regarde les flèches. Je les ai déjà vues à Saint-Gilles. Ce sont celles du comte Dracul.

— Vladislas de Valachie ! Mais pourquoi s'en serait-il pris à la sœur du comte de Foix ?

— Qui est le comte Dracul ? demanda Sanceline.

— Un prince valaque et l'ambassadeur de Transylvanie. Il séjournait au château durant ces fêtes de Pâques. Ce que je sais de lui, c'est qu'il serait d'une grande férocité. Il a dû vouloir s'emparer des bijoux et des bagages de dame Esclarmonde, pour revenir en Valachie avec un riche butin.

— On l'aura vite rattrapé, seigneur, observa Alaric, pressé d'en découdre.

— Peut-être pas. Il manque des chevaux. Ils ont dû les prendre et, avec eux, ils pourront galoper jour et nuit. Ces valaques sont des hommes rudes, résistants à la fatigue.

— Le comte Dracul était encore au château mardi, observa Wolfram, et personne ne nous a parlé d'eux en chemin.

— Ils ont pu prendre un autre chemin, remonter par l'Ariège, suggéra Guilhem.

— Mais Dracul ne connaît rien à votre pays !

— Le Démon l'a aidé ! murmura Alaric en se signant.

— Pourquoi achever les blessés, pourquoi s'acharner sur eux ainsi ? demanda Sanceline, réprimant ses sanglots.

— C'est le tempérament de Dracul, jeune dame. Il nous a avoué aimer faire souffrir, fit Wolfram d'Eschenbach, maintenant convaincu.

— Dracul signifie fils du diable, Sanceline, ajouta sombrement Guilhem. De plus, il ne voulait pas qu'il reste un seul témoin. Si nous n'étions pas arrivés, qui aurait deviné que c'était lui ?

— Comment ont-ils pu faire ? Ils n'étaient que quatre.

— Ce sont des archers adroits. Je les ai vus tirer. Dissimulés près de la rivière, ils ont attendu le convoi. Après avoir blessé ou tué suffisamment de monde, ils ont chargé et massacré les survivants. Soit les femmes sont parvenues à fuir, soit ils les ont épargnées pour les emmener comme esclaves. Dans ce dernier cas, que le Seigneur les protège de ces démons.

— Partons à leur poursuite, seigneur, proposa Alaric. Ils ne sont pas loin. On peut les rattraper, sauver les dames et les châtier.

— Il faut d'abord vérifier s'il n'y a pas eu de survivants qui seraient parvenus à fuir. Sanceline, reste en selle et surveille bien. Préviens-nous si tu remarques quelque chose. Nous allons rassembler les corps au bord du chemin.

Ils soulevèrent une à une les victimes meurtries et sanglantes, devant parfois les tenir à plusieurs à cause de leurs membres brisés. Guilhem ne se souvenait pas exactement du nombre de personnes de l'escorte, n'ayant pas fait attention aux domestiques, mais il fut certain que toutes les servantes et tous les hommes d'armes étaient morts. En fin de compte, outre dames Esclarmonde et Amicie, il semblait ne manquer que le diacre parfait.

— Dracul a pu emmener les femmes, mais certainement pas le diacre, dit Guilhem. Donc il est parvenu à fuir. Il ne peut être loin. Essayons de trouver ses traces.

— Que fait-on des bagages, seigneur ? demanda Alaric en désignant les mules qui paissaient maintenant tranquillement.

La plupart portaient encore leurs coffres, un sur chaque flanc et le troisième sur le dos. De grosses huches dont le couvercle en pointe formait deux vantaux. Elles contenaient le linge, les draps, les habits, la vaisselle, l'argenterie et même les tapis de la sœur du comte de Foix. Il y avait aussi des armes et des bijoux dans de petites caisses séparées.

Certains coffres étaient peints, d'autres couverts de cuir gaufré, d'autres encore étaient en bois léger, tous serrés dans de larges pentures de fer. Ces bagages, joliment décorés, formaient un décor inattendu au milieu du massacre.

— On ne peut pas les abandonner. Si ce démon de Dracul revient, il s'en emparera, poursuivit l'écuyer.

— Tu as raison, emmenons les mules. Sanceline, et toi Wolfram, rassemblez-les et rattachez les coffres tombés. Dame Esclarmonde devait aussi avoir une boîte à bijoux et de l'argent dans sa litière. Trouvez-les. Avec Alaric, qui a l'habitude de pister le gibier, nous allons tenter de trouver les traces du diacre.

Ils découvrirent des empreintes le long du coteau. C'étaient des pas et des mains de femmes, mais Alaric découvrit aussi les traces d'un homme. Les pieds des femmes étaient différents, ce qui signifiait qu'Amicie, la sœur du comte de Foix et le diacre étaient parvenus à fuir. Réfugiés dans un fossé, les fuyards avaient rampé entre les chênes et les châtaigniers. Ils s'étaient agrippés à des touffes de romarin dont certaines étaient arrachées. Plusieurs fois, ils avaient appuyé leurs paumes dans le sol boueux.

Mais au sommet du coteau, la forêt s'étendait, sombre et impénétrable. Il ne serait pas facile de les retrouver.

Ils revinrent sur le lieu du guet-apens et Guilhem s'approcha de Sanceline.

— Wolfram et Alaric vont te conduire à Miremont, lui dit-il. Ils emmèneront aussi les mules, raconteront ce qui s'est passé et ramèneront du secours. Je vais poursuivre seul en laissant des signes derrière moi. Alaric n'aura aucun mal à les trouver.

— Et si vous les rencontrez, seigneur ?

— Je ne sous-estime pas Dracul, Alaric, mais il ne me fait pas peur. Peut-être Satan le protège-t-il, mais les démons sont aussi mes alliés.

— Je ne te quitte pas, Guilhem, décida Sanceline. J'ai traversé la France avec toi, et tu n'as pas eu à te plaindre de mon courage. Tu n'as pas le droit de me renvoyer.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée de retourner à Miremont, observa Wolfram, soucieux. Et si on ne nous croyait pas ? Si on nous accusait d'être les voleurs ? Imagine qu'on rencontre des hommes d'armes qui nous trouvent avec les bagages et les bijoux de dame Esclarmonde…

Guilhem marqua une hésitation. Wolfram avait raison. On pourrait bien les accuser et les emprisonner, ou simplement les pendre comme des larrons après leur avoir coupé les oreilles.

Personne ne connaissait Wolfram. Quant à Alaric et Sanceline, ils passeraient facilement pour des routiers dans leur équipement.

Pourquoi ne pas continuer ensemble ?

— D'accord, restez avec moi. Chacun de nous prendra une mule en longe. En suivant le coteau par le travers, on montera au sommet et on retrouvera les traces.

Alaric rassembla les peaux munies de boucles et de courroies qui servaient à attacher les coffres. Ceux qui étaient tombés ne s'étaient pas brisés et ils parvinrent à les mettre sur le dos de la mule. Durant ces préparatifs, Guilhem récupéra aussi trois arbalètes et des trousses de viretons.

Quand tout fut prêt, ils entreprirent de faire gravir la pente aux mules. La costière n'était pas très haute, à peine une centaine de pieds, et ils trouvèrent un passage facile qui permit aux hommes et aux bêtes d'arriver rapidement sur la crête.

Ils se trouvaient dans une forêt de chênes majestueux, de grands hêtres, de pins et de châtaigniers.

Guilhem examina le chemin en contrebas. Il n'y avait aucun signe de la troupe de Dracul mais le valaque n'avait aucune raison de rechercher les femmes et il savait être poursuivi. Lui et ses hommes devaient galoper à toute bride vers le levant.

Cependant, son instinct lui disait qu'il n'en était rien. Il songea à nouveau à ce rêve durant lequel il avait traversé l'enfer. En avait-il terminé ? Il était certain que non. Cela finirait-il par la mort de Sanceline ? Il éprouvait déjà des regrets pour l'avoir autorisée à venir avec lui.

— Essayons de passer par là, proposa-t-il en montrant un passage entre deux arbres pouvant rejoindre les traces des deux femmes.

Ils avancèrent en file. Guilhem en tête et Alaric à la fin. Encore couvertes de neige, les branches les fouettaient, déposant une poudre blanche sur leur haubert. La forêt était silencieuse. Ils arrivèrent dans une sente où ils découvrirent des empreintes de pieds dans la boue neigeuse. Ça ne pouvait être que celles qu'ils cherchaient.

En suivant la piste, ils débouchèrent sur un embranchement. Le sol était rocailleux et les traces avaient disparu. Alaric

remonta une portion du chemin pour trouver de nouvelles marques.

— Pourquoi ne pas les appeler ? demanda Sanceline pendant qu'ils attendaient.

— Un mauvais pressentiment…

— Lequel ? s'enquit Wolfram.

— L'impression que d'autres sont dans ces bois… Et puis, il y a autre chose…

— Quoi donc ? interrogea Sanceline en frissonnant.

— Je n'ai pas eu le temps de te parler beaucoup d'Amicie…

— Tu m'as dit que vous vouliez vous marier, répliqua-t-elle d'une voix blanche.

— Je ne lui aurais jamais proposé si tu ne m'avais pas écrit…

— Ne parlons plus de ça, Guilhem ! fit-elle avec brusquerie, les larmes aux yeux.

— Je dois quand même le faire, car c'est à cause de ce projet de mariage qu'elle a failli mourir, et qu'elle a reçu le *consolamentum*.

— Comment ça ? demanda Wolfram, intrigué.

— Si des frelons se sont attaqués à elle, c'est parce qu'on lui avait jeté dessus un nid. On a tenté de l'assassiner, bien qu'elle ne le sache pas.

Sanceline eut une expression d'horreur.

— Pourquoi ? demanda encore Wolfram.

— Parce quelle est châtelaine de Saverdun. Notre mariage dérangeait celui qui voulait garder ce fief qui contrôle le passage entre les comtés de Toulouse et de Foix… répondit Guilhem avant de s'interrompre.

Alaric revenait.

— Seigneur, je n'ai trouvé aucune trace.

— Prenons donc à gauche, le chemin est plus large et nous risquerons moins une embuscade.

— Cette attaque pourrait-elle avoir un rapport ? interrogea Wolfram comme ils se remettaient en route.

— Je ne sais pas, nous en reparlerons plus tard, répondit Guilhem, faisant comprendre qu'il ne souhaitait pas en dire plus en présence d'Alaric.

Ils poursuivirent près d'une demi-lieue, ne découvrant aucune empreinte des fuyards.

Ils allaient dans la direction de Sainte-Gabelle et le sentier, élargi, revenait vers le chemin où avait eu lieu l'attaque. Guilhem savait qu'un peu plus loin se trouvait l'ermitage Saint-Martin où se dressait une petite chapelle. S'ils n'avaient rien découvert en y arrivant, ils feraient demi-tour. Ils reviendraient jusqu'à l'embranchement et ils prendraient le second sentier.

Ses pensées le ramenaient sans cesse à Amicie. Où pouvait-elle être maintenant ? Il aurait dû la protéger et il avait failli. Peut-être agonisait-elle, blessée, dans quelque fourré. Il se jura de retrouver Dracul et de lui faire subir les plus effroyables châtiments.

En même temps, il restait attentif, observant chaque arbre, chaque taillis un peu trop épais, guettant le moindre bruit anormal et même le silence s'il se prolongeait trop. Les valaques pouvaient être tout près d'eux.

C'est alors qu'il entendit un gémissement. Il arrêta son cheval et fit un signe pour que ses compagnons demeurent silencieux. Puis il attacha la longe de mule à un arbre et sortit silencieusement son épée.

Le gémissement, le râle, plutôt, s'était tu. Il fit avancer son palefroi jusqu'à une clairière où se dressait une hutte de bois surmontée d'une croix. C'était l'ermitage avec une chapelle en pierres sèches en construction. Quelques poules caquetaient sur un tas de fumier. Une source s'écoulait dans un bac et, juste devant, un homme tonsuré et barbu était cloué en terre par un pieu sanglant lui traversant le ventre.

C'était lui qui avait gémi, mais, pour l'instant, il paraissait mort. On lui avait coupé le nez et les oreilles. Sa robe de feutre sombre était souillée de sang.

Chapitre 19

Vladislas de Valachie, son écuyer Radu et les deux hommes d'armes valaques galopaient aussi vite qu'ils le pouvaient vers Sainte-Gabelle.

Après le massacre, leur sang bouillait. Ils voulaient tuer, boire le sang des perfides qui les avaient compromis. La vengeance dominait tout autre sentiment.

Ils s'étaient débarrassés de leur guide, juste après le carnage. Moins on en saurait sur eux, plus ils auraient du temps pour retrouver ceux qu'ils cherchaient et s'approprier ce qui leur appartenait.

C'est alors qu'ils virent un cavalier trottant devant eux.

— Aucun témoin ! Tue-le ! cria Vladislas en hongrois à son écuyer.

Radu sortit son épée et partit au galop. Il la levait et s'apprêtait à trancher la tête quand le cavalier se retourna. L'homme reconnut les valaques et se mit à hurler de terreur. Il donna un coup de talon pour mettre son cheval au galop.

Radu aussi l'avait reconnu. Il le rattrapa et il le contraignit à s'arrêter pour attendre son seigneur.

— Pourquoi est-il encore vivant ? lança Dracul avec colère.

Sa rage était telle qu'il aurait facilement tué son écuyer pour lui avoir désobéi.

— Plusieurs fois, au château, j'ai vu cet homme près de notre tente, seigneur.

— Ce serait notre voleur ?

Tout cela étant dit en hongrois, le prisonnier ne comprenait rien. Pourtant il devinait que son sort n'allait pas être enviable.

— Pitié, messires, supplia-t-il, je suis au service du seigneur de ce pays.

— Descends ! ordonna Dracul, ignorant ses supplications.

L'autre s'exécuta.

La haute selle du prisonnier possédait une sacoche attachée au bât. Dracul en trancha les lanières et le coffre de cuir tomba par terre.

— Fouille-le et vide ça.

Radu sauta au sol et envoya un soufflet au prisonnier. Son gantelet de maille déchira la joue du malheureux, l'assommant à moitié. Ensuite Radu lui donna plusieurs coups de pied, puis il fouilla sa robe en la déchirant. Saisissant l'escarcelle à sa taille, il l'arracha et l'ouvrit. Elle contenait six solidi d'or et un médaillon représentant la Vierge.

Le valaque montra celui-ci à son maître :

— C'est lui, seigneur, c'est notre voleur. Il a votre médaillon.

— Dragu, va couper une branche ! ordonna Dracul. Radu, déshabille-le !

L'homme d'armes nommé Dragu descendit de cheval et s'éloigna vers la forêt, un coutelas à la main. Après avoir examiné plusieurs arbres, il trouva une belle branche de pin bien droite, d'environ sept ou huit pieds. Il la coupa et la ramena en l'ébranchant à grands coups de couteau.

Entre-temps, Radu avait arraché les vêtements du prisonnier terrorisé. Quand il fut nu comme un ver, il lui envoya une volée de coups de pied comme prélude à la punition.

— Tu m'as volé ! gronda Dracul. Je ne supporte pas les voleurs !

— Pitié, seigneur, j'étais obligé ! sanglota l'homme en essayant d'éviter la raclée.

— On va voir. Andriescu, prends ta selle…

Radu envoya encore quelques bourrades jusqu'à ce que le prisonnier se retrouve sur le ventre. Le nommé Andriescu étant descendu de son cheval, il sortit une lanière de cuir de son sac de selle et la tendit à son compagnon. Radu entrava alors les mains de l'homme dans son dos, serrant le lien jusqu'à faire saigner les poignets.

Pendant ce temps, Andriescu détachait les sangles et les sacoches du bât. Puis il saisit la lourde selle de bois recouverte de cuir et, s'approchant du prisonnier, il la lui posa sur le dos,

comme s'il était un cheval. Ensuite il s'assit dessus afin de l'empêcher de bouger.

Dragu avait repéré un endroit où le sol paraissait meuble. Avec un large couteau qu'il portait en travers du torse, il entreprit de creuser un trou. Radu vint l'aider, puisque le prisonnier ne pouvait pas bouger. Ils firent ainsi une fosse d'environ deux pieds, puis rassemblèrent des pierres.

Le prisonnier pleurnichait et suppliait en gémissant, épouvanté à l'idée de ce qui allait lui arriver.

Toujours sur son cheval, le comte Dracul regardait la scène, le visage d'une incroyable dureté.

— Tu vas subir le supplice des voleurs, l'empalement, dit-il quand tout fut prêt, mais tu peux encore éviter la douleur en disant la vérité.

— Pitié ! hurla le malheureux.

De façon hachée et désordonnée, il raconta comment il avait commis le vol, pendant la chasse du lendemain de Pâques. Il était tellement terrorisé, qu'il poursuivit en avouant tous les autres méfaits qu'il avait commis. Et comme Dracul ne disait rien, il chercha d'ultimes confessions à faire et en vint à Conrad de Tannhäuser, dont il décrivit la fin.

Mais à part ce dernier crime, il n'apprit rien d'intéressant au compte Dracul qui fit signe à Radu de commencer.

Radu avait préparé une autre lanière qu'il passa autour de la tête du supplicié. Elle lui pénétrait dans la bouche, la forçant à rester ouverte et empêchant le malheureux de hurler. Il la serra, puis il appuya fortement sur le cou. Andriescu était allé détacher une des masses d'armes, sur un cheval, tandis que Dragu se mettait entre les jambes du prisonnier où il présenta la pointe arrondie du pieu devant son fondement.

À l'autre bout, Andriescu frappa alors sur le pal avec la masse, l'enfonçant dans les entrailles.

Le prisonnier se raidit dans une convulsion. Il tenta en vain de hurler tandis que sortait un flot de sang de son ventre. Puis il s'évanouit de douleur.

Andriescu frappa alors encore plusieurs fois, faisant pénétrer le pal de près d'un pied. Ensuite les trois valaques relevèrent le corps sanguinolent et le transportèrent par le pal qu'ils

plantèrent dans le trou préparé. Ils le rebouchèrent avec les cailloux et de la terre pour que le pieu reste bien droit.

Les pieds du supplicié étaient à deux pieds du sol. Le poids de son corps ferait progressivement et lentement pénétrer le pal qui finirait par ressortir sous l'aisselle, au niveau du menton ou de la bouche, au bout d'un jour ou deux.

Ce serait le temps nécessaire pour que la délivrance de la mort arrive, car entre-temps, le voleur aurait repris conscience et souffrirait toutes les douleurs de l'enfer.

Andriescu récupéra la selle avec indifférence, resangla le cheval et raccrocha la masse. Les quatre cavaliers s'enfoncèrent dans la forêt.

Guilhem n'était pas surpris. Après le gémissement, il s'attendait à découvrir quelque supplicié et il craignait que ce soient les femmes. C'est donc avec soulagement qu'il vit que le mort était un homme.

Par contre, Wolfram et Alaric restèrent stupéfiés par ce nouveau crime. Non par l'horreur de ce qu'ils voyaient, car ils avaient connu la violence des batailles et ils connaissaient les tourments que les vainqueurs aimaient à pratiquer sur les vaincus, mais parce qu'ils ne comprenaient pas.

Quant à Sanceline, qui s'approcha la dernière, elle éprouva une épouvante sans nom.

— Au moins, on sait que le comte Dracul est passé par là, remarqua Guilhem d'un ton égal.

Derrière la chapelle en construction et la cahute, la forêt n'avait pas été défrichée. L'ermite n'avait débroussaillé et déboisé qu'un petit jardin.

— Il faut soigner cet homme, décida Sanceline, s'apprêtant à descendre de cheval.

— Ne bouge pas ! ordonna Guilhem. Il est mort et personne ne peut plus rien pour lui.

— Allons-nous rester sans rien faire ? répliqua-t-elle plutôt sèchement.

Il ne répondit pas, ne quittant pas des yeux les taillis devant eux.

— Je crois que nous ne sommes pas seuls, dame Sanceline, remarqua doucement Alaric.

Il lui montra les traces de sabots qui se dirigeaient vers l'arrière de la chapelle.

— Ils seraient encore là ? demanda Wolfram à voix basse.

— Je ne sais pas, répondit Guilhem en balayant la forêt du regard. S'approcher ne nous apprendra rien de plus, et s'ils nous observent en ce moment, ils sont encore trop loin pour que leurs flèches percent nos hauberts. Inutile de se mettre en péril.

— Pourquoi ont-ils fait ça ? sanglota Sanceline. Avaient-ils besoin de commettre de telles horreurs !

— Ils l'ont questionné. Les tortures, c'était pour le faire parler. Donc ils cherchent quelque chose, ou quelqu'un, dit Guilhem. Certainement dame Esclarmonde et dame Amicie. Cela signifie qu'ils sont à leur poursuite et qu'ils ignorent où elles se cachent, car sinon, ils n'auraient pas perdu de temps à le torturer.

— Mais étaient-ce le comte Dracul et ses gens qui l'ont interrogé ? Je n'en suis pas sûr, intervint l'Allemand.

— J'ai reconnu les flèches tout à l'heure, et cet homme est empalé. Conrad a bien dit, à table, que c'était sa façon de faire !

— Pas comme ça. Dracul nous a décrit longuement comment on s'y prend dans son pays. Le pal ne traverse pas le ventre de cette façon. Il entre par le bas du corps et sort par la bouche, au bout d'un jour ou deux.

Sanceline écarquilla les yeux d'horreur, tandis qu'Alaric se signait en murmurant une imprécation.

— De surcroît, il y a là les empreintes d'au moins six chevaux ou plus, poursuivit-il en désignant des marques de sabots.

Guilhem faillit rétorquer que le comte Dracul était peut-être pressé. Quant aux chevaux, qui pouvait être certain de ces traces emmêlées ?

Pourtant, le doute venait de s'immiscer dans son esprit. Et si tout n'était qu'un stratagème ? Et si ce n'était pas le comte Dracul qui avait attaqué le convoi, mais les ennemis d'Amicie ?

— Tu as peut-être raison, dit-il enfin. Auquel cas, ils pourraient avoir tué l'ermite parce qu'il les connaissait… Ce seraient donc des gens du pays.

Une bourrasque s'éleva et Guilhem leva les yeux au ciel qui se couvrait de nuages.

— Il faut retrouver les femmes avant la nuit. Et surtout avant la neige, car les loups doivent aussi les guetter. Faisons demi-tour jusqu'à l'embranchement de tout à l'heure.

Ils reprirent les mules qu'ils avaient laissées un peu plus loin et firent le chemin en sens inverse. Alaric, toujours en arrière-garde, ne cessait de se retourner.

Quand ils arrivèrent à la fourche, ils se rassemblèrent pour écouter leur chef.

— Alaric, descends ! Nous prenons ton cheval et la mule. Tâche de trouver un endroit d'où tu pourras surveiller le chemin et restes-y une heure. Si des gens sont derrière nous, tu les suivras à ton tour et si tu vois qu'ils apprêtent à nous attaquer, sonne de ton cor.

Alaric s'exécuta sans discuter. Il avait son manteau et pouvait passer la nuit dehors.

Guilhem lui laissa quelques-unes de leurs provisions, c'est-à-dire un demi-pain de seigle et une gourde d'eau.

En reprenant le chemin sans lui, Guilhem se demanda s'il avait fait le bon choix. Si Alaric était un félon et rejoignait ceux qui recherchaient Amicie ou Esclarmonde, la partie deviendrait difficile.

Effectivement, à l'ermitage, des regards hostiles n'avaient pas quitté des yeux Guilhem et ses amis.

Ceux qui les observaient étaient bien cachés au fond des fourrés. S'il leur était resté des flèches, ils les auraient utilisées, malgré la distance incertaine, mais ils n'en possédaient plus que deux. La bataille se terminerait alors à la hache et à l'épée, et le chef de la bande n'était pas certain de la victoire.

De plus, pourquoi les tuer ? Ce Guilhem était capable de retrouver les fuyards. Quand il y serait parvenu, il serait toujours temps de s'occuper d'eux, surtout avec les renforts qui allaient arriver.

Ils avançaient depuis plus d'une heure sur le sentier rocailleux quand Guilhem aperçut un morceau de soie accroché à une ronce.

Ils s'arrêtèrent devant le minuscule morceau d'étoffe.

— Il provient du voile d'Esclarmonde, dit Guilhem. Je le reconnais.

— Elles ne sont pas loin. Peut-être même cachées par ici, fit Wolfram en examinant les fourrés dans lesquels il était facile de se dissimuler.

— Si elles nous observent, elles ne vont pas se montrer, intervint Sanceline.

— Pourquoi ?

— Elles doivent être terrorisées après un tel massacre ! Comment t'identifieraient-elles, Guilhem ? Elles doivent imaginer que nous sommes ceux qui les ont attaqués.

— Elle a raison ! approuva Wolfram. Il faut les appeler, se faire reconnaître. Dame Amicie connaît ta voix.

— Il y a mes armes sur ma rondache, une vielle peinte, remarqua Guilhem.

— Il fait sombre dans ce bois. Si elles sont loin, elles ne la distingueront pas.

C'était juste, mais Guilhem hésitait toujours. Pourtant il fallait prendre une décision, car la nuit approchait.

— Les appeler, c'est prendre le risque d'en alerter d'autres… Et puis, auront-elles confiance dans nos appels ? Sortirais-tu de ta cachette si on t'appelait, Sanceline ?

— Peut-être pas, reconnut-elle.

C'est alors qu'une idée lui vint. Il détacha la boîte à vielle et sortit son instrument.

— Elles auront confiance en ma musique.

Il aurait pu jouer un chant qu'il avait composé pour Amicie, mais c'était délicat en présence de Sanceline. Il choisit donc un épisode du Chevalier de la charrette dont il se souvenait et qu'Amicie connaissait aussi.

— Lancelot, tant grant joie en a.
Li Rois meintenant le mena,
En la sale, où venue estoit,
La Reine, qui l'atendoit.
Quant la Reine voit le Roi,
Qui tient Lancelot par le doi,

Si s'est encontre lui dreciée,
Et fet semblant de corociée.
Si n'en bronche, ne ne dit mot.
— Dame, véez ci Lancelot,

En même temps, il tournait inlassablement la roue, s'efforçant de bien faire sonner la musique.

Ils repartirent en avançant lentement. Guilhem chantait et jouait toujours. C'est alors que le miracle se produisit. Au détour du chemin, une silhouette sortit d'un fourré. Un homme en aumusse.

Chapitre 20

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Je vous reconnais, fit Guilhem, vous êtes le diacre qui voyageait avec dame Esclarmonde. Nous sommes à sa recherche.

En même temps, il ôta son casque à nasal pour montrer qu'il venait en paix.

— Je me nomme Guilhem d'Ussel. Mon compagnon s'appelle Wolfram d'Eschenbach et cet homme… est une femme, de votre religion. Elle se nomme Sanceline et vient d'Albi, poursuivit-il.

Sanceline ôta son casque à son tour, dévoilant son fin visage.

— Le Seigneur soit loué ! murmura le Parfait. Dame Esclarmonde ! Venez vite ! Ce sont des amis… nous sommes sauvés !

— Sauvés ? lui répliqua Guilhem. J'aimerais le croire, mais ceux qui vous ont attaqués vous cherchent peut-être encore.

Esclarmonde apparut, le visage marqué par l'épuisement, sans coiffe, les cheveux en bataille, robe et surcot déchirés, tachés de sang et de boue. Amicie était derrière elle, les vêtements tout autant en désordre.

— Guilhem ! s'exclama-t-elle en s'agenouillant. C'est la troisième fois que tu me sauves la vie !

Il se força à sourire.

— Nous sommes tombés dans une embuscade, seigneur d'Ussel… Faites-vous partie des secours ? demanda Esclarmonde.

— J'ignore s'il y a des secours, ou s'il va y en avoir, noble comtesse. J'ai quitté Saint-Gilles hier, pour me rendre à Foix. J'étais derrière vous, ce matin, et je pensais vous rattraper quand j'ai entendu des cris. J'ai deviné que vous étiez attaqués,

mais le temps de rejoindre votre escorte, tout était terminé. Vos agresseurs se sont enfuis en nous voyant.

— J'ai vu tomber le noble Salsigne…, fit Esclarmonde d'une voix blanche… Mes serviteurs aussi… Combien ont survécu ?

— Aucun, à part vous trois, noble comtesse. J'ai rassemblé vos bagages sur les mules, et ayant découvert que vous aviez réussi à échapper, avec dame Amicie, je suis parti à votre recherche. J'ai laissé un de mes hommes plus loin, pour savoir si on nous suit. Il nous rejoindra.

— Qui serait après vous ? s'inquiéta le Parfait.

Guilhem posa son regard sur lui. C'était un homme d'un certain âge, aux mains calleuses et aux muscles puissants.

— Ceux qui se sont attaqués à vous. Ils n'en ont peut-être pas terminé.

— Dieu tout puissant ! Mais que veulent-ils ? demanda Esclarmonde d'une voix cassée. Mes biens ?

— Sans doute, puisqu'ils ne les ont pas obtenus. Mais ils veulent peut-être aussi autre chose…

— Quoi donc ?

— Nous en parlerons plus tard, noble comtesse… Ce n'est qu'une supposition. La nuit va tomber et il est nécessaire de bâtir un abri. Cet endroit ne me parait pas plus mauvais qu'un autre pour nous installer.

Guilhem désigna un petit monticule à l'écart. Les pins étaient nombreux aux alentours.

Il descendit du cheval pendant que le Parfait s'adressait à lui :

— Je me nomme Archéric de Salins, sire Guilhem. J'étais chevalier et j'ai combattu pour le tombeau de notre Seigneur, en Palestine, jusqu'à ce que je croise la route d'un Parfait qui m'a éclairé. Dites-moi ce que je dois faire pour me rendre utile.

— Maître Archéric, prenez une de nos haches et coupez de longues et solides branches. J'en veux huit de deux cannes environ.

En quelques mots, et à l'aide de brindilles, il lui expliqua le genre d'abri qu'il voulait construire. Après quoi, il s'adressa aux femmes :

— Dame Esclarmonde, et toi Amicie, apportez toutes les pierres que vous trouverez pour faire un muret autour de cette butte. Quant à toi, Sanceline, va sur le chemin par où nous sommes arrivés et fais le guet. Qu'on ne soit pas surpris.

Si personne ne discuta ses ordres, Esclarmonde de Foix ne bougea pas tout de suite. Une question lui brûlait les lèvres :

— Seigneur Eschenbach, dit-elle en s'adressant à l'Allemand. J'ignore pourquoi vous vous rendiez à Foix, mais je m'étonne de vous voir seul. Avez-vous laissé votre compagnon à Saint-Gilles ?

— Conrad de Tannhäuser est mort, madame. Il a disparu le matin de votre départ. Nous avons retrouvé son corps dans l'Aussonelle. Le prévôt du comte Raymond a conclu à un accident, mais je suis persuadé qu'il s'agit d'un meurtre. Voilà pourquoi je suis seul.

— Assassiné ! s'écria Esclarmonde, horrifiée. Mais pourquoi ?

— Pour le Graal, noble dame, intervint Guilhem. Mais de cela aussi, nous parlerons plus tard.

Il fit signe à l'Allemand de venir avec lui et ils conduisirent les bêtes où elles pourraient paître. Ils les attachèrent, les dessellèrent puis descendirent les coffres des bâts des mules. Ensuite, Eschenbach prit sa hache et partit couper des branches avec le Parfait, pendant que Guilhem examinait attentivement le monticule où il bâtirait l'abri.

Ayant trouvé une portion de terrain meuble, il entreprit de creuser des trous. À mesure que les hommes apportaient les perches, il les assemblait par deux, les nouant à une extrémité, avec de la cordelette de chanvre. Il fit ainsi trois couples qui seraient comme des nervures de voûte. Pour chaque couple, il planta l'autre extrémité des piquets dans les trous, chacun à deux toises l'un de l'autre. Au sommet de ces couples, dressés dans le même alignement, il attacha les deux dernières branches pour former le faîte d'un toit. D'autres branches transversales furent liées sur cette armature avant qu'ils y déposent un épais feuillage de branchettes et des plaques de mousse.

Pendant ce temps, les femmes empilaient des pierres en un muret autour du monticule. Il n'empêcherait personne de le

franchir, mais, de l'autre côté, les défenseurs seraient en position favorable avec hache ou épée.

Une grosse heure s'écoula et la nuit s'approchait quand ce fut terminé. Bien que fatigués, ils transportèrent coffres, selles et harnais dans la cabane.

À l'intérieur de leur abri, Amicie et dame Esclarmonde installèrent des couchettes avec les étoffes, les fourrures et les tapis des coffres. Elles ramassèrent aussi des fougères pour avoir un peu de confort.

Inquiet de l'absence prolongée d'Alaric, Guilhem partit chercher Sanceline. Elle venait justement d'entendre le hennissement lointain d'un cheval. Ce ne pouvait être Alaric, puisqu'il était à pied.

— Cela devait venir du chemin de Sainte-Gabelle, suggéra-t-elle.

— Peut-être… Quoi qu'il en soit, il est maintenant inutile de poursuivre le guet. Les loups sont nombreux ici et, avec la nuit, les meutes vont s'approcher.

— S'en prendront-ils à nous ? demanda-t-elle en frissonnant.

— Nous avons des feux pour nous protéger. Par contre, si des méchants sont à nos trousses, les loups s'attaqueront d'abord à eux.

Ils revinrent vers leur campement.

— Crois-tu qu'Alaric ait été pris ? demanda-t-elle.

— C'est possible, mais je n'en crois rien. Il s'appelle Alaric ; le sang de ses ancêtres goths coule dans ses veines. C'est un chasseur incroyable qui connaît parfaitement la forêt et ceux qui l'habitent. Il sait mieux se dissimuler qu'un renard.

Il ne dit pas que c'est pour ces raisons qu'il le soupçonnait d'avoir lâché les frelons sur Amicie, que peut-être il ne fallait plus compter sur lui, car il pouvait y avoir une raison toute simple à son absence : qu'il ait rejoint ceux qui pourchassaient Esclarmonde et Amicie. Auquel cas, ils auraient un adversaire de plus. Un rude adversaire, de surcroît.

Mais c'était aussi pour le mettre à l'épreuve qu'il l'avait laissé en chemin. S'il revenait et ne les trahissait pas, il aurait gagné un fidèle écuyer.

Au campement, les autres avaient entreposé du bois mort dans l'abri. Trois grands foyers brûlaient. Le plus gros feu, devant l'entrée de leur hutte, donnait peu de chaleur et beaucoup de fumée, mais il éclairait bien les alentours. Wolfram était en train de préparer les armes et de tendre les cordes des arbalètes. Archéric de Salins faisait le guet.

Sanceline rejoignit les femmes dans l'abri. Elles préparaient leur frugal souper composé de deux pains et de fruits secs, d'un peu de porc salé et des gourdes d'eau et de vin. Guilhem entra derrière elle et s'adressa à Esclarmonde de Foix.

— Noble comtesse, laissez-moi vous présenter dame Sanceline. Vous l'avez peut-être entendue tout à l'heure, elle vient d'Albi et a foi dans les deux principes. Elle faisait partie d'un groupe de tisserands cathares que j'ai sauvé du bûcher à Paris, il y a deux ans. Eux-mêmes avaient protégé la vie de mon meilleur ami, le sire Robert de Locksley. Jugés hérétiques, ils ont été bannis par le roi de France et je m'étais engagé à les conduire à Albi. Une partie d'entre eux, dont dame Sanceline, s'y sont installés, et les autres m'ont accompagné à Lamaguère. Dame Amicie les connaît.

Amicie approuva d'un signe de tête assez froid.

— Le père de Sanceline est Parfait, noble dame, poursuivit-il. Comme les diacres, il prêche sur les routes et les chemins. Or, depuis deux mois, il a disparu. Conduite par les diacres Pons et Corona, dame Sanceline est arrivée à Saint-Gilles le lendemain de votre départ. Elle sollicitait mon aide pour le retrouver.

Esclarmonde hocha du chef, dissimulant à peine son incompréhension. Guilhem d'Ussel était un noble chevalier fieffé et cette fille une humble tisserande. Pour quelle raison avait-il accepté de se placer à son service ? Était-elle sa maîtresse ?

Amicie, elle, gardait un visage fermé, persuadé que son ancien amant l'avait déjà oubliée… et remplacée.

Comme les deux femmes ne posaient aucune question, Guilhem jugea en avoir assez dit et sortit surveiller les environs.

Après son départ, les occupants de la hutte s'accroupirent autour de la nappe – un simple drap blanc – qu'Esclarmonde avait étendu à même le sol. Le Parfait fit une brève bénédiction,

suppliant le Seigneur de leur accorder le salut, puis il prit le pain, le bénit, et en distribua des morceaux aux convives en déclarant :

— Que la grâce de notre Seigneur soit toujours avec vous.

Chacun, recevant son morceau, déclara à son tour :

— Bénissez-moi.

Le Parfait répondait :

— Dieu vous bénisse.

Seul Eschenbach ne dit rien. Il ne considérait pas les cathares comme des hérétiques, mais, de tempérament logique, il ne comprenait pas leurs préceptes, trouvant étrange qu'ils bénissent le pain qui, par nature, était une production de la terre, donc du Démon.

Ils mangèrent dans un silence pénible. Sanceline et Amicie, en face l'une de l'autre, s'observaient en gardant les yeux baissés. Esclarmonde restait muette et le Parfait priait entre chaque bouchée. Mal à l'aise, Eschenbach les abandonna pour porter à Guilhem sa part de pain et de porc, observant que les premiers flocons commençaient à tomber. Malgré l'inconfort et le péril de leur situation, il trouvait doux d'être à l'abri.

Le repas fut terminé, Esclarmonde interpella Guilhem, toujours devant l'entrée de la hutte.

— Seigneur d'Ussel, il est temps de nous apprendre pourquoi vous alliez à Foix. Ne deviez-vous pas rentrer à Lamaguère ? Votre voyage a-t-il un rapport avec la mort du noble chevalier teutonique ? Vous avez parlé du Graal, tout à l'heure…

— C'est en effet à cause du Graal et de la mort de Conrad que je suis ici, noble dame, répondit-il en s'approchant. Vous vous souvenez que le seigneur de Tannhäuser avait dit vouloir retrouver la fabuleuse émeraude pour la confier à son ordre. Après sa mort, inexplicable, Wolfram m'en a dit davantage. Conrad devait apprendre auprès d'un rabbin de Tolède où se trouvait l'émeraude, mais il a emporté le nom de cet homme dans sa tombe. Or, Wolfram ne voulait pas abandonner la quête de son ami. Je lui ai alors confié que je savais peut-être où se trouvait Montsalvat…

— Quoi ! s'exclamèrent presque en même temps Esclarmonde, le parfait et Amicie.

Guilhem n'en dit pas plus sur ce sujet et poursuivit :

— Sans toi, Amicie, je n'avais plus le cœur de rentrer à Lamaguère et cette quête me tentait. J'ai proposé à Wolfram de partir avec lui. J'avais pris cette décision quand dame Sanceline est arrivée et m'a raconté la disparition de son père, Enguerrand. Celui-ci avait appris que l'évêque Nicétas était venu prier au Montsalvat, à l'occasion du concile de Saint-Félix. Depuis, il avait une obsession, retrouver cet endroit pour y prier lui aussi.

De nouveau ce furent des exclamations de surprise et Amicie considéra Sanceline avec un nouveau regard.

— Je n'ai jamais cru aux affirmations du comte Dracul, intervint Esclarmonde. Se pourrait-il qu'il y ait eu une part de vérité ?

— Plus qu'une part, noble dame, déclara l'Allemand.

— Avant sa disparition, Enguerrand a dit à sa fille savoir où était Montsalvat… Et ce que l'évêque Nicétas cherchait, poursuivit Guilhem.

— Le Graal ? murmura le Parfait.

— Parfaitement. Comprenez-vous maintenant pourquoi elle nous accompagne ?

— En effet, dit Esclarmonde en opinant, mais tant de choses restent dans l'ombre. Quand je vous ai demandé pourquoi on avait tué le noble Conrad de Tannhäuser, vous avez répondu que c'était pour le Graal…

Guilhem s'apprêtait à répondre quand un bruissement dans les fourrés attira son attention. Il dégaina son épée.

— C'est moi, seigneur ! souffla une voix étouffée.

S'étant saisi d'une hache, Eschenbach avait rejoint Guilhem.

— Alaric ? Montre-toi ! Si tu es seul, tu ne crains rien.

On entendit bruisser des branchages et Alaric apparut, couvert de neige.

— Des cavaliers approchent, seigneur. Je voulais rester à les surveiller mais la neige tombe trop fort.

— As-tu reconnu le comte Dracul parmi eux ?

— Je ne crois pas que ce soit lui et ses gens, seigneur. Aucun n'a de manteau de fourrure ni de casque de cuir avec une pointe de fer.

Guilhem digéra la réponse et ce qu'elle impliquait.

— Combien sont-ils ?

— J'en ai compté sept. Ils sont peut-être plus.

— Les armes sur les écus ?

— À cause de la neige, je n'ai rien distingué sinon des pals rouges.

Les armes de Foix ? songea Guilhem.

— Où sont-ils maintenant ? demanda Esclarmonde, alarmée.

— Réfugiés sous les branches d'un grand pin, noble comtesse, dit Alaric. Ils vont y passer la nuit.

— Entre et viens te réchauffer. Tu as faim ? Soif ?

— Ça va seigneur, j'ai mangé mon pain.

— Vous avez parlé du comte Dracul, ce serait lui qui nous aurait attaqués ? s'enquit Esclarmonde auprès de Guilhem.

— Ce sont ses flèches qui ont tué vos gens, noble dame, aussi étais-je persuadé que c'était lui. J'en doute maintenant, surtout si ceux qu'Alaric a vus sont plus nombreux que les gens de Vladislas de Valachie.

— Qui alors ? demanda Esclarmonde. Vous avez dit tout à l'heure qu'ils n'en voulaient pas seulement à mes biens…

Guilhem écarta les mains.

— Ce ne sont que des suppositions… En vous cherchant dans cette forêt, nous avons découvert un ermite torturé à mort. Ce ne pouvait être que vos agresseurs qui l'aient martyrisé. Mais pourquoi ? Le comte Dracul aurait dû fuir au plus vite, sachant qu'il allait être poursuivi. Il n'y avait donc qu'une explication. Ceux qui ont supplicié cet homme voulaient savoir s'il vous avait vues, et ils l'ont tué pour ne pas être reconnus.

— Cet ermite ne pouvait connaître le comte Dracul, il était inutile de le tuer, remarqua le Parfait.

— Donc, ce n'était pas le comte Dracul ! D'ailleurs, Alaric vient de le dire, les pals de Foix sont peints sur les écus de ceux qui rôdent autour de nous.

— Que voulez-vous dire ? demanda Esclarmonde, le cœur battant à l'idée que les agresseurs soient des gens du comté.

— Rassurez-vous, noble comtesse, ce n'est pas à vous qu'ils en veulent… C'est à Amicie de Villemur.

Il soupira, car il ne souhaitait pas qu'Alaric entende ce qu'il allait dire, mais il devait répondre aux interrogations de la sœur du comte de Foix.

— Amicie, tu ne sais pas tout, fit-il en s'adressant à elle. Les frelons… ce n'était pas un accident.

— Quoi ?

— Quelqu'un avait posé un essaim sur une branche, au-dessus de ton passage. J'ai retrouvé la perche utilisée, car je connaissais cette façon de faire. Je l'avais pratiquée quand j'étais routier. Les piqûres sont un moyen commode pour disperser des hommes d'armes.

— Tu veux dire qu'on a tenté de me tuer ? demanda-t-elle, incrédule.

— Oui, et ce ne peut être que pour la seigneurie de Saverdun. Comme tu n'es pas morte à Lamaguère, celui qui s'en était pris à toi a recommencé. Pour y parvenir, il a exterminé l'escorte de dame Esclarmonde.

— Gilabert ! accusa Amicie.

La haine et la colère déformaient son beau visage.

— Peut-être. Nous saurons avant l'aube si j'ai raison.

— Pourquoi ? Vont-ils nous attaquer ? demanda-t-elle.

Guilhem ne sut que répondre. Il regrettait d'avoir parlé, craignant que l'effroi ne domine désormais l'esprit des deux femmes.

— Qui peut en douter ? répondit Esclarmonde, fataliste. Ils doivent savoir que nous sommes faibles. Il ne nous reste qu'à prier et à mourir dignement.

— Je préfère me fier aux arbalètes, répliqua Guilhem avec un sourire dur. Il y en a quatre. Chacun de nous (Il désigna Eschenbach et Alaric) en utilisera une. Qui d'entre vous est prêt à prendre la dernière ?

— Je vous l'ai dit, seigneur Guilhem, j'ai été chevalier, fit Archéric d'un ton grave. Je ferai ici tout ce qu'un chevalier doit faire pour rester honorable. Mais je ne tuerai pas. J'ai engagé ma foi auprès de l'Esprit saint.

— J'ai aussi promis de ne plus tuer aucun animal, même des bêtes fauves comme ceux-là, dit Amicie quand Guilhem l'interrogea du regard.

Esclarmonde approuva de la tête sans rien dire.

— Tu me montreras… comment on l'utilise, Guilhem, intervint Sanceline d'une voix blanche.

Amicie, Esclarmonde et le Parfait Archéric la considérèrent avec un mélange d'étonnement et de réprobation.

— Ils ne sont pas loin, seigneur, proposa Alaric. Pourquoi ne pas aller les surprendre ?

Guilhem y avait pensé, mais ils n'étaient que trois, et encore il n'était pas totalement sûr d'Alaric. Peut-être même que sa proposition était un piège. Si, pendant qu'ils s'éloignaient, les autres arrivaient, il n'y aurait personne pour défendre les femmes.

— Non, attendons-les, décida-t-il. Nous sommes sur notre terrain, et s'ils attaquent à l'aube, comme je le pense, ils seront fatigués par une mauvaise nuit.

— Ne les sous-estimons pas, Kyot, fit prudemment Wolfram. Ils ont montré combien ils étaient dangereux. À peine à sept, ils ont surpris et anéanti une escorte nombreuse et bien armée.

— Je ne les sous-estime pas, mon ami, et c'est pourquoi nous monterons la garde à tour de rôle, dit Guilhem. Mais tu as raison de revenir sur le guet-apens, j'ai besoin de connaître leur façon d'agir.

« Comment s'est déroulée leur attaque ? demanda-t-il à Esclarmonde.

— Je ne sais pas comment cela a débuté, répondit-elle. Je sommeillais dans la litière. Tout était calme, puis il y a eu un grand fracas, des cris, des hurlements. Une mule a pris peur et ma litière a basculé. J'ai appelé à mon aide le seigneur de Salsigne, puis mon médecin. Mais personne ne m'a répondu. La litière s'était renversée et une main secourable m'a aidée à m'en dégager. C'était Archéric.

— J'ai tout de suite compris qu'il s'agissait d'une embuscade, intervint le Parfait. J'ai vu Salsigne percé d'un trait dans le dos et s'écrouler. Je me suis jeté par terre pour échapper aux flèches et, quand la litière s'est renversée, j'ai rampé et tiré dame Esclarmonde en la protégeant. Je l'ai poussée dans un fossé, un peu brutalement, je le crains.

Elle eut un sourire chaleureux et reconnaissant.

— Devant moi, le carnage se poursuivait, continua-t-il. Les flèches étaient peu nombreuses, mais chacune faisait mouche. Seuls les arbalétriers ripostaient. J'ai alors aperçu dame Amicie qui priait, plus loin, dans le fossé. J'ai rampé jusqu'à elle et l'ai forcée à me suivre. Nous avons rejoint dame Esclarmonde et je leur ai dit qu'il fallait fuir, car après les flèches viendraient les hommes achever les survivants. J'ai dû un peu les houspiller pour qu'elles bougent. On s'est éloignés et je leur ai demandé de se traîner dans les fourrés du coteau. Ensuite ce fut plus facile, car les taillis nous protégeaient. Arrivés en haut, on a suivi un sentier au hasard. Nous étions épuisés et nous nous reposions, ne sachant plus que faire, quand vous êtes arrivés.

Avec amertume, Guilhem songeait que les chevaliers et les arbalétriers n'avaient servi à rien pour protéger la comtesse. C'était un homme de Dieu, rejetant les armes, qui l'avait sauvée.

— Vous avez eu de la chance d'avoir le sire de Salins avec vous, dame Esclarmonde, dit-il. Mais si tous les chevaliers avaient porté haubert et camail, les flèches auraient été impuissantes contre eux. Nous resterons donc équipés toute la nuit.

Chacun s'installa pour quelques heures de sommeil. Guilhem organisa les tours de garde entre les hommes. Le temps serait évalué par le passage de la lune décroissante dans le ciel nuageux.

Alaric prit la première garde et Guilhem resta éveillé pendant celle-ci, n'ayant toujours pas confiance. Ensuite ce fut Archéric, puis Wolfram. Guilhem prit la dernière garde. Il était 3 heures passées. La neige avait cessé, mais une fine couche blanche s'était déposée partout. En frissonnant, il remit du bois dans les feux puis, ayant pris sa selle, il s'assit à l'écart, contre un arbre, loin des lueurs pour ne pas être vu. Le hamois gardé toute la nuit lui pesait. Ses gants de mailles irritaient sa peau, tout comme le camail. Son casque le faisait transpirer. Mais il ne pensait pas à son confort, seulement à la bataille qui aurait lieu.

Finalement les loups ne s'étaient pas approchés même s'ils avaient hurlé. Peut-être s'étaient-ils attaqués à leurs poursuivants.

Guilhem prêtait une oreille attentive aux bruits de la nuit. Quelques chouettes hululaient. On entendait parfois le glapissement d'un renard, les bruissements des fouines, des belettes et des martres. Le couinement d'agonie d'un faisan imprudent. Le grognement d'un sanglier. Il savait que le bon moment pour attaquer des gens fatigués était juste avant l'aube. Il songeait aussi à la décision de Sanceline. Malgré sa foi cathare, elle avait accepté de prendre une arme, de tuer pour sauver sa vie et celles de ses compagnons. Amicie avait refusé. C'était pourtant une occasion de rompre ses vœux sans qu'on puisse lui reprocher une infidélité à son serment. Pourquoi n'en avait-elle pas profité ?

Un hennissement lointain se fit entendre. Guilhem se leva, les sens en alerte. Puis retentit un bruit métallique. Une épée qui heurtait un écu ou une hache.

Il se précipita dans la hutte et secoua chacun pour éviter de faire du bruit. Eschenbach, Alaric et Sanceline saisirent leurs arbalètes et sortirent.

Guilhem avait expliqué à Sanceline comment tenir l'arme, lui ayant même fait tirer deux viretons pour qu'elle ne soit pas surprise par sa puissance.

À peine s'installaient-ils qu'ils entendirent les bruissements d'animaux s'approchant dans les taillis. Nul doute qu'il s'agissait de chevaux. D'ailleurs l'un d'eux hennit, ayant senti des compagnons proches, et presque aussitôt, ce fut le tumulte d'une cavalcade et le sol trembla sous le martèlement des sabots.

Comme Guilhem l'avait prévu, ils chargeaient au galop, le moyen le plus sûr pour détruire un campement. Arrivés à la hutte, ils frapperaient avec leurs haches et leurs masses sur tout ce qui bougerait.

Presque en même temps, ce furent les cris. Leurs agresseurs n'avaient pu se retenir de hurler sauvagement :

— À sac ! Tue ! Tue ! Mortaille !

— À mort ! Pille !

Mais il faisait encore très sombre. Si, à cause des feux, les assaillants distinguaient bien la hutte, ils n'avaient pas aperçu le

muret de pierre. Par contre, les chevaux le virent et s'arrêtèrent brusquement devant.

Quatre carreaux partirent simultanément et une monture rua sous la douleur d'un trait l'ayant atteint au poitrail. Deux hommes tombèrent.

Déjà Guilhem, Alaric et Wolfram se précipitaient épée haute, mais, contre toute attente, les autres cavaliers, effrayés, détalèrent.

Ceux au sol étaient blessés. Un carreau dans la poitrine pour l'un et dans la cuisse pour l'autre.

Alaric égorgea le premier et l'Allemand le second. Guilhem découvrit alors qu'un troisième essayait de se dégager de dessous le cheval agonisant. Il s'apprêtait à lui donner un coup de taille dans le torse quand l'agresseur parvint à sortir sa jambe et à rouler sur lui-même, évitant la lame qui frappa seulement le sol.

Immédiatement, l'assaillant se releva. Il n'avait pas lâché sa hache et se mit en position pour se battre. Mais il était seul, et ses adversaires étaient trois.

Amicie, qui était resté éloignée, le reconnut à sa silhouette et au surcot palé des armes de Foix.

— Gilabert ! cria-t-elle pleine de haine. Que toutes les puissances de l'enfer t'emportent !

— J'ai tout fait pour que ce soit toi qu'elles emportent, rétorqua-t-il avec la même haine.

Il brandit sa hache et l'abattit sur Guilhem qui parvint juste à l'éviter.

— Laissez-le-moi ! commanda Ussel à ses compagnons.

— Le Seigneur Dieu m'a épargné ! lança fièrement Gilabert. Il sait que je suis dans mon droit ! Vous avez voulu me spolier, mais je ne me laisserai pas faire !

« Seigneur, hurla-t-il, dirige mon bras !

Il tenait sa hache avec assurance de la main droite. Une arme avec un lourd tranchant d'un côté et une pointe de l'autre. Guilhem devinait qu'un seul coup, bien asséné, briserait sa lame. Mais il savait aussi que Gilabert se fatiguerait avant lui.

— Un duel judiciaire, Gilabert ? Tu sais pourtant que ça ne se fait pas dans le comté de Foix ! C'est le comte, et lui seul, qui va

décider de ton sort ! Un sort peu enviable… Il te fera démembrer…

Gilabert lui cracha dessus, persuadé qu'il pouvait encore l'emporter. Qu'il tue ce Guilhem, et ce n'étaient pas les deux autres qui l'arrêteraient ! De surcroît, il attendait du renfort et Brasselas parviendrait bien à rassembler ses gens.

Les deux adversaires se tournèrent autour pendant un moment. Guilhem lança quelques fausses attaques que Gilabert évita facilement. C'était un homme plus agile qu'il n'y paraissait, mais l'issue du combat ne faisait pas de doute. Guilhem était certain d'en venir à bout sans le tuer. Ensuite il l'interrogerait avant de le ramener à Foix où le comte le ferait supplicier.

Esclarmonde, Amicie et Archéric étaient sortis de l'abri pour regarder.

Gilabert avait tiré sa miséricorde, une longue lame de près de deux pieds. Il fit un demi-moulinet avec la hache et, comme Guilhem l'évitait, il lança la lame. Mais celle-ci, mal ajustée ou envoyée avec insuffisamment de force, ne fit que heurter le haubert sans briser les mailles. Guilhem parvint alors à donner un coup d'épée dans le manche de la hache et à déséquilibrer son adversaire.

C'est alors que celui-ci se figea, un carreau planté dans la poitrine. La courte flèche avait percé le haubert du beau-frère d'Amicie qui lâcha son arme en tombant sur les genoux.

Guilhem se retourna. Alaric brandissait encore l'arbalète.

— Pourquoi ? lui cria-t-il avec colère. Je t'avais dit qu'il était à moi !

— Je ne voulais pas que vous soyez blessé, seigneur. Il ne méritait pas un duel honorable après ce qu'il a fait !

Guilhem était furieux. Il s'approcha de Gilabert qui le regarda avec des yeux vitreux. La mort s'apprêtait à le saisir.

— Félonie… murmura-t-il. Le Seigneur te punira…

— C'est toi le félon ! De plus, ne sais-tu pas que c'est le Diable qui gouverne ce monde ? Que ne l'as-tu invoqué à la place de Dieu ! Lui t'aurait certainement aidé !

Gilabert tomba sur le côté en balbutiant :

— Le… *consolamentum*… pitié…

— Parle, avant ! Pourquoi attaquer le convoi de dame Esclarmonde ?

— Je voulais garder Saverdun. Amicie morte, je serais resté le maître.

— Tu avais déjà essayé de la tuer… Ne mens pas en ce moment solennel !

— Oui… J'avais chargé Espes de la faire évader de la prison où je l'avais mise… Il devait la tuer en chemin… Il m'a dit à Saint-Gilles… qu'il n'a pas pu à cause de Corona… et de Pons…

Amicie et les autres s'étaient approchés. La châtelaine de Saverdun était stupéfaite. Espes ! Son fidèle serviteur était donc un félon !

— Qu'a-t-il dit d'autre ?

— Il avait essayé à Lamaguère… avec un essaim de guêpes.

Guilhem échangea un regard avec Amicie, puis eut un bref regard envers Alaric, ainsi innocenté.

— Le jour de la chasse, je lui ai demandé de voler des flèches chez les valaques… Pour qu'on les accuse… Leur tente était vide…

Il cracha un flot de sang en s'étouffant avant de balbutier.

— Consolé… pitié… être consolé…

Guilhem regarda Amicie qui secoua la tête avec horreur. Ensuite il interrogea du regard Archéric.

Celui-ci s'approcha du mourant.

— Tes crimes sont trop terribles, Gilabert. Je ne peux pas te consoler. Ton âme est vouée au démon, fit-il.

Chapitre 21

Pendant que Wolfram rassemblait les chevaux de leurs agresseurs, Guilhem et Alaric suivirent un moment la direction que les fuyards avaient prise. D'après ce qu'avait dit Amicie, Brasselas était pire que son maître, tant par son audace que pour sa fourberie, et il était capable de tenter un autre guet-apens. Mais les traces des marauds s'éloignaient vraiment. Privés de leur seigneur, ils n'étaient plus que des gens sans aveux qui deviendraient des proies chassées dans tout le comté. Pris, ils subiraient les plus affreux supplices, aussi s'étaient-ils certainement enfuis à toute bride au bout du monde.

Quand Guilhem et Alaric revinrent à leur campement, Archéric de Salins avait chargé les coffres sur les mules. Comme ils disposaient de deux montures supplémentaires, Esclarmonde monta en croupe derrière le Parfait et Amicie prit le second cheval. Ils partirent, abandonnant aux loups et aux corbeaux les corps de leurs agresseurs. Gilabert agonisait toujours. Il ferait le grand passage seul, ou en compagnie des animaux sauvages qui viendraient le dévorer.

La neige recommençait à tomber.

Guilhem avait décidé de ne pas revenir sur les lieux de l'embuscade et de se diriger plutôt vers Sainte-Gabelle. Là-bas, ils donneraient l'alerte, si cela n'avait pas déjà été fait par un voyageur.

Ils atteignirent l'ermitage. Le corps de l'ermite était toujours sur place, ou plutôt ses restes car les loups avaient pris leur part. Cette fois, ils s'arrêtèrent pour creuser une tombe à côté de la chapelle. Archéric de Salins donna une bénédiction pendant que Guilhem s'entretenait avec Alaric.

— Je sais que tu as agi selon ton cœur en tirant sur Gilabert, Alaric, mais j'entends être obéi.

— Je donnerai ma vie pour vous, seigneur, et je ne vous laisserai jamais en péril au risque de vous perdre, répliqua Alaric, têtu.

Guilhem le prit amicalement par l'épaule.

— Je t'en remercie et t'en suis reconnaissant. Mais sois sûr de deux choses : d'abord, il ne m'aurait pas battu, ensuite, tu l'as sauvé d'un sort effroyable. Là où il est, il t'en est sûrement reconnaissant.

Il ajouta d'un ton tranchant comme une lame :

— Si tu désobéis une nouvelle fois, je me séparerai de toi. Maintenant, passe en tête et trouve le chemin de Sainte-Gabelle.

Ils remontèrent en selle. Wolfram d'Eschenbach resta en arrière-garde avec Sanceline et les mules, et Guilhem approcha son palefroi du cheval portant Archéric de Salins et dame Esclarmonde.

— Vos épreuves sont terminées, leur dit-il. J'aurais voulu vous éviter le spectacle de ce pauvre ermite, mais il fallait le mettre en terre avant que les loups ne l'aient entièrement dévoré.

— Vous avez eu raison, approuva Archéric.

— Je vous laisserai en sûreté à Sainte-Gabelle, et ensuite je poursuivrai avec mes amis.

— Pourquoi ne pas rester avec nous jusqu'à Foix ? demanda Esclarmonde. Mon frère saura vous récompenser.

— Ma récompense est de vous savoir vivante et non meurtrie, ainsi qu'Amicie que j'aime fort, comme vous le savez, noble comtesse. À Foix, je rapporterai à votre frère ce qu'il s'est passé et il vous enverra une escorte. Il lancera aussi des gens à la poursuite de Brasselas et de ses marauds.

Esclarmonde approuva d'un mouvement de tête.

— Si votre quête aboutit, noble Guilhem, que ferez-vous ? Je donnerai ma vie pour voir, ne serait-ce qu'un instant, la pierre du Graal, dit-elle d'un ton suppliant.

— Si nous découvrons la pierre, la décision appartiendra à Wolfram. Il veut réaliser le vœu de Conrad, l'offrir à l'ordre teutonique. Mais je ne m'illusionne pas, nous savons si peu de chose pour la trouver ! Le père de Sanceline pourrait nous aider,

mais où est-il ? Néanmoins, quoi qu'il arrive, je vous promets de venir à Foix vous dire si nous avons réussi, ou échoué.

— Cette pierre peut changer notre vision du monde, intervint le Parfait. Je n'ai cessé d'y penser.

— Il ne faut pas ! le coupa Guilhem. Quelle qu'elle soit, elle n'est jamais qu'une pierre, comme celle-ci…

Il désigna un rocher.

— Ce monde n'a-t-il pas été créé par Satan ? La pierre comme le reste, fit-il.

— Non ! intervint Esclarmonde, l'émeraude est divine !

— Si vous croyez qu'elle vient de Lucifer, pourquoi la recherchez-vous ? interrogea le Parfait, piqué au vif.

Guilhem ne dit rien sur le moment, n'ayant pas de réponse à l'esprit.

— Je l'ignore… Peut-être pour comprendre le sens du monde…, fit-il enfin.

Sur ces mots énigmatiques, il les abandonna pour rejoindre Amicie qui chevauchait devant.

Elle lui sourit tristement quand il plaça sa monture à côté de la sienne.

— Cette fille est ta maîtresse ? s'enquit-elle abruptement, mais sans agressivité.

— Elle ne l'est plus… comme toi.

— L'aimes-tu ?

— Je l'ai aimée, comme toi.

— Et tu l'as oubliée, comme moi ? ironisa-t-elle.

— Non, elle m'a quitté, préférant le Seigneur Dieu, comme toi.

Observant qu'Alaric, qui les devançait d'une centaine de pieds, venait de s'arrêter, il piqua son cheval, n'ayant pas envie d'une querelle avec elle.

— Qu'y a-t-il ? lança-t-il.

Comme changé en statue de pierre, Alaric ne répondit pas.

En rejoignant le chemin de Sainte-Gabelle, le sentier faisait un coude et Guilhem ne voyait pas ce qui avait provoqué la halte de son serviteur. Mais quoi que ce fût, il avait deviné que ce n'était pas bon. Il tira son épée et s'approcha avec prudence.

À l'intersection du sentier et du chemin s'étendait une sorte de clairière, un peu en retrait. Sur un pieu planté en terre, un homme couvert de neige était emmanché. La neige n'avait pas atteint le bas du pieu, noirci de sang séché. Les pieds du supplicié pendaient à quelques pouces du col et le pieu ressortait par l'épaule droite, au-dessous de la clavicule. Sur la tête du mort, un corbeau affamé lui déchirait l'oreille.

Pétrifié par cette vision d'épouvante, Guilhem s'arrêta aussi. Amicie le rejoignit en pressant sa monture. Découvrant l'horrible spectacle, elle resta un instant la bouche ouverte avant de se mettre à hurler.

Au cri, Guilhem reprit ses sens et fit avancer son cheval vers l'homme empalé. Alaric le suivit. Mécontent d'être interrompu durant son repas, le corbeau s'envola, croassant des injures.

C'était Espes Figueira et, chose incroyable, entendant les cavaliers approcher, le supplicié ouvrit les yeux.

Le majordome d'Amicie n'était pas encore mort.

Les autres arrivaient. Esclarmonde affichait un visage figé par l'horreur tandis qu'Amicie ne pouvait retenir ses sanglots en découvrant celui qui l'avait aidée à s'évader, pour mieux la tuer. Wolfram d'Eschenbach considérait la scène avec stupéfaction. Archéric de Salins la regardait seulement avec tristesse. Il avait connu cette sauvagerie en Orient.

— Que fait-il là, seigneur, demanda enfin Alaric, déconcerté.

— Soif ! gargouilla le mourant.

Guilhem descendit de cheval, prit sa gourde et en versa quelques gouttes dans la bouche ensanglantée du malheureux.

— Qui a fait ça ? demanda-t-il.

— Comte… Dracul…

Immédiatement sur ses gardes, Guilhem balaya les alentours des yeux.

— Alaric, retourne au chemin ! Regarde partout ! Dracul et ses gens sont par ici !

« Pourquoi, pourquoi vous a-t-il fait ça ? demanda-t-il ensuite au mourant.

— J'ai volé… dans sa tente… des flèches… un médaillon… il m'a trouvé… un prêtre…

Le Parfait s'approcha et commença une patenôtre à mi-voix.

— Comment t'ont-ils pris ?

— J'allais à Saverdun… chercher du renfort… pour le seigneur Gilabert.

— Tu as toujours été à son service ?

— Oui…

Il aperçut Amicie et ajouta :

— Pardon… ma dame…

Les efforts pour parler avaient dû être trop forts, à moins que ce ne soit les souffrances qu'il endurait, ou qu'il ait perdu trop de sang, mais son regard devint vitreux et, quand le Parfait lui demanda de répéter le Notre Père, Espes ne répondit pas.

Il était mort.

Guilhem resta longuement silencieux. Les autres le regardaient sans parler, attendant sa décision. Sanceline se cachait les yeux avec ses mains, refusant de voir l'horrible spectacle.

— Cette fois, il ne faut plus douter de la présence de Vladislas de Valachie, dit finalement Guilhem, mais est-il toujours ici, maintenant qu'il a puni son voleur ?

— Cet homme vient de dire qu'il allait chercher du renfort pour son maître, ce Gilabert. Il a seulement eu la malchance de croiser la route du comte, remarqua Wolfram d'Eschenbach. Le valaque ne le cherchait pas, puisqu'il se trouvait encore à Saint-Gilles, mardi.

— Espes y était aussi, intervint Amicie. On ignore quand il a rejoint Gilabert. Pourquoi Dracul ne l'aurait-il pas suivi ?

— Si Dracul l'avait fait, il s'en serait pris à Gilabert avant qu'il n'attaque le convoi de la noble dame Esclarmonde, remarqua Eschenbach en secouant la tête.

— Qu'en conclus-tu ? lui demanda Guilhem.

— Que c'était nous que le comte Dracul suivait. Il cherche le Graal, tout simplement, répliqua Wolfram d'Eschenbach. C'est la seule explication.

Guilhem était parvenu à la même déduction. Dracul était derrière eux quand ils avaient découvert le convoi attaqué. Il ne s'était pas aperçu qu'ils avaient grimpé dans la forêt, à la recherche d'Amicie et d'Esclarmonde. Les valaques avaient seulement suivi le chemin et rattrapé Espes, envoyé entretemps

par Gilabert chercher du secours. Ils l'avaient reconnu, interrogé, torturé, puis empalé.

Ils resteraient donc autour d'eux jusqu'à Montsalvat pour tenter de s'approprier le Graal. Ce seraient des adversaires plus redoutables que Gilabert et ses marauds.

— Mettons cet homme en terre, décida Guilhem.

Ils dégagèrent le pieu et creusèrent une fosse où ils allongèrent le corps d'Espes qu'ils recouvrirent de pierres.

— Noble comtesse, dit Guilhem quand tout fut terminé. J'ai changé d'avis. Je vous accompagne jusqu'à Foix. Je ne crois pas que les valaques s'en prendront à vous, mais je ne veux pas prendre de risque. Dracul assure qu'il était fils du diable et je comprends pourquoi.

Elle l'approuva de la tête. Certes, elle pourrait obtenir une escorte à Sainte-Gabelle, mais seulement des marchands, des ouvriers ou des convers de l'abbaye proche. Ils seraient bien impuissants devant le comte Dracul et ses gens d'armes.

Sainte-Gabelle était un petit bourg fortifié autour d'une tour carrée construite par le prévôt de la cathédrale de Toulouse. La cité tenait sa richesse du pont en bois sur l'Ariège et de la culture du pastel, seule plante permettant à cette époque de teindre la laine en bleu. La garde de la ville était assurée par ses habitants et une poignée hommes d'armes sous l'autorité d'un chevalier ayant prêté hommage au comte de Foix.

Ils arrivèrent devant le pont-levis dans l'après-midi. Des voyageurs les ayant précédés avaient découvert le massacre du convoi et Espes empalé. Terrorisés, ils s'étaient enfuis au plus vite trouver refuge dans la ville sans même remarquer que le supplicié n'était pas mort.

Le bourg était donc en émoi. Cela faisait des années qu'il n'y avait pas eu de troubles dans le pays et les seules armes que possédaient les habitants étaient des couteaux, des épieux et des instruments de cuisine ou aratoires comme des lardoires et des fourches. Quant au chevalier commandant le château, il était depuis quelques jours à Toulouse.

C'est dire combien les habitants furent terrorisés en apercevant la troupe conduite par Guilhem d'Ussel. Il fallut

qu'Esclarmonde se montre, et même les menace, pour que le marchand en charge de la garde du pont-levis accepte de le baisser et de faire lever la herse.

Esclarmonde s'installa dans la tour, où le sergent de garde lui laissa la chambre du chevalier, tandis que Guilhem et ses amis prenaient logis chez le boutiquier capitaine du pont-levis. Au souper, où Esclarmonde et Amicie avaient changé leurs vêtements, Guilhem l'interrogea, mais ni lui ni ses gens n'avaient vu d'hommes en armes avec des casques à longue pointe.

Les voyageurs repartirent le lendemain pour Saverdun. Esclarmonde avait demandé au marchand de ramener les corps du convoi et de les mettre en terre, mais elle doutait qu'il le ferait rapidement, tant les habitants étaient terrorisés.

Ils furent à Saverdun dans l'après-midi, sans avoir aperçu les valaques.

Par un colporteur arrivé un peu plus tôt, les gens de la ville venaient aussi d'apprendre le massacre du convoi de la sœur du comte de Foix et les portes étaient toutes fermées.

Pourtant, quand Esclarmonde se présenta à la porte de Braide, on ouvrit immédiatement les vantaux et on leva la herse. Non seulement les gardes l'avaient reconnue, mais ils avaient vu aussi leur ancienne châtelaine avec la comtesse de l'Isle-Jourdain.

En l'absence du seigneur Gilabert de Beaumont, c'est le sire de Lamothe qui commandait la place, expliqua le sergent de faction en s'agenouillant pour embrasser les robes des deux femmes. C'est lui qui avait fait fermer les portes et, en ce moment, il tenait conseil avec les chevaliers Isard, Lissac, Augier et Mazeras.

Guilhem l'interrogea sur les valaques. Aucun homme d'armes avec casque à longue pointe n'était entré dans la ville haute, assura-t-il, mais une troupe pouvait être passée par la ville basse ou le faubourg. Esclarmonde commanda que les portes restent closes et demanda aux gardes de la prévenir si des cavaliers étrangers approchaient. Puis elle ordonna au sergent de les conduire au château.

Dans la Grand-Rue, Guilhem prit la tête de leur troupe avec la comtesse. Le sergent aurait aimé savoir ce que signifiait leur arrivée, alors que bruissaient des rumeurs sur des brigands qui s'en seraient pris justement à la sœur du comte de Foix, mais il n'osa poser de questions, se bornant à répondre à celles qu'on lui posait.

Amicie était derrière eux avec Archéric de Salins à son côté. Plus loin se trouvaient Wolfram et Sanceline, qui découvraient la ville, et enfin Alaric qui s'occupait des mules.

Évidemment, une procession aussi inhabituelle attira immédiatement l'attention des badauds, des artisans et des marchands ayant leur échoppe dans la rue. Dame Esclarmonde, qu'on appelait déjà la Grande Esclarmonde, fut tout de suite reconnue et très vite la foule se pressa autour d'eux, avec d'autant plus de ferveur que la rumeur de l'attaque de sa suite s'était répandue.

— Dame Esclarmonde !

— C'est notre bonne dame, la Grande Esclarmonde !

— Longue vie à la noble comtesse de l'Isle-Jourdain ! criait-on de toutes parts.

Ce petit peuple n'avait toujours vu la sœur du comte qu'en litière, avec une escorte de sergents portant sa bannière. Pour la première fois, elle était à leur portée et les plus audacieux s'approchaient, tentant d'embrasser sa robe. De surcroît, leur châtelaine était revenue. La plupart de ces gens avaient eu à subir le joug de Gilabert, aussi les vivats et les cris de joies s'adressaient tout autant à Amicie de Villemur.

C'est donc entouré d'une foule immense et euphorique que le cortège pénétra dans le château. Seuls Sanceline et Wolfram restèrent à l'extérieur. La fille d'Enguerrand avait prévenu Guilhem qu'elle voulait interroger les marchands de Saverdun pour savoir si l'un d'eux avait vu son père. Avec galanterie le chevalier bavarois l'accompagna.

Dans la cour, les gardes écartèrent la populace, et les deux nobles femmes, accompagnées de Guilhem, furent conduites jusqu'à la grande salle où conféraient Lamothe et ses chevaliers

depuis qu'on leur avait rapporté l'attaque de l'escorte de la sœur du comte de Foix.

Ayant entendu le tapage, ils s'étaient levés et furent stupéfaits en voyant entrer la comtesse et leur châtelaine. Visiblement désemparé, Lamothe s'avança vers Esclarmonde et s'agenouilla, lui prenant la main et lui baisant le pouce. Les autres lui rendirent hommage de la même façon.

Esclarmonde ne leur demanda pas de se relever.

— J'ai été mandatée par mon frère à la conférence sur Saverdun avec le comte de Toulouse, fit-elle d'un ton glacial. Il a été décidé que Gilabert céderait sa part sur la seigneurie à Arnaud de Villemur, votre nouveau seigneur. En attendant, sa sœur Amicie restera votre châtelaine. Vous lui prêterez hommage.

— Nous le ferons, noble et vénérée comtesse, promit Lamothe.

— Mais il y a plus urgent. Levez-vous, maintenant ! En rentrant à Foix, mon escorte a été attaquée. Vous le savez…

— Nous l'avons appris tout à l'heure, noble comtesse.

— Savez-vous par qui ?

Lamothe baissa les yeux et répondit un "non" hésitant.

— Par votre seigneur, le félon Gilabert. Le seigneur Guilhem d'Ussel qui m'accompagne (elle le désigna) nous a sauvées. Gilabert a reçu le châtiment qu'il méritait, mais son chevalier Brasselas, et quelques-uns de ses marauds, ont fui. Je veux qu'il soit proclamé à son de trompe que lui et ses hommes sont des renégats. Capturés, ils seront détranchés en quartiers et donnés aux porcs. Quiconque leur portera assistance sera pendu après avoir eu les poignets coupés.

Elle les dévisagea, observant avec un plaisir cruel combien ils étaient livides.

Lamothe déglutit et prit la parole :

— Vénérée comtesse, hier soir Brasselas est venu avec trois de ses gens.

— Quoi ?

— Nous ignorions ce qui s'était passé, noble comtesse, supplia-t-il. Il m'a dit que le seigneur l'attendait et a pris des provisions dans le cellier. Ensuite il a voulu aller dans la

chambre de notre seigneur pour chercher des armes et prendre le contenu de son coffre, mais je ne l'ai pas laissé faire. On s'est querellés et il est reparti sans me dire où il allait.

— Avec ses gens ? demanda Guilhem.

Lamothe regarda cet inconnu, hésitant à répondre, puis il hocha la tête.

— Deux autres hommes l'ont accompagné. Des gens à son service.

— Ils avaient des armes ?

— Pas grand-chose, seigneur. Une pique et un coutelas.

— Brasselas a-t-il dit autre chose ?

— Non, seigneur.

— C'est incompréhensible ! s'exclama Esclarmonde. Ce maraud doit bien savoir qu'il a tout le comté à sa poursuite. Il aurait dû fuir le pays depuis hier.

— Je devine pourquoi il est toujours là, et pourquoi il a recruté des hommes, fit Guilhem.

La sœur du comte le regarda, interrogative.

— Il a trouvé un engagement…

— Les valaques ?

— Qui d'autre ? Ils ont dû se rencontrer. Brasselas fuyait et le comte Dracul a besoin de guides, de provisions et de renfort. Tout le comté va être en alarme avec l'attaque de votre convoi et la mort d'Espes. L'ambassadeur de Transylvanie a dû juger qu'à quatre, il serait difficile d'échapper aux troupes à sa recherche. Il ignore que nous l'avons disculpé.

— Tant mieux ! fit Esclarmonde. Au lieu de rechercher la bande de Brasselas et celle du comte Dracul, il n'y en aura qu'une à saisir.

— Qui est le comte Dracul, noble dame ? demanda humblement Lamothe.

— Un homme à craindre, chevalier, répondit Guilhem. Il est ambassadeur de Transylvanie et voyage avec un écuyer et deux archers. S'il demande à entrer ici, recevez-le, mais saisissez-le aussitôt. Il aura à répondre à bien des questions.

— Ce serait tout de même une surprenante alliance que celle de ce comte avec Brasselas et ses truands, remarqua Amicie qui

avait écouté la conversation en gardant le silence. Par Espes, Dracul sait que ce sont eux qui ont voulu le faire accuser.

— Brasselas a dû lui avouer que c'est son maître qui avait tout décidé.

— Sans doute…

Elle s'adressa alors à Lamothe d'une voix glaciale.

— Pourquoi m'avez-vous laissé emprisonner ? Seul Portal m'a défendue, et vous l'avez laissé mourir.

— Le seigneur nous avait dit que vous aviez voulu livrer Saverdun au comte de Toulouse, expliqua Lamothe avec gêne. Nous lui avions rendu hommage devant le comte de Foix, noble comtesse. Pourtant nous avons défendu Portal le jour où il l'a accusé. Le seigneur nous a alors menacés de nous accuser de félonie devant le comte de Foix. Malgré cela, le jour où vous avez fui, nous nous sommes assemblés, tous les cinq. Nous avions décidé de vous interroger pour savoir si les accusations du seigneur étaient véridiques. Nous nous sommes rendus dans la tour et avons découvert que vous aviez disparue.

— Et alors ? demanda Amicie, surprise par cette révélation.

— Ayant compris que vous vous étiez évadée, nous avons choisi de ne rien dire.

Les autres chevaliers approuvèrent d'un hochement de tête.

— Mais le soir, à son retour, Gilabert a fait chercher Espes, qu'on n'a pas trouvé, puis il est parti vous voir dans la tour et a découvert votre absence. Il a été pris d'une terrible fureur. Il a même menacé de me faire pendre ! Nous étions prêts à nous révolter et, s'en rendant compte, il nous a seulement ordonné de vous retrouver.

« À l'aube crevant, nous sommes partis à votre recherche. Isard a rencontré un laboureur vous ayant vue près d'Abatut, avec Espes et Ermessinde. Il a fait jurer à ses hommes de ne pas le dire au seigneur. Nous avons essayé de vous protéger, je vous le jure !

Amicie parut rassérénée.

— Espes voulait que je suive l'Ariège jusqu'à Toulouse, fit-elle. Je n'ai pas voulu et j'ai bien fait. Pour que Gilabert soit revenu le soir, alors qu'il avait dit partir pour Foix, c'est qu'il nous attendait quelque part le long de la rivière. Tout n'était

qu'un traquenard. Et à son retour, s'il cherchait Espes, c'était pour savoir pourquoi son guet-apens avait échoué.

— Espes vous aurait trahie, noble dame ? demanda Isnard.

— Oui, il a même tenté de me tuer, mais le Seigneur l'a châtié. Il a reçu le plus effroyable châtiment qui soit. Elle n'en dit pas plus.

— Nous sommes fatigués, intervint alors Esclarmonde. Faites préparer des chambres avec des draps propres. Portez-y des bassines d'eau chaude afin qu'on se lave. Je veux qu'au souper le repas soit abondant, avec des poissons. Je repartirai demain avec le seigneur d'Ussel. Isnard et toi, Augier, je veux que vous nous escortiez avec une lance[51]. En attendant, sire de Lamothe, venez avec moi. Je veux examiner l'état du château et des fortifications pour le rapporter à mon frère. Je crains que Brasselas n'ait été négligent.

— N'avez crainte, comtesse, s'il est vrai qu'il a repoussé des réparations à une porte de la ville, nous avons toujours veillé au bon entretien de votre château.

Ils sortirent, tandis qu'Amicie proposait à Guilhem de la suivre. Elle monta directement dans sa chambre, c'est-à-dire celle de son mari devenue celle de Brasselas, Guilhem restant derrière elle.

La pièce puait et était dans un grand désordre. Des armes, des pots, des écuelles et des vêtements traînaient partout. Il y avait même une robe de dessous de femme sur le sol. Les tentures et les coussins étaient maculés et déchirés.

— Je vais appeler des serviteurs pour qu'ils nettoient cette porcherie, fit-elle avec dégoût. Mais avant, je voulais te parler, Guilhem. Nous n'avons pas eu beaucoup d'occasions d'être seuls depuis une semaine.

Il opina.

— Assoyons-nous sur ce banc comme les vieux amis que nous sommes.

---

51 La lance était un groupe d'hommes d'armes comprenant un chevalier et son écuyer, des archers ou arbalétriers, et quelques valets combattant à pied.

Elle lui prit affectueusement la main et il se mit à côté d'elle, sur le coffre au dossier ciselé.

— C'est là que je me tenais avec mon époux quand je lui faisais la lecture, dit-elle en balayant la chambre du regard.

Elle soupira et il resta silencieux, le cœur serré et plein d'émotions.

— Les révélations de Gilabert et celles d'Espes ont changé bien des choses dans mon esprit, poursuivit-elle d'une voix rêveuse. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que cette chute d'essaim était un complot contre moi ?

— J'espérais découvrir l'assassin et je préférais donc garder le secret. De surcroît, je ne suis pas sûr que tu m'aurais cru. Quand je t'ai dit que tu avais guéri par ta seule volonté, et par le baume du prieuré de Notre-Dame du Bon-Lieu, tu as réfuté mon explication et assuré que c'était le Saint-Esprit.

À son tour, elle resta silencieuse et songeuse un moment avant de déclarer :

— Je pourrais tout quitter pour toi.

— Renoncer à rester Parfaite ?

— Oui, murmura-t-elle au bout d'un moment.

Sa main était molle dans la sienne.

— À quelle condition ?

— Que tu restes avec moi. Cette fille, Sanceline, peut très bien retrouver son père avec Wolfram.

— J'ai promis de l'aider.

— Tu la veux comme maîtresse ! l'accusa-t-elle un ton plus haut, ôtant brusquement sa main. La passion domine tes sens !

— Peut-être. Je l'ai aimée et chantée, comme je t'ai aimée, Amicie, mais pour l'instant, je suis engagé dans une entreprise que je ne peux abandonner. Pas seulement pour Sanceline, mais aussi pour son père, pour Wolfram, et surtout pour connaître la vérité.

— Quelle vérité ?

— La nôtre. La tienne. Celle que nous cherchons tous. Pourquoi ce monde est-il si dur ? Pourquoi le Mal nous domine-t-il ? Je ne renoncerai pas à cette quête. Elle a trop de prix pour moi.

— Alors, tu devras renoncer à moi ! décida-t-elle sèchement.

Dans cette dispute, il retrouvait l'Amicie de Villemur capricieuse qui se jouait déjà de lui, trois ans auparavant. Celle qui lui avait promis de l'épouser alors qu'elle se savait promise à Amiel de Beaumont. Il croyait qu'elle avait changé, il n'en était plus si sûr.

Il ne jouerait pas à ce jeu une seconde fois.

— Je ne veux pas t'offenser, Amicie. Tu comptes trop pour moi.

Il se leva et la regarda longuement, avec une infinie tristesse, avant de se retirer.

Chapitre 22

Sanceline avait passé la nuit avec les servantes et Alaric avec les hommes d'armes. Mais avant le souper, dans la grande salle, elle avait parlé à Guilhem.

— Mon père est passé ici, il y a six semaines, plusieurs personnes se souviennent de lui. Certaines étaient surprises qu'il soit seul, puisque les Parfaits vont toujours par deux. Il a demandé le chemin de Foix et un peu de pain pour la route. On ne l'a pas revu, donc il est toujours là-bas, vers Foix.

— À Montsalvat..., fit Guilhem, rêveur.

À la fin du souper, Esclarmonde avait proposé à Guilhem et à Wolfram de jouer et de chanter pour égayer leur soirée. Wolfram avait interprété un rude chant allemand, puis raconté une aventure de Gauvain à la Table ronde. Guilhem avait joué de la vielle et chanté quelques stances composées en chemin :

N'Esclarmonda sal Dieus e gar,
Qu'es de fina beutat ses par
E de guaya, plazen conhdia.
Le noms ditz qui-l sap declarar,
Qu'es clar'e munda de follia[52].

Escortés des deux chevaliers de Saverdun et de quatre archers ils arrivèrent à Pamiers le lendemain soir.

Ils ne logèrent ni dans l'abbaye de Saint-Antonin ni dans le village qu'on appelait le Fredelas à cause de ses marécages, mais dans le castella, un gros donjon féodal flanqué de quatre tours, qui appartenait à Esclarmonde.

---

52 Ce poème sur Esclarmonde de Foix est en réalité de Guilhem de Montanhagol qui vécut quelques années plus tard.

En suivant le cours de l'Ariège, ils furent à Foix le surlendemain. Loin de la ville, on apercevait déjà l'énorme rocher qui dominait la vallée de plus de cent pieds. À son sommet se dressaient deux tours carrées reliées par un corps de logis cerné d'une muraille abrupte. En haut des tours crénelées flottaient fièrement des bannières. Quelques-unes ne portaient que les trois pals d'Aragon, d'autres représentaient les tours carrées de Foix.

La ville de Foix dépendait de l'abbaye de Saint-Volusien, qui possédait les reliques de ce saint. Mais après la construction de l'imposant château par un fils du comte de Carcassonne, les abbés de Saint-Volusien avaient dû composer avec leur seigneur. Après que Foix eut été érigé en comté par le comte de Toulouse, un paréage avait été conclu entre l'abbaye et le comte. Les deux puissances gouvernaient désormais la ville ensemble, mais cet accord s'était fait au détriment des abbés.

Ayant franchi la porte fortifiée, Esclarmonde et sa troupe empruntèrent le chemin serpentant autour du rocher fortifié. À mi-hauteur, ils passèrent une barbacane avec une porte fermée par une herse. Les gardes et le sergent qui les commandaient félicitèrent la comtesse pour son retour mais s'étonnèrent de l'absence du seigneur de Salsigne et de ses hommes d'armes. Aussi leur dit-elle quelques mots du guet-apens.

Plus loin, le cortège déboucha sur une plateforme exposée au midi. Le temps était clair et la vue grandiose. Les pics et les montagnes enneigés se découpaient et se superposaient sur le ciel d'un bleu éclatant.

Une grande animation régnait sur cette terrasse. Le comte, parti chasser depuis deux jours avec ses gens et ses chevaliers, venait de revenir avec un ours énorme. La bête, un vieux mâle ayant dévoré des dizaines de brebis, était encore suspendue par les pattes à une perche et exposée à l'admiration de tous.

Sitôt arrivé, Raymond Roger avait appris qu'en revenant de Saint-Gilles le convoi de sa sœur avait été attaqué non loin de Sainte-Gabelle. Mais le berger venu le prévenir ne connaissait la nouvelle que par un pèlerin et n'en savait pas plus. Le comte, très inquiet, venait donc d'ordonner à ses gens de se remettre en

selle pour se rendre à Pamiers afin d'en apprendre plus quand un garde lui annonça que sa sœur arrivait.

Il se précipita aussitôt à sa rencontre.

— Esclarmonde ! Ma chère sœur ! rugit-il en la voyant déboucher sur la plate-forme ! Que Dieu soit loué, te voilà ! On vient de m'annoncer que l'on s'était attaqué à toi ! As-tu été blessée ? Qui t'a attaquée ? Oui a osé ? Où sont tes gens ? Je ne vois pas Salsigne…

Les questions s'entremêlaient pendant qu'il aidait Esclarmonde à descendre de cheval. À peine avait-elle mis un pied à terre qu'il la serra à l'étouffer entre ses bras puissants.

Le comte était un homme vigoureux et corpulent, à la chevelure et à la barbe rousse. Vêtu d'un surcot de peau de cerf avec des heuses de cuir et des éperons en cuivre, il portait à la taille un large couteau de chasse à la poignée d'argent ciselée en forme de tête de loup. Son manteau en peau d'ours et sa pilosité le faisaient étrangement ressembler à la bête qu'il venait de ramener.

— Je n'ai rien, cher frère, rassure-toi. Mais le pauvre Salsigne est mort, comme tous ceux de mon escorte. Je ne dois la vie qu'au vaillant chevalier qui m'accompagne : Guilhem d'Ussel.

Elle le désigna.

— Ussel ? s'enquit le comte en le dévisageant avec surprise. J'ai entendu parler de vous ! Allons chez moi où vous me raconterez tout cela.

— Je t'accompagne, mon frère. Mais je crois que le seigneur d'Ussel et ses compagnons, dame Sanceline, le seigneur d'Eschenbach et son écuyer, aimeraient d'abord se laver et retirer ces hauberts qui rouillent sur leur peau. Ils nous rejoindront chez toi.

Le comte roux comprit que sa sœur voulait lui parler en tête à tête. Il s'adressa à l'un de ceux qui l'entouraient.

— Fourcès, donne-leur une chambre de la grande tour et tout ce qu'ils demandent, commanda-t-il avec brusquerie. Qu'ils viennent chez moi dès qu'ils seront prêts.

Ayant laissé leurs chevaux à des serviteurs, ils suivirent le nommé Fourcès, sans doute le bayle du château, qui fit prendre leurs bagages. L'homme les conduisit au troisième niveau de la plus grande des tours carrées. On accédait à chaque palier avec une échelle isolée de la chambre par une simple tenture.

La pièce où il les fit entrer était glaciale et obscure. Des volets de bois obturaient les fenêtres en forme d'archères, au fond d'embrasures. Fourcès en ouvrit un avant d'allumer une torche à huile accrochée au mur par un support de fer forgée.

La salle disposait d'un beau lit en forme de coffre fermé par une lourde courtine de laine. Le plancher de bois était jonché de fourrures d'animaux sauvages. Il y avait des coffres pour leurs bagages et même une chaise percée. Mais bien sûr aucun foyer.

Sanceline aurait pu dormir avec eux mais, par décence, Guilhem obtint qu'on installe pour elle un lit de sangles et qu'on lui donne des couvertures, car elle aurait froid sur sa couche sans rideau. Fourcès leur fit aussi porter des draps propres, des coussins et de l'eau chaude. Ils purent enfin se nettoyer de la rouille déposée par le haubert, le camail et les gants de mailles. Ayant ensuite revêtu leur robe à leurs armes, sur laquelle ils ceignirent leur épée, les deux chevaliers, accompagnés de Sanceline, se rendirent dans les appartements de Raymond Roger, situés dans le corps de logis entre les deux tours, au-dessus de la grande salle.

C'était une belle pièce aux poutres peintes avec des motifs multicolores en forme d'écussons. Une fresque représentant une bataille s'étalait sur un des murs. Sur les autres étaient pendues des peaux de bêtes, des têtes d'ours et de cerfs naturalisées ainsi que des hures de sanglier. Toutes sortes d'armes : épées, haches, marteaux et masses, étaient accrochées un peu partout ainsi que de grands écus et des lances.

Le sol était couvert de peaux d'ours sur lesquelles sommeillaient des molosses.

Assis sur une chaise haute, le comte de Foix devisait avec sa sœur. Quelques-uns de ses seigneurs et chevaliers, certains avec leur dame, se tenaient debout devant eux tandis que d'autres étaient assis sur des bancs à hauts dossiers. Tous écoutaient le

Parfait Archéric de Salins. Un feu pétillait joyeusement dans un renfoncement du mur. Une partie des fumées s'évacuait par un trou dans la toiture. Le reste assombrissait et empestait la pièce, à peine éclairée par des torchères de jonc et de suif qui noircissaient le plafond. Un serviteur prenait régulièrement des braises dans une longue pelle de fer et les déposait dans un brasero de bronze, devant le siège du comte, pour lui garder les pieds au chaud.

— Seigneur d'Ussel ! Enfin, vous voilà ! s'exclama Raymond Roger en le voyant entrer. Ma sœur m'a raconté les infamies de Gilabert et mon ami et vénéré Archéric était en train de compléter son récit en nous parlant des ignominies de ce comte hongrois.

— Vladislas de Valachie, fit Guilhem en s'avançant. Mon ami Wolfram pourra vous en dire plus sur lui.

— Savez-vous qu'il était à Foix hier ? s'enquit le comte.

— Ici ?

— Oui, mon capitaine des gardes vient de me l'annoncer. Quatre hommes au teint jaune avec de longues moustaches noires, coiffés de casques à pointe et portant des épées courbes. D'après ma sœur, ce ne pouvait être qu'eux.

— En effet… Ont-ils quitté Foix ?

— Oui, ils se sont approvisionnés et sont repartis immédiatement.

— Ils ne doivent pas être loin. Brasselas est certainement avec eux. Quelle impudence de venir ici !

— Demain matin, des patrouilles partiront à leur recherche.

— Qu'elles soient méfiantes, nombreuses et solidement armées, seigneur comte, conseilla Guilhem. Ces valaques sont de redoutables combattants, et s'ils ont avec eux les gens de Brasselas, cela fera une horde dangereuse.

— Pas pire qu'une horde de loups ! intervint un des chevaliers avec suffisance. Nous avons l'habitude de ces bêtes sauvages.

Guilhem le dévisagea un instant. Décidément, les chevaliers de Foix affichaient une étonnante confiance en eux. La triste fin du sire de Salsigne et de son escorte semblait ne leur avoir rien appris.

— Seigneur Guilhem, je vous l'ai dit, poursuivit le comte de Foix, j'avais entendu parler de vous et de votre vaillance. Je suis honoré de vous rencontrer. Ma sœur m'a rapporté que vous étiez féal du roi de France ?

— Oui, seigneur comte. Je suis son homme lige.

— J'aimerais vous prendre à mon service, mais pour l'instant, je suis en dette avec vous. Ma sœur compte beaucoup pour moi. Laissez-moi vous montrer quelque chose…

Sous les regards intrigués de ses féaux, il se leva, faisant signe à Guilhem de l'accompagner.

— Venez aussi, seigneur allemand, dit-il à Wolfram en passant près de lui.

Laissant Sanceline, ils traversèrent la salle et franchirent des tentures qui la partageaient en deux. Dans cette deuxième partie des lieux se dressait, sur une estrade de deux marches, un immense lit en bois entièrement clos. Quelques énormes coffres complétaient l'ameublement et toutes sortes d'armes étaient attachées aux murs. C'était la chambre du comte.

— Je suis un guerrier, seigneur d'Ussel. Comme l'était mon père. Ce comté, je me suis battu pour qu'il soit honoré de tous et pour que mes gens y vivent bien. Ces armes, que vous voyez, sont les fruits de mes victoires. Ce sont certainement les plus belles et les plus solides que l'on puisse trouver… Prenez ce qui vous plaît !

Surpris de cette proposition inattendue, Guilhem hésita un instant, mais il comprit que le comte se fâcherait s'il n'acceptait pas. Il examina surtout les épées. Plusieurs étaient attachées avec leur baudrier, d'autres déposées sur les coffres, d'autres encore étalées sur des dessertes. Il en prit une, la soupesa et passa son doigt sur le tranchant, puis passa à une autre, tandis que Wolfram examinait les casques, les heaumes et les dagues.

À cette époque, c'étaient les forgerons espagnols de Valence qui trempaient les armes les plus solides et les moins lourdes. Guilhem connaissait bien les épées, et ce, depuis sa prime jeunesse. Il en découvrit une particulièrement légère dont la lame était pourtant large et tranchante. La poignée en bois de cerisier gainée de fil d'argent se terminait par un pommeau ciselé en tête d'aigle, la garde était généreuse et protectrice.

— Elle vient d'El Moro, le meilleur fourbisseur de Valence, expliqua le comte. La voulez-vous ?

Guilhem hocha la tête, sans dissimuler sa satisfaction.

— Merci de votre générosité, noble comte, dit-il. Soyez sûr que j'en ferai bon usage.

Quant à Wolfram, il hésitait entre une longue dague incrustée de pierreries (étant pauvre, il savait qu'il en tirerait un bon prix) et un camail d'une grande finesse, bien confortable quand il chevaucherait pendant des heures.

— Emportez les deux, lui suggéra le comte dans un rire truculent. Et vous, Ussel, prenez aussi ce baudrier de daim aux boucles d'argent. Vous n'en trouverez jamais de plus solide !

Le banquet se tint peu après avec Esclarmonde, Guilhem et Wolfram à la table d'honneur. Comme ce festin avait été prévu depuis plusieurs jours pour fêter le retour de la chasse, les conversations portèrent surtout sur l'ours.

À Lamaguère, ces bêtes sauvages s'approchaient rarement des habitations. Certes, à l'occasion, elles pouvaient saisir une brebis quand elles étaient affamées, mais c'était assez rare, car elles trouvaient suffisamment de fruits, de baies, de racines, de fourmis et de miel dans les forêts.

En revanche, dans les montagnes de Foix, les ours étaient autrement redoutables car ils étaient nombreux. Tant que les bois étaient abondamment pourvus de fruits, de glands ou de châtaignes, il y avait à manger pour tous. Mais à la fin de l'hiver, ne trouvant rien pour se nourrir, ils s'attaquaient aux brebis et aux agneaux.

Avant que le souper ne commence, comme tout le monde était déjà installé à table, le comte fit porter la bête tuée durant la battue pour que chacun l'admire. Toujours suspendue à ses perches, c'était un énorme animal, entièrement roux, aussi imposant que Raymond Roger !

— Ce genre de vieux solitaire choisit pour retraite les parties les plus sombres et les plus escarpées de la montagne, expliqua le comte à Guilhem. Il reste tout l'hiver au fond d'une caverne sans nourriture, mais dès que le temps s'adoucit, il se lance dans des courses nocturnes pour pourvoir à sa subsistance. Celui-là

se saisissait chaque année d'une dizaine de brebis. Mes bergers voyaient fondre mes troupeaux et m'ont demandé de l'aide. J'ai d'abord fait poster des hommes à l'affût, avec des arbalètes, mais la bête était rusée et repérait la surveillance.

— À Lamaguère, ce sont surtout les loups que nous redoutons, remarqua Guilhem.

— Ici aussi, mais les loups craignent les chiens, et si les troupeaux sont bien gardés, ils ne s'approchent pas, tandis que l'ours qui a faim n'a peur de rien ni de personne.

— Il y a une autre différence entre eux, remarqua ironiquement Wolfram. Le loup dévore le pâtre alors que l'ours ne le fait jamais !

— C'est bien vrai ! répliqua le comte dans un rire truculent. Dans les pâturages, les chiens décèlent l'arrivée de l'ours par un hurlement craintif que les bergers connaissent. À peine l'ont-ils entendu qu'ils se mettent à crier et à faire toutes sortes de bruits. Ce vacarme suffit souvent à éloigner la bête qui ne cherche jamais à affronter les hommes.

— Mais celui-ci n'était pas intimidé, remarqua Guilhem en montrant la dépouille.

Par son tempérament solitaire, il se sentait plutôt proche de l'ours.

Le comte approuva de la tête. Lui aussi préférait les ours aux loups.

— Il n'avait peur de rien, aussi j'ai finalement dû faire une battue, sinon, je n'aurais plus eu un seul mouton ! J'ai rassemblé quarante hommes, tous armés de fourches de fer et de pertuisanes, qui ont battu les bois en faisant le plus grand vacarme possible. Des chasseurs s'étaient postés partout où l'ours pouvait passer. Le plus souvent, la bête déguerpit devant les bruits et quand elle passe là où on l'attend, il suffit de lâcher les dogues et de le tirer à l'arbalète ou à l'épieu, s'il est à portée.

« L'ours fuit rarement devant les chiens, à la fois par paresse et parce qu'il est sûr de lui. Il laisse les plus courageux lui sauter dessus et s'en débarrasse à coups de griffes. Aujourd'hui, j'ai perdu trois de mes meilleurs mâtins.

— Aucun homme ? demanda Guilhem.

— Par chance, aucun.

Le comte fit remplir son pot de vin et le vida d'un coup, en laissant couler une traînée sur sa barbe rousse.

— La chasse de l'ours est toujours périlleuse, remarqua Wolfram.

— C'est vrai, mais heureusement, même blessé, l'ours s'attaque rarement à nous, à moins qu'il ne soit harcelé de trop près.

— Mais dans ce cas, il fait face, et il est difficile de lui échapper, remarqua sombrement un chevalier, voisin du comte de Foix.

— Chez moi, en Bavière, raconta Wolfram il m'est arrivé de me trouver face à un ours blessé par des chiens. Je n'ai obtenu mon salut qu'en suivant le conseil d'un berger. J'ai fait le mort et la bête m'a simplement tourné autour avant de s'éloigner.

— L'ours ne s'obstine ordinairement pas sur les hommes, confirma le comte, mais l'autre hiver, une de ces bêtes s'est comportée de façon terrifiante. Je me demande parfois si le Malin ne leur a pas donné autant d'esprit qu'à nous. Nous l'avions acculée au sommet d'une falaise. L'animal avait éventré plusieurs chiens, ainsi qu'un cheval, mais il était blessé. Nous l'entourions avec nos épieux. Alors, il s'est dressé et s'est tourné vers nous. Dans un grognement à glacer le sang, et avec une rapidité incroyable, il a écarté l'épieu que tenait un de mes amis et s'est saisi de lui avec ses deux pattes avant.

En parlant, le comte mimait la scène avec un tel réalisme qu'on aurait pu croire qu'il était lui-même l'ours.

— Il l'a étreint comme pour l'étouffer, puis il s'est retourné vers le précipice et s'y est jeté, roulant jusqu'en bas en utilisant le corps de mon ami comme un matelas ou un édredon !

— Et alors ? demanda Wolfram, ébahi.

— Croyez-moi si vous le voulez, sire chevalier, mais arrivé en bas, l'ours s'en est allé tranquillement, n'ayant apparemment aucune autre blessure que celles qu'on lui avait faites.

— Et votre ami ?

— Brisé, déchiqueté et meurtri, il est mort peu après dans d'affreuses souffrances.

Le lundi matin, Guilhem, Wolfram et Sanceline descendirent en ville pour se renseigner sur Enguerrand. Alaric était resté au château pour soigner un cheval.

Un grand marché avait lieu le vendredi devant l'abbaye et les boutiques d'artisans étaient nombreuses dans les ruelles. Après être passés devant une potence où était suspendu un voleur essorillé et à la main tranchée, ils commencèrent leur recherche par une rue où se trouvaient des mégissiers, des marchands de ceintures et des pellicers[53]. À chaque échoppe, Sanceline expliquait chercher son père, le Parfait Enguerrand dont elle n'avait plus de nouvelles depuis deux mois.

C'est un des mégissiers qui se souvint de lui.

— Il voulait du cuir pour réparer lui-même ses chaussures, leur dit-il. Je lui ai offert l'hospitalité. Il m'a béni, ainsi que toute ma famille, puis a passé la nuit dans ma maison avant de repartir le lendemain.

— Quand était-ce ? demanda Guilhem.

— Il y aura cinq semaines demain, seigneur.

— A-t-il dit où il allait ? interrogea Sanceline.

— Non, jeune femme, mais il a pris le pont sur l'Ariège. Je lui ai déconseillé d'aller dans la montagne avec le froid, mais il m'a répondu que le Seigneur pourvoirait à tout.

— Seul, c'était folie ! intervint un marchand de ceintures et de baudriers qui tenait la boutique voisine. Les loups sont affamés là-haut.

— Je lui ai donné du pain et de l'orge, dit le mégissier. Il avait de quoi se nourrir trois jours, mais pas plus.

— Il est peut-être seulement allé à Castelsarrasin[54], suggéra le marchand.

Soudain ils entendirent les éclats de voix d'une altercation. Elles venaient de la place où avait lieu le marché, en face de l'entrée de l'abbaye de Saint-Volusien. Par curiosité, ils s'y rendirent.

---

53 Vendeurs de peaux.

54 Devenu la ville de Lavelanet. Castelsarrasin était un château fort appartenant au comte de Foix.

Un sergent à pied du comte de Foix et trois hommes d'armes, reconnaissables aux pals d'Aragon sur leurs surcots, se disputaient avec trois moines cisterciens, en tunique de laine écrue aux larges manches. Les frocarts paraissaient être protégés par une poignée d'augustins de l'abbaye.

— Il y a au moins dix témoins, père prieur ! cria le sergent. Si vous m'empêchez de l'emmener au château, je le saisirai de force !

— Ces moines sont mes hôtes, et l'abbaye ne dépend pas du château ! répliqua celui qui avait été interpellé sous le titre de prieur.

Il désigna l'un d'eux, petit et grassouillet :

— Frère Gui est légat de notre Saint-Père, et Pierre de Castelnau est envoyé ici par l'abbé de Cîteaux pour combattre l'hérésie.

Il avait montré du doigt un autre moine, le plus grand des trois.

Si le sergent parut un instant déconcerté par les titres des religieux, il désigna pourtant le troisième religieux.

— Celui-ci a maudit notre comte, père prieur ! Et il n'est ni légat ni envoyé par Cîteaux.

— Est-ce vrai, Bernard d'Urgio ? demanda le prieur au dernier, un homme au regard de braise.

— Certainement pas ! répliqua celui qu'on accusait. J'ai simplement dit que le seigneur comte avait ravagé Urgel et sa cathédrale, et rappelé que les grands pécheurs contre l'Éternel verraient le feu du ciel s'abattre sur leur pays.

— Vous entendez ! triompha le sergent.

— Il n'y pas là malédiction, mais seulement des mots de la Genèse, intervint frère Gui. Mais peut-être considérez-vous les paroles de Dieu comme des malédictions… ? Peut-être défendez-vous l'infâme hérésie luciférienne ?

— Dieu m'en garde, mon père, bredouilla le sergent.

Guilhem avait reconnu les moines intervenus avec colère lors de la cour d'amour. Le prieur venant de dire qu'ils étaient légats et envoyés par l'abbé Arnaud Amaury, il devina qu'il s'agissait de ceux rencontrés par l'archevêque d'Auch et Raymond de

Saint-Gilles, ceux que le comte devait recevoir le surlendemain de Pâques et qui n'étaient pas venus.

Que venaient-ils faire à Foix ? Guilhem craignait qu'il n'y ait qu'une explication…

Wolfram aussi les avait reconnus.

— Ce sont ceux de Saint-Gilles, Kyot, souffla-t-il.

— Il est inutile qu'ils nous voient, dit Guilhem en reculant sous un porche.

— Qui sont ces moines ? demanda Sanceline, intriguée par son manège.

— Je te raconterai plus tard. Je crains qu'ils ne soient après ce que nous cherchons…

— Et s'ils savaient quelque chose sur la mort de Conrad ? Je pourrais les interroger… suggéra Wolfram.

— Ayant vu la façon dont ils ont réagi après que tu as révélé ce qu'était le Graal, je doute qu'ils te confient ce qu'ils savent, ironisa Guilhem.

Profitant de l'hésitation du sergent, le prieur et ses moines avaient entouré les cisterciens pour les entraîner jusqu'à la porte de l'abbaye. Le frère portier les fit entrer et referma sans que les gardes puissent réagir.

Quand l'attroupement se fut dispersé, Guilhem s'approcha du sergent d'armes.

— Ces moines sont bien arrogants, fit-il.

— Oui, mais à moins d'investir l'abbaye, que puis-je faire ? soupira le soldat. Je vais rapporter ce qu'ils ont dit à notre seigneur comte qui agira selon sa volonté.

— Viendra-t-il chercher les frocards cisterciens ?

— Sans doute, et le prieur s'exécutera, car il craint sa colère, mais les moines seront partis. Une porte de l'abbaye ouvre vers l'Ariège. Il faudrait fermer le pont pour les empêcher de quitter la ville.

— Que peuvent faire ici des légats du Saint-Siège ?

— Je l'ignore. Ils sont arrivés hier et furètent partout en posant des questions.

— Quel genre de questions ?

— Je ne sais pas ! Allez demander au cabaret, là-bas. C'est le patron qui m'a fait savoir que l'un d'eux avait lancé une malédiction contre notre comte.

À côté d'une écurie, le cabaret n'était qu'une pauvre salle au sol de terre couvert de paille. Un maigre feu de sarments réchauffait à peine les lieux. Ils s'assirent à l'extrémité de la grande table, à côté d'un berger venu vendre des bêtes et qui vidait un pot de vin avant de repartir.

D'autorité, le cabaretier vint poser une cruche de vin devant eux, pour qu'ils se la partagent. Guilhem lui donna une obole de cuivre et, lui en montrant une autre, il lui proposa de s'asseoir avec eux.

L'autre hocha du chef et s'exécuta.

— On vient de voir trois moines arrivés il y a quelques jours. Il paraît qu'ils posent beaucoup de questions…

— C'est vrai.

Guilhem fit glisser la pièce que l'autre saisit et fit disparaître avec une incroyable dextérité.

— Quelles questions ?

— Une vieille histoire. Vous savez qui était l'évêque Nicétas ?

— Oui. Il est venu ici, il y a trente ans.

— C'est ça. Il était même au château.

— C'est ce qu'ils voulaient savoir ?

— Non, ils voulaient savoir si quelqu'un connaissait les endroits où l'évêque était allé.

— Et alors ?

— Qui se rappelle de ça ! J'avais dix ans, ou douze !

— Personne ne s'en souviendrait ? Pourtant Nicétas a construit l'église des *bons hommes*, et ils sont nombreux ici.

— Je n'en suis pas ! Je leur ai seulement dit d'aller voir l'ermite.

— Quel ermite ?

— Un vieux fou. On dit qu'il a été Parfait, mais qu'il a péché et qu'il veut expier sa faute dans une grotte.

— Que saurait-il ?

— Il a guidé Nicétas dans le pays. L'évêque voulait prier dans des grottes, là-bas dans la montagne…

Il désigna la direction du sud.

— Quelqu'un pourrait nous conduire à cet ermite ?

Le cabaretier se tourna vers le berger.

— Buragach ? Tu as entendu ?

— Oui. Mais je vais repartir, mon maître doit m'attendre à la bergerie.

— Ta bergerie est près du castrum de Tarascone. C'est pas loin des grottes, et le seigneur te donnera un denier d'argent.

L'œil du berger s'éclaira brusquement.

— Un denier ?

— Tu l'auras ! soupira Guilhem.

— Mais je dois partir maintenant, seigneur. On m'attend !

— Donne-nous une heure. Avec nous, tu voyageras sur un cheval. Tu iras à meilleure allure qu'à pied et tu ne te fatigueras pas !

Chapitre 23

Le comte de Foix étant parti pour Sainte-Gabelle, Guilhem n'avait pu le saluer. Aussi avait-il annoncé son départ précipité seulement à Esclarmonde.

— Les cisterciens de Saint-Gilles sont à Foix ! Que font-ils ici ? s'était étonnée la comtesse de l'Isle-Jourdain.

Elle avait reçu Guilhem dans sa maison natale, en bordure de l'enceinte, pendant que Wolfram et Alaric faisaient porter leurs bagages sur les chevaux. Comme la sœur du comte se trouvait en compagnie de plusieurs notables de la ville, Guilhem avait dû se montrer évasif.

— Je crains qu'ils ne recherchent la même chose que nous, noble dame.

Elle était restée un instant interloquée, brûlant de poser des questions, mais ne pouvant le faire avec ses serviteurs autour d'elle.

— Sire Guilhem, je n'ai pas eu le temps de vous récompenser… avait-elle seulement dit.

— Je ne désire pas de récompense, noble comtesse. Je m'arrêterai à Foix à mon retour, et je vous raconterai ce qui s'est passé.

Elle avait fait appeler son intendant et donné des ordres pour qu'ils puissent emporter toute la nourriture et le fourrage dont ils auraient besoin, puis elle avait détaché son aumônière et la lui avait tendue. C'était un petit sac écarlate brodé au fil d'or d'une croix pattée : les armes de la seigneurie de L'Isle-Jourdain.

— On connaît cette aumônière, noble Guilhem, avait-elle dit. Partout où vous la montrerez dans le comté de Foix, on vous offrira le gîte et le couvert.

Il l'avait prise avec respect et reconnaissance. L'escarcelle contenait une poignée de pièces d'or et d'argent.

Ils avançaient en file, lentement, sur le chemin raviné remontant la vallée de l'Ariège. Guilhem, casqué et en haubert, chevauchait en tête. Comme une douce caresse, l'épée du comte de Foix battait son flanc, son ancienne lame étant attachée à sa selle à côté de sa hache. Derrière suivait Sanceline avec le berger en croupe. Puis c'était Wolfram tenant en longe le roussin de bât transportant armes, couvertures et nourriture. Enfin Alaric fermait la marche.

Après avoir passé le pont sur l'Ariège, Guilhem était persuadé qu'ils rejoindraient vite les moines. Pourtant ils ne les rattrapaient pas. Chaque fois qu'ils rencontraient des paysans, des bergers, des colporteurs ou des marchands, ils les interrogeaient, mais toujours vainement.

Les palefrois étaient chargés. Les hommes gardaient hache et rondache à portée de main et, à leur selle, pendaient des sacs de fourrage, car dans la montagne les chevaux ne trouveraient rien pour paître. Derrière le bât, ils avaient tous un coffre sur lequel était attachée une arbalète dont la trousse pendait sur un côté. Guilhem avait aussi sa boîte à vielle.

Autour d'eux, les pâturages enneigés étaient bordés de noyers dénudés et de pins majestueux. Parfois ils apercevaient un pâtre surveillant quelques chèvres broutant une herbe rare ou rongeant les premiers bourgeons des taillis. La rivière coulait à pleins bords et des torrents impétueux et écumants barraient souvent le chemin, tout comme d'énormes blocs de granit ayant roulé des cimes. Heureusement leur guide connaissait les gués et les passages. Sans lui, ils auraient perdu beaucoup de temps.

À mesure qu'ils avançaient, les montagnes paraissaient de plus en plus escarpées. Plusieurs fois, Guilhem observa des traces de sabots fraîches. Alaric les lui signala aussi, mais il y avait des chevaliers et des hommes d'armes à castrum Tarascone, lui dit le berger et ce pouvait être les leurs.

Ils mangèrent leurs provisions, sans même s'arrêter, car ils voulaient arriver avant la nuit. Plusieurs fois, ils passèrent devant des masures où vivaient de pauvres bergers. Chaque fois,

Guilhem hésita à les questionner sur le passage de cavaliers, mais pour le faire, ils auraient dû se détourner ou traverser la rivière, ce qui leur aurait fait perdre du temps.

Au bout de quelques heures, la vallée s'élargit. Au confluent de l'Ariège et d'un torrent, ils découvrirent un donjon rond dressé sur un monticule isolé. Autour se déroulait une enceinte en pierres et en bois d'où dépassaient des toits de branchages.

— Seigneur, vous voilà à Tarascone, déclara le berger. (Il leva les yeux au ciel. Le soleil était derrière la montagne.) Il est trop tard pour aller aux grottes. Passez la nuit au château. Demain, vous trouverez facilement quelqu'un pour vous conduire à l'ermite.

— Pourquoi ne pas poursuivre maintenant ?

— Il y a encore une demi-lieue à faire et il faudra grimper, seigneur. Cela prendra beaucoup de temps.

Guilhem comprit qu'il ne voulait pas s'y rendre, mais il lui donna quand même le denier promis, car il leur avait été bien utile.

Ils suivirent donc sans lui le chemin conduisant à l'enceinte fortifiée. Un cor sonna alors qu'ils s'approchaient. Sur un piquet était fiché un vieux casque cabossé. L'enseigne signifiait que le seigneur du lieu accordait l'hospitalité aux chevaliers de passage. Pourtant, le portail était clos. Peut-être les gardes se méfiaient-ils en voyant arriver quatre cavaliers bien armés.

— Nous venons de Foix ! Je suis au service de la comtesse de l'Isle-Jourdain ! cria Guilhem devant le portail, agitant l'aumônière.

Du haut d'une tour, un homme lança :

— Où allez-vous ?

— Aux grottes, pour parler à l'ermite. Nous demandons l'hospitalité pour la nuit.

— On a envoyé chercher le seigneur, répliqua le garde de façon évasive.

— Dame Esclarmonde m'a assuré que les gens à son service me recevraient, au vu de cette aumônière ! lança Guilhem sans cacher son exaspération devant leur défiance.

— Pardonnez-moi, seigneur, mais on m'a donné des ordres, à cause des cavaliers.

Un frisson d'inquiétude parcourut Guilhem.

— Quels cavaliers ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Un berger venu tout à l'heure nous a prévenus que des cavaliers traversaient la montagne par les pâturages. Ils ont évité la vallée, comme s'ils ne voulaient pas qu'on les voie, ou qu'on les questionne.

— Combien étaient-ils ?

— Il en a vu trois, mais peut-être étaient-ils plus.

— Il n'y avait que des cavaliers ?

— Je ne sais rien d'autre, seigneur.

Guilhem se tourna vers Wolfram.

— Ça pourrait être le comte Dracul…

— Ou les moines… Ou encore Brasselas, observa l'Allemand.

— Combien de temps pour atteindre les grottes de l'ermite ? cria Guilhem.

— Suivez le chemin le long de l'Ariège. Vous y serez dans une heure, mais la nuit va tomber, vous aurez du mal à trouver. Il faut grimper et, si on ne sait pas où chercher, on peut tomber dans un trou.

— J'offre un denier d'argent à qui nous guidera !

— Il vaudrait mieux que vous y alliez demain, seigneur.

— C'est maintenant que je veux m'y rendre !

Il y eut un silence. Peut-être le garde se concertait-il avec ses compères. Diable, un denier d'argent ne se trouvait pas sous les sabots d'un cheval !

— Ramon va vous accompagner, seigneur, dit-il enfin.

Au bout d'un instant, un des panneaux du portail s'ouvrit et un gamin dévala, tout joyeux. Derrière lui, il y avait deux hommes d'armes, l'un tenant une arbalète, l'autre une guisarme emmanchée sur une perche.

Nu-pieds dans ses sabots, l'enfant devait avoir une dizaine d'années. Il portait un sayon de laine rugueuse avec un gilet de fourrure de loup.

— Monte ! lui dit Guilhem en lui tendant la main.

Le gamin sauta en croupe comme s'il faisait ça tous les jours.

— Prévenez votre seigneur que nous reviendrons avant la nuit, lança Wolfram, faisant tourner sa monture.

— Allons-y ! décida Guilhem. J'ai un mauvais pressentiment.

Ils reprirent le chemin dans la vallée. Rapidement, celle-ci se rétrécit et ils pénétrèrent dans une gorge aux parois escarpées. Au bout d'un moment, ils aperçurent des vapeurs venant des rochers.

— Ce sont des sources chaudes, seigneur, expliqua le gamin en les désignant. Il y a une mare là-bas où on se baigne, même en hiver.

— Et les grottes ?

— Elles sont au-dessus. Il faudra laisser vos chevaux plus loin et prendre un sentier.

— L'ermite est loin ? demanda Guilhem en levant les yeux vers le ciel qui s'assombrissait.

— Il vit dans les grottes, mais il y en a plusieurs. Il peut être dans n'importe laquelle. Je vais vous montrer celle où on vient prier le dimanche. C'est lui qui prêche et c'est là qu'il est le plus souvent. C'est son église.

Ils laissèrent les montures où le gamin le leur conseilla. Alaric resta à les surveiller. Guilhem aurait voulu que Sanceline attende aussi, mais elle insista pour les accompagner. Elle l'aida à ôter son haubert et Alaric fit de même avec Wolfram, car le talus à gravir était escarpé avec, par endroits, des éboulements de roches.

C'est alors que Guilhem remarqua le crottin. Il n'en avait pas vu en chemin, mais il n'y avait aucun doute : d'autres chevaux s'étaient arrêtés là peu de temps auparavant. Le sol était trop rocailleux pour laisser des traces de sabots ; aussi on ne pouvait pas savoir combien ils étaient.

— Tiens-toi sur tes gardes, fit Guilhem à Alaric en lui montrant les crottes. Garde ton arbalète prête et appelle à la moindre alerte.

L'ascension fut plus facile qu'il ne le craignait. Le gamin devait en avoir l'habitude car il grimpait à toute allure. Il disparut rapidement à leurs yeux, ayant atteint un replat. Seulement, au bout d'un instant, il se mit à crier :

— Seigneur ! Seigneur !

Sa voix avait changé de ton. Elle exprimait toute la terreur du monde. Guilhem s'agrippa à des touffes de cistes pour aller plus vite et, en quelques enjambées, il arriva sur une sorte

d'esplanade au bout de laquelle on apercevait l'entrée d'une cavité.

Le gamin était devant, à genoux, terrorisé.

— Qu'y a-t-il ?

— Seigneur… Seigneur ! répétait-il.

Guilhem tira son épée et se précipita vers la grotte, Wolfram derrière lui avec Sanceline.

Juste devant l'entrée de la caverne se trouvait un pauvre corps nu et brisé, à moitié dissimulé sous un fourré d'épineux.

C'était un vieillard à la longue chevelure couleur de neige. Il avait été battu, flagellé, puis on lui avait coupé la gorge.

Sanceline, horrifiée, avait pris l'enfant pour s'éloigner de quelques pas.

Guilhem et Wolfram, eux, restaient immobiles, indécis et pleins de rage.

— Combien de morts verra-t-on encore ? sanglota doucement Sanceline.

— On va les retrouver, lui promit Guilhem. Je leur ferai payer ce nouveau crime. Je te le jure.

— Je ne reverrai jamais mon père, balbutia-t-elle. Cet ermite était notre seul espoir.

Wolfram, penché sur le corps, l'examinait.

— Je ne crois pas que ce soit Dracul et ses valaques, fit-il enfin. Ce pauvre homme a juste reçu des coups. Des soufflets, des coups de poings. Ils lui ont brisé le nez, la mâchoire. Puis ils l'ont fouetté avec une bride de cheval. Le comte Dracul aurait utilisé un couteau, ou pire. Ce sont juste des brutes qui ont fait ça.

— Dracul peut avoir d'autres talents que nous ne connaissons pas, observa sombrement Guilhem.

Il lui revint alors à l'esprit ce qu'Amicie lui avait confié sur Brasselas : qu'il aimait fouetter lui-même les serviteurs de son maître avec une bride. Gilabert l'avait même menacée de ce châtiment.

— Brasselas ! gronda-t-il. C'est Brasselas !

En quelques mots, il raconta ce qu'Amicie de Villemur savait sur le chevalier de Gilabert.

— Cela confirmerait qu'il soit au service des Valaques, remarqua Wolfram, songeur.

— Ce pourrait tout de même être les moines, remarqua Sanceline. Ils aiment aussi la flagellation.

— Des religieux ? Torturer ainsi un saint homme ? Impossible ! protesta Wolfram.

— Sanceline n'a pas tort. Après tout, cet ermite n'était pas un saint homme pour eux, c'était un hérétique.

— Quel qu'il soit, il est mort il y a seulement quelques heures, observa Wolfram en tâtant les plaies.

— Ce sont certainement les cavaliers qu'on nous a signalés, ceux dont un cheval a laissé son crottin en bas. Mais comment peux-tu être sûr du moment de sa mort ?

— Vois-tu, Kyot, après la mort, les chairs durcissent pendant quelques heures. On ignore pourquoi, mais c'est toujours comme ça. Ensuite le corps se putréfie et les chairs s'amollissent. Chez cet homme, cela commence à peine. De plus, regarde ici, le fouet l'a fait saigner et la plaie est à peine sèche.

Guilhem opina avant de jeter un regard circulaire autour d'eux, pour découvrir d'autres indices.

Il remarqua alors un grand pentacle sculpté dans la paroi rocheuse.

— Allons voir à l'intérieur, proposa-t-il.

Il arracha quelques touffes de ciste et de romarin bien sec, les tordit pour en faire une torche. Puis, s'étant accroupi et ayant retiré de la petite corne de vache, attachée à son baudrier, la rondelle de bois qui faisait bouchon, il en sortit un morceau de pyrite, un silex, de l'amadou bien sec et une brindille soufrée. Il frappa la pyrite contre le silex, provoquant une flamme dans l'amadou avec laquelle il alluma d'abord la brindille, puis la torche. Ayant soigneusement remis l'amadou dans la corne, il se redressa et entra dans la caverne qui n'était pas totalement obscure.

Après quelques pas, il franchit une seconde ouverture qui conduisait à une autre salle avec un trou béant, comme une immense fenêtre sur l'extérieur, dominant les montagnes.

Très propre, la grotte avait une table de pierre pour seul mobilier, une sorte d'autel. Dans un renfoncement étaient rangés une paillasse, un bol et une jarre.

Guilhem examina partout, cherchant vainement quelque signe, puis il revint sur ses pas et découvrit un escalier dans la roche. Il l'emprunta. Par un couloir bas et étroit, il pénétra dans une nouvelle excavation. Un bassin recueillait l'eau de la voûte. Dans une niche, une lampe à huile était éteinte. Une pierre plate servait de table, mais il n'y avait rien dessus.

Guilhem devina qu'il était dans un lieu de culte[55], mais si l'endroit avait contenu quelques objets précieux, on les avait volés. C'est en examinant les parois qu'il découvrit qu'on y avait tracé une sorte de mamelon. Il avait déjà vu Montségur et il reconnut la forme caractéristique de la montagne. Passant la torche devant le dessin, il remarqua une inscription : ORBE MCC D O. Devant D était dessinée une sorte de soleil.

Cela avait-il un sens ?

N'en trouvant aucun, il poursuivit son exploration. Une autre galerie partait de la grotte, mais elle conduisait à des ramifications et sa torche était presque entièrement consumée. Il revint donc sur ses pas. Si l'ermite cathare gardait un secret, il l'avait emporté dans la mort. Sauf s'il l'avait révélé à ceux qui l'avaient torturé.

Il ressortit. Wolfram avait tiré le corps à l'intérieur, à l'abri des bêtes féroces. Ni Sanceline ni l'enfant n'apparaissaient. Étaient-ils descendus ?

Inquiet, il retourna au sentier en éboulis et entendit des éclats de voix. Il se pencha et découvrit quatre cavaliers armés venant d'arriver.

---

55 Cette grotte est à Ussat, près de Tarascon-sur-Ariège. Elle servit d'église et de refuge aux cathares.

Chapitre 24

— Guilhem ! cria Sanceline, il n'y a rien à craindre, ce sont des gens du château !

Rassurés, ils descendirent rapidement. La nuit tombait.

En bas, Sanceline parlait avec un jeune chevalier casqué revêtu d'une vieille broigne maclée en buffle éraillé et aux anneaux rouillés. Éperons de fer à ses soliers, il portait une large épée à la garde en croix, sans fourreau. Près de lui se tenait un second chevalier au visage masqué par le large nasal de son casque en pointe. Deux porteurs d'épieux les accompagnaient.

— Le seigneur Bayard m'a envoyé vous porter assistance, dit le jeune homme. Cette dame, et Ramon, viennent de me dire que notre saint ermite est mort…

Ému, il ne le cachait pas, mais ses yeux brûlaient de haine.

— Oui, ignoblement assassiné. Sans doute par ceux qui sont passés dans les pâturages cet après-midi et que vos gardes nous ont signalés. Le comte de Foix a mis leur tête à prix. Je les rattraperai.

— Combien sont-ils ? demanda le chevalier.

— Une dizaine, sans doute, et surtout mortellement dangereux. Ne vous frottez pas à eux.

— On verra, répliqua farouchement le jeune homme. Pourquoi ont-ils tué notre saint homme ?

— Cet ermite connaissait un secret qu'ils voulaient lui voler. Ils l'ont torturé pour l'obtenir. J'ai mis son corps à l'abri dans la grotte. Venez demain pour l'ensevelir.

Le jeune chevalier se nommait Guiraud Agulher. Le jeune Ramon était son frère. Tous deux suivaient la religion des *bons hommes*, des Albigeois, comme la plupart des habitants du château et du village. En chemin, Guilhem lui dit quelques mots

de l'attaque contre le convoi d'Esclarmonde, mais sans entrer dans les détails.

— Ceux qui s'en sont pris à la comtesse de l'Isle-Jourdain sont ceux qui ont tué votre ermite, conclut-il évasivement.

Bernard Bayard, le seigneur désigné par le comte de Foix pour garder le château, les reçut dès leur arrivée. Castrum Tarascone n'était qu'une grande tour avec une salle accolée et des écuries et des granges autour. Les maisons du bourg, en pierres sèches ou en bois, se serraient autour de l'enceinte, un peu plus bas. Il n'y avait pas beaucoup d'habitants ni d'hommes d'armes, mais la forteresse était bien située sur un rocher et formait un verrou pour l'entrée du comté, sauf à passer par la montagne.

Les gens du château avaient soupé, mais le comte fit servir à ses visiteurs des restes de venaison et un âpre vin. Malgré les fagots jetés dans le foyer, le froid était vif dans la grande salle.

Bayard, ses chevaliers et le jeune Ramon, qui gardait un air triste, s'attablèrent avec eux. Il n'y avait aucune femme et quand Guilhem aida Sanceline à ôter son haubert, ils furent stupéfaits de découvrir une fraîche jeune fille dans ce jeune cavalier.

— Dame Sanceline, qui nous accompagne, cherche son père, un Parfait du nom d'Enguerrand.

— Il est venu ici ! s'exclama le frère de Ramon. Je l'ai mené à l'ermite.

— Quand ?

— Je me souviens que c'était le lendemain du deuxième dimanche de Carême, seigneur.

Environ cinq semaines, calcula Guilhem.

— Et ensuite ?

— Il est resté quelques jours, puis il est parti par la montagne, il nous a dit qu'il allait à Castelsarrasin.

Guilhem et Wolfram échangèrent un regard. Ils étaient sur la bonne piste.

— Merci, Seigneur, murmura Sanceline.

— Son passage a-t-il un rapport avec la mort de notre saint homme ?

— Peut-être…

Guilhem raconta qu'il poursuivait cette bande depuis l'attaque du convoi de la comtesse de l'Isle-Jourdain. Il repartirait demain à leur trousse.

— Mais que cherchent-ils ?

— Un trésor, répliqua vaguement Guilhem.

— Le trésor d'Alaric ? demanda Bayard les yeux brillants. Il serait caché dans ces montagnes, dit-on.

— Vous avez deviné, mentit Guilhem. Mais personne ne doit le savoir…

— Nous serons muets, seigneur, assura le frère de Ramon.

— Notre ermite aurait su où il se trouvait ?

— Du moins le croyaient-ils. Comme ils s'imaginaient que quelqu'un de la suite de dame Amicie le savait. Mais c'était faux. Nous, nous ne cherchons pas ce trésor qui n'existe peut-être pas, nous voulons juste retrouver Enguerrand, et ces gens pour les châtier.

— Je comprends. Je vous aiderai demain, décida Bayard. Avec les chiens, on retrouvera peut-être leur piste, malgré la neige.

Il fit un signe de la main, désignant la salle.

— Le château n'est pas grand et les chambres de la tour sont toutes occupées. Je peux vous trouver une place dans une maison du village, mais il faudra en faire partir les habitants… Sinon je peux installer des paillasses ici, et vous aurez moins froid que n'importe où ailleurs !

— Ça ira, dit Guilhem avec un sourire fatigué.

Ils passèrent donc la nuit dans la salle, restant habillés sous leur couverture. Dans la nuit, Sanceline se serra contre Guilhem à cause du froid. Ils avaient oublié combien il était doux de rester ainsi.

Avant même le lever du soleil, une servante vint rallumer le feu et mettre des choux, des pois et des morceaux de cabri à cuire dans la marmite.

Un moment plus tard, rejoints par les gens du château, ils étaient tous autour de la table, dressée à nouveau sur les tréteaux. On leur servit la soupe bouillante sur du pain de seigle. Manquant d'écuelle, Guilhem partagea la sienne avec Sanceline.

Il faisait à peine jour quand ils sortirent, équipés de leur hamois et de leur cotte de mailles.

La veille, on s'était occupé de leurs chevaux, mais, ce matin, ils durent les harnacher eux-mêmes. Les chevaliers et Bayard les rejoignirent à l'écurie. Eux aussi étaient prêts, tous avec de vieux casques pointus, des broignes annelées et de lourdes épées.

Ramon arriva avec un chien tenu par une corde. Ils partirent peu après. Le chien, en tête, jappait joyeusement.

Ils reprirent un moment le chemin des grottes jusqu'à un sentier sur leur gauche.

— C'est par là qu'on gagne les pâturages.

Le chien cherchait une piste, mais sans rien pour l'aider, l'animal semblait perdu.

Ils empruntèrent quand même le sentier. Peu après, le chien découvrit des crottes de chevaux qu'il huma longuement en frétillant avant de s'élancer en jappant jusqu'à un pré bordé d'une épaisse forêt de pins. L'animal, retenu par le garçon, voulait à tout prix s'engager dans les taillis.

— Ils ne sont pas revenus à Foix, dit Bayard en montrant la forêt. Ils ont pris dans les bois.

— Où va-t-on, par là ?

— Il y a quelques bergeries et on peut traverser la montagne jusqu'à Castelsarrasin.

La direction prise par Enguerrand.

— On va suivre le même chemin qu'eux. Rentrez au château. Je dirai au comte de Foix et à sa sœur combien vous nous avez aidés.

Bayard leva les yeux vers le ciel bas et sombre.

— Il va encore neiger. Vous ne serez pas en sûreté cette nuit si vous ne trouvez pas où vous abriter.

— Ce sont ceux qu'on poursuit qui ne seront pas en sûreté.

— Un de mes hommes peut vous accompagner… Vous guider.

— Merci, mais je saurai me débrouiller.

L'autre retint une grimace. Il écarta les mains en signe d'impuissance, puis toucha sa bouche des doigts de sa main droite avant de saluer Sanceline.

La troupe reprit le chemin en sens inverse. Le chien gémissait de déception.

Ils s'engagèrent dans le bois par un étroit sentier qui grimpait raide. Les chevaux hésitaient à chaque pas sur les cailloux enneigés. Une heure plus tard, le chemin commença à descendre et ils durent mettre pied à terre afin de guider leur monture à la main. Parfois, ils apercevaient un tas de crottin que la neige n'avait pas recouvert.

Alaric repéra la première crotte d'âne.

— Ce ne peut être que les cisterciens, observa Guilhem en l'examinant.

— Mais étaient-ils avec les autres ? demanda Wolfram.

C'était impossible à dire. Se pouvait-il qu'il y ait deux troupes, l'une derrière l'autre, dans cette montagne sauvage ?

Ils étaient sur une rocaille qui descendait vers une futaie de sapins. Une harde de chèvres se sauva dans le brouillard. Guilhem décida de la suivre.

Ils repartirent comme la neige commençait à tomber. D'abord de petits flocons, puis d'épais lambeaux blancs qui couvrirent vite le sol, leur manteau et leur capuchon. Le ciel s'assombrit de plus en plus. Le chemin disparut en quelques instants. La forêt devint plus vague et ils n'eurent plus rien pour se repérer.

Les flocons les fouettaient et les aveuglaient en tourbillonnant. Ils descendirent de cheval, tenant les chevaux par leur bride.

— Gagnons les bois, là-bas ! cria Guilhem. On s'abritera sous les arbres. Surtout, restons les uns près des autres.

Ils avancèrent dans la tempête de neige, se distinguant à peine. Leurs vêtements blancs les rendaient presque invisibles. La neige provoquait l'obscurité en pleine journée.

Sanceline, épouvantée, n'avait jamais assisté à pareille tourmente. Wolfram était sombre. Il connaissait la montagne et la craignait, sachant qu'une telle tempête pouvait faire disparaître toute une troupe. De plus, des hurlements se faisaient entendre entre deux bourrasques. Les loups n'étaient pas loin et les épiaient, cachés dans les fourrés.

Guilhem hésitait. Devaient-ils revenir en arrière ? Plusieurs fois, il se retourna, mais il n'y avait plus de piste derrière eux et la nuit serait tombée avant qu'ils n'atteignent le château. S'ils ne se perdaient pas avant.

Avançant au hasard, ils descendirent lentement la pente. Glissant et trébuchant sans cesse, ils arrivèrent enfin dans la forêt. Là, le nuage se déchira et la neige tomba moins dru.

Se frayant un chemin sous les arbres, ils cherchèrent un abri.

Au bout d'un moment, ils découvrirent une falaise rocheuse leur barrant le passage. S'en approchant, ils la longèrent pour trouver le moyen de la franchir. C'est ainsi qu'ils découvrirent la caverne.

L'ouverture se faisait sous un surplomb qui avait protégé le sol de la neige. Un peu d'herbe poussait encore.

— Arrêtons-nous là ! décida Wolfram. La Divine Providence nous offre le salut !

Guilhem l'approuva.

Ils attachèrent les chevaux à des taillis et déchargèrent les bagages avant d'ôter les selles. Pendant que Sanceline et Alaric ramassaient du bois mort pour un feu, Guilhem s'approcha de la caverne. Obscure, elle paraissait profonde.

— Je vais couper une branche de pin pour faire une torche, proposa Wolfram.

Il n'avait pas terminé sa phrase qu'une énorme masse sortit de l'ouverture. C'était un ours brun qui se dandina d'abord à quatre pattes, indécis, surpris. Puis il grogna en découvrant Guilhem, montrant une mâchoire aux dents monstrueuses.

Ussel recula. La bête pesait au moins le triple de son poids. Sachant que les ours attaquaient seulement s'ils se sentaient menacés, Guilhem hésita à sortir son arme.

L'ours aperçut alors les chevaux, puis Alaric et Sanceline qui accouraient pour les calmer, car les montures, effrayées, tiraient sur leurs brides en hennissant.

Contrarié d'avoir été réveillé par ce vacarme devant sa tanière, l'ours se leva brusquement sur ses pattes de derrière, dépassant Guilhem de deux pieds.

Il grogna à nouveau. Un grognement terrifiant dévoilant une mâchoire capable d'avaler une brebis.

Puis il retomba sur ses quatre pattes et, avant que Guilhem ait pu dégainer, il se précipita sur lui à une vitesse étourdissante.

Guilhem se vit perdu. Il entendit seulement Wolfram qui lui criait de se laisser faire.

L'ours le renversa, puis se dressa à nouveau sur ses pattes arrière, le dominant en rugissant.

Wolfram fit signe à Alaric de ne pas bouger et sortit son épée, lentement, bougeant le moins possible.

— Fais le mort, Kyot, ne te défends pas ! souffla-t-il doucement.

Guilhem suivit son conseil et resta immobile, le cœur battant le tambour.

L'ours était toujours debout, incertain. Puis il s'abaissa et donna quelques furieux coups de patte, des sortes de gifles magistrales qui toutes frappèrent le haubert de mailles de fer.

La bête parut surprise par la consistance de sa victime et ne s'acharna pas. Brusquement, elle se détourna et détala à toute allure dans la forêt.

Wolfram s'approcha de Guilhem.

— Ça va, Kyot ?

— Si fait ! Je crois que je n'ai jamais eu si peur de ma vie !

Wolfram lui tendit un bras et Guilhem se releva.

— Nous avons eu de la chance que tu aies porté ton haubert, et qu'il ne se soit pas attaqué aux chevaux. Il aurait pu facilement en tuer un ou deux avec ses griffes.

— Allons visiter sa cahute, plaisanta Guilhem pour cacher la peur qu'il avait éprouvée. J'espère qu'elle est confortable !

La grotte était vaste et profonde. C'était d'abord un renfoncement dans le rocher, puis un boyau plus étroit devant lequel traînaient quelques ossements. Ils pourraient aisément s'y abriter et même laisser les chevaux à l'intérieur.

Ils allumèrent un feu devant la cavité. Certes, le foyer les enfumerait, mais il les réchaufferait aussi et, surtout, il les protégerait des loups.

Ils rassemblèrent le bois mort qui se trouvait aux alentours, puis donnèrent de l'avoine aux chevaux avant de manger leur

pain avec un peu de viande séchée. Sanceline avait fait fondre de la neige dans un caquelon pour obtenir de l'eau.

Arbalètes prêtes, épées et couteaux à portée de main, Guilhem organisa un tour de garde. Le feu éloignerait les animaux sauvages, mais attirerait les hommes. C'était eux qu'il craignait.

C'est au milieu de la nuit que Guilhem fut réveillé par Alaric qui avait entendu des passages furtifs devant la grotte.

— Ce sont les loups, seigneur, j'ai remis du bois mais nous n'en aurons pas assez pour finir la nuit.

Comme si les animaux sauvages avaient deviné qu'ils étaient découverts, l'un d'eux se mit à hurler. Un autre lui répondit, dans le lointain, puis un autre encore. Au bout d'un moment, les hurlements emplirent la nuit. Wolfram et Sanceline s'étaient réveillés.

— Ils s'appellent, seigneur, fit Alaric avec inquiétude. Ils vont attaquer.

Guilhem approuva d'un signe de tête. Il connaissait la diabolique cautèle de ces bêtes aussi rusées que des humains. Le chef de meute rassemblait ses troupes, puis ils déferleraient sur eux quand le feu serait moins vif.

— Ils seront obligés de nous attaquer de front, lui dit-il pour le rassurer. Ils n'aiment pas ça, tu le sais.

Quand des loups s'en prenaient aux voyageurs, l'un d'eux se chargeait de détourner leur attention tandis que les autres les surprenaient par-derrière.

— Ils doivent avoir faim pour prendre de tels risques, dit Alaric avec inquiétude.

— Ils nous ont épiés cet après-midi, intervint Wolfram. Ils savent que nous ne sommes que quatre et qu'ils pourront nous submerger facilement.

Les chevaux hennirent, à nouveau pris de terreur. Alaric alla les calmer puis attacha solidement leur bride à de lourdes pierres.

Il fallait éviter que la peur ne s'installe, se dit Guilhem. Il prit une arbalète et passa de l'autre côté du feu. Apercevant une ombre, poil hérissé et gueule ouverte, il la mit en joue. L'animal fit mine de s'élancer et s'arrêta net, un vireton dans la gorge.

Guilhem revint vite dans la grotte, évitant une nouvelle attaque.

— Un de moins ! cria-t-il victorieusement.

Au même instant, un loup, plus impatient que les autres, ou voulant venger son compagnon, sauta par-dessus le feu. Alaric lui jeta un tison qui brûla sa fourrure et la bête s'enfuit dans un glapissement de douleur.

Les hurlements se déchaînèrent alors de façon effroyable. Soudain, d'autres bêtes apparurent devant le feu, la gueule ouverte, montrant des dents longues et blanches, les yeux rouges de fureur et grognant avec férocité.

Guilhem ayant retendu le câble de son arbalète avec le crochet, les trois hommes tirèrent presque ensemble. Malgré cela plusieurs loups sautèrent sur eux dans une furieuse mêlée.

Guilhem et Alaric avaient eu le temps de saisir des couteaux et, malgré l'acharnement des bêtes, ils tranchèrent et percèrent des poitrails et des ventres sans être mordus. Par contre Wolfram fut renversé par un vieux mâle et tomba sur un genou. Il parvint quand même à le saisir à la gorge, l'empêchant de le mordre. À quelques pouces de sa tête, il sentait l'haleine écœurante du fauve quand son capuchon de mailles glissa et l'aveugla. Le loup tentait-il de l'empêcher de voir ? Incapable de distinguer quoi que ce soit, l'Allemand savait qu'il ne pourrait pas retenir la bête longtemps.

Pourtant l'animal faiblit et il parvint à le repousser. D'une main libre, Wolfram dégagea son camail et vit la bête féroce étendue à ses pieds, baignant dans son sang avec quelques soubresauts d'agonie. À côté, Sanceline, haletante, tenait le couteau avec lequel elle l'avait poignardée.

Quant à Alaric et Guilhem, ayant tué plusieurs loups, ils avaient brisé l'attaque.

— Jetons les cadavres dehors ! cria Guilhem en constatant avec satisfaction que personne n'était blessé. Pendant qu'ils se déchireront les dépouilles, ils nous laisseront tranquilles.

En effet, à peine avaient-ils lancé quelques corps sanglants de l'autre côté du feu que, dans une horrible mêlée, les loups se précipitèrent sur leurs frères. La curée dura longtemps. Avec les

arbalètes, ils abattirent encore quelques bêtes jusqu'à ce qu'elles s'éloignent. Mais peut-être étaient-elles assouvies.

Peu à peu le calme revint. Essoufflés, griffés, mais sans morsures graves, ils reprirent leur souffle. Wolfram remercia alors Sanceline.

— Vous m'avez sauvé la vie, jolie demoiselle ! Quand je songe que je ne voulais pas de vous !

Guilhem prit affectueusement Sanceline par l'épaule. C'était la première fois depuis Saint-Gilles qu'il se comportait ainsi.

— Jamais je n'ai eu plus doux et plus courageux écuyer !

Elle se laissa faire, ne regrettant même plus d'avoir tué des créatures de Dieu, comme pourtant sa foi le lui interdisait.

— Vont-ils revenir ? demanda-t-elle.

— Les plus audacieux sont morts, répondit Wolfram, et les plus affamés sont repus.

Effectivement, les loups ne revinrent pas. Sanceline et Alaric purent même se rendormir pendant que Guilhem et Wolfram veillaient.

À la première lueur du matin, ils sortirent. Le ciel était dégagé et un morne silence régnait autour d'eux. Les branches des arbres étaient immobiles, figées, et la forêt paraissait déserte, comme abandonnée de toute vie.

Ils écartèrent quelques dépouilles de loup puis sellèrent les chevaux. Le bruit réveilla Alaric et Sanceline. L'écuyer vint les aider, tandis que Sanceline faisait chauffer de la bouillie sur les braises. Dans un autre caquelon, elle fit tiédir aussi un peu de vin. Ce fruste repas, accompagné de charcuterie, les réconforta et ils se mirent en route, tous les sens en alerte.

Ils trouvèrent finalement un passage dans la falaise et empruntèrent un sentier rocailleux qui grimpait. Au bout de plusieurs heures, ils parvinrent à une prairie abritée par de grands sapins. De là, le sentier descendait dans un vallon. Le regard de Guilhem fut alors attiré par des vautours qui tourbillonnaient au loin.

— Il y a une charogne, là-bas ! Attendez-moi !

Il mit son cheval au trot. Au bout de la prairie, les vautours qui rongeaient le cadavre d'un chevreuil s'envolèrent. En s'approchant, il distingua un grand cercle d'herbe où la neige

était absente. Quelques crottes de chevaux souillaient le sol, mais pas de traces de feu.

Il entendit alors un martèlement de sabots dans son dos et se retourna, prêt à sortir son épée, mais ce n'était que Wolfram.

L'Allemand avait compris.

— Dracul ? s'enquit-il.

— C'est la trace de sa tente. Il a commencé à neiger hier après-midi. Ils n'ont pas voulu être pris dans la tempête, surtout à cette altitude. Ils ont monté la tente et passé la nuit à l'intérieur. Ils viennent de partir.

— Ils sont donc devant nous.

— Je n'en doutais pas.

Dans la neige, les traces de chevaux étaient tellement emmêlées qu'on ne pouvait déterminer le nombre de cavaliers.

— Ils n'ont pas fait de feu, remarqua Guilhem.

— Ils ont tué ce chevreuil et mangé sa viande crue avant d'abandonner la carcasse aux bêtes sauvages.

— Les loups ne se sont même pas attaqués à eux ! fit Guilhem dépité.

— Leur tente de cuir est épaisse. Une fois fermée, aucun fauve ne pourrait la percer. De plus, il n'y a pas de prise pour leur mâchoire.

— Ils n'ont que quelques heures d'avance sur nous, dit Guilhem en regardant le chemin. Et ils ne savent pas que nous sommes derrière eux.

— Mais avec Brasselas et ses gens, ils sont au moins une douzaine et nous seulement quatre, avec une femme.

Guilhem hocha de la tête en grimaçant et remonta en selle.

— Nous sommes suivis ! lui dit Brasselas.

La troupe venait de passer un col. Une fois au sommet, Brasselas était resté en arrière pour examiner la vallée et le chemin en contrebas. Puis il avait remonté la file de ses compagnons jusqu'à ceux qui les avaient engagés.

— Oui ?

— Je l'ignore, mais ce sont des cavaliers, pas des bergers. J'en ai aperçu deux.

— Peuvent-ils nous rattraper ?

— Sans doute, nous n'allons pas vite et nous laissons des traces.

— Que doit-on faire ?

— Je peux laisser quelques-uns de mes hommes sur le chemin. Si ceux qui sont derrière nous ne sont pas nombreux, ils nous en débarrasseront avec les arbalètes.

— D'accord.

Brasselas les avait rencontrés près de Sainte-Gabelle, alors qu'il fuyait avec ses hommes à toute bride, après avoir perdu son seigneur. Le groupe était en travers du chemin, leur barrant le passage.

— Où allez-vous, chevaliers ? avait lancé l'un d'eux en balayant du regard leurs armes et leur hamois.

— Ça ne vous regarde pas ! Dégagez ! avait répliqué Brasselas.

— Nous avons besoin d'hommes d'armes, avait dit celui qui paraissait commander le groupe.

Brasselas avait secoué la tête, la main sur sa hache d'armes.

— Levez-vous du chemin, ou votre sang coulera.

— Si vous êtes libres, je vous offre six sous d'or par jour, et trois pour chacun de vos hommes.

Brasselas avait levé un sourcil surpris et intéressé. Le comte de Foix payait[56] trois sous d'or les chevaliers du ban comme lui.

— Si vous avez une telle somme, on pourrait vous la prendre, maintenant… avait-il dit, avec un regard rapace.

— Vous aurez la première journée demain seulement, et le reste à la fin de votre engagement.

— Et je devrais vous faire confiance ? avait ricané l'écuyer.

— Qu'avez-vous à perdre ? Êtes-vous au service d'un autre ?

Brasselas avait consulté ses compagnons du regard avant de dire :

---

56 Si un chevalier exceptionnel pouvait recevoir vingt à trente sous d'or par jour, Philippe Auguste payait ses combattants ainsi : un chevalier recevait six sous, un sergent à cheval trois, un arbalétrier un à deux et un sergent à pied huit deniers.

— Pour quelques jours, je peux rester avec vous. Mais tentez de me tromper, et je vous jure qu'on vous écorchera vifs, malgré votre état.

Chapitre 25

Ils suivaient un sentier bordé d'un précipice vertigineux quand ils débouchèrent sur une crête herbeuse dévoilant les sommets enneigés des montagnes environnantes. À deux ou trois jets de pierre, un troupeau de mouflons pâturait de maigres lichens. Les apercevant, quelques bêtes levèrent la tête sans s'éloigner pour autant, jugeant être assez loin et suffisamment rapide pour fuir en cas de danger.

— Voici qui remplacerait avantageusement notre bouillie, remarqua Guilhem, les observant avec gourmandise.

Il descendit de cheval et prit son arbalète.

— Le vent porte dans leur direction, ils ne te laisseront pas approcher, le prévint Wolfram. Laisse-moi faire, j'ai l'habitude de ce genre de chasse.

Il descendit à son tour, prit l'arbalète que lui tendit volontiers Guilhem, coinça son pied dans la bride, tendit la corde avec le crochet, puis plaça un vireton et s'éloigna en gravissant un escarpement opposé à la harde.

Il disparut et ils en profitèrent pour sortir les gourdes et se désaltérer. En même temps, Guilhem examinait les alentours. On n'apercevait aucune trace du comte Dracul ou des moines.

Soudain le troupeau s'enfuit vers le fond d'une combe en suivant une piste abrupte. Quelques instants plus tard, Wolfram apparut là où étaient les mouflons. Leur faisant signe, il leur cria de venir.

Quand Sanceline, Guilhem et Alaric arrivèrent, il découpait déjà les cuissots de l'animal qu'il avait tué. Les quatre pièces de viande furent attachées sur le cheval de bât et ils repartirent après avoir abandonné la carcasse aux vautours qui tournoyaient déjà au-dessus.

Plusieurs heures après avoir aperçu les traces de la tente du comte Dracul, ils découvrirent une bergerie. Ils traversaient un coteau couvert de maigres taillis et la cabane, de deux ou trois cannes de long, était construite sur un tertre, à l'orée d'un bois de pins. Les murs, à peine haut de trois pieds, étaient en pierres empilées les unes sur les autres. La toiture était faite de branchages protégés par des pierres plates pour que le vent ne les emporte pas.

Tandis qu'Alaric contournait le tertre en se dissimulant pour arriver de l'autre côté, Guilhem s'approcha prudemment, veillant à rester hors de portée de flèche ou de vireton.

— Il n'y a personne, seigneur ! cria enfin Alaric.

Guilhem fit signe à Wolfram et Sanceline d'attendre où ils se trouvaient et le rejoignit. À la bergerie, il descendit de son palefroi et pénétra à l'intérieur. Il n'y avait pas de porte.

L'endroit était jonché d'excréments de moutons et de chèvres, mais aussi de crottin de chevaux, plus récent. Guilhem se baissa. Le sol, mélange de terre, d'herbes et de déjections, avait tellement été piétiné qu'il était impossible de déterminer combien de montures il y avait eu. Quant aux hommes, ils étaient au moins trois, mais peut-être plus, d'après les empreintes de pas. Le foyer en pierre était encore tiède, les cendres aussi.

Soucieux, Guilhem sortit et appela Wolfram et Sanceline.

— Des gens ont dormi ici cette nuit, seigneur, remarqua Alaric. Ça ne peut pas être le comte Dracul puisque sa tente était plus bas.

— Je sais, fit Guilhem, soucieux.

— Des marchands, peut-être, suggéra Alaric.

— Qui seraient passés par la montagne, avec la tempête ?

— C'est possible, seigneur, insista Alaric, ils pouvaient venir d'Espagne.

— Peut-être. Dans ce cas, que Dieu les protège si le comte Dracul les rattrape.

Eschenbach approchait avec Sanceline.

— Personne ? interrogea l'Allemand.

— Personne. Ceux qui étaient là sont partis ce matin.

— Qui ?

— Alaric pense que ce pourrait être des marchands venant d'Espagne.

Eschenbach descendit de son palefroi pour entrer dans la hutte. Il en fit rapidement le tour et sortit.

— Ils avaient des chevaux. Les marchands voyagent en mules ou avec des ânes, observa-t-il.

— Peut-être en avaient-ils aussi, remarqua Alaric. Tout est piétiné.

— Oui, mais ils avaient au moins trois chevaux ferrés. Sans doute plus. Ce n'étaient pas des marchands !

Guilhem hocha la tête.

— On pourrait passer la nuit ici, proposa Alaric. Nous serions en sûreté.

— Non, décida Guilhem. Avançons encore deux heures.

Ils repartirent malgré le froid et la fatigue.

Le soleil avait disparu derrière les montagnes quand ils firent halte dans la forêt, près d'un ruisseau. Gelée en surface, l'eau coulait sous la glace et hommes et bêtes purent s'abreuver. Ensuite, ils construisirent une hutte, facilement, car il y avait beaucoup d'arbres morts. Ils édifièrent même une sommaire barrière autour. Si les loups s'approchaient et la franchissaient, ils seraient à la merci de leurs carreaux et ne pourraient reculer. Si des hommes voulaient les surprendre, ils auraient les mêmes difficultés.

Comme ils ne manquaient pas de bois, Alaric prépara deux grands foyers qu'il alimenta en fagots et en grosses bûches pouvant brûler des heures. On mit à cuire les gigots sur des pierres plates.

Les chevaux pansés et à l'abri, ils mangèrent avec grand appétit, terminant leur repas par des noix et des fruits séchés que leur avait donnés la sœur du comte de Foix.

La nuit lut calme, bien qu'ils entendissent toutes sortes d'animaux rôder autour de leur cahute.

Le lendemain, le ciel était toujours dégagé et ils reprirent la route, guidés par le soleil levant.

Le sentier suivit un vallon, puis se mit à monter sur une crête où soufflait une bise glaciale. Les arbres se faisaient rares. Parfois, ils apercevaient quelques chèvres sur les crêtes, ou des

lièvres s'enfuyant au fond de ravins. Ils découvrirent à nouveau du crottin d'ânes et de chevaux, mais sans savoir s'il s'agissait d'un groupe ou de deux.

Arrivés à un promontoire, ils aperçurent enfin la vallée s'étendant devant Montségur et la petite montagne en forme de casque arrondi et allongé. Ils restèrent un moment à scruter les alentours, mais sans voir ni hommes ni bêtes, sinon des vautours qui tournoyaient au loin.

Maintenant, il suffisait de descendre un mauvais sentier semé d'arbres grêles jusqu'à une muraille rocheuse. Ensuite, ils suivraient le cours d'un ruisseau, qu'ils apercevaient, pour gagner le pied de Montségur.

Ils entamèrent la descente en longeant une falaise. À mi-chemin, les sapins devinrent plus nombreux.

C'est le cri aigu de vautours, mêlé à des croassements de colère, qui attira leur attention. Les oiseaux se disputaient quelques charognes. Le vacarme provenait d'une prairie à l'écart. Intrigués, ils s'en approchèrent. Guilhem craignait que les marchands de la hutte ne soient finalement tombés entre les mains de Vladislas de Valachie.

Une nuée d'oiseaux noirs couvrait deux sinistres pieux. Les volatiles s'enfuirent à leur approche, criaillant et glapissant leur fureur d'avoir été dérangés dans leur festin. Deux hommes étaient empalés. Cette fois, ce n'étaient que des corps sans vie. Le pieu de l'un était sorti par sa mâchoire et l'autre par son torse. Les oiseaux avaient déjà dévoré une partie des visages.

Sanceline détourna les yeux et se mit à pleurer, tandis que les hommes tournaient autour des corps pour les identifier. Mais les cadavres étaient nus et il était impossible de savoir si c'étaient des marchands.

— Lui, je l'avais vu à l'hôtellerie de Saint-Gilles, seigneur, fit finalement Alaric.

C'était celui dont le pieu était sorti par la poitrine. Les oiseaux avaient mangé ses yeux mais son nez, sa bouche et son menton étaient intacts. Il avait un visage mafflu couvert d'une épaisse barbe poivre et sel. Ses cheveux longs étaient noués par un ruban crasseux.

— Tu es sûr ?

— Sûr ! À cause du ruban. Il était avec Brasselas ! J'ai mangé près de lui. C'était un homme d'armes de Saverdun.

— Pourquoi Dracul aurait-il tué ceux qu'il avait engagés ? soliloqua Guilhem, songeur.

— Peut-être avaient-ils désobéi ? Ou volé quelque chose ? proposa Sanceline.

— Peut-être, en effet. Vladislas m'avait dit qu'il détestait les voleurs, dit Wolfram.

— Après tout, cela en fera deux de moins ! conclut Guilhem dans un soupir. Repartons !

Ils débouchèrent un peu plus tard sur un chemin marqué d'ornières provoquées par des roues de charrettes. Le mamelon abrupt de Montségur se dressait devant eux. Vers la gauche, la route conduisait vers Castelsarrasin ; à droite c'était le chemin de Bélesta. Ils avaient à choisir une des deux directions, mais ils pouvaient aussi poursuivre tout droit et monter au sommet de Montségur.

Alaric partit sur la droite pour chercher des traces et Wolfram fit de même de l'autre côté.

— Que veux-tu faire ? demanda Guilhem à Sanceline. J'ai toujours pensé que le Montsalvat où s'était rendu Nicétas était là, sur le Montségur. Ce pourrait aussi être le Montsalvat de Perceval, bien qu'il n'y ait que quelques ruines là-haut. Seulement, jusqu'à présent nous n'avons vu aucune trace de ton père. Peut-être n'est-il jamais arrivé jusqu'ici. Si Alaric et Wolfram ne découvrent rien sur le chemin, cela voudra dire que ceux qui ont tué l'ermite sont là-haut, sinon, il vaudrait mieux suivre leur piste.

Sanceline gardait son regard fixé sur le sommet aride du rocher de Montségur. Aucune fumée, aucun signe de vie, aucun sentier apparent n'y conduisait. Les chevaux auraient été incapables d'y monter.

Ils entendirent Alaric qui revenait au trot.

— Seigneur ! cria-t-il alors qu'il était encore à quelque distance. Il y a des traces sur le chemin de Bélesta !

— Des chevaux ?

— Des ânes et des chevaux, seigneur ! Ils sont passés, il y a peu de temps.

Guilhem considéra Sanceline qui regardait toujours la montagne.

— Il y a une ferme, pas très loin d'ici. Je peux t'y laisser le temps qu'on les rattrape. Il va y avoir bataille et je ne veux pas que tu nous gênes. On recherchera ton père après.

— Guilhem, fit-elle, émue. Mon père est là-haut. Je le sens, je le sais, dit-elle en désignant le sommet.

— Comment peux-tu le savoir ? demanda-t-il d'un ton incrédule.

— Je l'ignore. Mais je ressens l'impression que j'ai toujours eue quand il revenait à la maison. Je savais à l'avance qu'il arrivait.

Guilhem frotta sa barbe de la main gauche. Monter au sommet de Montségur leur ferait perdre la piste. Puis il se dit qu'atteindre cette montagne avait été son premier dessein. Pourquoi ne pas aller voir, après tout ? Sans compter que, d'en haut, ils auraient une vue jusqu'à Bélesta. Peut-être apercevraient-ils Dracul et ses gens.

Wolfram arriva à son tour.

— Je n'ai rien découvert de ce côté, Kyot, dit-il.

— On monte là-haut, décida Guilhem en désignant Montségur.

— Mais, seigneur, ils ont pris le chemin de Bélesta ! insista Alaric.

— On ira après.

Guilhem et Sanceline se dirigèrent vers le mamelon, tenant en longe les montures de bât. Les autres suivirent. Pendant un moment, les chevaux purent avancer sans difficulté au milieu des chênes, puis ils furent arrêtés par des éboulis sur la paroi rocheuse. À partir de là, il fallait monter à pied.

— Alaric, garde les bêtes. Wolfram, veux-tu venir ?

— Je refuserais de monter à Montsalvat, Kyot ? Dieu me damne, j'espère que tu plaisantes ! s'exclama joyeusement l'Allemand.

— Je te préviens, il n'y a pas de château !

— Qu'en sais-tu ? Le château n'est visible qu'aux purs. L'es-tu ? demanda Wolfram dans un rire narquois.

— Non ! répliqua sombrement Guilhem en masquant son angoisse.

La pente était raide et, avant de la gravir, ils enlevèrent haubert et casque, ne gardant qu'une épée, une gourde et un couteau.

Au bout d'une heure fatigante, ils débouchèrent sur une esplanade rocheuse de plus de trois cents toises où s'élevaient des ruines éparses. La plus imposante était le reste d'une tour, peut-être construite par des Goths. Le reste des bâtiments semblait être une chapelle ou le sanctuaire d'un ermite. Sans savoir pourquoi, Sanceline s'y dirigea.

Le sanctuaire était formé de deux pièces aux murs noircis de suie. Peut-être par le foyer de l'ermite, peut-être par un incendie provoqué par la foudre. Quelques poutres calcinées, des troncs d'arbres, jonchaient le roc. Une petite construction voûtée semblait être le reste d'une citerne qui devait recueillir l'eau des toitures.

Guilhem se rendit à la tour en ruine. Les ronces l'avaient envahie. À l'intérieur, il ramassa quelques morceaux de poterie et de tuiles. L'endroit était inhabité depuis très longtemps. Envahi par un mélange de tristesse et de déception, il sortit rejoindre Wolfram qui faisait le tour de la plateforme, observant les vertigineux à-pics.

— Il n'y a pas âme qui vive, ici, lui dit-il en regardant le lac lointain, qui brillait au levant.

C'est dans cette direction que se trouvait la fontaine aux fées, mais on ne pouvait la voir à cette distance. Peut-être qu'Enguerrand est venu et reparti, se dit Guilhem. Mais il en doutait. Il n'était certainement jamais arrivé jusque-là.

Au-dessus d'eux, un faucon tournait inlassablement.

Sanceline s'était éloignée. Sortie des ruines, elle se penchait maintenant au-dessus d'une falaise. En contrebas, on apercevait un filet d'eau qui coulait dans des gorges. Guilhem et Wolfram se dirigèrent vers elle.

— Nous avons tout vu, Sanceline. Ton père n'est pas là. Et s'il est venu, il n'a pas laissé de traces. Je me suis trompé. Redescendons, lui dit-il doucement.

Elle secoua la tête.

— Non, Guilhem. Il est là, je le sais !

Il la regarda avec inquiétude.

— Où ? Où voudrais-tu qu'il soit ? s'enquit-il, un ton trop haut.

Désespérée, elle appela :

— Père ! C'est moi, Sanceline ! Où es-tu ?

Ses paroles se perdirent dans la bise.

Kchèt chèt chèt ! cria le faucon en fondant brusquement sur un lapin.

À son tour, Guilhem lança :

— Enguerrand ! Enguerrand !

— Père ! Père ! Père ! Elle s'arrêta brusquement pour demander, d'une voix aiguë :

— Tu l'as entendu ?

— Non… Il n'y a que la bise qui souffle. À moins que ce ne soit le cri de joie du faucon. Regarde-le tuer le lapin !

— Ce n'était pas le faucon ! affirma-t-elle. Ça venait de là !

— En bas ? Mais il n'y a que de la caillasse ! remarqua Wolfram.

— Je vais descendre, décida-t-elle.

— Non ! Tu tomberas et tu finiras en bas de la falaise.

Sans l'écouter, elle s'engagea dans un sentier de chèvre qui descendait à pic. Au bout de quelques pas, elle glissa et agrippa juste à temps une touffe d'herbe pour se retenir, restant en équilibre près du vide, tandis qu'un de ses pieds cherchait une prise.

— Quelle tête de mule ! s'exclama Guilhem. Attends-moi, je vais te tirer de là !

Il enleva son épée de son baudrier et la rejoignit.

— Vous êtes des fols ! s'exclama Wolfram en défaisant son propre baudrier.

C'était un baudrier à trois ceinturons. Il les déboucla et les attacha solidement entre eux pour en faire un long harnais qu'il lança à Sanceline.

— Agrippez-vous à ça ! cria-t-il.

Elle saisit l'extrémité de la bande de cuir et parvint à trouver une prise pour son autre pied.

À ce moment, Guilhem arriva près d'elle et lui enlaça la taille avant de l'entraîner sur une étroite corniche.

Quand elle fut en sûreté, il défit à son tour son baudrier pour l'attacher à celui de Wolfram. Il serrait une des boucles quand il perçut un murmure suppliant :

— À… l'aide…

Chapitre 26

La voix, étouffée, mourante, provenait d'une terrasse rocheuse, en contrebas.

Le regard de Sanceline croisa celui de Guilhem. Il exprimait un mélange de triomphe et de crainte.

S'aidant des ceintures dont Wolfram tenait toujours solidement l'une des extrémités, Guilhem atteignit la plateforme au-dessous. Sanceline le suivit et il l'attrapa dans ses bras. Ils se tenaient sur un replat dominant un à-pic vertigineux. Dans un renfoncement, simple surplomb de pierre, un corps serré dans la défroque d'un manteau était allongé. Malgré son visage émacié, Guilhem reconnut Enguerrand.

Il resta un instant déconcerté. Le père de Sanceline semblait invalide, immobilisé. Depuis quand était-il là ? Comment avait-il survécu ?

— Sanceline… murmura le Parfait en découvrant sa fille qui s'agenouillait devant lui. J'ai prié le Seigneur de te revoir avant de mourir… Il m'a exaucé.

— C'est Guilhem qu'il faut remercier, mon père.

Ussel s'accroupit devant le vieillard. Ayant débouché sa gourde, il lui versa quelques gouttes dans la bouche et sur ses lèvres desséchées.

— Merci… Guilhem… D'où viens-tu ? demanda le vieillard en plantant ses yeux dans les siens comme s'il cherchait à lire directement la réponse dans son esprit.

— On est à ta recherche depuis plusieurs jours, père, nous te raconterons, répondit Sanceline. Mais que t'arrive-t-il ? Pourquoi es-tu là ?

— J'ai glissé sur une plaque de neige… Je suis tombé ici. Je ne crois pas que ma jambe soit brisée, mais je ne peux pas m'appuyer dessus. La douleur est trop forte.

— Depuis combien de temps es-tu là ?

— Dix, douze jours peut-être.

— Sans manger ? Sans boire ? Au froid…

— Si fait, mais ma pèlerine m'a un peu protégé du froid, sourit-il tristement. J'ai pris de la neige pour me désaltérer. Seulement je n'ai rien mangé, sinon un peu de mousse… et de l'herbe.

Enguerrand avait toujours été d'une maigreur effrayante, mais peut-être l'accoutumance à peu se sustenter l'avait-elle sauvé.

— Nous allons vous remonter, lui dit Guilhem.

Il se releva et prévint Wolfram. Après quoi, il revint à Enguerrand qu'il souleva avec facilité, tant le pauvre homme était léger. L'ayant porté à l'autre extrémité de la plateforme, il dénoua le cordon de sa pèlerine, une robuste lanière tressée, pour en faire une sorte de harnais qu'il attacha aux ceintures des baudriers.

— Wolfram, tire-le avec douceur, lança Guilhem à l'Allemand qui avait observé ces préparatifs. Je le soutiendrai par-derrière.

« Sanceline, attends-moi ici, je reviendrai te chercher quand ton père sera en haut.

Avec beaucoup de difficultés, ils parvinrent à faire remonter Enguerrand. Puis Guilhem revint aider Sanceline.

Une fois tous en haut, ayant remis baudriers et épées à leur taille, ils transportèrent le vieillard dans les ruines du sanctuaire afin qu'il soit à l'abri du vent. Là, Wolfram palpa longuement la jambe blessée.

— Elle n'est peut-être pas cassée, mais je préfère l'immobiliser avec des branches. Il faut faire une civière pour le descendre.

— Sanceline, va chercher Alaric, demanda Guilhem. Qu'il coupe des branches et nous les apporte. Amène aussi de quoi faire un peu de bouillie à ton père. Pendant ce temps, nous parlerons.

Sanceline partit et les deux chevaliers restèrent près du Parfait.

— Enguerrand, lui dit Guilhem, après l'avoir fait boire à nouveau. Laissez-moi vous raconter pourquoi nous sommes là. Ce chevalier qui m'accompagne est un troubadour comme moi…

Guilhem lui parla de Perceval, de Chrétien de Troyes, du Graal, de Montsalvat et de la pierre de Lucifer.

— … La pierre… murmura le vieillard à ce point du récit. Vous le savez ?

— Oui, celle que Nicétas est venu contempler ici.

— Comment ? Qui vous l'a dit ?

— Peu importe… Mais nous ne sommes pas les seuls à la chercher…

Guilhem lui parla alors de Conrad de Tannhäuser, de ce qu'avait appris ce chevalier teutonique en Palestine, de sa quête pour se rendre à Tolède, et de sa mort étrange. Puis, il lui expliqua que des moines cisterciens et des valaques voulaient sans doute s'emparer de la pierre. Ces valaques, ayant pour chef le comte Dracul, avaient certainement engagé un écuyer félon, Brasselas, dont il lui révéla les crimes.

— Ce Dracul connaissait donc les raisons de la venue de Nicétas ? demanda Enguerrand qui reprenait un peu vie.

— Oui. Nous avons croisé sa route plusieurs fois en vous recherchant. C'est un homme d'une incroyable férocité, sans aucune miséricorde. Il n'est pas loin d'ici.

Guilhem lui parla alors de l'ermite de Tarascon, flagellé à mort.

— Pierre d'Ornolac est mort ? murmura Enguerrand, incrédule.

— Oui, torturé par le comte Dracul, à moins que ce ne soit par les cisterciens. Connaissait-il l'endroit où se trouvait l'émeraude ?

— Bien sûr… Je suis resté près d'une semaine avec lui. Il m'a appris tant de choses…

Il reprit son souffle avant de poursuivre.

— Il se faisait appeler Pierre d'Ornolac, ce qui veut dire le rocher sacré, dans le vieux langage du pays. Il voulait oublier son ancien nom, taché à tout jamais de déshonneur, selon lui.

— Pourquoi ?

Guilhem donna encore à boire au vieil homme qui paraissait retrouver quelques forces.

— Ornolac faisait partie des proches de Pierre de Maurand, quand l'évêque Nicétas avait été accueilli chez lui à Toulouse. C'est Nicétas qui lui avait donné le *consolamentum*, faisant de lui un Parfait. Il était devenu son secrétaire et son confident. Il avait participé au synode de Saint-Félix, puis Nicétas lui avait demandé de le guider dans le pays de Foix, car Ornolac était d'ici. À ce moment-là, l'évêque ne lui avait pas dit ce qu'il recherchait.

Enguerrand reprit sa respiration après cette longue explication et Guilhem lui humecta le visage.

— Nicétas et lui, accompagnés de l'évêque de Lombardie et de plusieurs dignitaires bogomiles, vinrent à Foix où le comte les reçut avec beaucoup d'honneur et de magnificence. Nicétas y bénit la jeune Esclarmonde qui avait 13 ans, puis ils se rendirent jusqu'aux grottes de castrum Tarascone que Nicétas connaissait par un vieux texte goth. C'est là que l'évêque demanda à Ornolac de le conduire à une petite montagne en mamelon nommé Montsalvat. Ornolac ne la connaissait pas, mais il lui parla de Montségur qui avait la même forme. Ils s'y rendirent.

« Nicétas vint donc prier dans ce sanctuaire où nous sommes à présent. Selon lui, il avait été construit par les Goths d'Alaric. Il interrogea ensuite Ornolac sur une source des anges qui se serait trouvée dans les environs. Ornolac connaissait seulement une fontaine mystérieuse que l'on disait habitée par des fées. Il y conduisit les bogomiles…

Sanceline et Alaric entrèrent alors dans le petit sanctuaire. L'homme d'armes portait plusieurs longues branches ébranchées, des cordes et une couverture. Sanceline avait ramassé un fagot de bois et tenait le coquelet utilisé pour cuire les bouillies. En bandoulière, elle avait un sac de toile contenant de la farine d'orge et d'avoine.

Elle s'agenouilla près de son père.

— Comment vas-tu ?

— Mieux… Mais mon cœur souffre, car je viens d'apprendre la mort d'un homme que j'estimais plus que tout au monde.

— L'ermite de Tarascon ?

— Oui, Pierre d'Ornolac.

Pendant qu'il parlait ainsi, Wolfram expliquait à Alaric comment fabriquer la civière, puis il prit une des branches qu'il retailla à la longueur de la jambe d'Enguerrand afin de l'immobiliser.

— Ton père nous racontait la venue de Nicétas ici. Poursuivez Enguerrand…

— Ils sont partis d'ici et se sont rendus à la source. Nicétas était extrêmement agité et Ornolac ne comprenait pas pourquoi. Là-bas, l'évêque lui demanda d'attendre, tandis que lui et ses compagnons grimpaient sur les hauteurs qui dominaient la fontaine. C'est à ce moment-là qu'Ornolac commit cette faute qu'il devait se reprocher toute sa vie…

Enguerrand se tut un instant, observant sa fille qui préparait un feu avec le fagot. Guilhem donna à celle-ci son briquet pour qu'elle l'allume.

— … Alors qu'il avait promis d'attendre, il suivit Nicétas en se dissimulant… trahissant ainsi sa parole…

Guilhem comprenait maintenant plusieurs faits qui l'avaient intrigué.

— Nicétas et ses gens marchèrent un long moment dans les bois, paraissant compter les pas qu'ils faisaient. Puis ils s'arrêtèrent et se dispersèrent dans plusieurs directions, comme s'ils cherchaient un repère. Au bout d'un moment, l'un d'eux appela les autres. Ornolac s'approcha, toujours dissimulé, ce qui était facile, car les taillis étaient épais. Il les vit discuter en désignant un renfoncement dans le sol. Ils déployèrent alors une corde, fabriquèrent un harnais, et un jeune homme vigoureux descendit dans cette cavité, l'autre extrémité de la corde étant arrimée à un cheval. Au bout d'un long moment, il remonta et parla à Nicétas. Ce fut au tour de l'évêque d'être attaché au harnais et de descendre. Cette fois l'attente fut très longue. Nicétas resta plusieurs heures dans le trou avant de remonter. Toujours caché dans des fourrés, Ornolac observait cela sans comprendre ce qu'ils cherchaient. Quand enfin Nicétas réapparut, il paraissait transfiguré. Il tomba à genoux et pria longuement, puis il parla à ses amis dans une langue

incompréhensible. Comme ils s'apprêtaient à revenir, Ornolac fit demi-tour le premier.

Sur des pierres, la bouillie chauffait dans la petite marmite. Sanceline la remuait avec une cuillère de bois.

— À son retour, Nicétas trouva Ornolac et ne soupçonna pas qu'il avait été suivi. Il lui demanda de le ramener au château de Foix. C'est en chemin qu'Ornolac lui posa la question qui lui brûlait les lèvres. Qu'y avait-il de si important près de la source aux fées ?

« Nicétas resta longtemps sans répondre, puis, jugeant que son guide s'était conduit avec loyauté, il lui révéla l'existence de la pierre de Satan, lui parla du combat du démon, de l'émeraude et de la façon dont elle avait été confiée par les anges à Joseph d'Arimathie.

Sanceline interrompit alors son père pour lui faire avaler quelques cuillères de bouillie. Enguerrand reprit ensuite son récit.

— Cette pierre, conservée dans un coffre, avait été transportée à Rome après la reconnaissance du christianisme, puis volée par Alaric. Son fils, Théodoric, l'avait apportée à Toulouse. Avant la bataille décisive contre Clovis, Alaric II l'avait dissimulée dans ce gouffre et seuls quelques prêtres et fidèles de son entourage le savaient. La plupart avaient ensuite été capturés et torturés par Clovis qui connaissait l'existence de l'émeraude et désirait se l'approprier, mais un prêtre était parvenu à fuir. Il se rendit à Rome, puis à Constantinople. Avant sa mort, il décrivit le lieu de la cachette dans un parchemin confié à un autre religieux. Ce texte était arrivé à Nicétas. C'était la véritable raison de sa visite dans le Toulousain.

« Ornolac lui avait alors demandé s'il avait vu la pierre, et Nicétas lui avait répondu affirmativement, précisant qu'il avait été le seul, car seuls les purs pouvaient l'approcher. Et quand Ornolac lui avait demandé pour quelle raison il ne l'avait pas emportée, afin que les vrais chrétiens puissent l'honorer, Nicétas lui avait répondu que ce n'était pas possible.

— Pourquoi ? demanda Wolfram, qui connaissait la réponse mais voulait l'entendre.

— La pierre est divine, répondit Enguerrand. La voir, c'est voir notre Seigneur Dieu. Mais elle est aussi maléfique, et l'approcher c'est approcher Satan. Elle est la démonstration de la dualité du monde. Les purs renaissent à la vie en la voyant, et les mauvais sont punis par Notre Seigneur. Or, il y a peu de purs et beaucoup de méchants sur cette terre.

Il se tut, et sa fille lui fit terminer la bouillie. Chacun réfléchissait à ce qu'il venait d'entendre. S'ils trouvaient la pierre, devaient-ils passer outre à l'avertissement de Nicétas ?

— Que s'est-il passé après leur retour à Foix ?

— Ils se sont séparés. Nicétas est retourné à Toulouse avant de rentrer à Constantinople, et Ornolac a choisi de devenir ermite pour expier sa faute.

— Pourquoi vous l'a-t-il avouée ? demanda Wolfram.

— Quand je suis arrivé chez lui, je lui ai spontanément raconté ce que je savais sur Nicétas. Je lui ai dit savoir qu'il avait été son guide et que je venais humblement pour connaître la vérité.

« Il m'a écouté et n'a rien dit, m'autorisant seulement à rester et à dormir dans la grotte. J'ai prié avec lui trois jours durant. « Tu es peut-être celui que j'attendais », m'a-t-il dit le troisième jour. « Nul ne peut prétendre à connaître l'émeraude, à moins d'y être prédestiné par le ciel. Si je t'en parle ainsi, c'est parce que je m'en suis approché. Je n'aurai jamais dû, et cette faute, je l'expie encore. »

« Ornolac se savait malade. Il n'avait confié son secret à personne et craignait qu'il ne soit perdu. Mais même en décidant de le révéler, il ne savait à qui le dire. Ces questions le torturaient jour et nuit. Après mon arrivée, il eut le sentiment que c'était le Seigneur qui m'avait envoyé. Il brûlait de me dire la vérité, mais, rongé par le doute, il ne se décidait pas. C'est au bout d'une semaine, pendant laquelle nous étions restés à prier, qu'il m'a avoué être allé à Montségur et avoir tracé sur une pierre la direction de la source sacrée se trouvant à deux lieues de là. Il était aussi retourné au gouffre, souhaitant y descendre, mais s'en était senti incapable.

— Il y a une source, à deux lieues d'ici, dit Guilhem. On l'appelle la fontaine aux fées ou la fontaine d'Orbe. L'eau en

jaillit par moments de façon inexplicable. C'est forcément celle-là.

— Peut-être. Mais connaître la source ne suffit pas. Quand il m'eut raconté sa faute, me demandant si Dieu lui pardonnerait un jour, il m'a répété ce que Nicétas lui avait dit. La pierre de Lucifer était dans un coffret, noyé dans un lac au fond du gouffre.

Wolfram lança un long regard de satisfaction à Guilhem avant de demander :

— Pourtant Nicétas l'a vu… Comment a-t-il fait ?

— Il ne me l'a pas dit.

— Vous a-t-il au moins dit où était la grotte ?

— Non, il ne l'a jamais révélé, répondit le vieillard en secouant lentement la tête. Il m'a seulement indiqué que, depuis la fontaine, il fallait marcher vers le midi, puis se diriger vers le couchant. Il a ajouté qu'il devait encore prier et demander à saint Jean s'il avait le droit de me révéler ce secret.

« Je le comprenais et je n'ai pas insisté. Je lui ai seulement proposé de me laisser aller à Montségur. Ce serait une épreuve en cette saison et à mon âge. Si j'y parvenais, je prierais là-bas, dans la direction de la source, et si je revenais, ce serait le signe que le Saint-Esprit ne me rejetait pas. Lui-même, par ses prières, aurait peut-être entendu la décision du Seigneur.

« Il m'a approuvé et m'a indiqué comment traverser la montagne, me donnant une partie des provisions que lui portaient les gens du château. Malgré cela, j'ai mis plus de dix jours pour parvenir à Montségur. Le froid, la neige, les bêtes fauves, ce fut un cauchemar. Mais j'avançais quand même, soutenu et protégé par Notre Seigneur Dieu. Arrivé ici, je suis parvenu à grimper au sommet. La neige tombait. Je n'avais presque plus rien pour me nourrir. J'ai cherché la pierre. Je l'ai trouvée, mais mes jambes ne me portaient plus. Je me suis réfugié dans cette salle. J'avais ramassé des glands et des racines. Je les ai broyés avec le peu d'orge qui me restait, mais je savais que je ne pourrais jamais revenir auprès d'Ornolac. Je n'en avais plus la force. Le Seigneur m'avait conduit, mais il ne voulait pas que j'apprenne le secret de la pierre. J'ai pleuré, et je l'ai entendu.

— Entendu ? demanda Sanceline, impressionnée par le récit de son père.

— Oui, c'était le Seigneur Jésus, il m'a dit : Qui perd sa vie à cause de moi la gardera. Celui qui cherchera à sauver sa vie la perdra et celui qui perdra sa vie à cause de moi gagnera le royaume des Cieux.

« J'ai compris que je devais encore lutter. J'ai cherché de quoi me nourrir jusqu'à ce que j'aperçoive quelques poireaux sauvages près de la corniche où vous m'avez trouvé. Leurs racines m'auraient alimenté quelques jours. C'est alors que j'ai glissé.

— Nous allons vous transporter jusqu'à la pierre, décida Guilhem. Vous nous montrerez la direction de la source, puis nous redescendrons.

— Et ensuite ?

— Ensuite nous irons à la fontaine aux fées.

— Mais nous ignorons où se trouve la grotte, remarqua Sanceline.

— Pour la trouver, il suffira de marcher mille deux cents pas vers le midi, puis cinq cents pas vers le couchant.

Chacun le regarda, interloqué.

— Comment le sais-tu ? demanda Wolfram.

— Dans la grotte de l'ermite était dessiné un mamelon qui avait la forme de la montagne de Montségur. À côté était tracé ceci…

Sur le sol, Guilhem dessina avec son index : ORBE MCC D O.

— Je connais cette fontaine aux fées. On l'appelle la fontaine d'Orbe. Cette inscription donnait donc des indications que l'ermite voulait conserver, mais je ne les ai pas comprises. Enguerrand vient de me révéler les éléments qui me manquaient… MCC signifie mille deux cents et D, cinq cents. Ornolac avait dit qu'il fallait marcher vers le midi. C'est le soleil qui indique la direction à prendre pour la première distance.

— Et le O ? demanda Sanceline.

Ce fut Wolfram qui répondit :

— L'occident, le couchant… Tu as sans doute raison, Kyot, mais pourquoi les distances seraient-elles des pas ? Ce pourrait aussi bien être des pieds, ou toute autre mesure…

— Certes, mais le pas est la plus simple des mesures. Ce sont sans doute des pas de trois pieds.

Il s'adressa à Enguerrand.

— Dites-nous où est exactement la pierre gravée.

— À l'extrémité du plateau, au levant, seigneur Guilhem. Vous ne pourrez pas ne pas la voir.

— Il reste tout de même une question en suspens, fit Wolfram. Ornolac a-t-il parlé à ceux qui l'ont torturé ? Tout laisse à penser que oui, puisqu'ils étaient devant nous et qu'ils semblent avoir poursuivi vers le levant. Auquel cas, ils sont déjà en possession de la pierre du Graal.

— Croyez-vous qu'il ait été homme à parler sous la torture ? demanda Guilhem au père de Sanceline.

— Dieu sait ce que l'on peut avouer quand on souffre, mais s'il l'a fait, il me paraît impensable qu'il leur ait confié l'entière vérité.

— Admettons, fit Wolfram en levant une main conciliante. Seulement, même si vous avez raison, nos amis, Dracul, ou ces moines, ou encore ce Brasselas sont sur place, à chercher la grotte. Nous allons les rencontrer… et les affronter. Maître Enguerrand, et vous gentille Sanceline, vous allez nous embarrasser…

— Je ne resterai pas ici ! décida Sanceline, lui lançant un regard noir.

— J'aurai la force de venir avec vous, assura Enguerrand. Je vous en prie… Je veux voir la pierre !

Guilhem aurait préféré les confier à la ferme dont il avait parlé à Sanceline, mais le père et la fille avaient tant été à la peine qu'il aurait été injuste de leur refuser d'être présents lors de la découverte du graal.

— Wolfram, ils nous accompagneront. Mais s'il y a danger, ils se réfugieront au village de Bélesta qui est tout proche de la source. Guilhem sortit, suivi de Wolfram et d'Alaric qui n'avait pipé mot. Sanceline donna quelques figues sèches à son père, après les avoir découpées, car le pauvre vieillard n'avait plus beaucoup de dents.

Ils trouvèrent la pierre dont Enguerrand leur avait parlé, une roche plate posée sur trois blocs. Une flèche était gravée

profondément dans le roc. Sa direction indiquait le lac qui brillait au loin.

Le lac de Montsalvat…

— Ce lac est plus loin que Bélesta, dit Guilhem aux deux hommes. La fontaine est là-bas, mais on ne peut la voir, car elle est dans une vallée encaissée.

Chapitre 27

Avec le brancard sur lequel reposait Enguerrand, la descente fut lente et pénible. Aussi, arrivés en bas, ils se reposèrent un moment, se restaurant avec la viande qui leur restait.

— Avons-nous le temps d'aller à la fontaine avant la nuit ? demanda Wolfram, le frugal repas terminé.

Guilhem leva les yeux vers le ciel sans nuage. Le soleil était au-delà du zénith.

— Midi est passé depuis longtemps. Il reste au moins six heures de jour. Bélesta est à trois lieues, mais les chemins ne sont pas mauvais. On y sera dans deux heures.

— Si nous ne rencontrons pas nos amis, remarqua Wolfram.

— Aussi devons-nous remettre nos harnois. Sanceline, tu enfileras ton haubert et tu prendras ton père en croupe. S'il y a bataille, fuis au galop.

Elle se prépara sans discuter.

— Qu'avons-nous comme cordes, Alaric ?

— J'en ai une de sept ou huit cannes, seigneur, et nous avons les longes des montures de bât. En les nouant, on peut arriver à une vingtaine de cannes.

— Nous pourrions avoir besoin de plus. Il y a à Bélesta un maréchal-ferrant et des artisans. L'un d'eux nous vendra des cordes. Sinon, j'irai en demander au château. J'y suis venu, il y a cinq ans, avec le comte de Toulouse. Le seigneur Raymond de Bellissen se souviendra de moi.

— Ornolac m'a parlé de lui, intervint Enguerrand qui avait repris un peu de vigueur. Il est de notre religion et les Parfaits sont les bienvenus chez lui. Il nous aidera.

— Nous avons aussi besoin d'avoine, seigneur. Les chevaux n'ont plus rien à manger, et ce n'est pas l'herbe rare d'ici qui peut les nourrir, intervint Alaric.

Ils suivirent le chemin de Mirepoix, Bélesta étant à mi-route. Guilhem restait en tête, une arbalète, corde engagée, accrochée au bât de sa selle. Derrière lui, Wolfram tenait un des chevaux en longe. Plus loin suivaient Sanceline et son père, sur un second cheval, et enfin Alaric fermait la marche, son arbalète prête aussi à décocher un trait.

Après deux heures de chevauchée durant lesquelles ils ne rencontrèrent personne, ils arrivèrent à l'Hers. Ils longèrent le torrent dévalant des montagnes jusqu'à ce que Guilhem leur désignât, sur l'autre rive, un antre voûté de quatre à cinq toises de profondeur au fond d'une falaise rocheuse. Des filets d'eau sourdaient de toute part pour s'écouler dans un ruisseau rejoignant l'Hers.

— C'est l'Orbe, la source des fées, annonça-t-il.

Devant la faiblesse de l'écoulement, Wolfram parut déçu.

Guilhem expliqua alors que, par moments, un énorme torrent sortait de la grotte dans un fracas épouvantable. Cela durait très peu de temps, puis la source revenait à son état normal, avec ces petits filets d'eau.

Personne ne savait ce qui provoquait ce brusque jaillissement, mais les habitants du pays assuraient que des fées habitaient derrière les rochers. L'eau sortait avec force quand elles lavaient leur robe, frappant sur leur linge avec des battoirs en or, ce qui provoquait un incroyable vacarme.

— A-t-on vu ces fées ? demanda Wolfram, intrigué.

— Je l'ignore, mais on m'a raconté qu'une fermière en aurait rencontré une qui lui aurait proposé de mettre son enfant au monde dans la grotte. La fée lui aurait offert une baguette magique pour exaucer ses vœux.

Les compagnons de Guilhem échangèrent des regards troublés, mélange de crainte et d'incrédulité. Ils auraient voulu rester plus longtemps pour assister à la sortie des eaux, mais ils ne disposaient guère de temps. Aussi poursuivirent-ils jusqu'à Bélesta.

Le château, simple tour carrée accolée à une salle et à des écuries protégées par une enceinte se dressait sur une butte devant la rivière. En contrebas, près du cours d'eau, quelques maisons et ateliers se serraient contre un moulin. Il y avait un sellier, un bourrelier et un maréchal-ferrant. De là partait un branlant pont de bois permettant de franchir l'Hers. Deux hommes du château réclamaient un péage.

Pendant que Wolfram faisait reclouer un fer à son cheval et qu'Alaric achetait une provision d'avoine, Guilhem raconta qu'ils allaient chercher des chevaux à Puivert (dont le château était à trois lieues) et qu'ils avaient perdu une des cordes pour les entraver.

Le bourrelier en avait une de plus de vingt cannes, mais fit des difficultés pour la vendre. Il accepta quand même pour un sou d'or, ce qui représentait plusieurs fois son prix.

Guilhem l'interrogea ensuite sur le passage d'étrangers, en particulier de moines, mais ni lui, ni le sellier, ni le maréchal-ferrant n'avait vu de voyageurs, sinon un rémouleur passé dans la matinée pour aiguiser des lames. Il était cependant possible d'éviter le village, expliquèrent-ils, car l'Hers se traversait facilement à gué en ce moment.

Le sellier avait toutes sortes d'étrivières, de selles et d'arçons. En cherchant une bride neuve, Wolfram découvrit une lanterne. Suspendue à trois chaînettes, c'était une simple corne contenant de l'huile et une mèche. Guilhem l'acheta, prétextant qu'ils n'arriveraient pas avant la nuit à Puivert. Comme il n'était pas certain d'avoir assez d'huile, le sellier lui proposa une seconde corne, celle-ci avec un bouchon, qu'il emplit de graisse, assurant qu'elle brûlerait aussi bien que de l'huile.

Ils empruntèrent ensuite le pont et gagnèrent le haut de l'éperon rocheux surplombant la fontaine des fées avant de pénétrer dans une épaisse forêt de sapins.

Tandis que ses compagnons restaient à cheval et aux aguets afin d'éviter toute mauvaise surprise, Guilhem descendit de sa monture. Guidé par le soleil qui perçait sous la frondaison des bois, il se mit à compter mille deux cents pas en direction du midi. Autour d'eux, la forêt était rassurante. Les oiseaux

chantaient joyeusement et ils apercevaient des cerfs et des biches.

Ils furent arrêtés par une falaise qu'ils durent contourner. Guilhem reprit ensuite ses mesures, de plus en plus approximatives, car il était impossible d'avancer en ligne droite à cause de fourrés infranchissables et de nombreux ravins.

Ayant finalement jugé avoir compté un nombre de pas suffisant, Guilhem repartit vers le couchant. La vigilance de Wolfram et de Sanceline s'était émoussée tant ils étaient excités à l'idée de se rapprocher du Graal. Seul Alaric avait parfois l'impression qu'ils étaient suivis, mais, même en se retournant fréquemment, il ne put rien constater de tel.

Ils furent arrêtés par un ravin d'une trentaine de pieds. Guilhem avait compté un peu moins de cinq cents pas.

— La cavité devrait se trouver aux alentours, dit-il. Cherchons-la, mais faites attention à ne pas tomber dedans.

Ils attachèrent les chevaux. Alaric resta avec Enguerrand pour les garder, tandis que Guilhem, Wolfram et Sanceline fouillaient les alentours.

Ce fut Sanceline qui découvrit le gouffre. C'était un profond trou en entonnoir envahi de lierre s'enroulant autour des arbres des alentours. Bordés de sinistres sapins, l'endroit était silencieux et hostile. Bien différent du reste de la forêt. Pas un oiseau ne s'en approchait. Le ravin qui les avait arrêtés se prolongeait à quelques toises de là.

— Ce pourrait bien être ici, reconnut Guilhem, s'approchant du trou avec prudence, pour ne pas glisser à l'intérieur.

— Tu veux vraiment descendre au fond de cet abyme ? s'inquiéta Sanceline.

Il ne répondit pas tout de suite, scrutant la cavité béante, obscure et sinistre comme une tombe. Guilhem ne craignait personne dans un affrontement, mais s'il descendait là-dedans, il n'aurait que lui comme adversaire. Il savait combien il était difficile de vaincre la peur éprouvée dans les ténèbres, surtout dans les profondeurs souterraines. Que pouvait-il y avoir au fond de ce trou ? Et si Lucifer avait placé là quelque créature pour empêcher les hommes de reprendre le Graal ? Puis il se dit

que si Nicétas avait eu le courage d'y aller, il ne pouvait faire moins.

— Nous touchons au but. Espérons seulement que la corde est assez longue, fit-il d'une voix égale.

— Je vais chercher les chevaux, décida Wolfram, après avoir longuement regardé le trou avec appréhension.

Dès qu'il se fut éloigné, Guilhem et Sanceline s'approchèrent du ravin, à quelques pas du gouffre. Il n'était pas profond, mais la pente était raide, avec un pin rabougri qui poussait à mi-chemin et un éboulis en contrebas.

— Guilhem, fit-elle, je veux que tu reviennes…

— Moi aussi ! s'efforça-t-il de plaisanter.

Il lui enleva son casque, baissa son camail et caressa avec douceur ses cheveux tressés.

— Vas-tu remonter la pierre, si tu la trouves ?

— Je m'y suis engagé auprès de Wolfram.

— Et si elle n'apporte que du malheur aux hommes ?

Embarrassé, il répondit seulement :

— Ton père aussi est impatient de la voir.

— Un douloureux pressentiment serre mon cœur, Guilhem. Si tu descends dans ce trou, je ne te reverrai plus.

Il la considéra avec inquiétude. Elle était livide et il lui revint l'image de son cauchemar : Sanceline morte près de lui. Quel était ce pressentiment qu'elle éprouvait ? Était-ce lui qui resterait au fond de ce tombeau… ou elle ?

Il lui prit la main. Elle était aussi froide que celle d'un cadavre et il essaya de lui transmettre un peu de chaleur.

— Je suis une sotte, Guilhem, fit-elle d'une voix cassée. Oublie ce que je viens de dire. Je serai là à ton retour. L'on est bien faible quand on est amoureux, mais tu peux être certain que je t'attendrai.

Elle ajouta après un instant :

— Je ne peux plus supporter d'être tourmentée jour et nuit par les regrets de t'avoir laissé. J'ai choisi entre Lui et toi. Si tu veux toujours de moi, je t'accompagnerai à Lamaguère.

Il la prit dans ses bras et sa bouche lui brûla les lèvres. Les yeux fermés, elle s'abandonna, mais il n'éprouva aucun plaisir tant la crainte le taraudait. Pouvait-il la perdre par sa faute ? Se

souvenant de ce jour où on lui avait annoncé l'attaque des frelons contre Amicie, les deux vers du chevalier de la charrette lui revinrent :

À Lancelot vient la novele,
Que morte est sa Dame et s'amie.

Il entendit des chevaux approcher et la libéra.

C'était Alaric.

Sanceline s'écarta aussi et rejoignit son père qu'elle aida à descendre du palefroi, puis qu'elle soutint jusqu'à un arbre au pied duquel il s'allongea.

Pendant ce temps, Wolfram envoyait quelques pierres au fond du trou. Aucun bruit n'en remonta. Le gouffre paraissait sans fond.

— Tu vas t'épuiser à descendre, et encore plus à remonter, dit-il à Guilhem. Ce serait plus facile d'attacher la corde à un cheval et de te descendre en le faisant avancer.

— Sans doute, mais les frottements de la corde l'useront plus vite. Je ferai à ma façon.

Il alla chercher les cordes et entreprit de les nouer solidement entre elles. Puis, ayant attaché une extrémité à un sapin, il assujettit une pierre à l'autre bout et la jeta en milieu du trou.

Le cordage se dévida sur seulement une dizaine de toises.

— Ce n'est pas trop profond, remarqua Alaric.

— La pierre est peut-être posée sur un surplomb.

— On va voir, dit Guilhem qui avait retiré son hoqueton et son camail.

Il demanda à Alaric de l'aider à ôter son haubert puis, n'ayant gardé qu'un couteau à son baudrier, il enfila des gants de cuir.

— Alaric, range soigneusement mon hamois et mon épée sur mon palefroi, dit-il, pendant que Wolfram allumait la lampe de corne. Avec la corde, fais ensuite une boucle sur le bât de la selle de ton cheval pour qu'elle reste tendue.

Pendant qu'Alaric s'exécutait, Guilhem alla couper une branche de deux ou trois pieds, puis il prit la lanterne que lui

tendait Wolfram et l'attacha à un bout de la branche avec une lanière. Il fit ensuite glisser l'autre extrémité de la perche dans son baudrier de manière à ce que la lampe l'éclaire sans avoir à la tenir.

— Nicétas est resté longtemps au fond. Ne vous inquiétez pas. Je vais prendre mon temps.

Il jeta un regard dans le gouffre.

— Quand je tirerai sur la corde, faites-en descendre des portions supplémentaires.

Wolfram désigna le soleil qui descendait sur les crêtes des montagnes.

— Si tu n'es pas remonté quand il aura disparu, je viendrai te chercher, dit-il.

— Ne sois pas pressé, laisse-moi le temps, insista Guilhem.

Il attrapa la corde d'une main, fit un sourire à ses compagnons, envoya un baiser de la main à Sanceline et commença la descente, le cordage serré entre ses jambes.

Il fut rapidement dans une semi-obscurité.

L'intérieur du large puits était envahi d'un lierre noir et épais. Les plantes laissèrent ensuite place aux racines, puis il n'y eut plus qu'une terre humide et argileuse. Une douceâtre odeur de pourriture montait du fond.

Il s'aidait des pieds, car la descente n'était pas verticale. La lampe de corne l'éclairait suffisamment et ses yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité quand il atteignit l'extrémité de la corde. La pierre était posée sur une pente. Le trou se terminait-il là ?

Avec la lampe, il explora autour de lui et découvrit une étroiture par où il pouvait à peine passer. Il l'agrandit avec son couteau, puis il tira sur la corde qu'Alaric laissa filer et il jeta la pierre dans le nouveau trou. Celle-ci descendit encore de quelques toises et il s'engagea dans l'orifice en se contorsionnant, veillant à ne pas éteindre la lanterne par mégarde.

Après ce goulet, le tunnel s'élargit. Il n'arrivait plus de lumière de la surface et, sans sa lampe, il aurait été dans le noir absolu.

La terre glaise du début laissa la place à une roche brune. Si, au début de sa descente, il avait encore entendu la voix inquiète de Wolfram lui demandant plusieurs fois si tout allait bien, maintenant c'était le silence. Il ressentait une oppressante sensation d'étouffement qu'il s'efforçait de chasser.

De nouveau, il arriva jusqu'à la pierre attachée à la corde. Certain de ne pas être au plus profond du gouffre, il chercha un passage qu'il découvrit sur un côté. Comme il l'avait déjà fait, il tira sur la corde pour qu'Alaric lui donne du jeu, puis il fit descendre la pierre dans la nouvelle cavité. Quand elle s'arrêta, il passa par le goulet et poursuivit sa descente.

Après quelques cannes, il arriva à une saillie qui semblait être la fin du trou. Pourtant, il découvrit encore un autre passage. De nouveau, il tira sur la corde puis jeta la pierre plus bas. Cette fois elle descendit de presque toute sa longueur qu'il pouvait mesurer par les nœuds qu'il avait faits.

Le boyau dans lequel il s'engagea était quasiment vertical. Au bout d'un moment, il eut l'impression d'être dans le ventre d'une monstrueuse bête qui s'apprêtait à le digérer. Jonas avait dû ressentir la même chose dans la baleine qui l'avait avalé, songeait-il avec appréhension.

Soudain retentit un assourdissant vacarme ressemblant au bruit d'un torrent pénétrant dans la grotte. Il s'arrêta, le cœur battant le tambour. Était-ce les fées qui se manifestaient ? Puis ce fut un tumulte de succions et d'écoulements, comme si quelque géant assoiffé vidait des tonneaux de vin.

Peu à peu ces bruits se transformèrent en simple glouglou d'écoulement et Guilhem, à peine rassuré, reprit la descente.

Maintenant une humidité glaciale remontait de l'abîme. Il atteignit avec soulagement un nœud de la corde et il se reposa un instant. Il entendait maintenant distinctement un torrent d'eau cascadant comme celui d'une rivière en crue.

Les parois devenaient plus claires, parfois teintées de striures noires. Ayant repris son souffle, il se laissa glisser plus rapidement. Des gouttes d'eau suintaient des parois et commençaient à le mouiller comme le ferait une bruine. Son pied toucha à nouveau le sol. Était-il au fond ou encore sur une corniche ?

À tâtons, il posa un second pied. S'étant appuyé et se sentant en sûreté, il saisit la perche soutenant la lampe et examina autour de lui.

Il était bien au fond du gouffre. En face de lui partait un boyau et de l'autre côté une galerie qui descendait. La main sur la poignée de sa lame, il regarda longuement autour de lui, craignant à tout moment que des farfadets, des ogres, des démons ou des sorcières se jettent sur lui pour le punir de les déranger.

Mais aucun de ces êtres surnaturels, qui hantent habituellement les profondeurs de la terre, n'était là ; ou alors ils se cachaient, attendant le moment favorable afin de s'en prendre à lui. Il inspira longuement, puis il cria plusieurs fois, espérant qu'il serait entendu de ses amis :

— Je suis au fond !

Il abandonna alors la corde, enleva ses gants qu'il glissa dans son baudrier et, marchant avec précaution sur le sol glissant en tenant la lampe, il entreprit d'explorer la cavité où il se trouvait.

Si le sol était jonché d'ossements, il constata vite qu'il n'y avait aucun coffre. Il cria à nouveau que tout allait bien et seul une sorte d'écho étouffé lui répondit.

Il entreprit de s'engager dans la galerie, mais sa pente était forte et glissante et, une fois en bas, il n'était pas certain de pouvoir remonter. Il tira donc plusieurs fois sur la corde pour gagner quelques toises. Ayant ensuite enlevé la pierre et posé son couteau, il attacha les ceintures de son baudrier à l'extrémité du cordage. Étant ainsi assuré, il glissa dans le plan incliné et déboucha dans une belle salle avec un bassin plein d'une eau turquoise. Après une rapide exploration des parois et du sol, il ne découvrit rien et la déception l'envahit.

Que devait-il faire ? Le coffre était-il dans ce grand bassin ? Mais comment le trouver sous l'eau ? Et que signifiaient les bruits de torrents et de cascade qu'il avait entendus ? Il n'y voyait aucune explication.

Le silence était oppressant. Soudain, il sursauta en entendant un inquiétant borborygme ressemblant à un ricanement. Il se retourna, ayant l'impression qu'un être des profondeurs l'observait et se moquait de lui. Ne remarquant

rien ni personne, il observa que le niveau de l'eau avait monté. C'est alors que la luminosité de sa lanterne faiblit. Il regarda dedans et vit que presque toute l'huile s'était consumée. Il détacha la corne pleine de graisse, attachée à son cou, et entreprit de remplir la lanterne en faisant attention à ne pas éteindre la mèche.

Maintenant l'eau ne semblait plus s'élever et formait un grand plan d'eau séparé en deux par une voûte basse. Soudain, retentit un grondement inexplicable, puis ce fut à nouveau l'effroyable vacarme déjà entendu, comme si toutes les roches de la grotte s'écroulaient. Il rentra sa tête dans les épaules, s'attendant à être enseveli par des pierres, mais rien ne se passa sinon qu'il vit l'eau refluer en bouillonnant. Le bassin se vida rapidement dans un mélange de grondements et de chuintements inquiétants. Il resta figé à observer l'incroyable phénomène jusqu'à ce qu'il aperçoive un couvercle en toit à deux versants qui émergeait.

C'était celui d'une châsse métallique comme celle utilisée pour protéger les reliques. Couverte d'une fine couche de vase, elle devait faire un pied de long et un peu moins de large.

Le plan d'eau disparut presque entièrement, ne laissant qu'un ruisselet au milieu de quelques cailloux émergés entre de profondes flaques.

Guilhem s'avança dans cette fosse et tira le coffre vers lui, à l'aide de ses poignées. Bien qu'excessivement lourd, il parvint à le mettre au sec et entreprit de le nettoyer. Il découvrit qu'il était ciselé d'un relief représentant des anges dont l'un tenait entre ses mains une lance formant le loquet du verrou. Celui-ci était bloqué, mais il le dégagea avec une pierre. Il put alors soulever le couvercle triangulaire.

À la lumière de la lanterne, l'intérieur étincela de mille feux. Il contenait une émeraude plate, ovale et lumineuse.

Il avait le Graal sous les yeux. Il avait réussi, comme Perceval.

La gorge sèche et le cœur battant, il resta un long moment à le regarder, incapable de détacher son regard de la pierre.

Combien de temps s'écoula-t-il ? Il ne s'en rendit pas compte jusqu'au moment où il ressentit l'impression sinistre que ce

n'était pas lui qui regardait la pierre de Lucifer, mais elle qui l'étudiait.

Alors il avança la main et la saisit, rompant le charme.

Guilhem avait gardé une escarcelle de cuir à sa ceinture. Il la détacha, l'ouvrit et y glissa l'émeraude qui y entrait à peine. Il se sentit alors étrangement soulagé.

Restait le coffre qui était si lourd. L'ayant nettoyé de ses doigts, il constata rapidement qu'il était en or. Il aurait été absurde de l'abandonner.

L'attachant à sa ceinture par une de ses poignées, il le remonta jusqu'au boyau d'où il était arrivé. Autour de lui, il entendait bouillonner l'eau remplissant à nouveau le bassin, mais il ne s'y intéressait plus. Il n'y avait ici ni elfe ni fée et ce à quoi il avait assisté relevait des mystères de la nature, comme le lever ou le coucher du soleil, la succession des saisons, la pluie la neige ou les orages. À quoi cela lui aurait-il servi de les comprendre ?

À la lueur vacillante de la lanterne de corne, il récupéra ses ceintures qu'il remit à sa taille et à son torse, puis attacha le coffret au bout de la corde. Remonté jusqu'à la première étroiture, il n'aurait qu'à le tirer.

Il mit ses gants, rattacha la perche avec la lampe à son baudrier, reprit son couteau et entreprit l'ascension du retour.

Si les premières toises furent faciles, il se fatigua vite et dut s'arrêter plusieurs fois avant d'arriver au premier passage, à mi-parcours.

Là, il se glissa dans le boyau, puis entreprit de hisser le coffre qui devait peser une soixantaine de livres. Bandant ses muscles, il le tira pied après pied, enroulant régulièrement la corde à une roche pour qu'il ne retombe pas quand il reprenait son souffle.

Au terme d'un effort exténuant, il parvint à lui faire passer le passage et à le déposer près de lui. Il se rendit compte alors qu'il était trop épuisé pour parvenir à le ramener jusqu'en haut. Le plus simple était de le laisser sur place et de revenir le chercher plus tard.

Il reprit alors son ascension le long de la corde, jusqu'au passage supérieur. Là, à nouveau, il reprit son souffle et grimpa jusqu'au dernier goulet.

Levant les yeux, il aperçut enfin le ciel. Jugeant qu'il n'avait plus besoin de la lanterne qui l'encombrait, il la laissa sur place avant de reprendre la corde. Il était cependant surpris de ne rien entendre, mais peut-être ses compagnons s'étaient-ils éloignés de l'orifice.

À deux toises de la sortie, il cria :

— J'arrive !

Chapitre 28

Ne percevant toujours aucune parole, il hésita. Avait-on surpris ses amis ?

Mais que faire d'autre sinon sortir ? Il ne pouvait rester au fond du gouffre. Une fois de plus, il choisit de jouer de l'audace.

Après un ultime effort, il parvint au niveau du sol. La première tête qu'il vit fut celle de Brasselas, penchée vers lui avec un mauvais rictus de victoire. L'ancien chevalier du beau-frère d'Amicie de Villemur le menaçait d'une arbalète.

— Enfin de retour, compaing ! fit-il en ricanant, montrant les chicots noirs de ses dents gâtés.

— Aidez-moi à sortir, répliqua Guilhem sans émotion apparente.

En même temps, il s'était hissé suffisamment haut pour balayer du regard les environs du gouffre.

Wolfram et Alaric étaient agenouillés, les poignets liés dans le dos, le visage sombre. Ils étaient toujours en haubert et camail, mais sans casque. Allongé au pied de son arbre, Enguerrand sanglotait doucement. Trois individus patibulaires, en broigne maclée et salade, les surveillaient, hache ou arbalète à la main. Un peu plus loin, près du ravin, se tenaient trois moines cisterciens. Le plus grand le regardait dans un mélange de crainte et de dédain.

Le second, bouffi et grassouillet, avait un visage candide marqué par la honte ou l'inquiétude. Seul le troisième, à l'écart, l'observait avec des yeux de braise satisfaits et pleins de méchanceté. Il reconnut sans peine les frocarts. C'était ceux de la cour d'amour. Ceux vus à Foix : frère Gui, Castelnau, et le troisième dont il avait oublié le nom.

On ne voyait pas Sanceline.

Un grand froid envahit Guilhem. Il devina qu'il était arrivé malheur à celle qu'il aimait. Exactement comme dans son cauchemar. Il sut aussi qu'il allait tuer ces moines et les gens de Brasselas. À moins que ce soient eux qui le navrent.

S'efforçant de rester impassible, il s'agrippa à une grosse racine de lierre et parvint à sortir du trou.

— Où est Sanceline ? demanda-t-il à Wolfram.

Du regard, l'Allemand désigna le moine aux yeux de braise.

— Ils sont arrivés pendant qu'on te regardait descendre. Sanceline s'est défendue et celui-là l'a frappée avant de la pousser dans le ravin.

— Ne t'inquiète pas, l'ami, tu vas la rejoindre ! ricana Brasselas. C'est surtout nous que ça a contrarié. Si on avait su que c'était une drôlesse, on en aurait profité avant !

Les trois autres éclatèrent d'un rire infâme.

— Jette ton couteau, compère ! poursuivit Brasselas d'une voix glaciale.

Pendant qu'il parlait, Guilhem s'était rapproché des moines. Il fit encore un pas et tira sa lame qu'il laissa négligemment tomber.

— C'est vous qui étiez à Saint-Gilles, à la cour d'amour, dit-il en s'adressant aux moines. Je vous ai aussi vus à Foix. Vous – il désigna le petit grassouillet – vous vous dites légat du Saint-Père, et vous – il désigna Castelnau – vous seriez envoyé par l'abbé Amaury. Je croyais que l'Église réprouvait le sang… Malgré vos préceptes, vous avez lâchement assassiné un vieil ermite.

— Non ! protesta Castelnau. Nous l'avons seulement interrogé. Malheureusement le sire Brasselas a eu la main trop lourde. Mais cet ermite méritait son sort, car c'était un hérétique.

Guilhem fit un nouveau pas.

— Vous nous suiviez depuis Saint-Gilles ? demanda-t-il à Castelnau.

— Oui. J'avais deviné que cet Allemand impie allait rechercher la pierre satanique, et peut-être la retrouver. Après avoir quitté Saint-Gilles, nous nous sommes cachés pour

l'attendre et le suivre. Mais il était avec vous et vous chevauchiez trop vite pour nos ânes. Nous vous avons perdus.

« Dans sa grande bonté, le Seigneur nous a envoyé Brasselas et ses gens, que j'ai engagés. C'est lui qui vous a retrouvés près de Saverdun. On vous a suivis jusqu'à Foix où j'ai appris qu'un ermite, près de Tarascone, avait guidé l'hérétique Nicétas.

« Interrogé par Brasselas, l'ermite a parlé d'une source proche de Bélesta, seulement il est mort avant d'en dire plus. Nous avons déjà vu trois sources. Mais sans savoir où il fallait chercher, nous allions abandonner quand, nous approvisionnant au village, on nous a dit que des chevaliers venaient d'acheter une corde, répondit le plus petit.

Le frocart eut un sourire en levant les yeux vers le ciel :

— Quand le Seigneur conduit nos pas, ils sont fermes et notre marche lui plaît…

— Assez caqueté comme de vieilles femmes ! Donnez-nous ce que vous êtes allé chercher dans ce gouffre ! ordonna le moine aux yeux de braise.

— Vous, qui êtes-vous ? lui demanda Guilhem.

En parlant, il avait fait un pas dans sa direction.

— Je suis Bernard d'Urgio, frère du noble évêque d'Urgel. Où est-elle ? Où est la pierre ?

— Si votre frère est issu d'un lignage noble, vous êtes sorti d'une truie ! Pourquoi avez-vous tué Sanceline ? s'enquit Guilhem d'un ton égal, faisant encore un pas.

— On ignorait que c'était une femme, intervint frère Guy. Elle s'est attaquée à notre frère, il n'a fait que se défendre.

— Ce n'était pas un crime puisque c'était une hérétiq… ! glapit Urgio.

Guilhem s'était élancé avant qu'il ne finisse sa phrase. Le carreau de l'arbalète de Brasselas siffla près de son oreille, mais il avait déjà saisi Urgio par sa robe et s'était jeté dans le ravin en utilisant son corps comme un bouclier.

Il s'était souvenu de ce que lui avait raconté le comte de Foix. De cet ours acculé qui avait utilisé un corps humain comme une protection pour dévaler un ravin. Si l'ours l'avait fait, pourquoi pas lui ?

Le hurlement de terreur que proféra Urgio assourdit ses oreilles quand il chut dans le vide. Puis il y eut un choc et des branches le fouettèrent. Guilhem s'efforçait de tenir le religieux contre sa poitrine, comme il l'aurait fait avec un matelas. Il faillit basculer quand ils heurtèrent l'éboulis, mais, en serrant ses cuisses contre sa victime, il parvint à rester face à lui. Les roches déchiquetaient le dos du moine dont les hurlements résonnaient dans sa tête sans s'interrompre. Leurs fronts se heurtèrent et il sentit le sang couler de son nez.

Les genoux de Guilhem heurtèrent des cailloux, mais son gambison matelassé amortit les impacts. Il prit alors conscience que le moine avait cessé de crier. Leur allure se ralentit puis ils s'arrêtèrent. La chute était terminée.

Immédiatement, Guilhem se releva, ignorant la masse de chair sanguinolente qui l'avait protégé. Il chercha immédiatement des yeux Sanceline et l'aperçut, pas très loin. Brisée, morte.

Il s'approcha d'elle. Curieusement, elle n'avait pas de sang, sans doute la cotte de mailles l'avait-elle protégée des griffures et des chocs les plus violents. Le camail lui couvrait encore la tête. Il se baissa et la prit dans ses bras avant de jeter un regard en haut de la falaise.

Il vit la tête des deux autres moines qui le regardaient, horrifiés, puis celle des gens de Brasselas. Il ne leur faudrait que quelques instants pour qu'ils se ressaisissent et lui lancent un carreau d'arbalète, se dit-il.

À quelques toises s'étendait la forêt. Il chargea Sanceline sur son épaule et partit en courant.

Avec un sifflement, un vireton se planta juste à l'endroit où il se trouvait l'instant précédent.

Guilhem avait maintenant disparu dans le gouffre, mais Sanceline ne pouvait détacher son regard du sombre trou. Le pressentiment était toujours là, qui lui serrait le cœur et affirmait qu'elle ne le venait plus.

Au début, Wolfram resta près de la cavité, tandis qu'Alaric s'occupait de retenir la corde attachée au cheval. Chaque fois

que celle-ci se détendait puis se tendait, Wolfram demandait à l'écuyer de donner du mou.

Lorsque la corde fut entièrement dans le gouffre, ils s'inquiétèrent, s'interrogeant pour savoir si elle serait suffisante.

— Attendons, dit simplement Wolfram. Quand elle se détendra complètement, c'est qu'il sera arrivé au fond.

Il n'osa pas ajouter : "ou qu'il sera tombé".

Voyant des larmes couler sur les joues de Sanceline, il lui dit avec un sourire chaleureux :

— Il va revenir, gentille demoiselle, soyez-en sûre !

— Ma fille, dit Enguerrand, toujours allongé près de l'arbre, si le saint évêque Nicétas a pu descendre dans ce trou et en est revenu, Guilhem y parviendra aussi.

Elle hocha la tête, ne pouvant quand même retenir ses pleurs.

N'ayant plus rien à faire, Alaric entreprit de s'occuper des chevaux. Il les fit boire et leur donna l'avoine achetée à Bélesta.

C'est alors qu'ils virent arriver les trois moines.

Alaric détacha la hache de sa selle et Wolfram saisit son épée posée sur le sol.

— Ne tentez rien ! menaça Pierre de Castelnau d'une voix assurée. Mes hommes vous ont encerclés et vous êtes sous la menace de leurs traits.

— Quels hommes ? demanda Wolfram, tenant son arme à deux mains.

— Brasselas, montrez-vous !

Des deux extrémités de la clairière, sortant de derrière des arbres, quatre guerriers s'avancèrent, les tenant en joue avec des arbalètes.

— Ils pourraient vous tuer, mais je ne veux pas voir le sang couler. Nous sommes des hommes de Dieu, dit benoîtement Castelnau.

Alaric et Wolfram échangèrent un regard. Devaient-ils se battre, et mourir, ou attendre une occasion ?

— Jetez vos armes ! ordonna Castelnau.

Wolfram s'exécuta, puis Alaric, ce qui provoqua un sentiment de honte et de colère chez Sanceline.

— Vous vous dites des hommes de Dieu ? lança-t-elle aux religieux. Des hommes de Dieu qui flagellent un saint ermite comme l'a été notre Seigneur Jésus ?

La peur de ce qui allait arriver provoqua chez elle une inextinguible fureur.

— Ne blasphémez pas, compère ! gronda Urgio, la prenant pour un écuyer, puisqu'elle était en haubert et camail. Ce prétendu ermite n'était qu'un hérétique qu'on aurait dû faire brûler, comme ses semblables !

— Comme moi ? Car je suis aussi hérétique ! rétorqua-t-elle, pleine de rage.

Urgio s'approcha et la gifla.

— Faites preuve de soumission, et abandonnez votre arrogance, mon garçon, ordonna-t-il.

Sanceline se jeta sur lui, tentant de le griffer et de l'aveugler. Mais Urgio était plus vigoureux qu'elle. Il la maîtrisa et, la tirant près de la falaise, il s'en débarrassa en la poussant.

Sur le coup, elle ne comprit pas ce qui lui arrivait. Elle tenta de se rattraper, mais ses mains ne rencontrèrent que le vide, puis elle ressentit une violente douleur. Elle venait de heurter les branches du pin qui poussait dans la falaise. Elle rebondit plus loin et son corps tomba sur l'éboulis qu'elle dévala. Elle avait déjà perdu conscience quand sa tête heurta les rochers.

Les douleurs disparurent et un calme merveilleux l'envahit. Sans comprendre comment, elle sut qu'elle était morte. Toute souffrance disparut. Puis elle se sentit doucement glisser de son corps dont elle aperçut la dépouille humaine, devant elle. Elle s'en éloigna en la considérant avec une immense tristesse, comprenant qu'elle ne reverrait jamais son père ni Guilhem. Les deux hommes qu'elle aimait le plus au monde.

Elle entendit alors une douce et merveilleuse musique et se retourna. Devant elle s'ouvrait un cercle de lumière qui l'attira, l'aspira irrésistiblement. C'était une sorte de tunnel dans lequel elle s'engagea. Elle y aperçut des gens qu'elle avait connus et qui étaient morts : sa mère d'abord, des voisins de Paris, la pauvre servante Ermessinde, assassinée durant le voyage vers Albi, et bien d'autres. Tous lui souriaient chaleureusement.

La lumière du tunnel devint plus brillante, plus puissante. Elle ressentit une profonde paix intérieure, et, n'ayant plus de regrets, elle avança avec sérénité dans le long tunnel. Une musique étrange, inconnue, se fit entendre. C'était une symphonie apaisante d'une indescriptible beauté qui se fondait dans la lumière. Elle comprit qu'elle-même faisait partie de cette musique céleste. Elle continuait à avancer, devinant que ce qui l'attendait allait être si prodigieux et si beau qu'elle oublierait sa vie passée.

Soudain apparut devant elle un être de lumière qui lui barra le passage. Ce n'était pas un homme, mais un ange.

Dans le bois, Guilhem allongea Sanceline. Son beau visage n'était pas abîmé par la chute et il lui baisa les lèvres, encore tièdes. Mais il n'en sortait plus aucun souffle.

Ne pouvant se retenir, il se mit à sangloter.

Combien de temps dura sa peine ? Il ne devait jamais s'en souvenir. Ce dont il se remémora plus tard, c'est d'avoir pensé à l'émeraude.

La pierre du démon assurait le salut de l'âme, lui avait-on dit, mais surtout elle donnait la vie. Après l'avoir contemplée, un chevalier devenait invulnérable pendant la semaine qui suivait. Et si c'était pour cela qu'il n'était pas mort dans cette terrible chute ? S'il était invulnérable ? Mais alors, pouvait-il prolonger la vie de Sanceline ? Pouvait-il guérir ses blessures, comme le Graal le faisait sur le roi pêcheur ?

La *lapis ex cœlis* était source de vie. Elle empêchait de mourir et rendait la jeunesse à ceux qui avaient le cœur pur. Existait-il un cœur plus pur que celui de Sanceline ?

Il arracha l'escarcelle de son baudrier, en tira le cordon, l'ouvrit et sortit l'émeraude qu'il contempla un instant. La pierre brillait encore plus que dans la grotte. Il la plaça dans les mains de Sanceline rassemblées sur son cœur et se surprit à prononcer quelques mots du Notre Père, lui qui n'avait plus jamais prié depuis son enfance.

Mais il ne se passa rien. Elle était morte.

Il chercha alors ce qui l'avait tuée. Il abaissa le capuchon du camail lui couvrant toujours la tête. Une estafilade marquait son

front, mais sans épanchement. Il releva son haubert. Ses jambes ne paraissaient pas cassées, ni ses bras. Peut-être avait-elle eu les reins brisés dans la chute ? Il posa ses mains sur les siennes, serrant la pierre luciférienne de toutes ses forces.

Dans le merveilleux tunnel de lumière, Sanceline perçut un bruit désagréable, comme un bourdonnement. L'être de lumière lui barrait toujours le passage. Elle dut s'arrêter. L'être la regarda avec une immense bonté et lui saisit les mains. Une douce chaleur l'envahit. Puis il la fit se tourner et la poussa devant lui. Immédiatement, elle se sentit emportée, aspirée dans le tunnel qui devint de plus en plus en plus obscur.

Sentant qu'elle revenait en arrière, une immense déception l'oppressa, car elle refusait ce retour. Cependant elle devina que le temps de mourir n'était pas encore venu pour elle. Elle allait donc regagner son corps terrestre et souffrir à nouveau afin d'accomplir son destin inachevé.

Le désespoir la submergea, puis la douleur revint, fulgurante, et elle ouvrit les yeux.

Guilhem était immobile, ses mains serrant celles de Sanceline. Il ne se passait rien. L'émeraude n'agissait pas. Sans doute était-il trop tard.

Soudain il eut l'impression d'un frémissement. Les doigts de Sanceline ne bougeaient-ils pas ? Il se baissa et baisa sa bouche, sentant un faible souffle. L'espoir s'empara de lui. Il serra plus fort les mains qui retrouvaient un peu de chaleur.

Les yeux de Sanceline s'ouvrirent, puis ses lèvres et elle s'apprêta à hurler.

Il n'eut que le temps de retirer une main et de la lui mettre sur la bouche pour étouffer le cri.

— Sanceline, je t'en prie, ne crie pas ! lui souffla-t-il.

Elle le regarda, hagarde, ne comprenant pas.

— Tu es tombée, mais tu n'as rien de brisé. Tu as seulement perdu conscience.

Sanceline avait du mal à le distinguer. Cependant peu à peu sa vision lui revint, puis la mémoire.

— Le moine… Un moine m'a poussée… Tu étais dans le gouffre.

— Je sais. Le moine est mort. Je l'ai tué.

Elle sentit alors la pierre entre ses mains et son regard s'abaissa sur elle.

— L'émeraude… le Graal… Tu l'as ramené…

— Oui.

Elle resta silencieuse un instant, fixant toujours la pierre lumineuse.

— Je suis morte, Guilhem, dit-elle, enfin… Je me souviens… Je suis sortie de mon corps… je l'ai vu… À moins que ce ne soit mon âme qui l'ait vu. Je suis partie dans un long tunnel… J'ai rencontré ma mère qui m'attendait, il y avait aussi Ermessinde… J'étais heureuse… C'était un bonheur qui ne peut s'exprimer… Puis apparut un être de lumière… C'était un ange… Il m'a fait signe de retourner d'où je venais.

Il l'écoutait, plus épouvanté que s'il traversait les Enfers.

Elle serra l'émeraude dans ses mains crispées.

— C'est elle qui m'a ramenée… C'est cela ?

— Je ne sais pas, Sanceline… Peut-être… Mais peut-être as-tu seulement perdu connaissance.

Elle secoua la tête.

— Non, Guilhem. Je sais que je suis passée de l'Autre côté… Je suis morte, comme notre Seigneur Jésus… Mais tu m'as rendu la vie… Tu m'as ramenée ici.

— Ce n'est pas moi, Sanceline… Ce ne peut pas être moi ! Il se cacha le visage entre les mains.

Ce qu'il avait fait le terrorisait au-delà du possible. Quelle force avait-il éveillée ? Était-ce Dieu qui était intervenu… ou l'Autre… le Fourchu ?

— Aide-moi à m'asseoir, je t'en prie, demanda-t-elle d'une voix suppliante.

Il la souleva avec beaucoup de douceur.

— Où sont les autres ? demanda-t-elle.

— Toujours au gouffre. Les marauds de Brasselas doivent nous chercher… Ils finiront par nous découvrir si on reste ici et je n'ai aucune arme pour nous défendre… Reste ici… Je vais voir ce qu'il en est.

Il fallait qu'il agisse pour ne plus penser à l'incroyable fait miraculeux qui venait de se produire.

Chapitre 29

Guilhem lui baisa les lèvres avant de se relever et de sortir des fourrés. Dissimulé derrière un arbre, il examina les alentours, essayant de trouver quelque objet pouvant servir d'arme. Mais il n'y avait que des branches mortes, bien inutiles contre une épée. Il chercha ensuite les hommes de Brasselas, en aperçut un, assez loin d'eux. Armé d'une arbalète, il paraissait seul.

Il envisagea un instant de s'éloigner de l'autre côté pour remonter jusqu'au plateau où étaient ses amis. Mais que ferait-il ensuite, sans moyen de défense ? De plus, il laisserait Sanceline seule, et si celui qui le cherchait la trouvait…

Non, il ne devait pas quitter Sanceline, ou alors il devait se débarrasser de cet homme.

C'est alors qu'il remarqua les oiseaux charognards tournant au-dessus du cadavre du moine. Il se souvint avoir senti un objet dur sur son corps, quand il était tombé avec lui. Ce n'était pas un chapelet, il en était certain, plutôt le couteau que le frocart utilisait pour ses repas. S'il pouvait le prendre, il disposerait d'une lame.

Il jeta un nouveau regard à l'homme de Brasselas fouillant les taillis avec prudence. Ce pendard le verrait s'il s'approchait du cadavre, mais le jeu en valait la chandelle.

Profitant que l'autre ne regardait pas dans sa direction, il s'élança vers le corps de Bernard d'Urgio.

— Garin ! entendit-il. Je le vois ! Il revient près du corps d'Urgio !

Il leva les yeux. Du haut de la falaise, Brasselas l'avait aperçu et prévenait son homme.

Il courut à perdre haleine, puis se jeta contre le cadavre, palpant superficiellement la robe ensanglantée tout en

regardant vers le bois. Le gredin de Brasselas accourait, tenant son arbalète à deux mains, prêt à tirer.

Guilhem sentit comme un manche sans lame. Soulevant la robe, Guilhem l'attrapa. C'était bien un couteau, mais, dans la chute, le fer s'était enfoncé dans le ventre du religieux. Guilhem frémit en songeant qu'il aurait pu être blessé ou tué de la même façon. Il tira le manche attaché par un cordon. La lame avait près d'un pied. Ayant tranché l'attache, il leva les yeux et son cœur se mit à battre plus fort. Le scélérat avait épaulé l'arbalète. D'où il était, environ deux cents pieds, il ne pouvait le rater.

Guilhem sentit alors autre chose dans une poche intérieure de la robe du cistercien. Cela ressemblait à des pierres rondes. Il fouilla et sortit une poignée de cailloux ainsi qu'une cordelette avec une pièce de cuir. Une fronde.

Il entendit le sifflement et sentit le frôlement du carreau contre sa joue. Une fois de plus, on l'avait raté !

Il se redressa, mit une pierre dans la fronde et la fit tournoyer.

Ayant vu qu'il avait raté sa cible, l'homme avait posé son arbalète et tiré son épée. Il se précipitait sur lui pour le détrancher.

Guilhem n'était pas un tireur vraiment accompli. À courte distance, il n'était pas un mauvais archer ou arbalétrier, mais il n'aurait pu rivaliser avec Robert de Locksley. En revanche, il avait toujours été adroit à la fronde, une arme qu'il avait beaucoup utilisée quand il était jeune, au temps où il n'était qu'un larron sur les chemins.

La pierre partit et atteignit l'homme de Brasselas sur la pommette droite. Comme il avait un casque à nasal, il fut seulement étourdi par le coup qui lui brisa l'os. Il vacilla, aveuglé par la douleur.

Guilhem s'était précipité à l'instant où il avait lâché la pierre. Le couteau à la main, il bouscula son adversaire et lui trancha le cou. L'autre gargouilla et un flot de sang jaillit par la carotide et la bouche. Lâchant son épée, il tomba à genoux.

Guilhem ressentit alors un choc violent dans l'épaule. Puis vint une douleur lancinante. Un carreau tiré par Brasselas venait de l'atteindre. Sans prendre le temps de ramasser l'épée

de son ennemi, devinant qu'un autre carreau pouvait le toucher à tout instant, il courut se mettre à l'abri dans les futaies où se trouvait Sanceline. Haletant et à bout de force, il s'écroula près d'elle.

— Tu es blessé ! fit-elle, horrifiée, découvrant le sang sur le gambison de cuir.

Le carreau était toujours planté dans l'épaule.

— Oui, prends ce couteau.

Il lui tendit la lame du moine.

— Coupe le cuir du gambison et si la pointe n'est pas entrée trop profondément, tire-la !

Il s'allongea sur le ventre.

Le vêtement était formé d'une cuirasse de cuir écarlate doublée d'une épaisse toile matelassée emplie de fils de laine. Sanceline incisa le cuir, l'écarta, ainsi que l'étoupe intérieure, puis coupa la cotte de dessous et la chemise de laine, toutes deux ensanglantées. Le fer du carreau n'était pas enfoncé car on en apercevait l'extrémité. Surtout, il n'était pas barbelé comme ces viretons crochus qui, en se retirant, arrachaient les chairs. Ce n'était qu'un pointeau effilé. Se souvenant de ce que Robert de Locksley lui avait raconté, lors de la mort de Richard Cœur de lion, elle saisit le morceau de bois à pleine main et le tira vers elle d'un coup sec.

Guilhem ne frémit ni ne gémit.

— La flèche n'était entrée que d'un pouce, dit-elle.

— Ce ne sera rien, empêche le sang de couler.

L'entaille saignait abondamment. Elle souleva sa cotte de mailles et la robe qu'elle portait dessous, trancha un morceau de son jupon qu'elle plia et appliqua sur la plaie, la maintenant un moment.

— Cette blessure est un avantage, dit-il.

— Pourquoi ?

— Ils ont vu que j'étais touché et ils doivent penser que je suis allé mourir dans un coin, comme une bête. Ils ne peuvent imaginer que je vais les rejoindre.

— Tu ne peux pas y aller ! Tu es meurtri, tu saignes de partout et tu n'as qu'un couteau.

— Je ne vais pas abandonner Wolfram et Alaric. Ton père a aussi besoin d'aide.

— Il ne leur arrivera rien, assura-t-elle. Pourquoi leur feraient-ils du mal ? Ils veulent l'émeraude, et c'est toi qui l'as.

— Qui peut savoir ce qu'ils vont faire ? Aide-moi plutôt à retirer mon gambison.

Malgré son désaccord, elle obéit et lâcha la compresse. La plaie ne saignait déjà plus.

— Je vais retirer mes habits et tu feras un pansement solide. Il n'y a pas de temps à perdre. Ils vont venir ici fouiller mon corps et je devrai me battre. Autant les surprendre.

Il se mit sur le côté et elle défit les aiguillettes de son vêtement. Au moment de sortir les manches, Guilhem s'aperçut qu'il traînait toujours la corde de la fronde nouée à son poignet. Comme la plupart des frondes, l'une des deux lanières se terminait par une boucle coulissante qu'il avait serrée en la maniant.

Il l'enleva, songeant qu'il avait une arme de plus.

Ayant baissé le haut du gambison sur sa taille, il défit le laçage de sa cotte, passa les bras hors des manches et ôta sa chemise.

À nouveau Sanceline souleva son haubert et sa robe pour couper un autre morceau d'un de ses jupons. Malgré sa douleur, Guilhem ne put se retenir de regarder les blanches cuisses de celle qu'il aimait.

Elle lui fit un bandage serré en travers de l'épaule pour empêcher la blessure de saigner à nouveau. Puis elle l'aida à se rhabiller et ils s'enfoncèrent dans le bois afin de contourner le gouffre.

— Les vautours vont s'en prendre à Bernard, dit tristement frère Gui, regardant les oiseaux noirs qui tournaient au-dessus du corps d'Urgio.

— Allez-vous enfin obéir et descendre ? lança Castelnau à Brasselas.

— J'ai déjà perdu trois de mes hommes ! Mon prix n'est plus le même !

Depuis la mort de Garin, celui envoyé à la recherche d'Ussel, ils se disputaient. Castelnau exigeait que Brasselas aille fouiller le corps de Guilhem pour ramener la pierre, tandis que l'ancien chevalier de Saverdun ne voulait pas s'éloigner, craignant qu'Ussel soit encore vivant.

— Vous n'auriez pas perdu Garin si vous l'aviez accompagné. C'était folie de l'envoyer seul ! intervint frère Gui. Allez-y avec l'un de vos hommes.

— Venez donc avec nous ! Pourquoi rester ici ? C'est une perte de temps. La nuit va tomber.

— Je vous l'ai dit et répété, je reste devant ce gouffre tant que je ne suis pas certain que cet Ussel ait remonté la pierre que je veux. De plus, il faut quelqu'un pour garder les prisonniers.

— Les prisonniers ? s'exclama Brasselas. Laissez-moi leur couper la gorge et on n'en parlera plus.

— Non ! Je ne suis pas venu ici pour tuer des innocents et n'oubliez pas que c'est moi qui commande et qui vous paye.

Plus conciliant, il ajouta :

— Si vous me rapportez la pierre, je doublerai vos gages ! Nous irons ensuite mettre Bernard d'Urgio et Garin en terre consacrée, proposa Castelnau.

— D'accord ! Je pars avec Guérin vérifier qu'il est mort et l'achever s'il ne l'est pas, gronda Brasselas. Mais ne vous en prenez qu'à vous si ceux-là tentent quelque chose pendant que je serai absent !

— Ils sont attachés et j'ai une arbalète, répliqua Castelnau.

En grommelant, Brasselas s'éloigna.

Du fourré où ils se trouvaient, Guilhem et Sanceline avaient observé la scène. Depuis que Guilhem s'était jeté dans le ravin avec le moine, rien n'avait changé. Alaric et Wolfram étaient toujours agenouillés, entravés. Enguerrand gardait un visage ravagé, marqué de larmes, et les deux moines, près de la falaise, les surveillaient, regardant par instants en bas où les premiers vautours venaient de se poser.

Quant au dernier maraud de Brasselas, il avait posé son casque, restant appuyé contre l'arbre au pied duquel se tenait Enguerrand.

— Il n'en reste qu'un, c'est une chance. Je peux l'assommer avec la fronde, dit Guilhem à Sanceline. Reste ici.

— Non ! Le moine à l'arbalète ne te ratera pas à cette distance.

Guilhem secoua la tête.

— C'est un moine, Sanceline ! La religion lui interdit de faire couler le sang. *Ecclesia abhorret a sanguine*[57]. Et les frocarts ne savent pas se servir d'une arbalète.

Il savait que c'était faux, avant vu bien des moines couper des gorges dans des batailles. Mais il était persuadé que l'émeraude préserverait sa vie. Mis à part celui qui ne l'avait qu'égratigné, les carreaux tirés sur lui ne l'avaient-ils pas manqué ? Wolfram avait dit que le Graal protégeait durant sept jours.

Il sortit du bois et fit tourner la fronde. À courte distance, Guilhem avait choisi une lourde pierre. L'estropiat de Brasselas la reçut sur la face. Elle lui brisa le nez et il tomba à genoux, étourdi. Il cria à l'aide, mais déjà Guilhem était sur lui, lui enfonçant son couteau dans les côtes en perçant la broigne de cuir.

— Restez où vous êtes ! lança Castelnau, stupéfait par l'attaque inattendue.

Guilhem se tourna. L'arbalète était braquée sur lui.

— Vous ne pouvez pas me tuer ! dit-il simplement en écartant les mains.

— Pourquoi ? demanda frère Gui dont le visage affichait la terreur.

— Protégé par le Graal, je ne peux plus mourir.

Castelnau parut ébranlé.

— Dis-lui, Wolfram ! fit Guilhem en s'adressant au Bavarois. Le Graal ne protège-t-il pas de la mort ?

Il aurait volontiers lancé le couteau à son ami, mais, avec les poignets liés dans le dos, l'Allemand n'aurait rien pu faire.

— La pierre empêche de mourir ceux qui ont le cœur pur, c'est vrai. Elle est la source de vie, dit Wolfram.

— On va bien voir, dit Castelnau en déglutissant.

---

57 L'Église hait le sang.

Il s'apprêtait à appuyer sur la poignée à bascule de l'arbalète quand une voix de femme retentit :

— Et moi, me croirez-vous ?

C'était Sanceline qui s'avançait.

Une expression d'épouvante passa sur les traits de Castelnau qui baissa l'arbalète.

— V… vous…, balbutia-t-il.

Gui demeura pétrifié, puis sa stupéfaction se changea en terreur et il se signa.

— Je suis morte, mon père, mais je suis revenue pour vous.

Elle s'avança vers Castelnau, lui tendant les bras, avec un mauvais sourire aux lèvres.

— Vous… Vous êtes morte, s'exclama Castelnau avec horreur. C'est… le Malin ! *Vade retro*…

Guilhem aurait pu se précipiter vers lui et en venir à bout facilement, mais la peur du moine était si réjouissante qu'il laissa faire Sanceline.

— Oui, morte ! fit-elle d'une voix pleine de détresse. J'arrive de l'au-delà, mon père. J'ai parlé avec frère Urgio. Nous faisions le chemin ensemble, mais nos routes se sont séparées. Il allait en enfer, et moi au paradis. Il m'a alors suppliée de venir vous chercher. Il ne voulait pas brûler seul, sans ses deux compagnons avec qui il avait commis tant de crimes.

— Non… Non…

Gui tomba à genoux tandis que Castelnau lâchait l'arbalète et fondait en larmes.

— La comédie a assez duré ! intervint une voix ironique, mais ferme. Ussel, vous êtes fini ! Sortez cette pierre et finissons-en. Quant à toi, la bougresse, je vais rapidement vérifier si tu es morte ou non !

C'était Brasselas et son homme d'armes. Il brandissait une épée et l'autre tenait sa hache.

Ils avaient dû entendre le cri de celui qui venait d'être tué et étaient revenus au plus vite. Guilhem se morigéna de ne pas avoir attendu qu'ils se soient plus éloignés pour agir.

— Je ne l'ai pas ! répliqua-t-il.

Il gardait baissé le bras tenant le couteau, de telle sorte que Brasselas ne pouvait voir qu'il possédait une lame.

— Vous venez de dire le contraire, qu'elle vous protégeait. Jetez-la à mes pieds !

Voyant que Guilhem ne bougeait pas, il menaça :

— Frère Castelnau, ramassez votre arbalète et tirez sur la garce. Elle a beau avoir un haubert, à cette distance il sera percé. Si elle est déjà morte, cela ne lui fera aucun mal, et si elle a seulement survécu à sa chute, comme je le crois, ça décidera notre ami…

— Non ! intervint Guilhem, voyant que Castelnau s'était ressaisi et s'apprêtait à obéir.

Il cherchait vainement une échappatoire. Il n'avait que son couteau contre une hache, une épée et l'arbalète.

— Savez-vous avec qui vous êtes compromis, frère Castelnau ? lança-t-il. Brasselas est recherché dans tout le comté de Foix… il a été proclamé à son de trompe que lui et ses hommes seront découpés en quartiers quand ils seront pris, et donnés aux chiens.

— C'est vrai ? demanda frère Gui.

— Peu importe ! répliqua Brasselas, irrité.

— Ceux trouvés avec lui seront pendus après avoir eu les poignets coupés. C'est ce qui vous attend. Quand le Saint-Père et l'abbé Amaury apprendront vos méfaits, ils regretteront de vous avoir fait confiance !

Les deux moines échangèrent un regard inquiet.

— Qu'avez-vous fait ? demanda Castelnau à Brasselas.

— Peu importe ! répéta Brasselas.

— Il a tenté d'assassiner la comtesse de l'Isle-Jourdain. Il a massacré toute son escorte !

— Esclarmonde est une hérétique ! s'exclama Castelnau avec dégoût.

Guilhem comprit qu'il avait commis une erreur en révélant les méfaits du chevalier de Gilabert.

Brasselas, ayant aussi saisi le changement de ton chez le religieux, ajouta d'un ton victorieux :

— Oui, c'était une hérétique, tout comme l'ermite ! Je suis bon chrétien et nous n'avons de compte à rendre qu'à Dieu ! Maintenant, Ussel, jetez-moi la pierre, ou je vais m'occuper d'elle.

Guilhem lança un regard désespéré à Wolfram et ses yeux tombèrent sur le gouffre. Il s'en approcha.

— Vous avez gagné, voici l'émeraude.

Il tira l'escarcelle, l'ouvrit et sortit la pierre qu'il montra à Castelnau.

Il entendit alors deux sinistres sifflements et se jeta par terre. C'était celui de flèches et il crut un instant que Brasselas avait tiré sur lui. Mais, contre toute attente, ce fut celui-ci et son homme d'armes qui basculèrent.

Tous deux avaient le dos percé d'un trait noir comme la mort.

Guilhem comprit que les véritables ennuis venaient de commencer.

Chapitre 30

En cotte de mailles recouverte d'un surcot écarlate brodé de son griffon d'argent, Vladislas de Valachie apparut, entouré de deux de ses hommes brandissant leur arc avec une flèche engagée. Les yeux dorés du prince valaque balayèrent rapidement la scène pour s'attarder un instant sur Sanceline.

— Moine, laisse tomber ton arbalète ! ordonna-t-il à Castelnau.

Pétrifié par cette apparition inattendue, le cistercien s'exécuta sans réticence.

Tandis que le corps de Brasselas avait un ultime soubresaut d'agonie, Castelnau comprit que les nouveaux venus étaient des ennemis. Il se mit à trembler, incapable de se maîtriser.

À dire vrai, tous ceux qui étaient là restaient stupéfaits. Quant à Sanceline, une épouvante sans nom l'avait envahie en se remémorant les victimes empalées par Vladislas de Valachie.

Dévoilant ses longues canines, le comte Dracul lui fit un sourire à glacer le sang, puis son regard se posa sur Guilhem d'Ussel qui se relevait lentement.

— Merci d'avoir ramené ma pierre, seigneur. J'ai eu bien du mal à vous retrouver. S'il n'y avait pas eu ce cri…, ironisa-t-il.

— C'est vous qui avez empalé ces gens, sur notre chemin ? demanda Wolfram, toujours à genoux.

— Qui d'autre saurait le faire aussi parfaitement dans ce pays ? répondit narquoisement le comte.

Comment lui échapper ? se demandait désespérément Guilhem.

— Pourquoi avoir fait subir ce supplice à Espes Figueira ? interrogea-t-il, pour gagner du temps.

— Qui est-ce ? demanda Dracul.

— Celui que vous avez empalé sur la route de Sainte-Gabelle.

— Lui ? sourit le Valaque, avec l'expression de celui à qui on rappelle un bon souvenir. Il avait mérité son châtiment ! À Saint-Gilles, il nous avait volé des flèches pour armer ceux qui ont attaqué le convoi de dame Esclarmonde de Foix afin de me faire passer pour un larron. Moi, comte Dracul et prince de Valachie, me traiter comme un détrousseur de grand chemin ! L'un de mes hommes l'a reconnu quand on vous suivait. Sa punition a été fort douce en comparaison de ce qu'il méritait. Avec plus de temps, je l'aurais fait lentement écorcher avant de l'empaler.

Horrifiés, les deux moines tombèrent à genoux et prièrent le Seigneur de leur venir en aide. Sanceline claquait des dents de façon incontrôlable.

— Ainsi vous nous suiviez ! demanda Guilhem, s'efforçant de cacher sa peur.

— Depuis Saint-Gilles ! Mais après avoir rencontré celui que vous appelez Espes, j'ai préféré rester derrière les frocarts. C'était plus facile, car j'avais observé que vous étiez méfiant, seigneur d'Ussel.

— Pourquoi eux ?

— Ce Espes a beaucoup parlé avant son supplice. Après avoir compris ce qu'on allait lui faire, il était prêt à me confier tout ce qu'il savait pour éviter la douleur. Mais ses affaires ne m'intéressaient pas. Par curiosité, je lui ai quand même demandé s'il savait où allait le seigneur d'Eschenbach. Il l'ignorait mais il m'a dit que, lundi soir, étant dans la salle de l'hôtellerie, il a vu sortir le chevalier teutonique. La nuit tombait et ça l'a intrigué. Ce larron avait un tempérament de fouineur, aussi l'a-t-il suivi.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Eschenbach d'une voix blanche.

— Vous l'ignorez ?

— Conrad a été retrouvé mort, noyé dans la rivière.

Le comte Dracul lui lança un long regard avant de dire :

— Votre ami est en effet allé à la rivière. Il y était depuis peu quand ce Espes, qui l'observait, a entendu un sifflement. Le teutonique s'est alors écroulé et, aussitôt après… ces moines sont arrivés…

Il les désigna.

— C'est faux ! glapit Castelnau.

Fronçant le front, le comte Dracul le dévisagea avec contrariété.

— Espes serait-il un menteur, ou m'accuseriez-vous de mensonge, moine ? demanda-t-il, menaçant.

— Non, seigneur… c'est Espes qui vous a menti, balbutia frère Gui.

— D'après lui, l'un de vous tenait une fronde. C'est avec ça que vous auriez abattu l'Allemand. Joli coup, entre nous ! Ensuite vous avez jeté son corps dans la rivière…

— Non ! cria frère Gui, se cachant le visage dans les mains.

— Par le Diable, tu me traites toi aussi de menteur ? Je saurai m'en souvenir, observa le comte avec un regard appuyé vers le moine.

— J'ai trouvé cette fronde dans la robe d'Urgio ! intervint Guilhem, levant le poignet où la lanière pendait encore.

— C'est Urgio qui a tout fait ! pleurnicha frère Gui. Je ne voulais pas, je le jure sur la sainte Croix.

— Vous étiez trois, où est l'autre ? interrogea Dracul, remarquant pour la première fois qu'il manquait un moine.

— Frère Bernard d'Urgio nous a quittés, expliqua Guilhem en forçant sur l'insouciance. Je l'ai jeté en bas du ravin pour qu'il nourrisse les rapaces.

Il s'adressa aux deux cisterciens :

— La liste de vos crimes s'allonge, compères moines. Il faudra régler tout cela.

— Emporté par sa foi, Bernard d'Urgio a commis moult erreurs, reconnut Castelnau. Je n'aurais jamais dû le prendre avec nous. Mais pour l'amour de Dieu, je vous jure que nous n'y sommes pour rien.

— Et ces deux empalés trouvés en chemin, qui étaient-ils ? demanda Guilhem au valaque.

— Après les confessions de ce Espes, nous avons suivi les moines qu'on a vus s'acoquiner avec ces marauds…

Il désigna le cadavre de Brasselas et de son compère.

— Une troupe aussi nombreuse était encore plus facile à suivre. Comme ils avaient l'air de savoir où aller, j'étais

persuadé qu'ils me conduiraient à l'émeraude. Ils se sont rendus à une grotte où vivait une sorte d'ermite. Après l'avoir battu à mort, ils avaient dû obtenir quelque chose de lui, car ils se sont enfoncés dans la montagne. J'étais derrière eux. Seulement, ils m'ont repéré et ont laissé deux hommes pour nous surprendre. C'était sans compter sur Radu, en avant-garde. Nous avons saisi les espions et les avons fait parler. C'est ainsi qu'on a appris que les moines cherchaient une fontaine. Après quoi les prisonniers ont subi le traitement qu'ils méritaient.

— C'étaient les hommes de Brasselas… Que Dieu les accepte dans son paradis, murmura frère Gui en se signant.

— Vous les avez empalés ? interrogea Castelnau, horrifié.

— C'est ainsi qu'on punit chez nous. Ils ont beaucoup supplié et crié quand Radu leur a enfoncé un tronc d'arbre dans les entrailles. Vous connaîtrez cela aussi pour m'avoir traité de menteur. Auparavant, Ussel, donnez-moi cette pierre.

— Vous nous tuerez après.

— En effet, sourit Vladislas. Cependant comme je vous ai en grande estime, je ne vous empalerai pas. Radu vous tranchera la tête.

— Et mes amis ?

— Ils subiront le sort des vaincus, tout comme ces moines qui doivent être châtiés pour m'avoir insulté. Quant à la jeune dame, puisqu'il paraît que ce garçon est une fille, elle me réchauffera pendant mon retour en Valachie. J'en tirerai ensuite un bon prix en la vendant aux Turcs.

Guilhem fit un autre pas, s'approchant un peu plus du gouffre.

— Dans ces conditions, je préfère laisser tomber ce caillou au fond de ce trou.

— Radu ira le chercher ! décida Dracul en haussant les épaules, et tout ce que vous gagnerez sera d'être traité comme vos amis.

— Il y a un lac en bas, comte Dracul. Radu ne retrouvera jamais l'émeraude.

— Vous l'avez bien trouvée.

— Elle était posée sur une corniche où l'évêque Nicétas l'avait laissée.

Le comte resta silencieux, s'interrogeant sur la part de vérité dans l'affirmation de Guilhem. Il s'adressa alors à un de ses hommes.

— Radu, va couper une belle branche bien droite et taille-la en pointe. Ces sapins sont parfaits pour ce que je dois faire.

Radu s'éloigna.

— Seigneur Guilhem, laissez tomber cette pierre et cette jolie femme connaîtra devant vous le bonheur du pal. Les femmes en raffolent, même si elles crient souvent pendant ce plaisir raffiné. Ensuite ce sera le tour de vos amis. Vous serez la cause de leurs souffrances. Mais si vous me donnez la pierre maintenant, je vous donne ma parole de vous épargner et de vous laisser libre, sans même vous couper les mains ou vous aveugler.

— Vous ne pouvez rien contre moi, intervint Sanceline qui avait compris ne pas faire partie du marché proposé par le valaque.

— Crois-tu, jeune femme ?

— Je suis déjà morte.

Pour la première fois, une sorte de surprise apparut sur le visage ironique du comte Dracul.

— C'est la vérité, intervint Guilhem. Bernard d'Urgio l'a tuée, tout à l'heure.

— Elle me paraît bien vivante, se força à ironiser Vladislas de Valachie, mal à l'aise.

— Oubliez-vous le pouvoir du Graal ? intervint Wolfram.

Le regard de Dracul passa du visage de l'Allemand à celui de Guilhem puis de Sanceline, et enfin aux moines. Ce qu'il y lut modifia son attitude.

— Est-ce vrai ? demanda-t-il aux moines.

— Dans un moment de colère, notre frère Bernard l'a précipitée dans le ravin, dit Castelnau. Je n'en sais pas plus.

— J'ai ensuite poussé frère Bernard, intervint Guilhem. Je suis tombé avec lui et son corps m'a sauvegardé. Mais personne n'avait protégé Sanceline. En bas, je l'ai trouvée morte…

— Elle est pourtant parmi nous, observa Dracul d'une voix moins assurée.

— Je lui ai mis l'émeraude entre les mains, et elle est revenue à la vie.

— C'est donc vrai…, murmura le comte.

— En doutiez-vous ? demanda Wolfram.

— Non… Non…, répondit le comte en secouant la tête de façon indécise. Mais c'est une chose de le savoir, et une autre d'en avoir la confirmation.

— Comte Dracul, vous avez entendu mes menaces, et j'ai entendu les vôtres, dit Guilhem. N'allons pas plus loin dans ce défi et cherchons plutôt un terrain d'entente entre honorables chevaliers.

Vladislas de Valachie parut hésitant. Finalement, il acquiesça d'un hochement du chef. La nuit tombait et il voulait en finir.

— Que proposez-vous, seigneur d'Ussel ?

— Vos chevaux sont-ils loin ?

— À la rivière, non loin de la source, avec un de mes hommes.

— Renvoyez-y vos gens et allez en bas du ravin.

Il le désigna.

— Quand vous y serez, je vous jetterai la pierre.

— Bien sûr ! Dites plutôt que vous partirez de l'autre côté ! ricana le comte.

— Je vous donne ma parole que non, assura Guilhem qui n'en pensait pas un mot.

— Prenez-moi en otage, seigneur comte, proposa Wolfram. Je sais que Kyot ne m'abandonnera pas. Vous me libérerez quand il vous aura envoyé l'émeraude. Vladislas de Valachie parut peser les avantages et les inconvénients de la proposition. Un paysan ou un berger pouvait les découvrir ici à tout moment, et s'il donnait l'alerte à Bélesta, tout se compliquerait. Partir rapidement avec l'émeraude serait une victoire suffisante.

— D'accord, accepta-t-il avec un sourire rusé. Vous viendrez en otage, ainsi que la femme ajouta-t-il à l'intention de Wolfram.

Guilhem se retint de grimacer et approuva de la tête.

— Radu, reviens ! cria le comte. Vous deux…

Il désigna les moines.

— … Ramassez les armes et attachez-les aux chevaux…

Il se tourna vers Guilhem :

— …Vous comprendrez que j'emporte vos montures et vos bagages, seigneur d'Ussel. Cela vous empêchera de me suivre et ce sera mon butin.

Cet homme est vraiment fils du diable, songea Guilhem avec dépit. Il ne lui laissait aucune opportunité. Sans compter que son harnois et l'épée offerte par le comte de Foix se trouvaient sur son cheval, ainsi que sa vielle à roue. Il allait tout perdre.

Cherchant désespérément une occasion favorable, il regarda Pierre de Castelnau et frère Gui qui rassemblaient les armes, puis l'archer valaque qui le tenait en joue.

Quand ce fut terminé. Radu lia les chevaux par leurs brides. Guilhem craignit un instant qu'il s'aperçût de la corde, toujours dans le gouffre et au bout de laquelle se trouvait le coffre en or, mais le valaque n'y prêta pas attention.

— Seigneur d'Eschenbach, vous pouvez vous lever. Radu vous aidera à monter en selle. Jeune dame, prenez une des montures, ordonna le comte Dracul.

« Andriescu, donne-moi ton arc, fit-il à son homme d'armes.

L'autre s'exécuta.

— Voici comment va se passer l'échange entre les otages et la pierre, seigneur Guilhem. Radu et Andriescu vont rejoindre leur compagnon à la rivière. Ils garderont les otages le temps de préparer notre départ. Je resterai ici à vous surveiller. Quand tout sera prêt, Radu et Andriescu reviendront au ravin avec la dame et le seigneur d'Eschenbach. Ensuite Radu viendra me chercher.

« Quand j'arriverai en bas du ravin, je veux vous voir là où sont ces moines, avec l'émeraude à la main. Si vous tentez quelque chose, vous échouerez et la jolie dame connaîtra le pal. Est-ce clair ?

— Je ne tenterai rien, promit Guilhem, mais vous n'aurez la pierre que quand dame Sanceline et Wolfram seront hors de vos mains.

— On verra cela tout à l'heure.

Il ajouta quelques mots dans une langue inconnue à l'attention de Radu et d'Andriescu. Guilhem aurait donné cher pour savoir ce qu'il avait dit.

Les deux valaques montèrent l'un sur le cheval de tête, l'autre sur le dernier, Sanceline et Eschenbach étant au milieu. Le convoi s'éloigna.

Le comte Dracul resta donc seul, gardant l'arc encoché d'une flèche. Près de la falaise du ravin, frère Gui priait, agenouillé, tandis que Pierre de Castelnau, debout, s'inquiétait de ce qui allait leur arriver. Il regrettait sincèrement, mais trop tard, d'avoir poursuivi cette absurde quête du Graal, négligeant la mission confiée par le Saint-Père.

Alaric, toujours agenouillé, était entravé. Enguerrand, à demi couché, était comme absent, ne sachant que penser de la mort et de la résurrection de sa fille. Guilhem debout, toujours près du gouffre, gardait l'émeraude à la main.

Le silence s'imposa un long moment, jusqu'à ce que Guilhem demande :

— Que ferez-vous de la pierre de Lucifer, seigneur comte ?

— Elle appartient à mon peuple qui pourra à nouveau l'honorer.

— Savez-vous qu'elle me protège, tant que je la possède ?

— Voulez-vous qu'on vérifie ? proposa le valaque avec un sourire cruel. Je peux vous envoyer ce trait dans le ventre, juste pour en être certain.

— Non, ce sera inutile, sourit à son tour Guilhem, comme s'il appréciait la plaisanterie. Jusqu'ici, elle m'a sauvé la vie, mais il est inutile de trop la solliciter. Voyez-vous, d'après ce que m'a appris le seigneur d'Eschenbach, qui lui-même le tenait du seigneur Tannhäuser, la pierre ne protège et ne sauve que les esprits purs. Sanceline en fait partie, mais je crains de pas en être un. Vous encore moins. D'ailleurs, elle n'a pas protégé le roi Alaric contre Clovis.

— Je saurai l'utiliser, répliqua seulement le comte Dracul.

Le silence s'installa à nouveau. La nuit approchait et Guilhem tentait d'échafauder des plans en évitant de regarder l'endroit où il avait enfoncé la lame du couteau dans la terre meuble, quand il s'était jeté sur le sol. Seule l'extrémité du manche dépassait. Comme ce n'était qu'un morceau de bois, il ressemblait à une souche et Radu ne l'avait pas remarqué.

Pouvait-il jouer sur le pouvoir de l'émeraude de Lucifer ? Ramasser le couteau et se précipiter sur le comte en gageant qu'il le raterait ? Selon les dires de la geste de Perceval, il ne pouvait mourir durant sept jours. Mais ce n'était peut-être que le fruit de l'imagination d'un troubadour… S'il n'y avait pas eu Sanceline, il aurait tenté sa chance, mais si Dracul le tuait ou le blessait, qui la protégerait ?

Un cri et une suite de paroles gutturales montèrent du ravin. Castelnau se pencha.

— Vos serviteurs sont de retour, noble comte, dit-il.

— J'ai entendu, répliqua seulement Dracul.

Quelques instants plus tard, Radu apparaissait.

— Seigneur d'Ussel, vous êtes libre de vos mouvements dès cet instant. Je rejoins les otages, mais quand j'arriverai en bas, je veux vous voir exactement là où sont les moines. Vous aurez l'émeraude à la main. Sinon, vous ne les reverrez plus vivants.

Il se tut un instant pour insister sur sa menace.

— J'y serai, comte, promit Guilhem, se jurant intérieurement qu'il enverrait lui-même Dracul au royaume des taupes.

— Vous me jetterez la pierre et je les libérerai, poursuivit le valaque.

— Non ! Vous les libérerez et, dès qu'ils seront hors de votre portée, je lancerai la pierre. À mon tour de vous menacer, comte : si vous ne respectez pas notre accord, ou qu'il leur arrive malheur, je vous retrouverai, dussiez-vous être au bout du monde.

Dracul ne répondit pas et lui tourna ostensiblement le dos, partant avec Radu. À peine fut-il hors de vue que Guilhem se baissa et tira le couteau du sol. Il se précipita aussitôt vers Alaric, trancha ses liens et lui donna l'arme ainsi que la fronde.

— Alaric, suis-les sans te faire voir. Quand il libérera Sanceline et le seigneur Eschenbach, appelle-les et protège-les. Je te rejoindrai.

Alaric se saisit des armes et fila. Guilhem se rendit à la falaise, ignorant les moines.

Il vit Sanceline et Wolfram, tous deux les mains liées. Ils avaient dû venir à cheval, car il y avait trois montures. Andriescu était en selle, arc à la main, tandis que Sanceline et

Wolfram étaient debout près de lui. Guilhem leur fit un signe amical.

À quelques pas gisaient Bernard d'Urgio et, plus loin, l'homme de Brasselas. Quelques corbeaux, dérangés, croassaient de rauques reproches.

— Vous allez lui donner l'émeraude ? demanda Castelnau.

— Je n'ai pas le choix.

— Et nous, que devenons-nous ?

— Quand Sanceline et le seigneur d'Eschenbach seront là, vous pourrez vous faire pendre ailleurs. Je n'ai que faire de vous.

— Nous serons libres ? demanda frère Gui, plein d'espoir.

— Pour ce qui me concerne, oui. Avec le Seigneur Dieu, c'est une affaire entre lui et vous.

Les deux moines s'éloignèrent.

Peu après déboulèrent le comte Dracul et Radu. Dracul leva la tête et l'aperçut. Il parut satisfait et sourit. S'approchant au plus près de l'éboulis, là où se trouvait le corps du moine, il cria, désignant le cadavre :

— Lancez la pierre sur lui pour qu'elle ne se casse pas !

— Libérez les otages ! cria Guilhem.

Le comte Dracul se tourna vers Sanceline :

— Vous pouvez partir, dit-il avec une sorte de désinvolture ironique.

— Coupez nos liens ! demanda Wolfram.

— Non, débrouillez-vous.

Wolfram fit signe à Sanceline de filer au plus vite jusqu'à l'endroit par où Dracul était arrivé. En trébuchant sur le sol rocailleux, ils l'atteignirent difficilement et entreprirent de remonter la pente, chutant plusieurs fois à cause de leurs mains liées.

— La pierre, seigneur d'Ussel, ou je les rattrape ! menaça Dracul.

Sanceline et Wolfram étaient encore visibles et Guilhem hésita.

Les premiers flocons commencèrent à tomber.

Chapitre 31

Guilhem jeta l'émeraude aux pieds du prince valaque et, sans attendre, se précipita pour prêter main-forte à Alaric tant il était certain qu'une traîtrise se préparait.

Pourtant ses craintes étaient vaines.

Certes, après avoir ramassé l'émeraude tombée sur la robe de Bernard d'Urgio, Dracul avait envisagé de rattraper les prisonniers, ou au moins d'envoyer Radu les percer d'une flèche. Il avait le cœur gonflé de dépit pour avoir dû céder aux injonctions de cet insolent Ussel et se venger l'aurait apaisé. Mais Dracul était avant tout un être froid chez qui la raison dominait les sentiments.

Il avait deviné combien Ussel pouvait être redoutable. Dans l'accomplissement de sa vengeance, un de ses hommes pouvait être navré. Or, il avait un long et difficile voyage à accomplir jusqu'en Valachie. À quatre, ils pourraient à peine s'occuper des chevaux et ils auraient du mal à se défendre s'ils faisaient de mauvaises rencontres. Il ne pouvait s'offrir un affrontement, uniquement pour satisfaire ses passions.

Il admira donc un instant la pierre de Lucifer avant de la glisser dans une fonte de sa selle. Puis il donna ordre à ses hommes de se mettre en route.

Rapidement, il rejoignit Dragu qui les attendait avec les chevaux de bât, près de la fontaine.

Au trot, ils prirent la direction de Bélesta.

Guilhem d'Ussel courait à perdre haleine. Glissant dans les pentes et s'accrochant aux touffes d'herbes et aux branches, il ignorait la douleur de son épaule meurtrie par le carreau d'arbalète. Enfin il aperçut Alaric qui avait déjà rejoint Sanceline et Wolfram.

— Seigneur, cria Alaric en l'apercevant, ils sont saufs !

Guilhem ressentit un immense soulagement. Il prit alors seulement conscience de la neige qui le fouettait et du froid qui s'installait.

Sanceline accourait et se jeta dans ses bras où elle se serra comme si elle voulait s'unir à lui pour l'éternité.

Wolfram les ramena à la réalité.

— Kyot, les suivons-nous ? On peut les rattraper…

— Je peux les poursuivre, seigneur ! lança Alaric.

À regret, Guilhem se sépara de Sanceline. Il regarda le ciel gris et hésita. Il mourait d'envie d'y aller, de tout tenter pour rejoindre les valaques, malgré la vanité de l'entreprise puisqu'ils n'avaient ni chevaux ni armes. Mais il serait contraint de laisser Sanceline. Or, c'était à lui de la protéger. De plus, la neige allait les piéger dans ce bois s'ils s'attardaient.

— Ce serait inutile, dit-il. Ils doivent être loin… Mais la partie n'est pas terminée.

Eschenbach lui lança un regard interrogateur.

— Retournons au gouffre. Alaric, reste derrière nous et sois vigilant. Je n'exclus pas une traîtrise de Dracul.

— Comment as-tu trouvé l'émeraude, Kyot ? demanda Wolfram après un moment.

La question lui brûlait les lèvres depuis que Guilhem était sorti du gouffre.

— Comme l'a dit Enguerrand, il y a un lac au fond du gouffre. Pendant que je cherchais l'émeraude, ce lac s'est brusquement vidé. Je pense que c'est ce qui provoque la brusque sortie des eaux de la source de l'Orbe. À ce moment-là, j'ai vu un coffre apparaître. Je l'ai tiré. Il contenait l'émeraude.

— Je vais réécrire le conte du Graal avec ce que j'ai appris. Grâce à toi, j'en connais bien plus sur elle que Chrétien de Troyes ! fit Wolfram avec satisfaction.

— Tu en sauras encore plus quand je l'aurai reprise au comte Dracul.

— Tu veux vraiment le poursuivre ? s'enquit Sanceline, avec inquiétude.

Elle se serrait contre Guilhem en lui tenant la taille.

— Peu importe cette pierre ! ajouta-t-elle avec dépit.

— Dracul m'a volé, Sanceline. Il est parti avec mes biens, mon haubert, l'épée que m'a offerte le comte de Foix et ma vielle. Je perdrais mon honneur et ma réputation si je les lui laissais.

Il n'en dit pas plus, car il savait que ce n'était pas la véritable raison pour laquelle il pourchasserait le comte. Un silence contrarié s'installa, tandis qu'ils avançaient dans la neige tourbillonnante.

S'il n'y avait eu l'émeraude, Guilhem, comme Lancelot, aurait sans hésiter abandonné ses biens et son honneur pour rester avec celle qu'il aimait. Mais le Graal était plus fort que ses sentiments. Il avait l'impression que la pierre exigeait d'être reprise au comte Dracul. Troublé, il s'interrogeait sur cette fascination qu'elle exerçait sur lui.

Arrivés au gouffre, ils découvrirent Enguerrand qui les attendait appuyé sur un bâton, grelottant sous la neige.

— Père, du courage, il faut marcher jusqu'à Bélesta pour y demander l'hospitalité cette nuit, lui dit sa fille, resserrant affectueusement son manteau autour de son cou.

— Nous avons encore quelque chose à faire, mes amis, dit Guilhem après avoir récupéré son hoqueton posé sur une branche.

S'approchant du gouffre, il attrapa la corde et la tira doucement jusqu'à ce qu'il sente une résistance. Ensuite, il la coupa et la noua à son baudrier. Puis il s'apprêta à descendre en s'aidant de l'autre morceau de corde encore attachée à un arbre.

— Que fais-tu ? demanda Sanceline, étonnée.

— Au bout de cette corde, j'ai attaché le coffre dans lequel se trouvait l'émeraude, expliqua Guilhem.

— Tu veux le garder ? interrogea Wolfram sans comprendre.

— Il est en or, mon ami, laissa tomber Guilhem.

— En or ? s'exclamèrent presque à l'unisson ses compagnons.

— Oui, mais il est aussi très lourd. On viendra le chercher plus tard. Pour l'instant, je vais seulement attacher la corde un peu plus bas dans le gouffre de manière à ce que personne ne la découvre.

Il descendit de deux toises et noua solidement le cordage à une racine avant de remonter.

— Quand tout sera fini, on reviendra, expliqua-t-il en saisissant la main de Wolfram pour sortir. Mais je vous préviens, ce sera une rude besogne.

— Combien pèse-t-il, seigneur ? demanda Alaric.

— Au moins soixante livres, l'équivalent de huit à dix mille pièces d'or.

Ils restèrent stupéfaits, devant l'énormité de la somme, n'osant demander à Guilhem ce qu'il ferait d'une telle fortune.

Ayant ramassé leurs casques, que les valaques avaient laissés, ils prirent la direction de Bélesta. En chemin, Enguerrand questionna sa fille sur sa mort. Elle lui parla du tunnel lumineux, de la musique magnifique et du bonheur qu'elle avait éprouvé. Elle raconta qu'elle avait revu sa mère et le pauvre homme se mit à pleurer. Elle dit aussi qu'elle avait aperçu sa propre dépouille quand elle était sortie de son corps, et comment elle l'avait réintégrée sur ordre de la mystérieuse créature lumineuse.

Plusieurs d'entre eux restèrent mal à l'aise après ce récit. Ce qu'avait connu Sanceline lors du grand passage, ce n'était pas ce que les Églises affirmaient. Enguerrand était bouleversé. Sa fille n'avait pas reçu le *consolamentum*, donc elle aurait dû prendre possession d'un nouveau corps. Peut-être cela serait-il arrivé au bout de cet étrange tunnel, se rassurait-il, mais pourquoi avait-elle rencontré sa mère ? Pourquoi cette musique ? Et surtout, pourquoi était-elle revenue ?

Alaric, lui, jugeait que dame Sanceline avait ressuscité comme le Seigneur Jésus et il la regardait désormais avec dévotion. Quant à Wolfram, il songeait à Conrad. Avait-il vécu la même expérience ? Il s'inquiétait aussi pour son retour en Allemagne. Il s'était souvenu avoir laissé sa bourse sur son cheval. À moins qu'il ne rattrape les voleurs, il était désormais pauvre comme un gueux. Mais comment pourrait-il retrouver Dracul sans cheval, sans épée et sans argent ?

Sanceline, elle, s'inquiétait, car Guilhem n'avait posé aucune question et elle se demandait s'il n'allait pas la rejeter. Qui voudrait d'une épouse morte ?

Elle se trompait, car si Ussel méditait, c'est qu'il avait d'autres préoccupations.

Le castelhar de Bélesta était un donjon crénelé de trois étages, mitoyen d'une grande salle à la charpente de bois couverte de pierres plates. Cet édifice et les écuries, granges et celliers attenants étaient protégés par une enceinte fortifiée en contrebas de laquelle se dressaient une chapelle, quelques masures, les ateliers d'artisans et un moulin.

Glacés et affamés, ils passèrent le pont de bois à la nuit tombée. Il n'y avait plus de garde pour assurer le péage à cette heure. La neige couvrait maintenant le sol sur près d'un pouce. Quelques chiens se manifestèrent en jappant, mais personne ne sortit des maisons soigneusement fermées et rembarrées.

La porte cloutée de l'enceinte du château était close, mais une corne pendait à une chaîne. Alaric sonna plusieurs fois jusqu'à ce qu'un homme les interpelle, du haut d'un merlon.

Annonçant son état de chevalier, Guilhem demanda l'hospitalité. L'homme de garde leur répondit qu'il ne pouvait ouvrir à cette heure et il leur proposa de s'installer dans une des granges à foin du village. Par l'archère, la sentinelle distinguait quatre ombres à pied, sans armes ni chevaux. Ce ne pouvait être des chevaliers, mais plutôt des rôdeurs cherchant à se faire passer pour ce qu'ils n'étaient pas.

Ce fut Enguerrand qui les sauva.

— Pierre d'Ornolac m'avait dit que les Parfaits étaient bien accueillis à Bélesta, que vous étiez tous de *bons hommes*, mais je vois qu'il s'était trompé, dit-il. Je n'ai jamais été reçu ainsi.

— Êtes-vous un Parfait de notre religion ? Connaissez-vous le saint homme Ornolac ?

— Oui, dit Enguerrand, malheureusement il est mort. C'est pourquoi nous sommes ici.

— Assez caqueté ! cria Guilhem, qui ne maîtrisait plus son impatience. Allez prévenir Raymond de Bellissen. Je suis déjà venu ici avec le comte de Toulouse, quand j'étais son capitaine des gardes. Je suis au service de la comtesse de l'Isle-Jourdain qui m'a confié son aumônière. Nous avons été attaqués et volés

par des gredins, il y a peu, et nous demandons un abri pour la nuit et un repas.

— J'y vais, noble seigneur, répliqua le garde, désarçonné par ce discours, mais notre seigneur est de méchante humeur et je crains toujours de le déranger pour rien…

Il partit et la conversation cessa. Ils attendirent encore un moment, toujours sous la neige. Guilhem s'apprêtait à sonner lui-même du cor quand les battants s'écartèrent enfin.

Ils se trouvèrent face à un groupe d'hommes farouches, coiffés de casque à nasal, épées, haches, marteaux d'armes et épieux en mains. Ils étaient en robe ou en surcot recouvert pour les uns de pélichons, manteau doublé intérieurement de fourrure, et pour les autres de balandras avec des ouvertures pour passer les bras. Quelques-uns portaient des torches de résine.

— Qui êtes-vous ? s'enquit l'un d'eux, d'un ton menaçant.

Yeux noirs et méfiants, menton en galoche dans un visage émacié à la peau cendrée, cheveux aile de corbeau ; Guilhem reconnut sans peine Raymond de Bellissen, le seigneur du lieu.

— Guilhem d'Ussel, seigneur de Lamaguère. Je suis venu chez vous avec le comte de Toulouse, il y a cinq ans. Pour l'heure, je suis au service de la noble sœur du comte de Foix qui m'a donné son aumônière comme laissez-passer. Nous sommes tombés dans un guet-apens en nous rendant à Puivert. Les marauds ont pris nos armes et nos chevaux.

— Des estropiats, ici ? intervint un jeune chevalier, incrédule.

— Pas des pendards ordinaires. Ils avaient déjà tenté d'assassiner la comtesse de l'Isle-Jourdain.

— Dame Esclarmonde ? s'exclama un autre chevalier, celui-là plus âgé que le seigneur de Bellissen.

— Oui.

— Entrez vous mettre à l'abri, décida Raymond de Bellissen.

Ils traversèrent une cour blanche de neige et entrèrent dans la salle à la charpente en troncs de sapins à peine dégrossis. À une extrémité, un feu se consumait et la fumée sortait par un trou dans le toit. La table du dernier repas était encore dressée. Sur le sol, couvert d'aiguilles de pin, des molosses rongeaient

des os. Près du foyer, quelques serviteurs étaient couchés sur des paillasses.

Entendant des chevaliers entrer, hommes et femmes se levèrent et les chiens grognèrent.

— Miquel, Dejean, Sybille, apportez du vin et des charcutailles pour nos visiteurs, et allez chercher du pain au four. Mettez du bois dans le feu, il gèle ici ! Et vous, mes nobles amis, assoyez-vous sur ces bancs et racontez-nous vos aventures.

Les murs de pierre étaient enduits d'un grossier mélange de chaux et de paille. Des têtes d'ours, de sangliers et de mouflons naturalisés étaient accrochées à la charpente ainsi que deux écus, un marteau d'armes et des haches de combat de toutes formes. Il n'y avait aucune tenture, aucun gonfanon. Seuls les bancs à dossier avaient des coussins. Rien n'avait changé depuis la dernière visite de Guilhem.

— Laissez-moi vous présenter mes amis, seigneur de Bellissen, dit-il en s'asseyant avec soulagement tant sa fatigue était grande. Le chevalier Wolfram d'Eschenbach est un invité du comte de Toulouse, Enguerrand est Parfait. Je l'ai connu à Paris où il dirigeait la guilde des tisserands. Dame Sanceline est sa fille. Alaric est mon écuyer.

Comme à castrum Tarascone, tout le monde fut surpris quand Sanceline ôta son casque et baissa son camail, dévoilant ses cheveux tressés et son fin visage.

— Gaillard et Bernard sont mes chevaliers, dit à son tour Raymond, en désignant les deux hommes d'armes, l'un âgé et l'autre plus jeune, qui étaient intervenus dans leur conversation.

— Où vous a-t-on attaqués ? demanda justement Gaillard.

Guilhem ne pouvait pas trop travestir la vérité. On trouverait les corps de ceux qui avaient été tués, même si les loups en auraient, entre-temps, dévoré une partie. Il avait donc déjà préparé un mensonge compatible avec ce qui s'était vraiment passé.

— Nous sommes venus ici cet après-midi faire soigner nos chevaux. Nous allions à Puivert. Mais peu après, dame Sanceline s'est aperçue qu'elle avait perdu une sacoche de sa selle. Nous sommes revenus en arrière pour la retrouver. Nous

ignorions que nous étions suivis. Non loin de la fontaine d'Orbe, une bande cachée de l'autre côté de la rivière nous a attaqués. Nous avons cherché refuge dans le bois et en avons tué quelques-uns. Mais dans l'échauffourée, ces larrons sont parvenus à capturer Enguerrand et sa fille, aussi avons-nous dû négocier. Nous avons abandonné nos bagages, nos armes et nos chevaux en échange de leur vie. Mon haubert était sur ma selle. Nous ne possédons plus que ce que nous portons.

— Ils auraient pu ne pas respecter leur parole, remarqua le plus vieux chevalier, tandis qu'on leur faisait passer des tranchoirs de pain, des pâtés, du gibier froid et des noix.

Une servante, ayant entendu qu'Enguerrand était Parfait, lui faisait réchauffer de la soupe de pois et de choux dans une petite marmite.

— Je leur avais fait jurer sur la très Sainte Vierge Marie, répondit Guilhem avec sérieux. Et surtout, ils avaient hâte de fuir, car, parmi eux j'avais reconnu des gens recherchés dans le comté de Foix.

— Ceux qui se sont attaqués à sa sœur ? demanda un autre chevalier.

— Oui.

Guilhem raconta alors avec plus de détails la félonie de Gilabert et de Brasselas envers Amicie de Villemur, et leur tentative pour l'assassiner avec la comtesse de l'Isle-Jourdain. Comme il le pensait, cette histoire intéressa bien plus les gens de Bélesta. Les terres des Bellissen s'étendaient jusqu'à Fanjeaux et Castelsarrasin et relevaient du fief de Mirepoix, lui-même dépendant des comtes de Foix.

Bien sûr Guilhem ne parla pas du comte Dracul, et pas plus des moines. Si on découvrait le corps de Bernard d'Urgio, on en déduirait qu'il s'agissait d'une victime des bandits et on n'y attacherait pas plus d'importance.

Guilhem conclut son récit en assurant qu'il repartirait dès qu'il le pourrait à la poursuite de ces larrons.

— Ce ne sera pas possible ce soir, seigneur d'Ussel, dit Bellissen. Si vous le voulez bien, nous en parlerons demain.

Le repas terminé, Wolfram, fort érudit en médecine, examina la blessure de Guilhem. Il la nettoya à l'eau chaude,

puis à l'esprit-de-vin. Étrangement, la plaie s'était presque refermée. Pendant ce temps, Sanceline recousait le gambison coupé et déchiré en plusieurs parts.

Les gardes étaient rentrés chez eux et les serviteurs s'étaient recouchés. Raymond de Bellissen invita Guilhem à partager son lit dans le donjon. La couche était large, sa femme et ses chiens lui laisseraient une place. Wolfram, lui, fut invité par Gaillard qui occupait l'étage supérieur du donjon. Quant à Enguerrand et à Sanceline, l'autre chevalier les accompagna chez le tisserand du village qui était le plus saint des cathares du pays. Réveillé, l'homme céda de bon cœur son lit au Parfait et à sa fille. Alaric resta dans la grande salle où il s'installa sur une paillasse, fort satisfait : il était le seul à bénéficier de la chaleur d'un foyer.

Chapitre 32

Le lendemain, Guilhem se leva en même temps que Raymond de Bellissen, bien avant l'apparition du soleil. Épuisé de fatigue, il avait dormi comme une souche et ne s'était réveillé qu'au moment où son hôte se levait.

Sorti du grand lit à rideaux, il enfila son gambison raccommodé tandis que Bellissen passait sa robe sur la chemise en doublet avec laquelle il avait dormi. Sa femme sommeillait encore, mais les chiens tournaient autour des deux hommes en frétillant, réclamant leur repas. La pièce, meublée seulement de quelques coffres, était glaciale. On entendait déjà marcher sur le plancher au-dessus, dans la salle où se trouvait Gauthier.

— Je dois rattraper mes voleurs, Raymond, dit Guilhem, attachant son baudrier sans épée. Donc, il me faut un cheval. Au moins pour aller à Puivert. Vendez-m'en un, je vous en prie, ainsi qu'une bonne lame, ou à défaut une hache.

— Pour l'épée et la hache, vous les aurez, promit le seigneur de Bellissen. Le fèvre[58] a forgé deux lames cette semaine, il vous en cédera une. Quant aux haches, j'en ai suffisamment. Mais je ne dispose que de six chevaux en ce moment, dont deux nécessaires aux labours et un qui boite. Je ne peux me démunir d'une monture. Si Foix ou Mirepoix ont besoin de moi, mes chevaliers doivent être montés.

— Je comprends, mais Gaillard ou Bernard pourrait me conduire à Puivert. Je chevaucherai en croupe. Votre chevalier me laissera là-bas et sera de retour le soir.

Bellissen ne parut pas enthousiaste à cette proposition.

— Pourquoi pensez-vous que vos voleurs sont partis vers Puivert ? Ils ont peut-être pris la route de Laroque de l'Olmois…

---

58 Forgeron.

La forteresse de Laroque se dressait à quatre lieues de Bélesta, sur la route de Mirepoix. Elle avait longtemps appartenu au vicomte de Béziers qui venait de la céder au comte de Foix.

— … Je ne peux m'engager pour Pierre de Dun[59], mais il a là-bas six chevaliers. Ils ont certainement plus de chevaux que moi, poursuivit Bellissen, et ils vous accorderont toute l'aide dont vous avez besoin.

Guilhem ne pouvait expliquer que le comte Dracul rentrait en Valachie, et que la route la plus directe pour se rendre en Italie passait par Puivert. Les valaques avaient déjà une belle avance. Aller à Laroque et à Mirepoix, c'était perdre encore plusieurs jours. Cependant, il comprenait pourquoi Bellissen répugnait à envoyer un de ses chevaliers à Puivert. Le château dépendait du vicomte de Carcassonne, tandis que Laroque était à Foix. En ce moment, les rapports entre les deux comtes étaient amicaux, mais ils ne l'avaient pas toujours été. Les confrontations restaient fréquentes entre chevaliers des deux partis.

Seulement ces querelles de suzeraineté ne concernaient pas Guilhem. Il était déjà venu à Puivert et il connaissait son seigneur Bernard de Congost, qu'il appréciait. Quant à sa femme, la belle Alpaïs, elle était cathare et tenait l'une des plus réputées cours d'amour. Il avait chanté devant elle, lors d'un concours de poésie réunissant les troubadours les plus talentueux du Toulousain, et il était certain que les châtelains l'aideraient.

— Raymond, proposa-t-il, un bon cheval vaut soixante sous d'argent, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Avez-vous vu des bezants d'or ?

— Parfois, mais les pièces d'or sont rares par ici, vous le savez, plaisanta Bellissen.

— Un bezant vaut huit sous. Je vous compterai dix bezants pour être conduit à Puivert. De quoi vous acheter un beau palefroi.

---

59 Le seigneur de Laroque.

Bellissen haussa un sourcil d'intérêt.

— Par la lance de saint Jacques, vous m'affriandez ! J'ai besoin de chevaux et la dernière récolte n'a pas été bien bonne. J'accepte donc, mais le chevalier qui vous accompagnera repartira aussitôt. Cependant… vos voleurs n'ont-ils pas pris votre bourse ?

— Elle est sous ma chemise, répondit Guilhem dans un sourire. Il aurait fallu qu'ils me tuent pour l'emporter.

Avant de quitter Lamaguère pour Saint-Gilles, Guilhem gardait l'espoir secret de parvenir à convaincre Amicie de devenir sa femme. Dès lors, si des négociations s'engageaient avec ses frères, il ne voulait pas manquer d'argent. Il avait donc fait coudre une sorte de ceinture de cuir, qu'il portait à même la peau, dans laquelle il gardait environ trois cents pièces d'or ; des florins de Louis VI fabriqués à Florence avec l'inscription *Ludovicus Francorum rex* ; des chaises, ces monnaies de Louis VII qui représentaient le roi assis tenant dans une main une fleur de lys et dans l'autre le sceptre ; des agnels, à l'effigie d'un agneau avec une croix et la légende : *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi* ; des masses que Philippe-Auguste avait fait frapper avec l'inscription au revers : *Philipp. Aug. D.G. Franc, rex*. Et, enfin, il y avait des bezants.

— Descendons, nous parlerons de tout cela dans la salle, proposa Bellissen en prenant son épée. Espérons que la neige ne soit pas trop tombée cette nuit.

La neige couvrait le sol sur près d'un pied. C'était beaucoup, mais le chevalier Bernard accepta de conduire Guilhem. Ils en parlèrent à table, autour de la soupe du matin alors que le soleil se levait. Alaric s'était joint à eux, ainsi que les autres hommes d'armes du château.

— Que ferez-vous une fois que le sire de Congost vous aura vendu un cheval, seigneur Guilhem ? demanda le chevalier.

— J'irai à Limoux, puis à Carcassonne. Ici ou là, on aura certainement vu mes pendards. Ils ont six chevaux de bât, sans compter nos palefrois. Ils ne passeront donc pas inaperçus si on les poursuit. J'achèterai aussi un harnois et des armes, et je les châtierai.

— Combien sont-ils ?

— Quatre.

— Comment pourrez-vous les combattre, seul contre quatre ? interrogea Raymond de Bellissen.

Avant que Guilhem réponde, il proposa :

— Je pourrais vous accompagner avec Bernard. Ils ont volé sur mes terres et je suis seigneur justicier.

Après avoir réfléchi, Bellissen voyait là une occasion de se saisir des rapines des voleurs. Si ces larrons avaient déjà un butin rondelet, même en le partageant avec Ussel, cela arrangerait ses affaires. Il pourrait peut-être acheter quelques belles pièces de tissus à son épouse.

— La poursuite pourra nous conduire fort loin, seigneur, objecta Guilhem. Ils ont suffisamment de chevaux pour galoper des journées entières. Je mettrai peut-être un mois, ou plus, pour les trouver. J'ai l'habitude de ce genre de chevauchées, et je dispose de tout le temps nécessaire.

— Un mois… Diable, en effet, je ne peux m'absenter si longtemps.

Wolfram d'Eschenbach entra à ce moment avec Sanceline rencontrée dans la cour. S'il était en haubert, Sanceline n'avait que sa robe. Tous deux étaient couverts de leur manteau.

— Wolfram, je pars à Puivert. C'est un château à quatre lieues d'ici. Bernard me conduira à cheval. J'achèterai une monture là-bas et je partirai en chasse de nos marauds.

— Sans moi ? plaisanta l'Allemand en aidant Sanceline à s'asseoir.

— Je vais envoyer Alaric à Foix. À pied, il mettra deux ou trois jours et il reviendra avec des chevaux pour vous chercher. Dame Esclarmonde vous accordera l'hospitalité, le temps que je revienne.

— Qu'en dites-vous, gente Sanceline ? demanda Wolfram.

— Cela me déplaît, vous le savez bien. Guilhem se fera tuer s'il attaque seul ces quatre hommes.

— Nous en avons déjà parlé, Sanceline. Mais je ne retournerai pas à Foix sans ce qui m'appartient, répliqua Guilhem.

— Je vais avec toi, Kyot. Dame Sanceline est en sûreté ici et n'a pas besoin de moi, laissa tomber Wolfram.

Il avait raison, et Guilhem savait qu'avec Eschenbach, il aurait le meilleur des compagnons d'armes. Il se tourna vers Raymond de Bellissen :

— Votre chevalier peut nous conduire tous les deux à Puivert, il aura seulement à ramener un cheval par la bride. Et je doublerai bien sûr ce que je vous ai promis.

Vingt bezants d'or ? Bellissen n'hésita pas. Surtout qu'en rendant ainsi service à Ussel, il contenterait le comte de Foix.

— Bernard vous conduira, accepta-t-il. Quant à dame Sanceline et son père, ils sont mes hôtes aussi longtemps qu'ils le désirent.

— Pouvons-nous partir maintenant ?

— Si fait. Bernard, fais préparer les chevaux ! Seigneur d'Ussel, allez chercher une des épées que le fèvre a fabriquées. Je vous donnerai une hache quand vous reviendrez.

Guilhem se leva.

— Sanceline, Alaric, venez avec moi, j'ai à vous parler.

Ils sortirent. Dans la cour, des serviteurs balayaient la neige. Le portail était ouvert. Ils firent quelques pas de manière à ce qu'on ne puisse les entendre.

— Alaric, rends hommage à dame Sanceline, commanda Guilhem en prenant la main de Sanceline et en la tendant à l'homme d'armes.

Des larmes coulèrent sur les joues de la fille d'Enguerrand, tandis qu'Alaric mettait un genou au sol et lui baisait le pouce.

— Dame Sanceline, je suis votre homme et je me donne à vous, dit-il d'une voix émue.

— J'espère revenir rapidement, Alaric fit Guilhem. Mais si dans, disons, quatre semaines, je n'étais pas de retour, tu amèneras Sanceline à Lamaguère et tu feras part de ma volonté à Bartolomeo et à Aignan. Sanceline sera désormais la châtelaine.

Elle voulut parler, mais il lui mit la main sur la bouche.

— Sanceline, je vais te laisser suffisamment de pièces d'or pour permettre à Alaric de trouver des chevaux, de vous équiper et d'engager une escorte. À Lamaguère, tu raconteras tout à

Bartolomeo. Qu'il rassemble une dizaine d'hommes et, avec Alaric, vous le conduirez ici récupérer le coffre. À plusieurs, il n'y aura pas difficulté pour le remonter du gouffre, même s'il y a deux passages étroits.

— Guilhem, Aignan, et ceux que je connais, m'accepteront, dit Sanceline. Bartolomeo aussi, peut-être, mais ni le comte de Toulouse ni tes suzerains.

— Ils t'accepteront, car tu seras riche, et il n'y a que cela qui compte pour eux. Avec Bartolomeo, tu iras voir l'archevêque d'Auch et le comte d'Armagnac. Tu paieras ce qu'ils demanderont. Bartolomeo négociera avec Raymond de Saint-Gilles. Mais ne t'inquiète pas, je reviendrai. Dans la pire situation, vous quitterez Lamaguère. Tu auras ce qu'il faut pour t'établir n'importe où, avec ceux qui te suivront en souvenir de moi.

De nouveau, elle voulut parler, mais il l'en empêcha en mettant un doigt sur sa bouche.

— C'est ma volonté, fit-il.

Il baisa les lèvres de Sanceline, puis frappa amicalement sur l'épaule d'Alaric.

— Allons voir Enguerrand, dit-il.

Ils sortirent du château. La maison du tisserand était la première dans le village. L'artisan était sur son métier avec son épouse. Ils s'interrompirent et se levèrent respectueusement en les voyant entrer. Guilhem les salua et demanda à l'homme d'accorder l'hospitalité pour quelques jours à Sanceline et à son père. Il paierait pour leurs débours, promit-il. L'homme, qui se nommait Arnaud, le remercia, mais précisa qu'il refusait de recevoir de l'argent.

C'était déjà un immense honneur pour lui d'avoir un Parfait dans sa maison.

Sanceline insista et lui répéta qu'elle assurerait les frais de leur hébergement. Ensuite elle prit l'échelle qui conduisait à l'étage où se trouvait la chambre, seule pièce de la maison, à part l'atelier.

Alaric restant en bas, Guilhem la suivit et ils trouvèrent Enguerrand qui se reposait.

Guilhem lui fit part de ses décisions et lui annonça qu'il épouserait sa fille à son retour. Le vieil homme parut déçu que son enfant ait renoncé à être Parfaite mais n'éleva pas d'objection. Ensuite, Guilhem demanda à Sanceline de l'aider. Il défit les boucles de son gambison, puis ôta son gilet et son doublet, dégageant la large ceinture qui lui serrait les reins.

Il donna son couteau à Sanceline – c'était celui de Bernard d'Urgio –, et il lui demanda de découdre trois des bandes cousues. Elles contenaient le tiers de la somme qu'il transportait. Cent pièces d'or.

Quand ce fut fait, il se rhabilla et compta cinquante pièces qu'il rangea dans son escarcelle, laissant le surplus à Sanceline. Sur ses conseils, elle en mit quelques-unes dans son aumônière et donna le reste à son père.

Comprenant que leur séparation était maintenant certaine, elle fondit en larmes. Elle retenait sa peine depuis trop longtemps, n'ayant pas voulu paraître faible aux yeux de Wolfram ou d'Alaric.

— Je ne veux pas que tu partes, balbutia-t-elle.

Il ne répondit pas, ne sachant que dire.

— Laisse-les avec cette maudite émeraude, elle appartient au Diable et causera leur perte. Je le sais.

— Ne dis pas ça, elle t'a ramenée à la vie, Sanceline !

Il ajouta, sans chercher à la convaincre :

— Je dois le faire, tu dois le comprendre.

Elle ravala un sanglot et essuya ses joues. Ils descendirent.

Accompagnés d'Alaric, ils se rendirent à la forge qu'ils trouvèrent facilement, attirés par le bruit du marteau sur l'enclume.

C'était une pauvre forge de campagne, un simple abri de planche accolé à une maison à pans de bois et aux murs en torchis. Tout un côté de l'abri formait la cheminée. Un gamin l'alimentait en combustible et l'ouvrier maniait le gros soufflet plat en bois et peau de buffle. Devant une enclume, le forgeron en tablier de cuir, façonnait une lame. Il s'arrêta de travailler en les voyant approcher.

— Dieu te dit bonjour, maître forgeron, fit Guilhem, chaleureusement.

— Dieu vous garde, haut et gracieux seigneur, répondit l'autre, à la fois respectueux et intrigué.

La nouvelle de leur arrivée s'était vite répandue dans le village.

— J'ai besoin d'une épée, ton seigneur m'a dit que tu avais forgé deux lames. Il a accepté de m'en céder une.

— C'est vrai, noble seigneur, j'en façonne une autre en ce moment, toujours pour les gardes.

— Je veux les voir.

Le forgeron posa la grosse pince et son marteau, essuya ses mains et proposa à Guilhem de le suivre dans sa maison.

Ils entrèrent dans une pièce au sol de terre recouvert de pierres plates irrégulières. Sur une escabelle, une femme filait une pelote de laine avec une quenouille. Un enfant dans un berceau dormait à ses pieds ainsi qu'un gros chien. Un feu de braises se consumait sur des pierres, chauffant une marmite. La fumée s'évacuait par une ébrasure dans le mur. Au fond de la pièce se dressait un lit de bois. Il avait deux coffres, dont un avec quelques sculptures, très simples. Au mur pendaient des ustensiles de fer et d'osier.

Le forgeron présenta sa femme avant d'ouvrir le coffre sculpté. Il en sortit toutes sortes d'objets forgés : des crochets, un chandelier, des ferrures et des verrous, des fers d'épieu et de marteaux, des lames et même un casque rond. Enfin ce furent deux épées, très simples, dans des fourreaux de cuir de buffle.

C'étaient des lames courtes, larges, épaisses, avec deux tranchants à peine aiguisés et une garde cruciforme emmanchée sur de longues poignées de bois sans pommeau. Guilhem en prit une. Lourde, elle tenait bien en main. Il la posa et dégaina l'autre.

C'étaient des armes frustes, mais bien trempées, de bons outils pour frapper à coups de taille, aussi puissantes qu'un marteau d'armes pour briser un casque ou un écu.

— Le seigneur te les achète combien ?

— Cinq deniers d'argent, seigneur.

— Je prends celle-là. Voici une pièce d'or. C'est bien plus qu'il te donne. Je prendrai aussi cet épieu.

Il désigna l'épieu attaché au mur.

L'artisan n'avait jamais vu d'or. Il fit signe à sa femme de venir regarder la pièce que Guilhem lui avait glissée dans la main.

— Tu feras une autre épée pour mon écuyer Alaric, qui est dehors. Dame Sanceline te la paiera.

Il attacha le fourreau à son baudrier et ajouta :

— C'est dommage que tu n'en aies pas deux.

— Pourquoi ne pas proposer la tienne au seigneur ? fit la femme du forgeron, les yeux brillants de convoitise.

— La mienne ? Mais nous devons tous garder une arme ici, en cas d'attaque du château.

— Tu en forgeras une autre dans la semaine. On ne va pas nous attaquer aujourd'hui !

— Montre-la-moi, proposa Guilhem.

Le forgeron alla à son lit, en ouvrit la porte et sortit un fourreau tressé de la paillasse. Guilhem le prit et dégaina l'épée qu'il contenait.

Identique à celle qu'il venait d'acheter, la poignée était en corne recouverte d'une tresse de cuir.

— Je te la prends pour une autre pièce, proposa Guilhem.

Le forgeron regarda sa femme qui approuvait de la tête. Il hésita encore un instant, mais la cupidité ou la misère dans laquelle ils vivaient l'emporta.

— C'est d'accord, seigneur.

Ils revinrent au château. Guilhem avait attaché l'épée à son baudrier et Alaric tenait l'épieu et l'autre épée du forgeron.

Ils trouvèrent Wolfram avec Gaillard qui faisait préparer les chevaux. Wolfram avait revêtu son haubert et mis son casque. Gaillard avertit Guilhem que Raymond de Bellissen était dans la tour. Guilhem s'y rendit et le retrouva sur la terrasse où il vérifiait qu'on avait ôté toute la neige.

— Seigneur de Bellissen, j'ai préparé la somme promise.

— Descendons chez moi.

Ils empruntèrent l'échelle qui traversait les étages jusqu'à sa chambre. Des cloisons de bois isolaient ce passage des salles.

Devant une étroite fenêtre voûtée, la dame de Bellissen se faisait épouiller par sa servante. Guilhem la salua avant de sortir

les vingt bezants qu'il remit à Raymond. L'autre alla les ranger dans un coffre de bronze qu'il ouvrit avec une clef qu'il portait à son cou.

— Venez choisir votre hache, dit-il, après l'avoir remercié.

Ils partirent peu après. Wolfram en croupe derrière Bernard, mais ils changeraient de chevaux en cours de route pour ne pas fatiguer les montures. Ils ne s'arrêtèrent que pour faire boire les animaux à l'Hers et mangèrent seulement un morceau de pain noir qu'ils avaient emporté.

En début d'après-midi, ils contournèrent l'immense lac qui s'étendait devant le castrum[60]. Bâti sur une petite butte, le château était formé de plusieurs salles et d'une haute tour. Les guetteurs les avaient vus et des sons de trompe retentirent comme ils s'approchaient.

Quand ils furent devant le pont-levis, le sergent de garde reconnut le chevalier de Bélesta. Bernard ayant expliqué les raisons de leur visite, on les fit entrer dans une cour où chiens, mulets, chevaux, poules, chèvres et porcs erraient en liberté.

Bernard de Congost était parti à son château de Villefort aussi le sergent les conduisit-il auprès de la châtelaine.

Dans la grande salle du château, Alpaïs de Congost et quelques épouses de chevaliers, entourées d'enfants, jouaient de la viole, du psaltérion et du tambourin. Alpaïs se souvenait, bien sûr, de Guilhem d'Ussel qui avait remporté un prix dans sa cour d'amour, et elle se réjouit de son arrivée. Elle donna des ordres pour qu'on serve des vins et des pâtés chauds aux voyageurs, après qu'on les eut fait asseoir devant la cheminée, sur des bancs recouverts de coussin brodés.

Guilhem connaissait les lieux et ne s'étonna pas de la riche décoration de la pièce, avec ses grandes tentures, ses coffres ciselés et son dressoir où étaient exposés une vaisselle d'argent et de grands verres à pied. Sur les dalles du sol, il n'y avait ni

---

60 Quelques années plus tard, ce lac devait se vider accidentellement dans la vallée plus bas et submerger la cité de Mirepoix.

herbe ni paille, mais des tapis. Alpaïs était la sœur d'Arnaud-Roger, un des coseigneurs de Mirepoix, une des plus riches familles du pays.

C'est entouré d'un bataillon de jolies femmes que Guilhem présenta le *minnesinger* Wolfram d'Eschenbach avant de raconter le guet-apens contre Amicie de Villemur et Esclarmonde de Foix, ce qui horrifia l'assistance, toute gagnée à la cause cathare. Il termina en expliquant qu'il poursuivait les brigands, mais que dans un affrontement avec eux, il avait dû leur abandonner ses chevaux contre la vie d'un Parfait qui les accompagnait.

— Je viens avec humilité, gracieuse dame de Puivert, vous supplier de me vendre des chevaux pour rattraper cette truandaille. Sinon j'irai à pied jusqu'à Limoux car Bernard, le chevalier de Bélesta qui nous a conduits, doit rentrer ce soir.

— Rassurez-vous, noble Guilhem, nous élevons moult chevaux dans les élevages de notre ferme du lac. Je peux vous en prêter deux que vous nous ramènerez quand vous le pourrez, car je connais votre réputation de preux et loyal chevalier, mais j'ignore si nous avons suffisamment de selles et de harnais.

— Merci, noble et gracieuse dame, mais je paierai les palefrois, car le sort des armes pourrait m'être défavorable et je n'aimerais pas partir dans l'au-delà en avant laissé une dette impayée. Les selles et les harnais ont peu d'importance. Nous pouvons nous contenter de corde comme brides. Nous nous équiperons à Limoux, ou à Carcassonne.

Elle demanda à une de ses servantes de faire chercher son intendant. Pendant ce temps, Guilhem l'interrogea :

— Savez-vous si vos guetteurs ont aperçu des étrangers ?

— Ce matin à l'aurore, on a vu quatre cavaliers longer le lac. Ils avaient avec eux plusieurs chevaux de bât et les sergents d'armes ont jugé que c'étaient des marchands. Ils ne se sont pas approchés et ont filé vers Limoux.

— Ce sont eux ! dit Guilhem.

Alpaïs de Congost lui proposa l'hospitalité pour la nuit, mais Guilhem la refusa avec beaucoup de déférence, expliquant que ceux qu'il poursuivait avaient déjà une bien grande avance et qu'il restait encore quelques heures de jour durant lesquelles il

pourrait chevaucher. Elle lui suggéra de s'arrêter au moins au château de Villefort, où son cher époux apprécierait de passer la soirée avec lui, ce que Guilhem accepta, Villefort étant à une lieue sur la route de Limoux.

L'intendant arriva. La châtelaine lui demanda de conduire les chevaliers à la ferme, de leur laisser choisir des chevaux et de conclure la vente. Guilhem la remercia à nouveau et s'excusa encore pour son départ si rapide. Alpaïs[61] lui pardonna affablement, à condition qu'il revienne avant l'été pour lui chanter le bonheur de vivre.

61 Alpaïs et Bernard de *Congost* recevront tous deux le consolamentum avant de mourir. Leur fille, Saissa, Parfaite, mourra sur le bûcher de Montségur et leur fils, Gaillard, sera un des héros de la lutte contre les croisés de Montfort.

Chapitre 33

Une heure plus tard, Guilhem et Wolfram chevauchaient sur le chemin de Villefort. Après avoir fait leurs adieux à Bernard, l'intendant leur avait trouvé deux vieilles selles et des harnais encore en bon état. Les palefrois étaient jeunes et vigoureux et Guilhem les avait payés sans barguigner. Le temps était doux et clair et avec leurs solides épées, ils se sentaient capables d'affronter Dracul et ses hommes.

— Dans combien de temps les rattraperons-nous, Kyot ?

Leurs montures trottaient le long d'un sentier à flanc de colline d'où ils avaient une vue magnifique sur la plaine en contrebas.

— Pour l'instant, ils peuvent encore aller bien plus vite que nous avec leurs chevaux de rechange. Mais ils ne connaissent pas le pays et, dans cette montagne, ils peuvent facilement s'égarer. Limoux est une ville de marchands. On nous dira s'ils y sont passés et on y achètera d'autres chevaux. En changeant de monture, nous serons capables de les rejoindre.

— Mais peut-être pas de les battre, Kyot, remarqua Wolfram au bout d'un moment. Tu n'as plus de haubert, et ils ont des arcs dont ils savent se servir. Qu'ils t'envoient une flèche bien placée…

— Parle pour toi, mon ami, moi je suis immortel ! plaisanta Guilhem avant d'ajouter : Je trouverai de quoi m'équiper à Limoux, ou sinon à Carcassonne. Je connais aussi là-bas un artisan qui fabrique les meilleures arbalètes du pays. Avec elles, nous serons à armes égales. De plus, nous aurons l'avantage de la surprise, car Dracul doit penser que nous ne pourrons plus les rattraper.

C'est bien plus tard que Wolfram demanda à son compagnon s'il ne s'était pas interrogé sur les raisons pour lesquelles la pierre de Lucifer avait été dissimulée dans le gouffre.

— Tu l'as dit toi-même, répondit Guilhem, les Goths adoraient ces cachettes sous les eaux. Alaric connaissait ce gouffre et cette fontaine, il a jugé que c'était le meilleur endroit.

D'un geste, il désigna les hauteurs devant eux.

— Sais-tu comment on appelle cet endroit ?

— Comment le saurais-je ? répondit Wolfram dans un rire.

— Les montagnes d'Alaric. On dit que c'est là que le roi de Toulouse a caché ses trésors avant de rencontrer Clovis. Au moins, nous savons que c'est en partie vrai.

— D'accord… mais pourquoi l'évêque Nicétas n'a-t-il pas emporté l'émeraude ?

Guilhem marqua son ignorance par une grimace.

— Nicétas en savait beaucoup plus que nous sur cette pierre, poursuivit l'Allemand. Souviens-toi de ce qu'Enguerrand a appris d'Ornolac. L'émeraude était conservée à Rome jusqu'à ce qu'elle soit volée par Alaric. Théodoric l'a ensuite amenée à Toulouse et Alaric II l'a dissimulée dans ce gouffre. Un de ses fidèles connaissait le secret de la cachette et s'est rendu à Rome, puis à Constantinople. Il a décrit la cachette dans un parchemin confié à un prêtre, et ce parchemin est parvenu jusqu'à Nicétas.

Guilhem hocha la tête tandis que le chevalier allemand poursuivait :

— Nous avons supposé qu'on y décrivait uniquement l'endroit où était cachée la pierre. Je crois qu'il contenait aussi une explication sur les pouvoirs de l'émeraude.

— Possible…

— Ses pouvoirs n'étaient pas seulement bienveillants. Nicétas le savait. Il voulait voir l'émeraude, témoignage de l'existence de Dieu et de Lucifer, mais il savait qu'elle représentait un danger. Aussi n'a-t-il pas voulu l'emporter.

— Billevesée ! Dracul a bien dit qu'elle donnait la vie, et Sanceline en est la preuve. D'ailleurs, c'est pour cela qu'il me l'a volée.

— Vladislas de Valachie a aussi dit que si la *lapis ex cœlis* était capable de sauver les vies, elle pouvait porter la mort. Est-

ce si invraisemblable ? Après tout, qu'attendre d'un objet ayant appartenu au Démon ?

— Elle a ramené Sanceline à la vie et m'a sauvé plusieurs fois, répliqua Guilhem, mal à l'aise. À aucun moment je n'ai eu le sentiment qu'elle était maléfique.

L'idée que le Démon l'ait protégé ne le dérangeait pas, mais savoir que Sanceline était revenue à la vie par l'intermédiaire de Lucifer lui provoquait des frissons d'horreur. Aussi ne dit-il rien de l'instant où il avait vu la pierre dans le coffre d'or, de ce moment où il avait eu l'impression que l'émeraude l'étudiait, de ce sentiment étrange qui le poussait à aller la reprendre.

Bernard de Congost leur accorda une magnifique hospitalité à son château de Villefort et leur proposa des hommes d'armes pour poursuivre leurs gredins ; une offre qu'ils déclinèrent pour des raisons évidentes. Ils repartirent le lendemain pour Limoux où ils arrivèrent à la nuit tombante.

À proximité de l'Aude et près des routes qui vont du nord au sud et de la Méditerranée à l'Atlantique, Limoux était une importante ville commerçante aux ateliers de tisserands réputés. Fondée par les habitants du village de la forteresse de Flaçan[62], qui se dressait en haut d'une colline escarpée, les cathares y étaient nombreux. Quelques années auparavant, Roger de Béziers avait accordé à la ville une charte de liberté.

Ils trouvèrent une chambre dans la grande auberge de la cité et, pendant qu'ils se faisaient servir le souper, ils se renseignèrent sur le passage des valaques.

L'aubergiste ne savait rien, mais son cousin, qui tenait une écurie, vendait des mules et des chevaux et faisait aussi office de charretier, lui avait dit avoir acheté la veille trois chevaux et quelques marchandises à des voyageurs.

Ils terminèrent en hâte leur repas et se précipitèrent à la fameuse écurie.

À peine à l'intérieur, au milieu d'une dizaine de montures, Wolfram reconnut son palefroi et Guilhem le cheval d'Alaric,

62 Que Simon de Montfort devait raser.

ainsi que le roussin de bât. Ils interpellèrent le garçon d'écurie qui soignait les bêtes pour qu'il aille chercher le charretier.

Celui-ci arriva peu après. C'était un gringalet buriné et ridé comme une vieille pomme. Ses cheveux graisseux formaient une couronne autour de son crâne chauve tavelé et il affichait l'expression mécontente de ceux qui ont été dérangés durant leur repas. Mais cette attitude était aussi mêlée d'inquiétude, car le garçon lui avait dit que les deux chevaliers qui le cherchaient n'avaient pas l'air commode.

— Dieu te garde, l'ami ! Ces chevaux me plaisent, combien en veux-tu ? demanda Guilhem dès qu'il le vit approcher.

Il désigna la monture d'Alaric et celle de l'Allemand.

— Six livres chacun, seigneur. Ce sont de bonnes bêtes.

— D'où les tiens-tu ?

— Des étrangers me les ont cédées, hier, seigneur, répondit craintivement le charretier.

— Parlons rond, l'ami. Ces étrangers étaient des gredins. Ces chevaux sont à nous, ils nous les ont volés.

Devant le visage décomposé de son interlocuteur, Guilhem leva une main conciliante pour le rassurer.

— Je vais te les payer, rassure-toi. Décris-moi plutôt ces scélérats.

— Ils étaient quatre, seigneur. Coiffés de casques de cuirs et de fourrure avec une longue pointe de fer. Leurs épées ressemblaient à celles des sarrasins. L'un d'eux avait un écu sur lequel était peint un griffon d'argent. Ils portaient de longues moustaches noires. Pour sûr, c'étaient des étrangers venant d'Orient ou du Levant.

— Ce sont eux ! Que t'ont-ils vendu d'autre ?

— Des armes et des bagages, seigneur.

— Montre-les-moi.

L'homme les accompagna dans une remise, véritable bric-à-brac où étaient empilés et entassés selles, harnais, sacoches, armes, coffres et malles de toutes sortes, en bois et en buffle.

Immédiatement Guilhem aperçut la boîte de sa vielle à roue, posée sur une selle. Il se précipita, la saisit et l'ouvrit. L'instrument était intact.

— J'ai acheté cette vielle, seigneur, fit craintivement le charretier.

En fouillant, Wolfram avait aussi découvert une grande partie de leurs bagages volés. S'il n'y avait pas l'épée offerte par le comte de Foix, ni sa dague incrustée de pierreries, ni aucune arbalète, il trouva le haubert et le camail de Guilhem, ainsi que leurs rondaches.

— Dommage qu'il n'y ait pas nos arbalètes, fit-il en grimaçant.

— Il y en avait, seigneur, reconnut le vieil homme, embarrassé, mais comme les sergents d'armes de Flaçan en recherchaient, je les leur ai portées cet après-midi.

— Tant pis ! fit Guilhem. On en trouvera d'autres à Carcassonne. Combien t'ont-ils vendu nos affaires ?

— Je leur ai payé avec six pièces d'or, seigneur. Tout ce que j'avais.

— Je t'en donne dix. Demain, nous prendrons nos deux chevaux, la sellerie et mon hamois. Que tout soit prêt à laudes. Je te laisserai le reste et le roussin en garde, et surtout ma vielle. Je les reprendrai à mon retour.

Il ouvrit son escarcelle et en tira dix pièces.

Dès l'aube, ils prirent la direction de Carcassonne, celle suivie par le comte Dracul et ses gens.

Pour cette étape, ils étaient enfin bien équipés, tous deux en haubert et camail, casqués avec rondache, épée et hache. Le voyage leur prit la journée et ils n'aperçurent l'imposante masse de la cité qu'au coucher du soleil.

C'est Théodoric, le fils d'Alaric le Grand, qui avait construit l'enceinte et les tours de Carcassonne, sur d'anciennes fortifications érigées par les romains. Devenue la principale forteresse du royaume wisigoth, Théodoric y avait déposé les trésors enlevés par son père pendant le sac de Rome.

Après la défaite d'Alaric II, les comtes étaient devenus les tout puissants seigneurs de la cité jusqu'à ce que la bourgeoisie et le clergé, pressurés d'impôts, se révoltent. Avec le soutien de la papauté, commerçants et artisans y avaient obtenu une certaine liberté qui avait provoqué leur enrichissement.

Plus tard, le comte Roger de Béziers avait créé deux foires annuelles. Depuis lors, Carcassonne était devenue si prospère que la ville battait sa propre monnaie. En même temps, le château des vicomtes de Carcassonne était devenu le rendez-vous des troubadours les plus réputés.

Le commerce et les troubadours itinérants avaient propagé les idées cathares et depuis les Wisigoths, qui bien qu'ariens autorisaient le culte catholique, la tolérance religieuse avait toujours régné dans la province. Pour ces raisons, l'Église hérétique s'était solidement implantée à Carcassonne, tant dans la bourgeoisie que dans la noblesse.

Ils passèrent l'Aude par le vieux pont romain avant d'emprunter le chemin conduisant aux deux tours flanquant la porte du Levant. À cette heure, il était encore encombré de voyageurs et de marchands qui feraient étape dans la ville.

Wolfram était impressionné par les massives fortifications, la barbacane devant eux et les tours rondes surmontées d'oriflammes. C'était une ville imprenable, jugeait-il. Il en fit part à Guilhem.

— Elle l'est d'autant plus que la vicomté de Carcassonne et de Béziers n'est en guerre avec personne, même s'il y a en ce moment quelques querelles avec Toulouse.

La porte en plein cintre, en briques, avait été construite par les Wisigoths. Un sergent d'armes et quelques gardes interrogeaient les voyageurs. Ils expliquèrent être des chevaliers errants troubadours et on les laissa entrer sans leur demander d'autres justifications.

Dans la ville, ils empruntèrent une rue étroite conduisant à l'église Saint-Nazaire. Bordée de commerces, d'échoppes d'artisans et d'auberges, elle traversait un lacis de ruelles encombrées d'étals, de badauds et d'animaux errants.

Guilhem s'arrêta devant l'*Ostal del Potz*, une auberge qu'il connaissait. Ayant laissé leurs montures aux soins des palefreniers et avant recommandé leurs bagages à l'aubergiste, il entraîna Wolfram dans un labyrinthe de venelles jusqu'à une boutique proche des lices.

Ses volets verts étaient clos. Aussi tambourina-t-il sur l'huis jusqu'à ce qu'on vienne ouvrir.

C'était un vieillard au visage poupin, presque chauve et complètement édenté. Ses yeux s'éclairèrent de plaisir en découvrant Guilhem.

— Seigneur d'Ussel ? s'exclama-t-il avec surprise.

— C'est bien moi, Figuéra !

— Entrez, seigneur… Je m'apprêtais à me coucher… Mais quel plaisir de vous revoir…

— Figuéra est un ami, expliqua Guilhem à Wolfram. Comme je te l'ai dit, c'est aussi le meilleur fabriquant d'arbalètes que je connaisse.

Wolfram vit le vieillard se rengorger, tandis qu'il allumait une lanterne dans la pièce sombre.

C'était un atelier occupé par un établi où s'entassaient des outils, des arcs de fer et de bois, des manches, des cordes et toutes sortes de mécanismes et de pièces de métal. Aux murs et sur des coffres étaient accrochées ou posées des arbalètes de toutes tailles.

— Mon ami est un noble seigneur allemand, dit Guilhem. Nous avons besoin de deux de tes meilleures armes. Je veux que les arcs soient précis et puissants.

— J'ai peut-être là ce qu'il vous faut.

Ayant pris une arbalète sur une desserte et une autre, suspendue, il les tendit à ses visiteurs.

— Leur portée est de plus de quatre cents pieds, mais elles sont dures à bander, même avec leur crochet. En revanche leur précision est extraordinaire, si on est adroit. À deux cents pieds, elles peuvent facilement percer un haubert.

Le fût des deux armes était en chêne finement ciselé. Les arcs étaient en bois et en corne, et la corde presque rigide. Quant à la noix qui retenait le câble, elle était remplacée par une espèce de gâchette à crochet.

— Par le diable, s'exclama Guilhem en l'examinant, la corde est un nerf d'animal !

— Oui, seigneur. Un nerf d'éléphant. Je les ai achetés à un marchand venant de Syrie. Leur puissance est prodigieuse.

Guilhem lança un regard à Wolfram qui hocha la tête.

— Je les prends. Donne-moi aussi des carreaux de fer capables de percer des hauberts.

Après avoir vérifié que les chevaux avaient été soignés, ils rentrèrent à l'auberge où ils soupèrent d'un repas de porc salé avec une épaisse soupe aux choux et aux navets arrosée d'un vin aux épices. À table, Guilhem expliqua la route qu'ils prendraient le lendemain.

— Carcassonne commande la vallée de l'Aude et se trouve sur la route naturelle de Narbonne à Toulouse. C'est la seule vallée qui conduise à la Méditerranée. Mais en se dirigeant au levant, il y a deux voies romaines qui bifurquent à partir du village de Trèbes. L'une des deux est sur la rive gauche de l'Aude et traverse le pays du Minervois. L'autre, sur la rive droite, se dirige droit vers Narbonne.

— Laquelle auront-ils prise ? demanda Wolfram.

— Difficile à dire. Mais Trèbes est petit. Quelqu'un les aura vus.

Effectivement, le lendemain, à la sortie de Trèbes, ils rencontrèrent un aiguiseur de couteaux qui venait dans l'autre sens. Le rémouleur se souvenait bien d'une tente ronde aperçue non loin de Capendu. Mais il ne s'en était pas approché et n'avait pas vu ceux qui logeaient à l'intérieur.

Ils prirent donc la direction de Capendu, mettant leurs chevaux au trot le plus rapide. Ils ne s'arrêtèrent pas à la petite place forte et poursuivirent jusqu'à la commanderie du temple de Douzens où ils arrivèrent alors que sonnait none.

La commanderie possédait une hostellerie avec un maréchal-ferrant. Ils l'interrogèrent.

— Oui-da, seigneurs, des chevaliers qui parlaient une langue inconnue se sont arrêtés pour que je referre l'un de leurs chevaux. Ils sont partis, il y a moins d'une heure.

Guilhem se les fit décrire, mais il n'y avait aucun doute, c'était le comte Dracul et ses gens.

Il donna une obole au maréchal-ferrant et ils repartirent aussitôt après avoir changé de monture.

L’artisan n’eut donc pas le temps de leur dire ce qu’il avait remarqué.

À la sortie de Douzens, ils mirent pied à terre un instant. Chacun prit son arbalète, arrima le crochet à la corde et, le pied dans l’étrier, tendit le câble.

— Dans moins de deux lieues, le chemin descendra avant de remonter le long d’un talus. Il faut les rattraper dans cette pente et fondre sur eux avant qu’ils n’aient pu réagir.

Wolfram approuva. Ils remontèrent en selle, un carreau prêt à être mis dans le sillon de l’arme. La route étant large et presque droite, ils mirent leurs montures à un trot rapide. Peu après, ils aperçurent le convoi des valaques. Deux cavaliers étaient en tête, puis des chevaux de bât et enfin deux autres cavaliers. Tous étaient en manteau de fourrure et coiffés de casques de cuir avec un protège-nuque en mailles. En un instant, Guilhem et Wolfram passèrent de leur palefroi à leur seconde monture, plus fraîche, placèrent le carreau dans leur arbalète et lancèrent leurs chevaux au galop.

Les Valaques entendirent la galopade, mais ne réagirent pas avec la rapidité que redoutait Guilhem. S’étant retournés, deux d’entre eux attrapèrent leur arc et le bandèrent, mais leurs assaillants étaient déjà à trois cents pieds quand ils appuyèrent sur la détente.

Guilhem atteignit le cheval de l’un des archers, qui rua rudement, faisant chuter son cavalier, tandis que Wolfram, meilleur tireur, toucha un des hommes de Dracul en plein torse. Celui-ci tomba de sa selle.

Déjà nos amis avaient jeté leurs arbalètes dans les fourrés du bord de route, tiré leur épée et saisi leur rondache en se précipitant sur les deux derniers qui, de façon incompréhensible, fuyaient la bataille en abandonnant les chevaux de bât.

Arrivé aux archers, Wolfram piétina le blessé qui agonisait par terre et poursuivit les autres valaques. Le second archer s’était relevé et avait tiré son épée courbe mais Guilhem arrivait si vite, et avec une si grande fureur, qu’il ne put résister à cet assaut. La lame du forgeron de Bélesta frappa celle du valaque avec une telle violence qu’elle la lui arracha de la main. D’un

revers de taille, Guilhem lui brisa le cou et poursuivit vers les deux fuyards.

Wolfram les avait déjà rattrapés et Radu avait fait faire demi-tour à sa monture pour l'affronter. Protégé par son écu, épée en main, il attendait fermement l'assaut, tandis que le quatrième valaque, qui ne pouvait être que le comte Dracul, restait affaissé sur sa selle, entre les deux bâts.

Cette attitude inexplicable arrêta Wolfram qui craignit un piège. Dans son dos, Guilhem lui cria de s'écarter et ce fut lui qui engagea le combat avec Radu.

La colère, la haine et la rage de Guilhem étaient trop violentes pour le valaque qui ne pouvait que se protéger des coups avec son écu. L'un d'eux l'atteignit sur son casque et il chuta.

Guilhem s'apprêtait alors à frapper Dracul, qui avait fini par dégainer son épée, quand, derrière l'écu au griffon d'argent, que le comte tenait difficilement, il découvrit la face presque méconnaissable du prince de Transylvanie.

Le visage anguleux aux pommettes saillantes était ridé, la peau cuivrée était blanchâtre, les yeux dorés étaient ternes et vides.

Subitement sa colère tomba alors que Wolfram s'approchait, menaçant de son épée Radu qui se relevait en chancelant, sa longue moustache ensanglantée par une balafre sur le crâne.

— Seigneur, épargnez mon maître, supplia l'écuyer dans un râle.

— Que vous arrive-t-il, Dracul ? lança Guilhem.

— Je meurs, tout simplement, répondit Vladislas de Valachie, en s'efforçant à sourire. Vous connaîtrez cela, vous aussi.

Il lâcha brusquement l'écu, comme si son poids était trop lourd. Le bouclier de métal marqué de la fière devise : *Adversus me, omnis sanguis* roula dans un buisson.

— L'émeraude ! ordonna Guilhem.

Le visage de Dracul resta un instant impassible, puis une sorte de sourire narquois apparut sur sa face malade. Il glissa sa main dans l'escarcelle de soie qu'il portait sous son manteau et en tira la pierre.

— Elle est à vous, fit-il.

L'épée dans la main droite, Guilhem fit avancer sa monture jusqu'à Vladislas de Valachie et s'apprêtait à saisir l'émeraude de la main gauche quand il lut un rapide éclair de triomphe dans les yeux ternis du prince valaque. Son regard se posa sur l'émeraude qui étincelait. Il eut l'impression qu'elle palpitait au soleil, comme un être vivant, et un frisson le parcourut.

— Laissez-la tomber par terre, ordonna-t-il.

Une forte déception marqua le visage de Dracul.

Sans doute n'avait-il plus assez d'énergie pour cacher ses sentiments. Il ouvrit la main et le bijou roula dans la poussière.

— Radu, aidez votre maître à descendre de cheval.

Avec la fourrure de son manteau, l'autre essuya le sang de son visage et entreprit de soutenir le comte par la taille. Dracul mit pied à terre, chancelant un instant avant de s'appuyer sur son écuyer.

— Maintenant, enlevez-lui son manteau et son haubert. Ensuite vous lui ôterez ses bottes. Vous ferez pareil pour vous et vous resterez tous les deux en chemise.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Vladislas de Valachie, en se laissant dévêtir par Radu.

— J'ai songé à vous pendre à ce chêne…

Il désigna un arbre.

— Je ne crains ni la mort ni la souffrance, répliqua le valaque sans frémir… Je suis le fils du Diable, l'auriez-vous oublié ?

— La mort, sans doute… Mais la déchéance ? laissa tomber Guilhem.

Il lut alors une ombre d'effroi sur les traits de Vladislas de Valachie et il sut qu'il tenait sa vengeance.

— Pendant qu'ils se mettent en chemise, Wolfram, récupère tout ce qui a de la valeur chez les deux autres et rassemble les chevaux. Nous ne leur laisserons rien.

Wolfram descendit de son palefroi et entreprit de faire ce que Guilhem lui avait demandé. Il acheva le cheval blessé, puis arracha manteaux et bottes aux deux valaques morts, récupéra arcs, flèches et épées qu'il attacha aux selles du cheval survivant. Ensuite il revint vers Dracul et Radu pour prendre leurs épées et leurs boucliers et les attacher à leurs montures.

En chemise, pieds nus, assis à même le sol, Vladislas de Valachie le regardait faire, digne mais honteux et inquiet. Radu finissait d'enlever son harnois.

— Vos bracelets d'or ! ordonna Wolfram en récupérant escarcelle, bourse, sacoche et équipement.

Quand tout fut terminé, Guilhem fit signe à Wolfram de rassembler les montures. Ils en avaient huit de plus, désormais et auraient donc à mener dix bêtes. L'émeraude était toujours à terre.

Guilhem descendit de sa selle et, l'épée toujours à la main, s'approcha de Dracul :

— Il y a un hôpital à la commanderie de Douzens.

Il en désigna la direction.

— Si vous y arrivez vivant, vous mourrez peut-être dans un lit. Mais ne comptez pas sur les templiers pour vous donner le *consolamentum*.

Le comte resta impassible, il savait sa fin prochaine et n'envisageait pas d'aller plus loin.

Guilhem ramassa l'émeraude et rejoignit Wolfram. Choisissant le palefroi de Dracul, il glissa l'émeraude dans une des sacoches du bât. Puis il passa rapidement les autres bagages en revue jusqu'à ce qu'il trouve l'épée du comte de Foix. Il la prit pour qu'elle remplace à son baudrier celle du forgeron de Bélesta.

Ils furent de retour à Carcassonne avant la nuit. En chemin, après avoir récupéré leurs arbalètes, Guilhem avait donné à Wolfram son interprétation de la maladie du comte Dracul :

— C'est toi qui avais raison. L'émeraude est maléfique. C'est elle qui l'a affaibli et qui le tuera. Il l'avait deviné. C'est pour cela qu'il voulait que je la prenne, espérant que je ferai le grand voyage à mon tour.

— Pourtant, tu l'as gardée plusieurs heures par-devers toi sans souffrir, objecta Wolfram.

— Peut-être pas assez longtemps pour tomber malade.

Il pensait aussi à l'attirance que la pierre avait provoquée chez lui. Depuis qu'il avait vu l'état de Dracul, cette fascination avait disparu de son esprit.

— J'ai songé à une autre explication, dit Wolfram. L'émeraude, qui est le Graal, distingue les bons et les méchants. C'est en vain qu'un homme au cœur impur prétend le transporter.

— Je n'aurais donc pas un cœur impur ? ironisa Ussel.

— Tu n'es pas cathare, et Vladislas de Valachie était bogomile, proposa Wolfram. Peut-être que le Graal sait reconnaître les hérétiques.

— Mais il a sauvé Sanceline qui est cathare, rétorqua Guilhem.

Ils n'en parlèrent plus durant un moment, jusqu'à ce que Wolfram reprenne la parole.

— Guilhem, je ne veux pas de l'émeraude. J'y ai bien réfléchi. J'ignore trop de choses sur elle. Conrad aurait fait comme moi.

— C'est une sage décision, mon ami. Je te l'aurai laissée, comme promis, mais je suis certain qu'il est plus prudent de lui faire réintégrer le gouffre d'où nous l'avons tirée.

— Dans le coffre en or ?

— Tout de même pas ! s'exclama Guilhem dans un rire joyeux. Essayons de trouver un coffre de bronze à Carcassonne, ce sera aussi bien !

Chapitre 34

Ils mirent quatre jours pour revenir à Bélesta. Le cheval de Vladislas de Valachie était chaque jour plus affaibli et Guilhem finit par ne lui laisser porter aucun bagage, sinon le coffre de bronze acheté à Carcassonne qui contenait désormais le Graal.

À Limoux, ils reprirent leurs biens ainsi que le roussin, et vendirent au charretier une grande partie du matériel des valaques, en particulier leur tente et leurs ustensiles de voyage.

En approchant de Bélesta, Guilhem aperçut une femme et un vieillard qui se promenaient, surveillés par un homme d'armes. La femme avait natté ses cheveux avec un ruban vert et portait une large ceinture de la même couleur sur son bliaut. Comme il faisait beau, elle n'avait pas de manteau. Malgré cela, il la reconnut.

Le cœur battant, il mit son cheval au galop tandis qu'un cri, ou plutôt une clameur, retentissait :

— Guilhem !

Sanceline, c'était elle, se précipita aussi, ayant reconnu le gambison de cuir écarlate, car les deux chevaliers ne portaient plus leur haubert depuis Carcassonne.

À quelques toises d'elle, Guilhem sauta au sol, courut et la souleva avant de la serrer avec une force si mêlée de tendresse qu'elle n'osa se plaindre de la douleur que cette passion lui faisait éprouver.

— Cher Guilhem ! murmura-t-elle d'une voix hachée par l'émotion, et les yeux pleins de larmes, te voilà enfin de retour ! Que le Seigneur soit béni ! J'ai tant prié pour qu'il te ramène vers moi. Nous vous attendions ici chaque jour, n'est-ce pas, Alaric ?

Le vieillard qui se tenait à son côté était, bien sûr, son père et l'homme d'armes, Alaric.

— C'est vrai, seigneur. Nous venions ici dès l'aurore pour guetter votre retour, fit ce dernier, lui aussi tout joyeux.

Ensuite, ils accablèrent les arrivants de questions : Avez-vous retrouvé les valaques ? Où étaient-ils ? Les avez-vous vaincus ? Qu'est devenu le comte Dracul ? Avez-vous l'émeraude de Lucifer ? Cette dernière interrogation vint seulement d'Enguerrand.

Ils répondaient par de courtes affirmations hachées, mêlées à des rires de joie.

— L'émeraude est sur ce cheval, maître Enguerrand. Mais la pierre n'est pas ce que l'on croyait…, lâcha enfin Wolfram.

— Que voulez-vous dire ? demanda le Parfait avec une sourde inquiétude.

Enlacé par Sanceline et le cœur débordant de joie, Guilhem s'adressa à lui, sans lui répondre vraiment :

— Alaric va vous aider à monter sur un de nos chevaux, Enguerrand. Il reste plusieurs heures de jour et je veux être au gouffre avant la nuit.

Il aida sa maîtresse à s'asseoir sur sa selle et, la serrant contre lui, laissa Wolfram raconter le début de leurs aventures, n'intervenant que pour parler de la fin du comte Dracul.

Enguerrand écoutait avec affliction, ne sachant que penser, tandis que Sanceline restait muette, songeant à l'étrange tunnel de lumière et au bonheur éprouvé quand elle s'était crue morte. Était-il possible que cette magnifique béatitude ait été l'œuvre du Démon ?

— Wolfram voulait réaliser le vœu de Conrad de Tannhäuser, mais il a jugé qu'il était préférable de remettre le Graal où Alaric l'avait caché.

— Mais… objecta Enguerrand, sans plus d'arguments.

— C'était la décision de l'évêque Nicétas, lui rappela Wolfram.

Enguerrand n'insista pas. Il savait qu'ils avaient raison, et après tout, sa fille resterait la preuve des miracles que pouvait provoquer le Graal. Qu'aurait-il pu désirer de plus ?

Arrivé au gouffre, Guilhem alla chercher le coffre de bronze et l'ouvrit pour que tous voient une dernière fois la pierre de Lucifer.

Enguerrand pria un instant. L'émeraude était lumineuse comme elle ne l'avait jamais été, laissant même un doute à Wolfram sur sa nocivité. Par contre, Guilhem l'ignora. À Limoux, il avait acheté une belle et longue corde qu'il noua à un arbre. Puis il referma le coffre, l'attacha à la corde et le fit descendre dans le gouffre.

Alaric ayant allumé des lanternes ramenées aussi de Limoux, les trois hommes descendirent. Guilhem laissa ses compagnons remonter le coffre d'or et poursuivit la descente avec celui de bronze qui se maniait facilement.

Arrivé en bas, il n'attendit pas que le lac se vide pour y jeter le coffret. Sans même un dernier regard, il remonta.

Ils revinrent à Bélesta, le coffre d'or soigneusement dissimulé dans leurs bagages. Raymond de Bellissen les reçut sans cacher son plaisir. Lors du souper, Wolfram fit un récit de la poursuite des gredins et de l'affrontement avec eux, expliquant qu'ils avaient laissé la vie à l'un d'entre eux, malade, pour que le Seigneur décide de son sort.

Pendant ce temps, et toute la nuit, Alaric resta près des cheveux, à surveiller le coffre.

Ils prirent la route de Foix en passant par Castelsarrasin. Guilhem connaissait la forge de ce village située près d'un cours d'eau, à l'écart des habitations.

Quand ils s'y arrêtèrent, le forgeron surveillait ses ouvriers qui brossaient des gonds de bronze venant d'être fondus. L'artisan, en tablier de cuir, s'avança vers eux, tandis qu'Alaric attachait les chevaux à un arbre.

— Dieu vous garde, maître forgeron ! salua Guilhem en l'observant.

L'homme, la quarantaine, était robuste, comme tous les fèvres. Il avait le front large, le nez carré et les traits d'un ouvrier consciencieux. Sa barbe et sa chevelure attachée par des cordelettes tiraient sur le roux.

— Dieu vous garde aussi, seigneur, répondit-il avec réserve.

— Pouvez-vous fondre des métaux pour moi ?

— Je peux le faire, seigneur, répondit l'artisan en associant à ses paroles un mouvement de la tête. Je sais même couler des

cloches, si elles ne sont pas trop grosses. Je viens de fondre du bronze. Voulez-vous voir mon travail ?

Guilhem hocha de la tête et suivit l'artisan dans son atelier.

C'était une pièce très sombre. Guilhem savait que les forgeurs avaient besoin de l'obscurité pour distinguer les températures du métal à partir de sa couleur.

Le foyer était au centre, un vaste creuset encore empli de charbon de bois. Un soufflet de cuir envoyait de l'air par-dessous. L'instrument était activé par une barre qui montait et descendait en haletant, au rythme d'une roue de bois, dans la rivière.

Un peu partout étaient déposés des moules d'argile. Sur un établi traînaient des salières d'emboutissage et des tas de formage. Il y avait une caisse pleine de sable et des cuves emplies d'eau.

Le forgeron montra des barreaux coulés pour une herse de bronze, puis attendit que son visiteur lui explique ce qu'il voulait.

— Ce n'est pas du bronze que tu vas couler, l'ami, c'est de l'or, laissa tomber Guilhem à mi-voix.

— De l'or, seigneur… répéta l'autre, interloqué.

— Un coffre que je veux transformer en lingots d'une livre.

— C'est possible, seigneur. S'il ne s'agit que de lingots, j'ai des moules pour des lingots de deux marcs. Ce ne sera pas trop long, car l'or fond rapidement. Vous voulez que je fasse ce travail quand ?

— Maintenant, et sous nos yeux. Je te paierai dix sous d'or et tu n'en parleras à personne.

— Je sais tenir ma langue, seigneur, mais j'ai besoin de mes ouvriers.

— Éloigne-les. C'est moi qui te servirai d'aide, j'ai travaillé chez un forgeron.

L'autre comprit que c'était une affaire hors du commun.

— Voici un denier d'argent pour tes compagnons, qu'ils aillent manger et boire au village à ma santé.

Ils sortirent.

— Jacques, Pierre ! lança le forgeron, ce seigneur vous offre à dîner.

Il donna le denier au plus âgé.

— Allez au village et emplissez-vous la panse. Ne revenez qu'à la nuit et pas un mot sur la présence de mes visiteurs, si vous voulez continuer à travailler avec moi !

Interloqués, mais trop contents, les ouvriers partirent sur-le-champ, tandis que le forgeron commençait à préparer les moules dans le réservoir de sable à cet usage.

Se conformant à ses instructions, Alaric rassembla le charbon de bois nécessaire à la fonte, puis Guilhem sortit le coffre qu'il porta avec Wolfram.

Le forgeron resta stupéfait devant l'objet massif si finement ciselé.

— Seigneur, il faudrait que je le brise pour le fondre par morceaux, dit-il. C'est grand dommage…

— Brise-le, l'ami ! ordonna Guilhem, indifférent.

L'autre alla chercher une énorme hache et, après une ultime hésitation, il entreprit de rompre la huche de métal en commençant par le couvercle. Après nombre de coups, il ne resta de la magnifique œuvre d'art qu'une douzaine de morceaux informes. Guilhem rassembla soigneusement les débris, tandis que le forgeron plaçait le plus gros morceau dans le creuset, puis le recouvrait de charbon.

La fonte prit plusieurs heures. À mesure que les lingots, d'environ deux marcs chacun, étaient terminés, Alaric les arrosait d'eau et Wolfram les rangeait dans les sacoches de selle. En début d'après-midi, le fondeur termina le soixante-quatrième.

L'ayant payé, ils reprirent le chemin pour Foix où ils arrivèrent à la nuit tombante. En chemin, Guilhem expliqua à ses compagnons ce qu'il ferait de sa fortune.

— Chacun aura sa part. Toi, Alaric, qui a été un fidèle serviteur, je te remettrai cinquante pièces d'or. Je souhaite te garder à mon service, mais si tu veux t'établir et acheter des terres, je te laisserai libre.

— Seigneur, je veux rester avec vous… et avec votre gente dame.

En souriant, Guilhem lui fit un signe amical et s'adressa à Wolfram.

— Ami, tu prendras une douzaine de lingots…

— Non, Kyot, l'interrompit l'Allemand, accompagnant son refus d'un geste de la main. Nous avons déjà partagé le riche butin pris aux valaques et j'ai retrouvé ma bourse. Je n'ai besoin de rien d'autre. Déjà je rentrerai chez moi bien plus fortuné que je n'en suis parti, même si je ne cesserai de pleurer la mort de mon ami.

— Wolfram, tu prendras cet or, si tu veux conserver mon amitié ! Je n'aurais pu réussir sans toi. C'est ma décision. Quant à toi, Sanceline, tu garderas deux douzaines de marc comme une dot qui t'appartiendra en propre. Je ferai venir un notaire pour établir l'acte.

— Mais pourquoi, Guilhem ? s'inquiéta-t-elle. Veux-tu que je retourne à Albi ?

— Ne sois pas sotte ! s'esclaffa Guilhem. Tu m'as dit vouloir venir à Lamaguère et je vais te garder comme une pierre précieuse ! Mais il peut m'arriver toutes sortes de désagrément. Si un jour je perdais mes biens, je veux que tu sois protégée. Maintenant, ne parlons plus de cela, ce serait inutile.

Ils se plièrent donc à sa volonté.

À Foix, ils prirent chambre dans une auberge où ils laissèrent Sanceline, son père et Alaric. Guilhem et Wolfram furent ensuite reçus par Esclarmonde à qui ils racontèrent leurs aventures, ne cachant rien de l'émeraude de Lucifer et révélant la complète vérité. Les deux hommes avaient bien sûr demandé à la sœur du comte de Foix d'être seuls avec elle pour ces confidences.

Quand ils eurent terminé, elle resta longtemps bouleversée et silencieuse avant de poser de nombreuses questions sur la mort de Sanceline, sur son retour à la vie et sur la fin du comte Dracul.

— Ce que vous m'avez révélé est si étrange, si troublant, que je ne sais que penser. Je veux parler à cette jeune femme.

— J'irai la chercher, noble comtesse, promit Guilhem. Pour l'instant, elle s'occupe de son père.

— Cet homme est Parfait, m'avez-vous dit. Comment interprète-t-il ce qui s'est passé ?

— Il est comme nous, noble comtesse, face à des mystères que nous ne comprenons pas.

— Je me souviens de l'évêque Nicétas, dit-elle. Il m'avait beaucoup impressionnée par sa science et sa sagesse. Ainsi, il était venu ici pour être conduit à Montségur et découvrir l'émeraude… le Graal de Chrétien de Troyes… celui de Perceval.

— Oui, il est descendu dans le gouffre. Il a vu la pierre et l'a laissée. Sans doute connaissait-il ses pouvoirs maléfiques.

— La pierre de Lucifer… Ce que vous venez de me révéler correspond à ce qu'on sait sur Alaric, si c'est bien lui qui l'a prise à Rome, comme nous l'a affirmé le comte Dracul. Le roi des Goths est mort quelques semaines après avoir quitté Rome. Savez-vous que l'on ignore pourquoi il a disparu si jeune ? Sans doute gardait-il la pierre près de lui, et elle l'a tué. Mais alors, pourquoi a-t-elle sauvé dame Sanceline et ne vous a-t-elle rien fait, seigneur Guilhem ?

— Le Graal distingue les bons et les méchants, noble comtesse. Personne ne peut aspirer à sa possession à moins d'y être prédestiné par le ciel, répondit Wolfram[63].

Esclarmonde regarda Guilhem avec attention, cherchant une approbation. Cet Ussel, si redoutable, avait-il vraiment le cœur pur ?

— J'ai une autre explication, noble dame, proposa Guilhem. Un grand médecin[64] m'a expliqué que dans les médecines, les propriétés changent suivant les quantités que l'on utilise. Une faible mesure peut guérir là où une grande tuera. Il avait fait cette observation dans la composition des thériaques : suivant le rapport des substances mélangées, les effets étaient différents. Je crois que le Graal agit de même. Si on le garde peu de temps, il vous sauve, mais si on le conserve longtemps, il porte la mort et empoisonne.

Au regard d'Esclarmonde, Guilhem vit qu'elle refusait cette idée. Pour elle, c'était Wolfram qui avait raison.

---

63 Ces mots sont vraiment de Wolfram d'Eschenbach.

64 Averroès, voir du même auteur : Les aventures de Guilhem d'Ussel, chevalier troubadour, Marseille, 1198, Éditions J'ai lu.

Il n'insista pas car depuis leur départ de Bélesta, il avait envisagé une autre explication : l'émeraude n'avait jamais ramené Sanceline à la vie, car Sanceline n'était jamais morte. Elle avait seulement été étourdie dans sa chute, perdant connaissance si totalement qu'il avait cru qu'elle était passée. C'est dans son inconscience qu'elle avait rêvé du tunnel. Quant à la protection qu'aurait eue l'émeraude envers lui, elle n'existait pas. Seule dame Chance l'avait épargné des carreaux. Cela signifiait que la pierre était uniquement maléfique.

— Montségur deviendra un lieu sacré, décida Esclarmonde. Je consacrerai mon temps et ma fortune à y faire construire le château de Montsalvat, que j'offrirai à notre religion. Un peu plus tard, Guilhem conduisit Sanceline auprès de la comtesse de l'Isle-Jourdain pour lui annoncer qu'elle serait bientôt la dame de Lamaguère. La fille d'Enguerrand avait le front et les joues empourprées tant elle était troublée d'être reçue par une si grande dame. Mais Esclarmonde l'avait rassérénée, lui assurant que c'était elle qui était honorée de recevoir celle qui avait fait le Grand passage et qui en était revenue. Elle l'avait longtemps interrogée sur ses souvenirs de l'au-delà et, plus tard, auprès de Guilhem, elle ne fit aucune allusion à Amicie de Villemur.

Ils restèrent à Foix quelques jours, repoussant sans cesse leur départ, tant le comte et sa sœur voulaient les garder près d'eux. Guilhem leur raconta à quelle occasion il avait connu Enguerrand à Paris et obtint un grand succès en chantant les poèmes lui ayant permis de tromper les templiers[65]. Il raconta aussi quelques-unes de ses autres aventures et Wolfram interpréta plusieurs nouveaux chants du conte du Graal.

Avant leur départ, Esclarmonde offrit à Sanceline un bliaut brodé d'argent. Pour ne pas être en reste, Guilhem donna au comte, son frère, l'épée du comte Dracul et son écu au griffon d'argent avec la devise : *Adversus me, omnis sanguis*. Ils ornent depuis sa chambre.

---

65 Voir du même auteur : Les aventures de Guilhem d'Ussel, chevalier troubadour, Paris, 1199, Éditions J'ai lu.

Ils quittèrent Foix pour Toulouse où ils changèrent une partie des lingots contre des pécunes sonnantes et trébuchantes. Puis ils revinrent à Saint-Gilles.

Là, Wolfram se recueillit à la fosse où son ami avait été enseveli, demandant que soit dite une autre messe pour son âme. Puis les amis se séparèrent.

Guilhem promit à Wolfram de le retrouver, si un jour il se rendait en Allemagne. Retenant un sourire, Wolfram observa combien Sanceline désapprouvait l'idée d'un tel voyage et de nouvelles aventures.

Il ne restait plus à Guilhem qu'à retourner chez lui avec celle qui deviendrait sa châtelaine. Le printemps les accompagna dans leur retour à Lamaguère.

Wolfram d'Eschenbach revint dans son pays et consacra deux ans de sa vie à l'écriture de Parsifal. S'il reprit les grandes lignes du conte du Graal de Chrétien de Troyes, il introduisit dans l'histoire le mage Klingsor de Hongrie pour lequel il s'inspira du comte Dracul et d'un de ses compatriotes. Klingsor, énigmatique personnage, est l'ennemi du genre humain qu'il se plaît à terroriser et à tourmenter.

Pour Montsalvat, le château du roi Pêcheur, il s'inspira de la haute colline de Montségur au pied de laquelle se trouvent le lac de Puivert et la fontaine d'Orbe. Quant à l'ermite Trevrizend, il prit pour modèle Pierre d'Ornolac.

Mais surtout il annonça, dès le début de son poème qu'il tenait toute l'histoire d'un chevalier provençal nommé Kyot : Guilhem d'Ussel.

Kyot ist ein Provenzal,
der dise âventiur von Parzival
Heidensch geschriben sach,
Swaz er franzoys dâ von gesprach.

FIN

Le vrai et l'imaginaire

Si Amicie de Villemur est un personnage créé pour ce roman, ses frères Guillaume et Arnauld ont existé. Guillaume, vicomte de Villemur, perdit son château incendié par les croisés de Simon de Montfort en juin 1209. Quant à Arnaud, coseigneur de Saverdun, il fit hommage au comte de Toulouse, au mois de juillet 1201, alors qu'il était vassal du comte de Foix qui lui avait cédé ce fief.

Amiel de Beaumont, son frère et Brasselas, sont le fruit de notre imagination mais la querelle entre le comte de Foix et le comte de Toulouse au sujet de Saverdun est bien réelle. Le château avait été construit par les comtes de Foix. Mais en 1167, le comte Roger Bernard de Foix avait rendu hommage à Raymond V de Toulouse pour la forteresse, ce qui devait empoisonner les relations entre les deux comtes durant des dizaines d'années. En 1201, s'appuyant sur sa suzeraineté, le comte de Toulouse exigea l'hommage du comte de Foix, et comme celui-ci le lui refusait, il obtint celui d'Arnaud de Villemur, son vassal, et s'empara du château. Le différend menaça de tourner à la guerre ouverte mais une assemblée de juristes et de gentilshommes, réunie à Toulouse à la fin de 1201, ramena la concorde en demandant à Foix de rendre l'hommage lige à Toulouse. Esclarmonde de Foix, comtesse de L'Isle-Jourdain, reste une des grandes figures du catharisme. Peu après la fin de notre histoire, son frère reprit les armes contre Urgel, mais cette fois le sort lui fut défavorable et il fut fait prisonnier. Durant les trois ans où il resta enfermé dans un cachot, Esclarmonde administra le comté. À la libération de son frère, elle se tournera définitivement vers l'Église cathare et recevra le *consolamentum* de l'évêque Guilhabert de Castres, à Fanjeaux.

C’est aussi à cette époque (1204) qu’elle demanda à Raymond de Pérella, seigneur de Montségur, de fortifier le rocher. Celui-ci bâtit un donjon autour duquel on construisit des habitations pour les gens d’armes et les religieux cathares.

Après une dernière tentative de conciliation entre les cathares et l’Église catholique (colloque de Pamiers), Esclarmonde installa solidement l’hérésie albigeoise dans le comté, ouvrant des hôpitaux et des écoles où était dispensée la nouvelle religion.

Wolfram d’Eschenbach reste le plus grand poète allemand du XIIIe siècle par la richesse de son imagination. Après avoir longtemps parcouru l’Allemagne, il s’installa au château de Warthourg, au service du landgraf Hermann de Thuringe.

On ignore s’il s’est rendu à la cour de Toulouse, mais lorsqu’il écrivit, vers 1204, une nouvelle version du conte du Graal, il parla dédaigneusement de l’œuvre de Chrétien de Troyes en déclarant :

Que Maître Chrétien de Troyes ait mal traité cette histoire, c’est ce qui irrite Kyot[66], qui nous a transmis le récit véritable.

Il ajouta aussi : C’est de la Provence que la vraie légende est venue en Allemagne.

Sur la fin d’Alaric et la prise de Rome, nous sommes restés au plus près de la vérité, sauf, bien sûr, en ce qui concerne l’émeraude de Lucifer. Il n’en est pas moins vrai que la rapide mort d’Alaric reste inexplicable.

Un lointain descendant de Vladislas, Vladislas IV de Valachie, surnommé comme ses ancêtres Dracul, ou Dracula, deviendra roi de Valachie en 1448 et se rendra célèbre pour sa cruauté, faisant empaler des milliers de Turcs, de prêtres ou de rebelles. Il servira de modèle au célèbre vampire.

66 Kyot étant le nom allemand pour Guyot, ou Guilhem.

L'Aude est bornée au sud par la montagne d'Alaric où serait caché le trésor du dernier roi de Toulouse. Au-delà se trouvent des montagnes salvatches (France pittoresque, Abel Hugo, 1835)

La fontaine intermittente de Fontestorbes, près de Bélesta, était déjà connue au temps des Romains. Pline l'Ancien parle d'elle dans son Histoire naturelle et Popée, épouse de l'empereur Néron, la visita en se rendant aux eaux thermales d'Ax.

Le gouffre de Caoujous, situé à environ un kilomètre de Fontestorbes, est constitué d'un puits de soixante-dix mètres conduisant à une galerie dont chaque extrémité débouche sur un plan d'eau. En saison d'intermittence, la variation de niveau des plans d'eau avoisine les quatre mètres. Cette variation se fait au même rythme que l'intermittence. Devant le gouffre s'étend un dénivelé. L'ancien ravin où sont tombés Sanceline et Guilhem a été en partie comblé par un effondrement de roches.

Le gouffre

Au XIII^e^ siècle, le château de Puivert surplombait bien un immense lac.

Pendant des années, la communauté de Montségur vécut à l'abri, délaissée même par la croisade de Simon de Montfort.

Mais, en 1241, le Toulousain ayant été rattaché à la couronne de France, Louis IX exigea du comte de Toulouse de saisir la

place hérétique. Celui-ci fit un siège peu convainquant avant d'abandonner.

Devant ce manque de zèle, le sénéchal de Carcassonne prit la tête d'une armée en mai 1243 et entreprit un siège en règle qui dura plusieurs mois.

Au printemps 1244, Pierre-Roger de Mirepoix qui commandait la place, négocia sa reddition en demandant la vie sauve pour les occupants. On dit qu'auparavant, quatre Parfaits avaient réussi à quitter le rocher pour emmener les secrets de l'Église cathare. Le 16 mars à l'aube, ce fut l'ultime assaut. Les Parfaits eurent à choisir entre le bûcher et l'abjuration. Sur les 500 habitants de Montségur, 207 choisissent le bûcher. En 1245, le nouveau seigneur de Mirepoix reconstruisit la place forte. Celle qui existe encore…

Bibliographie

HELIODORE CASTILION D'ASPET, Histoire du Comte de Foix depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, Cazaux, 1852.

BARRIÈRE-FLAVY C., L'histoire de la ville et de la Châtellenie de Saverdun, Éditions Lacour-Ollé, 2002.

CLOTTE JEAN, La fontaine intermittente de Fontestorbes.

COINCY-SAINT PALAIS SIMONE, Esclarmonde de Foix, princesse cathare, 1957.

CHRÉTIEN DE TROYES, Perceval le Gallois ou le comte de Graal, volume IV.

CHRÉTIEN DE TROYES, Le roman du Chevalier de la Charrette, P. Regnier, 1849.

DÉJEAN JEAN-LUC, Quand chevauchaient les comtes de Toulouse, Fayard, 1979.

ESCHENBACH WOLFRAM VON, Parzival, Éditions Aubier Montaigne, Paris, 1977.

GIBBON EDWARD, Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain, 1795.

GŒRING JOSEPH, La Vierge et le Graal. Les origines d'une légende, Les Belles Lettres, 2010.

HURTER FRIEDRICH EMMANUEL VON, Histoire du pape Innocent III et de son siècle.

HEINRICH GUILLAUME ALFRED, Le Parcival de Wolfram d'Eschenbach et la légende du Saint-Graal, A. Franck, 1855.

MICHEL ROQUEBERT, Les cathares et le Graal, Privât, 2006.

MICHEL ROQUEBERT, L'épopée cathare, Privât, 1970.

GÉRARD SIVÉRY, L'économie du Royaume de France au siècle de saint Louis, Presses Univ. Septentrion, 1984.

Remerciements

Nicole Ravaïau, spéléologue distinguée, m'a donné des photos magnifiques du lac souterrain du gouffre de Caoujous ainsi qu'un plan et une masse d'informations précieuses. Sans elle, ce livre n'aurait pu voir le jour. J'espère qu'elle me pardonnera mes inventions sur le gouffre.

Chantal Mignot, de la maison d'hôtes des Mijanes, m'a reçu et m'a conduit jusqu'au gouffre avec beaucoup de gentillesse.

Comme toujours, Michel Durazeo m'a aidé pour le latin.

Philippe Castellar, archéologue expérimental du Moyen Âge, m'a donné d'inestimables conseils sur la façon de battre les briquets à amadou. Merci pour ses conseils et sa relecture du chapitre sur la forge.

J'ai aussi bénéficié de la documentation du Chevalier Dauphinois, pour les châteaux et le comté de Toulouse (château.over-blog.net).

Enfin, j'ai toujours une immense gratitude envers Jeannine Grégo qui accepte si volontiers de relire et de corriger le premier manuscrit.

Pour terminer, je dois remercier mon épouse et mes filles qui restent les plus sévères juges… sans oublier mes lectrices et mes lecteurs auxquels rien n'échappe !

Aix, mars 2011.

Si vous souhaitez joindre l'auteur :
aillon@laposte.net
www.grand-chatelet.net